



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*Ex libris Joannis Antony  
Comitis de Schaffgotsch. etc.*

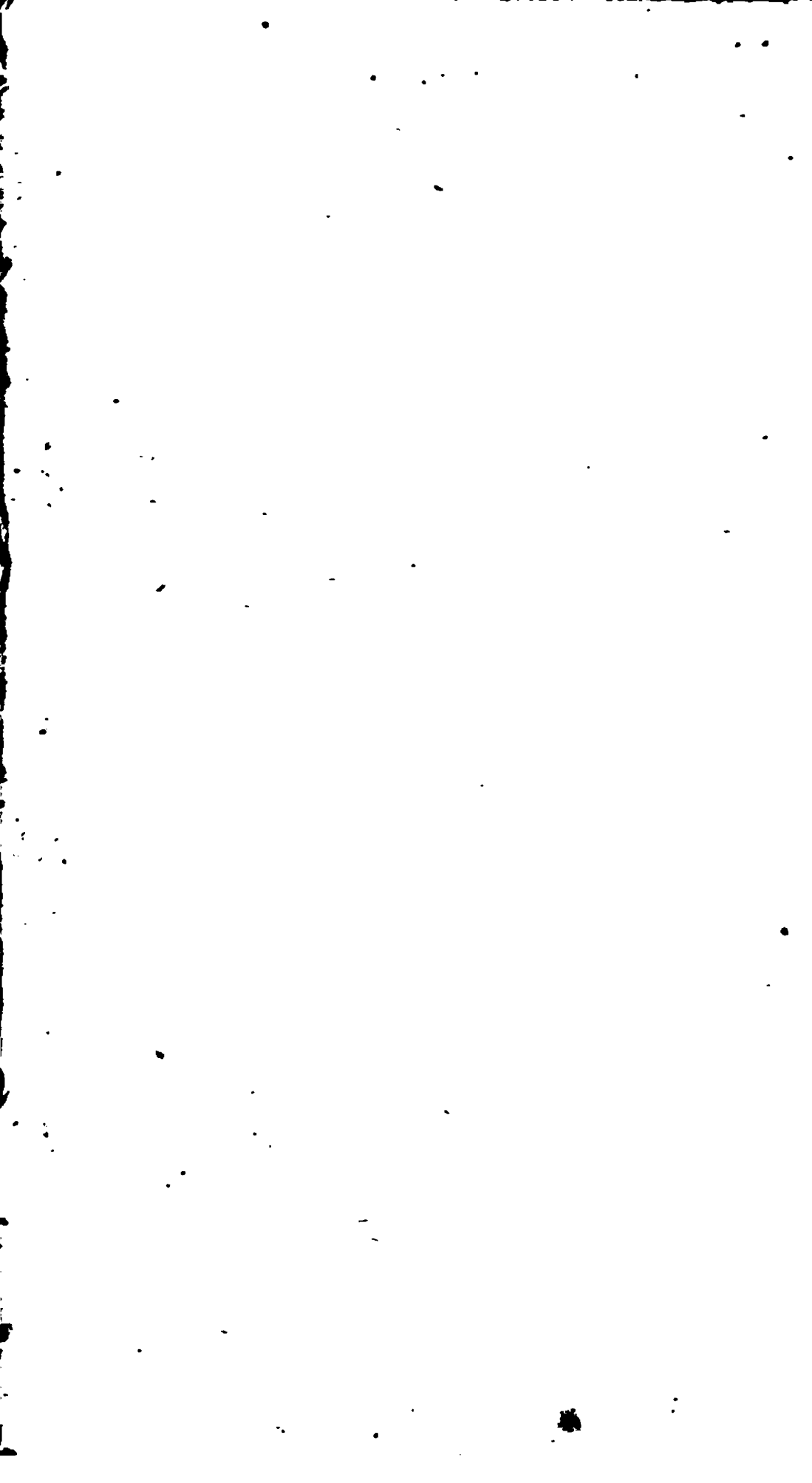
**AL 212.**

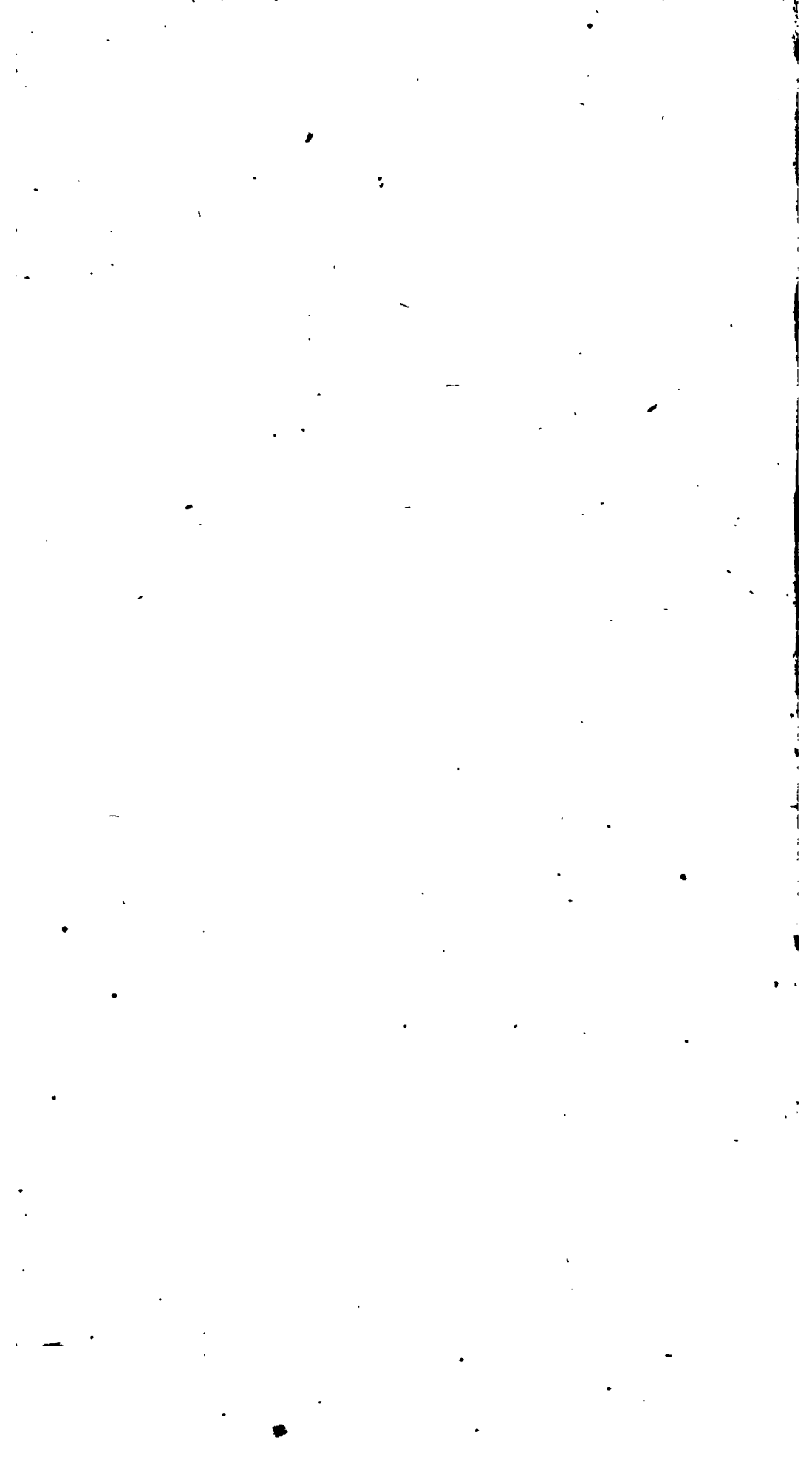
**A 634**

AP  
25  
B62







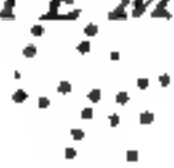


**BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSELLE  
ET  
HISTORIQUE  
DE L'ANNEE**



**M. D. C. LXXXVIII.**

**TOME NEUVIEME.**



**A AMSTERDAM,  
Chez WOLFGANG, WASSERER,  
BOOM, & van SOMEREN.**

---

**M. D. C. LXXXVIII.**

Compul. Sets

RECEIVED

High

2-8-13

27223

RECEIVED

TE

RECEIVED



RECEIVED

RECEIVED



RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED



# AVERTISSEMENT.

DANS les Cinq premiers volumes de cette Bibliothèque, les Extraits de ces deux Auteurs sont mêlez ensemble, parce qu'ils les donnoient à l'Imprimeur, à mesure qu'ils les composoient. Depuis ils jugerent à propos de faire chacun sa moitié tout de suite, comme ils ont fait dans le VI, VII, & VIII. Tomes. Présentement ils ont cru devoir marquer ici plus distinctement quels sont les extraits de l'un, ou de l'autre, & avertir le public que, dans ce IX. volume, ceux du *Sr. Le Clerc*, sont depuis la 1. page jusqu'à la 291. & que le reste est du *Sr. de Lacroze*.

## FAUTES À CORRIGER.

Dans le VIII. Tome.

P. 253. l. 10. plus lif. près p. 446. l. 30, 31.  
lif. la longueur d'un pendule, p. 447. l. 4.  
lif. surpasse la longueur du même pendule.

**P** 24. lin. 15. *Helychius*, lif. *Hesychius*.  
 p. 30. l. 16. *entendant*, lif. *entendant*.  
 p. 36. l. 22. *se*, lif. *se*. p. 45. l. 7. *des*, ajoutés  
*Ribands*. p. 46. l. 6. *dit-je*, lif. *dis-je*. p. 58.  
 l. 4. *un*, lif. *une*. p. 69. l. 19. *du*, lif. *de*. p. 125.  
 l. 31. *a*, lif. *la*. p. 133. l. 12. *Arcopagite*, lif.  
*Areopagite*. p. 147. l. 5. *le*, lif. *la*. p. 169.  
 l. 8. *propose*, lif. *se propose*. p. 234. l. 13.  
*Ghalin*, lif. *Chalil*. p. 245. l. 25. *Adonei*, lif.  
*Adonai*. p. 267. l. 15. *Poesie*, lif. *Poete*. p. 273.  
*Schalama*, lif. *Schalomo*. p. 288. l. 27 & 28.  
*dix*, lif. *doux*. p. 297. l. 24. 25. *melien*, lif.  
*milien*. p. 298. l. 7. *S. Sarrafine*, lif. *Sar-  
 rasin*. l. 16. 17. *petite* lif. *petites*. p. 301.  
 l. 28. *on*, lif. *en*. p. 302. l. 21. *parissoit* lif.  
*paroissoit*. p. 310. l. 17. *choses* lif. *chose*.  
 p. 316. l. 24. *Il ne peut pas*, lif. *on n'a pas pu  
 encore*. p. 324. l. 5. *de* lif. *des*. p. 329. l. 14.  
*effacez pas*, p. 331. l. 12. *posserne* lif. *pro-  
 fectus*. p. 344. l. 21. *aiant* lif. *aient*. p. 418.  
 l. 22. *effacez pour ne*, p. 424. l. 30. *davant* lif.  
*devant*. p. 428. l. 27. *pailles* lif. *paille*. p. 445.  
 l. 22. *dilation* lif. *dilatation*. p. 450. l. 20.  
*hétérogenées* lif. *hétérogenes*. p. 488. l. pe-  
 nult. *tradant* lif. *tradunt*. p. 498. l. 26.  
*Théologiens* lif. *Théologien*. p. 528. l. 19.  
*qu'il est le seul*, lif. *qu'elle est la seule*. p. 547.  
 l. 23, 24. *Magistratu* lif. *Magistro*.

# T A B L E

D E S

## L I V R E S.

De ce IX Tome, & de quelques autres imprimez cette année.

A.



Dresse charitable aux François Refugiez appelez Protestans, en quelque partie du monde qu'ils soient épars, dans ce

temps ce persécution, qu'ils souffrent de la part de ceux qui s'appellent Catholiques-Romains. Envoyée par Etienne Crisp le 17 Janvier 1688, & datée de Colchester. 4. 11. pagg.

Aperti (Nic.) Vita triumphans Civilis sive universa vitæ humanæ periphæria, ad mentem Ill. Phil. Ren. Descartes ex unico centro deducta. 8. Amstel. ap. Abr. à Someren. 382. pag.

B.

BOYLE (Rob.) A Disquisition about the final causes &c. 8. Lond. 64

BRAUN. (Joa.) Doctrina foederum. 558

BRÜNNER-TON. Experiences sur l'accroissement des arbres. 186

BURNET. (Gilb.) Lettre à M. Thevenot sur l'Histoire du Divorce de Henri VIII, écrite par M. Le Grand. 319

# Table des Livres.

C.

**C**ASATI (*Pauli*) Dissertationes Physicae de Igne. 4. Lipsiæ. 430

Caze (*César*) de l'usage des Stateres, ou Romaines balancées. 8. Amst. chez Savouret. 71

CATECHISM. A Rational Catechism. 12. Lond. 95

CAVAZZI (*P. Gio. Aut.*) Istoria Descrizione de' tre Regni Congo, Matamba & Angola. fol. In Bologna. 89

CLAUDE (*Jean*) Oeuvres Posthumes T. II, & III. 8. Amsterd. 49

Crisp. (*Etienne*) voi. Adresse.

D.

**D**E FENSE VOI PASTEURS. E.

**E**CK (*Corn. van*) Vindiciae juris Academici. 8. ejusdem Scriptura ad Epist. & Resp. Ulr. Hub. 8. Frank. 545

ESSAI de Critique sur la Poësie des Hebreux. 12. 119

Eyndhoven (*P. ab.*) de Inani actione propter inopiam, Dissertatio Theoretico-Practica ad Liv. VI Pandect. d. Dolo malo. Traject. ad Rhen. 27. F. Halma 467. pagg.

F.

**F**EBRIS, Chinâ Chinae expugnata. 4. Ferrariæ. 488

Fontenelle (*M. de*) Poësies Pastorales; avec un Traité sur la nature de l'E-clogue, & une Digression sur les anciens

## Table des Livres.

ciens Poëtes & sur les modernes. 12.

A la Haye chez van Dole, 136. pag.

*Futurorum per signa temporum inve-*

*stigatio, quâ universæ Historiæ &*

*Prophetiæ filium pertentur. Mo-*

*sique cæterique. I. Samuele Pro-*

*phetis testam. Apocalypsi relecta,*

*retextis & horum inferioribus, or-*

*dine ostenduntur, gravioreque per-*

*secutione, altero suo sub Antiocho*

*Epiphane defunctis Protestantibus,*

*suis sub Maccabæis lætiora post hæc*

*reliquaque ad finem Mundi præsen-*

*tis, præterito ubique similis, ex omni*

*retro Historia atque Prophetia præ-*

*sagiuntur. 4. Lugd. Batav. apud Lo-*

*pex, & Luchtmans, 1688.*

G.

**G**ALLI (Sergius) Dissertationes de

Sibyllis. 4. Amstel. ap. Boom. 132

GRAVEROL. Explication nouvelle de

2 Cor. III: 11, avec la correction de

deux passages de Salvien. 203

H.

**H**ALLER (Edmond) Estimation de la

quantité de vapeurs, que la cha-

leur de l'air fait élever de la mer. 105

HARMONIE VOI. PASTEURS.

HENRICH (Joh. Jac.) Epistola ad

Illustr. R. Boyle, de variis Aëris ra-

refractionem mensurandi modis. 403

Hispine & Apologie VOI. PASTEURS.

HUBER (Joh.) Epist. & Respons. de

LIB. 4

LIT



## *Table des Livres.*

**E**ite Corollarii. 4. Franeker. 545  
 - - - De foederibus, Testamentis,  
 Liberationibus &c. 8. Franeker. 551  
 I.

**I**mpôts: Dialogues sur les impôts de  
 Hollande, entre un Moine mission-  
 naire de Brabant, un Gentil-hom-  
 me François Catholique-Romain, un  
 Avocat de la Haye, & un François  
 Réfugié. 4. A Amsterdam. 12. pag.  
 L. 291.

**L**EUWENHOEK (*Ant. van*) ver-  
 volg zijner Brieven. 291.

**LE GRAND** (*Joachim*) Histoire du  
 Divorce de Henry VIII. 12. Paris. 511

**Leigh** (*Ed.*) Equit. L. A. M. &c. Critica  
 Sacra, cujus pars prior observationes  
 Philologicas & Theologicas in o-  
 mnes Radices V. Test. pars posterior  
 Philologicas & Theologicas obser-  
 vationes in omnes Græcas Voces  
 Novi Testam. continet. Editio Lati-  
 na secunda, ab infinitis mendis, qui-  
 bus prima referta fuit purgata, fol.  
 Amstelod. ap. Abr. van Someren. pars  
 prior. 328. p. pars posterior. 460. pag.

**LETTRE** (*Greg.*) Abrégé de l'Histoire de  
 la maison Sérénissime & Electorale  
 de Brandebourg. 12. Amst. chez  
 Waesbergue. 386

**Leydecker** (*Melchior*) veritas Euangeli-  
 ca Triumphans de Erroribus quo-  
 rumvis Sæculorum; opus Historico-  
 Theo-

## Table des Livres.

Theologicum in duos Tomos distributum quo principia fidei Reformatæ demonstrantur; Origines Errorum ostenduntur; & Doctrina de Oeconomia S.S. Fraternitatis in salutis negotio fusè explicatur, & defenditur. 4. Traj. ad Rhen. & Amstel. ap. Boom. Tom. I. 468. pag. Tom. II. 728. pag. **LUDOLF.** Epistolæ Samaritanæ ad Iobum Ludolfum. 4. Cizæ. 373

M.

**M** E M O I R E V O L M O R E A . . .

**M E U L E N** (*Ger. van der*) Defensio Dissertationis de origine Juris naturalis. 12. Ultrajecti ap. Ribbium. 556.

**M O N T A L B A N O** (*Marcadella Fratta.*) Delle acque Minerali del Regno d'Ungheria Relatione. 4. in Venezia. 464

**M O R E A.** Memorie Istorico-geografiche della Morea fol. in Venezia. 312

O.

**O R S A T O** (*Sertorio*) Marmi Eruditi. 4. In Padoua. 49

**O u t r a m** (*Guil.*) S. T. P. De Sacrificiis libri duo, quorum altero explicantur omnia Judæorum, nonnulla Gentium profanorum sacrificia. Altero sacrificium Christi. Utroque Eccl. Catholicæ his de rebus sententia contra Faustum Socinum, ejusque Sectatores defenditur. 8. Amstel. ap. Abr. van Someren. 368. pagg.

Qu

## Table des Livres.

**Outram** (Joh. d.) Ph. D. en Diacon des  
Eu. tot Francker, Eerste en laatste re-  
denen tot de gemeente van Oost-  
fennen in trede tot Francker over de  
Tenten 2 Cor. II. 46. Deut. XXX: 19.  
en Hoogl. VIII. 117, 12. tot een by-  
voegfel van de Schets der Godlijke  
waarheden. 8. Amsterd. by Borstius.  
128. pag.

**PASTEURS.** Histoire & Apologie de la  
Retraite des Pasteurs de France, 8  
A Delft. Sentimens desinteressez sur  
cette retraite. 12. A la Haye chez van  
Bulderen. Défense de l'Apologie pour  
les Pasteurs de France. 12. A Delft  
chez H. van Krounevelt. 399  
**Paullini** (Christ. Franc.) Sacra herba seu  
Nobilis Salvia, juxta methodum &  
leges ill. Academiæ naturæ curiosorum  
descripta, selectisque remediis,  
& propriis observationibus conspersa  
8. Augustæ Vindelicæ. pagg. 438.

**PEARSON** I (Joh.) Cestriensis Episc. O-  
pera Posthuma Chronologica &c.  
novis Additionibus aucta ab H. Do-  
dwell. 4. Lond. 128

**PERIN de Mont-gaillard**, Evêque de S.  
Pons. Instruction sur le sacrifice de la  
Messe, sur la realité. &c. 12. Paris. 323

**Philadelphi** (Jani) Consultatio desul-  
toria de optima Christianorum Secta  
& vigis Pontificalium, prodromus  
Reli-

# Table Des Livres.

Religionis Medici. 8. Patavii. & Am-  
stelod. ap. Wærbergios. 119. pagg.  
PLACITE (*M. de la*) of the incurable  
Scepticism. of the church of Rome.  
4. Lond. 305  
Prophetie vid. Futurorum.  
PROPHETAS. Harmonie & Accomplis-  
sement des Prophetes. V. Partie. 12.  
A. Amsterd. chez Savouret. 354

**R**AAS (P.) Griekse & Latijnsche  
Neerduitsche vermakelijkheden der  
taalkunde. 8. Rotterdam by B. Bos. 499  
RAIL (*Joa.*) Historia Plantarum To-  
mus secundus. fol. Lond. 179  
RANDOLPH (Bern.) The present state  
of the Morea. 4. Lond. 415  
RATIONAL, VOI. CATECHISM.

**S**ACY (*M. de*) Josué, les Juges &  
Ruth traduits en François avec  
des explications tirées des S. S. Peres.  
8. Bruxelles. 111  
- Job traduit en François avec une  
explication &c. 8. Bruxelles. 119  
SALDENI (*Guliel.*) de Libris variisque  
eorum usu & abusu. 8. Amstelod.  
ap. Boom. 496

Seckendorff (*Witi Ludovici*) Equitis  
Finac. &c. Commentarius Historicus  
& Apologeticus de Lutheranism,  
sive de Reformatione Religionis du-  
ctu D. Martini Lutheri in magna  
Ger-

## *Table des Livres.*

- Germaniæ parte aliisque Regionibus,  
& speciatim in Saxonia recepta &  
stabilita: In quo Ludovici Maimbur-  
gii Jesuitæ. Historia Lutheranismi:  
anno 1680. Parisiis Gallicè edita, La-  
tinè versa exhibetur, corrigitur &  
suppletur. Simul & aliorum quorun-  
dam Scriptorum errores aut calumniæ  
examinantur. Auspiciis Sereniss. &  
potentiss. Electoris & sereniss. Ducum  
Saxoniae 4. Franc. & Lipsiæ 1688. pars  
prima. 528. pars altera. 384 pagg.

SENTIMENS vol. PASTEURS.

SUPPLEMENT du Commentaire Phi-  
losophique sur les paroles de J. Christ  
*contrain-les d'entrer.* 12. A Amsterd.  
chez Wolfgang. . . . . 361

### V.

V E R R Y N (J.) Korte verklaringe van  
den H. Waterdoop. 8. Utrecht by  
van Zyl. . . . . 503

V I R I S des Saints & des Saintes, tirées des  
Peres de l'Eglise. T. II. 4. Paris. 317

V I R S S E N S (Raim.) D. M. De remotis  
& proximis Mixti Principiis: ac de  
natura Fermentationis. 4. Lugd. 467

U S S E R I I (Jac.) De Christianarum Eccle-  
siarum in Occidentis præsertim par-  
tibus continua successione & statu  
Historica Explicatio. Fol. Lond. 1

### W.

W A E Y E N (Joh. van der) De Se-  
mihorio silentii. . . . . 360

B. I-





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1688.

AVRIL

*Gravissima Quaestio, de CHRISTIA-  
NARUM ECCLESIA-  
RUM in OC-  
CIDENTIS praesertim partibus, ab  
Apostolicis Temporibus ad nostram us-  
que aetatem CONTINUA SUCCE-  
SSIONE & statu, Historica Explicatio.  
Autore JACOBO USSERIO Archie-  
piscopo Armachano & totius Hiberniae  
Primate. Opus integrum ab Autore  
Tome IX. A. autum*

2. *Bibliothèque Universelle*  
*authenticum & recognitum.* Lond. 1687.  
in fol. pagg. 191.

3 principales difficultez, que les Catholiques Romains font aux Protestans, consistent en ces trois choses : 1. Que

la Religion Protestante est nouvelle; & qu'elle n'a pas duré depuis les Apôtres jusqu'à nous: au lieu qu'ils prétendent que la leur est celle des Apôtres, & n'a point souffert d'interruption, depuis leur siècle jusqu'à nous. *Jean Ydel* Evêque de Salisbury a entrepris, dans son *Apologie pour l'Eglise Anglicane*, de faire voir au contraire, que les sentimens des Protestans sont conformes à ceux des Peres des six premiers siècles: *Usserus* voulut achever de répondre aux difficultez que l'on vient de rapporter, en montrant que depuis le sixième siècle jusqu'à celui de la Réformation, c'est à dire, pendant neuf-cents ans, il y a toujours eu dans notre Occident des Eglises, qui ont été dans les sentimens des Protestans. Pour cela il crut devoir faire l'histoire des dogmes & de la conduite des Papes & de ceux qui se sont opposez à leurs usurpations, pendant ces neuf siècles; sans y mêler

mêler rien du sien, se contentant de citer les propres termes des Auteurs, qui ont parlé de ces temps-là, de peur qu'on ne l'accusât de tourner les choses d'une manière favorable aux Protestans. Cette histoire avoit déjà paru assez imparfaite, comme on le peut voir dans cette Bibliothèque. T. II. pag. 237. On la trouvera fort augmentée dans cette Edition, & c'est ce qui nous oblige d'en donner ici un abrégé complet. On ne s'arrêtera pas néanmoins à rapporter ce que dit l'Auteur, touchant les mille ans, pendant lesquels le Démon devoit être lié, & le temps auquel il devoit être détaché. Comme il y a autant de sentimens que d'interpretes sur ces sortes de choses, & qu'on n'apporte que de simples conjectures sujettes à mille difficultez, ceux qui voudront s'en éclaircir pourront consulter les Commentateurs de l'Apocalypse. A quelque année qu'on rapporte le commencement des mille ans, soit que ce soit à la naissance de Notre Seigneur, ou à sa Mort, & à son Ascension, ou enfin à la ruine de Jérusalem, notre Auteur y trouve également son conte, comme on le verra dans la suite. Il suffira de dire qu'il divise son ouvrage

A 2

en

en trois parties, dont la première va depuis le VII<sup>e</sup> siècle jusqu'au onzième que Grégoire VII. parvint au Pontificat : la seconde devoit aller jusqu'à l'an M. CCC. LXX., mais l'Auteur ne l'a pu continuer que jusqu'à l'an M. CC. XL. : la troisième se seroit étendue jusqu'au siècle passé. Ainsi il s'en faut beaucoup que cet Ouvrage ne soit entier, & l'on ne fait ce qu'ont voulu dire ceux qui ont eu soin de cette Edition, en mettant au titre : *Opus integrum*, à moins que ces mots ne signifient seulement qu'on a inséré, en divers endroits, des additions que l'Auteur y avoit faites.

I. Pour bien concevoir le changement, qui est arrivé peu à peu dans l'Eglise Chrétienne, il faut remonter jusqu'à la source, & considérer l'état auquel elle a été pendant les six premiers siècles. *Hegesippe* assure que pendant la vie des Apôtres les Hérétiques n'osoient qu'à peine paroître, mais que d'abord que ces sains hommes furent morts, on en vit un très-grand nombre s'opposer ouvertement à la vérité. En ce temps-là divers Philosophes attaquèrent la Religion Chrétienne, avec d'autant plus de hardiesse que les Chrétiens étoient destituez de personnes

## *Et Historique de l'Année 1688.*

nes qui pussent réfuter la Religion  
Paienne, & défendre le Christianis-  
me avec assez d'éloquence & de force  
C'est ce que *Lactance* a témoigné dans  
ces paroles : *si qui forte literatorum su-  
ad eam contulerunt, defensionis ejus (ve-  
ritatis) non suffecerunt.* Et un peu plu-  
bas, après avoir nommé *Minacius Fe-  
lix*, *Tertullien* & *Cyprien* : *quia defue-  
runt apud nostros idonei, peritque Do-  
ctores, qui vehementer, qui acriter erro-  
res publicos redarguerent, qui causam  
omnem veritatis ornate copioseque defen-  
derent; provocavit quosdam hac ipsa pe-  
nuria ut auderent scribere contra igno-  
tam sibi veritatem.* Cette disette d'ha-  
biles gens fit qu'il se glissât parmi les  
Chrétiens plusieurs Herétiques, qui  
séduisoient aisément les foibles &  
les ignorans qui étoient en très-grand  
nombre. Mais dès qu'il y eut des Em-  
pereurs Chrétiens, la corruption fut  
bien plus grande; les plaisirs commen-  
cerent à s'introduire dans l'Eglise  
Chrétienne, & l'on ne voioit parm-  
les Ecclesiastiques qu'inimitiez, &  
que divisions. Et parce que les Evê-  
ques étoient riches & considérez, on  
se servoit de toutes sortes de voies,  
pour parvenir à l'Episcopat, & quand  
on y étoit parvenu, on prenoit une

autorité tyrannique. Ces desordres s'augmenterent toujours, jusqu'à ce qu'ils vinssent au comble, où on les a vus, comme *Usserius* le montre par un grand nombre de passages d'Auteurs célèbres, qui nous ont laissé des peintures affreuses de la corruption de leurs siècles.

Elle s'augmenta particulièrement du temps de *Boniface III.* qui parvint au Pontificat l'an D C VI. & qui obtint de l'Empereur *Phocas* le titre d'Evêque Ecumenique & de chef de l'Eglise. Les Historiens de ce siècle-là décrivent ce *Phocas*, comme le plus méchant homme de son temps, & *Cedrenus* <sup>b</sup> dit qu'un S. Moine aiant demandé à Dieu plusieurs fois, pourquoi il avoit fait *Phocas* Empereur ? une voix du ciel lui répondit enfin :  
**PARCE QUE J'EN AI POINT TROUVÉ DE PIUS.** Cette histoire vraie, ou fausse, marque l'horreur que l'on avoit pour la mémoire de *Phocas*. *Usserius* croit que ce fut en ce temps-là que l'Antechrist vint au monde, & qu'il fut, pendant quelques siècles, dans l'enfance. *Boniface*, selon lui, ne contribua pas peu à en établir & à en étendre l'empire. Cependant il ne laissa pas de se trouver des Assemblées

blées & des personnes courageuses, qui s'opposèrent aux progrès de certains dogmes, qui ont beaucoup contribué à la grandeur des Ecclesiastiques en général & des Papes en particulier, parmi lesquels nôtre Auteur cherche l'Antechrist, comme le font la plupart des Protestans.

Un Concile composé de ccc xxxviii Evêques condamna en D C C L I V, à Constantinople, le culte des images, & rendit cette raison de sa conduite, c'est qu'il n'y a qu'une seule image " instituée par Jesus-Christ, savoir le " pain & le vin de l'Eucharistie, qui " représentent son corps & son sang. " Quoi que le second Concile de Nicée s'y opposât & rétablit le culte des images en D C C L XXXV I I, ses Canons furent rejettez en Occident par les Eglises de la Grande Bretagne, comme nôtre Archevêque le fait voir par divers Auteurs Anglois. Les Eglises d'Allemagne & de France en firent autant, l'an D C C X C V. dans le Concile de Francfort, dont on peut voir l'Histoire, aussi bien que de celui de Nicée, dans une Dissertation de M. *Alix* intitulée : *Dissertatio de Conciliorum quorumvis definitionibus expendendis*, à Paris en 1680. in 8.

Charles-Magne écrit lui-même

contre les images, & envoia ce qu'il  
avoit écrit au Pape Hadrien, qui avoit  
en ses Legats au Concile de Nicée, &  
qui l'avoit approuvé. Mais ce n'est pas  
la coutume des Papes d'apprendre la  
Religion de qui que ce soit, Hadrien  
n'eut aucun égard aux remontrances  
de Charles-Magne, qu'il tâcha même  
de réfuter; l'on n'adora pas moins à  
Rome les images qu'auparavant, & les  
successeurs en firent autant que lui.  
C'est ce qui obligea Louis, le Débonnai-  
re de convoquer en p c c c x x v. une  
assemblée de savans hommes à Paris,  
qui examinerent la question des ima-  
ges & en condamnerent le culte. Ils  
recueillirent même quantité de pas-  
sages des Anciens qui le désapprou-  
voient, & les envoierent à Eugene I. I.  
Pape, par Jeremie Evêque de Sens &





gitur, in Templo Dei tanquam statua,  
 20 tanquam idolum est, à quo responsa  
 10 petere, marmora consulere est. Si ce  
 principe d'Arnulphe est bon, c'est aux  
 défenseurs des Papes à nous apprendre  
 par quelle merveille ils sont tous pleins  
 de charité & de savoir, quoi qu'il pa-  
 roissent à nos yeux ou ignorans, ou  
 superbes, & souvent l'un & l'autre  
 tout à la fois.

Usserus fait voir en suite qu'on résis-  
 ta beaucoup au dogme de la Transsub-  
 stantiation, qui commençoit à s'intro-  
 duire dans le neuvième siècle. Il range  
 entre les Défenseurs de la présence spi-  
 rituelle *Rabanus Maurus, Bertram,*  
*Jean Scot Erigene* & plusieurs autres,  
 sur lesquels on peut consulter *Mrs. Ar-*  
*nould & Claude*, dans leur dispute sur  
 la Perpetuité de la Foi de l'Eglise tou-  
 chant l'Eucharistie, & à l'égard de  
*Bertram* en particulier son ouvrage in-  
 titulé *Ratramne, autrement Bertram*  
*Prêtre du Corps & du sang du Seigneur,*  
*imprimé en Latin & en François,* avec  
 un avertissement où l'on fait voir que cet  
 Auteur est un témoin non suspect de la  
 foi de l'Eglise au neuvième siècle: à  
 Rouën, in 12. Mais l'effort que firent  
 un grand nombre de Savans contre les  
 nouveaux Dogmes, qui s'introdui-  
 soient en ces temps-là, fut inutile. Ces  
 Dogmes

## *Et Historique de l'Année 1688.*

Dogmes étoient trop avantageux  
Cour de Rome, pour les pas sou  
de toutes ses forces. Il ne lui man  
plus qu'une chose, c'est de dimin  
puissance des Empereurs, auquel  
avoit été soumise jusqu'à lors. E  
travailla puissamment, & comp  
par publier des piéces supposées  
vertu desquelles les Papes pr  
doient que la souveraineté de R  
& d'Italie leur appartenoit, &  
avoient une juridiction universell  
tous les Evêques du monde. C'  
quoi tendoit la fausse *Donation de*  
*stantin au Pape Sylvestre*, & les  
tres attribuées aux premiers Evê  
de Rome, dont *Blondel* & plu  
autres Savans ont fait voir la fau

Cependant les mœurs des peu  
des Moines, & du Clergé étoient  
la dernière corruption, & l'on  
fait un portrait horrible de la d  
vation du dixième siècle, tirée  
des écrits des Catholiques mode  
que des Auteurs de ce temps-là  
conduite de tout le Clergé, dep  
Evêques de Rome jusqu'aux moi  
des Prêtres & des Moines, éto  
loignée des devoirs que l'Ev  
nous prescrit, qu'il y a eu p  
siècles, quand notre Europe éto  
cote Païenne, plus corrompu

celui-là. Cela est si connu, qu'il n'est pas besoin qu'on s'y arrête davantage, & ceux qui s'en voudront instruire à fonds n'auront qu'à consulter Usserius & les Auteurs qu'il cite.

On décrit de la même sorte le onzième siècle, & l'on assure que l'année m après la naissance de notre Seigneur, fut affligée de divers prodiges, outre la guerre, la peste & la famine qui ravagerent l'Europe pendant longtemps, comme il paroît par le témoignage de divers Auteurs, que l'on pourra lire dans Usserius. En ce temps-là on contoit entre les prodiges les Comètes & les Eclipses, & les Historiens, qui ont écrit peu de temps après, nous les décrivent en termes si pompeux

vu n	ais
ce q	nt
une	a
voit	de
tout	n,
voit	on
qu'é	tel
der l	la-
Le j	3.
	de

Noël, on vit en l'air, dit-il, un prodige surprenant, c'est un Dragon effroyable, qui étoit tout éclatant de lu-

micro-

miere & qui alloit du Nord au Sud. Les malheurs de ces temps-là & le bruit de ces prodiges, vrais ou faux, firent croire que le temps étoit venu auquel l'Antechrist devoit paroître, après que le Dragon auroit été délié. On appuioit cela assez probablement sur ce qui est dit dans l'Apocalypse, que le Dragon devoit être enchainé pendant mille ans, & ensuite détaché. On contoit ces mille ans, depuis la naissance de notre Seigneur, par laquelle le Diable avoit commencé à perdre sa puissance, jusqu'à ce temps-là. Ce calcul n'étoit pas nouveau, puis qu'il se trouve conforme à celui de S. Hippolyte Martyr, de S. Cyrille & de S. Chrysostome. Il n'en paroissoit sans doute que plus juste & mieux fondé, de sorte qu'on attendoit de jour à autre la venue de l'Antechrist & de la fin du monde. Beaucoup des gens faisoient difficulté de rien entreprendre de considérable, & même de rétablir les Eglises qui se détruisoient, de peur de travailler pour l'Antechrist. Enfin comme on ne le voioit point venir, on se persuada qu'on avoit mal entendu la Prophetie, & l'on se mit par tout à rebâtir les Eglises, & à vivre comme auparavant. Richard Victorin d'Ecosse, qui, au rapport de

A 7

Jeau

*n* Major son compatriote, est celui qui a le premier soutenu que la Vierge avoit été exempte du péché originel, dit dans son commentaire sur Ch. x x. de l'Apocalypse, que *quant à l'etere les mille ans étoient déjà accomplis il y avoit long-temps, mais qu'on pouvoit savoir quand l'Antechrist viendroit, ni quand le serpent seroit dé-*

C'est ainsi que les interpretes des propheties qu'ils n'entendent pas, ne manquent jamais de porte de derrière pour s'échapper, lors que l'événement leur fait voir qu'ils se sont trompez. Il y a en de l'apparence que nôtre siècle nous fournira quelques exemples de cette verité. Comme on souhaite, dans de grands malheurs, de savoir s'ils dureront long-temps, ceux qui sont armez depuis peu à un grand nombre d'Eglises Protestantes, ont fait naître envie à bien des gens de savoir l'avenir. Quelques uns ont cru l'entrevoir dans l'obscurité des prédictions de l'Apocalypse, & l'ont prédit avec assez de hardiesse; quoi qu'ils ne s'accordent point entre eux, non plus que ceux qui ont osé mêler de faire la même chose le treizième & douzième siècle.

*Glaber Rodolphe* dit qu'en effet le Déluge fut délié l'an m, parce qu'un certain *Vilgard* qui enseignoit la Grammaire

maire à Ravenne & quelques autres avoient essayé en ce temps-là de rétablir le Paganisme. Mais cet événement paroît trop peu considérable, pour lui appliquer ce qui est dit dans l'Apocalypse du Dragon, qui devoit être détaché. Aussi nôtre Archevêque croit qu'il ne falloit pas chercher l'Antéchrist hors de Rome; & que le Démon étoit assez délié, lors que l'on élevoit sur le siége Pontifical un Magicien, tel qu'étoit *Sylvestre II*, si l'on en croit les Auteurs de ce temps-là, & lors qu'il s'introduisoit dans l'Eglise de grandes erreurs, comme la puissance infinie des Pâpes, la Transsubstantiation, & les prières pour les morts. Aussi trouve-t-on que *Berenger*, *Wicléf* & ses disciples, ont soutenu que dès lors cette Prophetie de l'Apocalypse avoit commencé à s'accomplir. Il y en a eu néanmoins quelques uns qui ont cru qu'il falloit commencer les mille ans à l'Ascension de Nôtre Seigneur, comme *Jean Purvey*, & il semble que *Wicléf* ne s'éloigne pas de cette pensée dans un endroit de son *Triologue*, qu'*Ufferius* cite. Quelques personnes avoient déjà été de cette opinion du temps de *S. Augustin*, comme il le témoigne dans la *Cité de Dieu* Liv. *xviii*. c. *53*. Mais

ces

ces gens-là parloient avec plus de précaution que les autres, car ils ne disoient pas positivement que le monde finiroit mille ans après l'Ascension de Jesus Christ, mais seulement qu'il se pouvoit faire qu'il n'y eût que mille ans depuis ce terme, jusqu'à son dernier avènement. *annos mille ab ascensione Domini usque ad ultimum ejus adventum compleri.* P. O. S. S. E. L'un des nouveaux Interpretes de l'Apocalypse a dit de même, avec beaucoup de prudence, que la persécution présente PEUT finir dans trois ans. Et demi. Dieu, s'il le veut, dit-il ailleurs, PEUT centrer les trois ans Et demi de la mort des témoins, depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Pour revenir à notre Auteur, il remarque qu'on a raconté de l'année M. D. C. C. X. I. les mêmes prodiges & les mêmes malheurs, que de l'année M. Il y eut aussi environ ce temps-là de la mortalité, & de la famine, & il parut des signes célestes, c'est à dire des Eclipses & des Comètes, outre qu'il y eut en divers lieux des tremblemens de terre. Et afin qu'il ne manquât rien de ce qui avoit paru au commencement de ce siecle, un certain Arnulphe a Moine de Ratisbone assura d'avoir vu en Hongrie un Dragon suspendu en l'air & tout

sem-



semblable au *Leviathan*, dont il est parlé dans Job. Il sortoit aussi du Nord, & après avoir paru quelque temps comme immobile, il se mit à voler avec une rapidité extraordinaire & se mêla, en sifflant horriblement, parmi les nuës, où il excita des éclairs & des tonnerres pendant plus de vint-quatre heures. Cependant l'ignorance & la superstition s'augmentoient de jour en jour. Un Evêque de France, au rapport de *Sigebert*, voulu faire accroire qu'il avoit reçu des Lettres du troisième Ciel, où il étoit ordonné à tout le monde de ne se nourrir le Vendredi que de pain & d'eau, de ne porter aucunes armes, de ne redemander point, par la voie de la justice, ce qui avoit été enlevé par force, & de ne point poursuivre les meurtriers. Le Ciel promettoit le salut à ceux qui vivroient ainsi, sans qu'ils eussent besoin d'autre pénitence que de s'abstenir de chair le Vendredi. Il y eut des Evêques assez simples, ou assez superstitieux pour le croire, & pour imposer ces nouvelles Loix au peuple, sous peine d'excommunication, & d'être privé de la sépulture, si l'on mouroit dans le refus. On découvrit aussi en ce temps-là une infinité de reliques de Martyrs, qui avoient été inconnues aux siècles précédens. *Glaber* rapporte

*Lib. IV. c. 3.*

te qu'un imposteur vendit en divers lieux de France des os de morts, qu'il avoit ramassez en quelques cimetières, pour des reliques de Saints, qui faisoient en suite une infinité de miracles, & qui rapportoient beaucoup aux Eglises dans lesquelles on les plaçoit. De peur qu'on ne se déflât de lui, & qu'on ne voulût savoir d'où venoit ce fonds inépuisable de reliques, il ne s'arrêtoit pas dans un lieu & changeoit de nom, en changeant de demeure. Il donna entre autres aux habitans des Alpes, & de la Tarantaise un Martyr, qu'il baptiza du nom de *Juste*, & qui fit, dit-on, un si grand nombre de miracles, que les malades y étoient conduits de toutes parts pour être guéris, & que les sains étoient fâchez de n'avoir pas quelque mal dont ils pussent demander la guérison, *pœnitet insuper si non est sibi morbus quo curari deponcat*. Glaber attribue ces miracles au Diable, & censure fortement les Evêques de ce pais-là, de n'avoir pas mis ordre à ces extravagances du peuple.

Le Pape, qui monta sur le siege Apostolique l'année M *xxxiii*, étoit *Benoit ix*. que Glaber accuse de toute sorte d'impureté, & le Cardinal *Benno* d'Idolatrie & de Magie. Ce Pape aiant été élevé au Pontificat à l'âge de *xii* ans,

ans, demeura seul pendant onze ans, mais il commit tant de crimes qu'on le chassa de Rome, & qu'il fut contraint de vendre sa dignité, dont il ne voulut néanmoins pas se défaire dans la suite; de sorte qu'il y eut à Rome trois Papes à la fois, *Benoit, Silvestre, & Grégoire*. Les desordres de ce temps-là sont trop connus, pour s'y arrêter, il suffira de dire que la mémoire de ce *Benoit* étoit en si grande détestation, qu'on fit courir le bruit que son âme avoit été envoyée après sa mort dans le corps d'un monstre qui étoit fait comme un Ours, & qui avoit des oreilles & une queue d'âne, où il devoit demeurer jusqu'au jour du jugement, qu'il seroit envoyé sans remission aux Enfers.

Ce fut au commencement de ce siècle, comme nôtre Auteur le fait voir, que la dignité des Cardinaux commença à être considérable, mais elle n'est venue à son comble, que depuis qu'ils ont eu seuls le privilège d'être les Papes. Depuis on les a égalé aux Rois, & ils ont porté leur faste si loin, que *Nicolas de Clemangis* Archidiacre de Baieux, qui vivoit l'an m cccc xvi, les décrit en ces termes : „ L'orgueil „ des Cardinaux qui s'affoient aux cô- „ tez du Pape est si excessif, leur paro- „ les

11 les sont si fières, & leurs manieres si  
 21 insolentes, que si un peintre vouloit  
 31 faire un portrait de l'Orgueil, il ne  
 41 le sauroit mieux faire qu'en peignant  
 51 un Cardinal: *a Cardinalium qui Pa-*  
*pa assident Spiritus, verba tumentia,*  
*gestus tam insolentes, ut si artifex quisq;*  
*que vellet superbia simulacrum effinge-*  
*re, nullâ congruentius ratione id facere*  
*posset, quàm Cardinalis effigiem oculis*  
*intuentium obiectando &c.*

On a vu que, selon nôtre Auteur, on peut fort bien dire que le terme, auquel le Démon a été délié, expira mille ans après la naissance, ou après la passion de nôtre Seigneur. Il s'applique dans la suite à faire voir que si l'on veut prendre le commencement de ces mille ans à la destruction de Jerusalem, on pourra dire avec autant de vrai-semblance qu'ils sont en effet expirez l'an M LXXI.I.I. que le Moine *Hildebrand* monta sur le siege Apostolique, & gouverna l'Eglise avec la dernière tyrannie, sous le nom de *Gregoire V I I*. Les excès inouis, que ce Pape commit, firent dire aux gens de bien de ce temps-là, selon le rapport de *Sigebert*, dans sa Cronique, sur l'an M LXXV I I I, que le regne de l'Antechrist avoit alors commencé, suivant les propheties des

Apô-

*a De Corr. Eccles. stat. b Cap. V. p. 55.*

Apôtres. *Waltram Evêque de Naumbourg*, ou l'Auteur de l'*Apologie pour l'Unité de l'Eglise* a dit en termes formels, " qu'il sembloit alors que le Diable étoit sorti de sa prison ; puis que, comme il est écrit dans l'*Apocalypse*, il est sorti pour séduire les nations & pour les engager dans la guerre &c. L'Eglise de Liege, dans sa réponse à *Paschal II*, en dit autant, aussi bien que divers autres Auteurs citez par *Usserius*, qui décrivent *Hildebrand* comme le plus méchant de tous les hommes. On l'a accusé de sortilège dans un Synode tenu en *M. LXXX*, & plusieurs Ecrivains Catholiques ont assuré la même chose, ce qui donne lieu à notre Archevêque de lui appliquer ce que *S. Paul* dit de l'homme de péché, qu'il devoit venir *b* accompagné de l'opération de *Satan*, & avec des miracles trompeurs. Il lui applique encore ce que *S. Paul* dit ailleurs a de quelques imposteurs, qui devoient venir dans les derniers temps, & qu'il décrit par deux caractères remarquables, c'est qu'ils interdiroient le mariage, & qu'ils ordonneroient de s'abstenir des viandes que Dieu a créées, pour être mangées avec actions

a *Germ. Rar. Script. à Erchov. edit. an. 1600. p. 180.* b *2 Thess. II, 9.* c *1 Tim. IV, 1, & suiv.*

*actions de grace.* En effet Grégoire VII. fit l'un & l'autre, dans deux Synodes assemblez la sixième année de son Pontificat, où il défendit le mariage des Prêtres, & l'usage de la viande le Samedi. *Sigehart de Gemblou & Lambert de Sébasfabourg*, ont décrit au long les murmures & les desordres que ces défenses exciterent. Les Prêtres disoient particulièrement qu'il étoit injuste de vouloir contraindre des hommes de vivre, comme les Anges, & qu'en voulant arrêter le cours ordinaire de la nature, on lâchoit la bride à la fornication & à l'impureté. Ils ajoûtoient que si le Pape s'opiniâtroit dans son sentiment, ils aimoient mieux quitter la Prêtrise que le mariage, & que Grégoire, qui méprisoit les hommes, auroit le soin de se pourvoir d'Anges, pour gouverner l'Eglise. Ces bons gens parloient sans doute avec beaucoup de sincérité & peut-être que si ceux, qui ont tâché de noircir la conduite des Réformateurs, en ce qu'ils ont de nouveau introduit le mariage des Prêtres, laissoient parler la nature, il n'en diroient pas moins. Mais c'est un grand malheur, & un grand préjugé en même temps contre les Défenseurs de la Virginité, que de vivre dans une

Egli-

Eglise, dont l'on est contraint de défendre tous les sentimens, à moins que de vouloir se des-honorer & se perdre.

Enfin les Auteurs du temps d'Hildebrand, & ceux qui ont écrit depuis, lui donnent plusieurs fois le nom d'Antéchrist, & l'on ne peut pas nier, au moins, que ce ne soit lui qui a principalement établi l'autorité excessive des Papes, & qui a le premier osé soutenir qu'ils ont le pouvoir de déposer les Rois & de changer ce qu'il leur plaît dans les Canons. C'est ce qu'on peut voir dans les *Décretales* de l'Édition de Rome, dont Usserius cite divers articles scandaleux. Il fait aussi l'Histoire des démelez, que ce Pape eut avec l'Empereur Henri IV, & rapporte tout le mal que l'on a dit du premier. C'est par là qu'il finit la première partie de son ouvrage, qui devoit aller jusqu'au temps auquel le Démon a été délié.

II. Comme il est dit dans l'Apocalypse que mille ans étant échus, le Dragon devoit être *délié pour un peu de temps*, Usserius commence la seconde partie par l'explication de cet endroit, & remarque que selon la maxime d'Aristote, rien n'étant appelé

grand

grand ou petit, que par rapport à une autre chose, le temps, dans lequel le Dragon devoit être délié, devoit être court, en comparaison du temps pendant lequel il avoit ravagé le monde, avant qu'il dût être enchaîné.

Les Catholiques Romains demandent ici aux Protestans, où étoit alors l'Eglise, si le Pape étoit l'Antechrist? Usserius répond que l'Eglise étoit alors dans l'état, auquel quelques Anciens, & divers Auteurs Catholiques ont dit qu'elle seroit sous le règne de l'Antechrist. S. Augustin dans la Lettre lxx. qui s'adresse à Helychius, dit que l'Eglise ne paroîtroit point, à cause de la cruauté excessive des persecuteurs: *Ecclesiam non apparituram, impiis tunc persecutoribus ultra modum savientibus.* Plusieurs autres Auteurs anciens & modernes, ont parlé de même. Usserius, prend occasion de là de faire un parallèle de l'état des Eglises qui suivoient le Concile de Nicée, dans les temps où les Ariens étoient les plus forts, avec celui où nôtre Occident se trouva, dans ces siècles corrompus. Les Ariens reprochoient aux autres leur petit nombre, & leur pauvreté, comme il paroît par ces paroles de Gregoire de Nazianze: *où sont ceux*  
qui



qui nous reprochent nôtre pauvreté , qui disent que le plus grand nombre forme l'Eglise , & qui se moquent du petit troupeau ? Mais comme il demeura dans l'Empire Romain bien des gens qui n'étoient point Ariens , Usserius conçoit que sous la domination du Pape il y avoit un assez grand nombre de personnes, qui n'étoient point de ses sentimens.

Pour faire voir qu'il n'avance pas une simple conjecture, il fait ici l'Histoire de l'origine & des sentimens des *Vaudois* , qui ont rejeté plusieurs des sentimens de l'Eglise Romaine. Mais il en parle encore dans la suite ; en effet c'étoit là proprement le lieu d'en parler , & c'est ce qui nous oblige de passer au Chapitre VII , après quoi nous reviendrons aux *Vaudois*.

Usserius divise tout le temps, pendant lequel le Dragon a été délivré de sa prison, en trois périodes ; la première s'étend jusqu'au-temps d'Innocent III , la seconde jusqu'à Gregoire XI , & la troisième jusqu'à Leon X. La première comprend deux siècles , à prendre son commencement depuis l'an M. On a vû l'état des Eglises d'Occident pendant le premier de ces deux siècles , & les plaintes que les

Auteurs de ce temps-là faisoient de la corruption, que l'on remarquoit également dans les Ecclesiastiques & dans le peuple. On n'a pas fait de moindres plaintes des desordres du douzième siècle, comme on le pourra voir dans notre Auteur, qui en rapporte un très-grand nombre, entre lesquelles se trouve ce distique celebre d'*Hildebert Evêque du Mans*, qui dit en parlant de Rome.

*Urbs felix, si vel Dominis urbs illa  
careret !*

*Vel Dominis esset turpe carere fide ?*  
 „ Heureuse ville, si elle n'avoit point  
 „ de maîtres ! ou si ceux qui la possè-  
 „ dent croioient que c'est une chose  
 „ honteuse que de manquer de foi.

Les Papes eurent grand soin dans ce siècle de se faire paier en Angleterre une espece de tribut, qu'ils appelloient *le denier de S. Pierre*, qu'*Alexandre III.* dans une Lettre écrite à *Guillaume le Normand* dit avoir été païé par les Anglois, depuis qu'ils avoient embrassé le Christianisme. Il paroît par cette Lettre que les Anglois n'envoioient au commencement cet argent à Rome, que par liberalité ; mais cette liberalité étant devenuë comme forcée, parce que les Rois ordonnerent absolument de la faire, les Auteurs de ces  
 temps-

temps-là la regarderent comme un tribut. C'est pourquoi *Bertold de Constance*, qui a vécu sur la fin du onzième siècle, dit que ce fut alors que s'accomplit la prophétie de l'Apocalypse, qui dit *\* que personne ne pourroit vendre, ou acheter, sans avoir la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom.* La raison de cela est qu'au rapport de cet Auteur, dans son *Appendix de Hermannus Contractus*, sur l'an M LXXXIV. Guillaume I. Roi d'Angleterre rendit tout son Roiaume tributaire du Pape, & ne permit à personne de vendre ou d'acheter, qu'il ne se soumit au siege Apostolique, c'est à dire qu'il ne lui paiât le *Romescot*, ou le denier de S. Pierre. Cependant ce même Guillaume refusa de prêter serment de fidélité à Hildebrand, & punit des Evêques & d'autres Ecclesiastiques, qui l'avoient offensé, comme il le trouva à propos, sans avoir aucun égard aux prières & aux exhortations de ce Pape. Quelques autres Rois d'Angleterre résistèrent aussi avec la même vigueur aux Papes, & l'on a des preuves que les opinions de Rome n'étoient pas encore répandues par tout. En voici une assez remarquable; c'est que *Fridéric Barbe-rousse* étant allé

B 2

dans

dans la terre sainte, pour combattre les infideles en M C LXXXIX, *Nicetas Choniates* <sup>a</sup> remarque que les Allemands furent assez bien reçus des Arméniens, *parce que l'adoration des saintes images étoit également défendue chez les Arméniens & chez les Allemands*. Il paroît par là que l'on n'avoit pas encore oublié en Allemagne le Concile de Francfort. On remarque aussi que plusieurs Auteurs Anglois, qui ont écrit après la venue des Normands, ont dit que *l'Eglise avoit en execration le culte des images*. La doctrine même de Lanfranc touchant l'Eucharistie, que les Normans porterent dans cette île, se trouve contraire à divers anciens formulaires & écrits des Anglois. Et c'est ce qui fait que long-temps après la condamnation de *Berenger*, il y avoit encore en ce pais-là plusieurs personnes de ses sentimens, contre qui *Matthieu de Westminster*, publia un livre l'an M C LXXX. Nôtre Auteur fait l'Histoire de *Berenger* dans ce Chapitre, <sup>b</sup> mais cette matiere aiant été traitée au long, dans des livres François, par Mrs. *Arnauld & Claude* on y renvoiera le Lecteur. On remarquera seulement ici que sur le milieu du douzième siecle, on avoit une idée du sacrifice de l'Eucharistie

ristie bien differente de celle que l'Eglise Romaine en a aujourd'hui , puis- que *Pierre Lombard*, Evêque de Paris, que l'on nomme le *Maître des senten- ces*, en parle ainsi Liv. I V. dist. 12.  
 „ Ce qui est offert & consacré par le  
 „ Prêtre, est appelé sacrifice & obla-  
 „ tion, parce qu'il renferme la memo-  
 „ re & la représentation du vrai sacri-  
 „ fice & de la sainte immolation faite  
 „ sur l'autel de la croix. Jesus-Christ,  
 „ ajoute-t-il, est une fois mort, & a  
 „ été immolé sur la croix en lui-même;  
 „ mais il est immolé tous les jours dans  
 „ le sacrement; parce que le sacrement  
 „ renferme une commémoration de ce  
 „ qui s'est fait une fois. *Semel Christus*  
*mortuus est in cruce, ibique immolatus*  
*est in semet ipso: quotidie autem immo-*  
*latur in sacramento, quia in sacra-*  
*mento recordatio fit illius quod factum*  
*est semel.*

Les Berengariens \* ont donné assez d'exercice à quelques Papes consecuti- vement, mais les Vaudois, qui com- mencerent à éclater vers l'an M C I X. leur en donnerent bien d'avantage. *b* Reinier Dominicain & Inquisiteur; qui vivoit l'an M C C L, moins de cent ans après l'éclat des Vaudois, en parle en

B 3

ces

\* *Cap. VIII. p. 106.* *b Reinier. conf*  
*Hæret. c. IV. Ed. Ingolst. 1613.*

ces termes : „ Entre toutes les sectes  
 „ qui sont , ou qui ont été , il n'y en a  
 „ point eu de plus pernicieuse à l'Egli-  
 „ se que celle des *Leonistes* ; & cela  
 „ pour trois raisons. La premiere, c'est  
 „ qu'elle a duré plus long-temps , car  
 „ quelques-uns disent qu'elle subsiste  
 „ depuis le temps de Sylvestre , d'au-  
 „ tres depuis le temps des Apôtres. La  
 „ seconde , parce qu'elle est plus géné-  
 „ rale , car il n'y a presque point de  
 „ país , où l'on ne trouve quelques per-  
 „ sonnes de cette Secte. La troisième,  
 „ c'est qu'au lieu que toutes les autres  
 „ sectes donnent de l'horreur à ceux  
 „ qui en entendant parler, par l'excès  
 „ des blasphemes qu'elles vomissent  
 „ contre Dieu , la secte des *Leonistes*  
 „ a une grande apparence de pieté ,  
 „ parce qu'ils vivent bien aux yeux des  
 „ hommes , & que leur créance à l'é-  
 „ gard de Dieu est bonne , puis qu'ils  
 „ embrassent tous les articles du sym-  
 „ bole. Ils blasphement seulement  
 „ contre l'Eglise Romaine & contre  
 „ le Clergé , contre qui la foule des  
 „ Laïques se laisse aisément prévenir.  
 On peut voir par là , que les *Vaudois*  
 se vantoient alors qu'il y avoit eu des  
 gens depuis le temps des Apôtres , qui  
 avoient été dans les mêmes sentimens  
 qu'eux ; de sorte qu'il ne prétendoient  
 point

point que leurs opinions fussent entrées au monde seulement le douzième siècle. Pour ce qui regarde la pureté de leurs mœurs, plusieurs de ceux qui ont écrit contre eux leur rendent témoignage, comme il paroît par les passages <sup>a</sup> qu'Usserius en cite. Un Inquisiteur dit avec assez d'ingenuité en parlant d'eux : *Cognoscuntur heretici per mores & verba, sunt enim in moribus compositi & modesti, superbiam in vestibus non habent &c.* „ On connoît les „ heretiques à leurs mœurs & à leurs „ discours, leurs mœurs sont réglées „ & modestes, & il ne paroît pas de „ vanité dans leurs habits.

Il n'est pas si aisé de savoir bien leur creance; parce que ceux qui en ont parlé se contredisent presque tous, & qu'ils ont la plûpart tâché de les noircir le plus qu'ils ont pu. Les Moines sont si menteurs & reconnus depuis si long-temps pour tels, que l'on n'oseroit presque s'y fier, pour peu qu'ils aient d'intérêt de mentir, & tels sont les principaux témoins que l'on peut produire sur cette matiere. Wiclef a dit assez plaisamment dans son „ Trialogue <sup>b</sup> que comme c'est faire „ un argument topique que de dire, „ qu'un homme est luxurieux, parce

B 4

„ qu'il

„ qu'il est trop paré ; c'est aussi former  
 „ un argument topique que de raison-  
 „ ner ainsi ; cette opinion vient d'un  
 „ Moine, donc elle est fausse : car les  
 „ mensonges des Moines rendent évi-  
 „ dent cet argument topique. *Sicut est*  
*argumentum Topicum, quod homo com-*  
*ptus exhinc est luxuriosus : sic est argu-*  
*mentum Topicum ; ista opinio originatur*  
*à Fratre, ergo est falsa. Nam eorum*  
*mendacia faciunt evidentiam ad hoc ar-*  
*gumentum Topicum.* Si l'on veut là des-  
 sus le témoignage même d'un Moine,  
 on en trouvera un bien exprès dans ces  
 paroles de *Thomas Walsingham Bene-*  
 „ dictin : *Celui-ci est Moine, donc il*  
 „ *est menteur*, est un aussi bon argu-  
 „ ment dans la forme, & dans la matie-  
 „ re, que ce raisonnement : *Cela est blanc,*  
 „ *donc il est coloré.* *In ore cujuslibet, bo-*  
*num fuerit argumentum, tenens tam de*  
*forma, quàm de materia ; hic est fra-*  
*ter, ergo mendax : sicut & illud ; hoc*  
*est album, ergo coloratum.*

Usserius fait voir par les témoigna-  
 ges contraires de divers Auteurs, qu'on  
 leur a attribué des opinions qu'ils n'eus-  
 sent jamais. Leur principale hérésie  
 c'est qu'ils rejettoient l'autorité exces-  
 sive des Papes, & qu'ils condamnoient  
 la tyrannie, les desordres & les supersti-  
 tions



tions outrées des Moines. On les appelloit non seulement *Vaudois* d'un certain *Pierre Waldo*, qui selon quelques-uns vivoit l'an m c l x, & selon d'autre beaucoup plutôt, mais encore *pauvres de Lyon*, ou *Leonistes*, *Insabbathaires*, *Cathares*, ou *Gazares*, *Paterins*, *Publicains*, *Agennois*, *Petrobrusiens*, *Henriciens*, *Passagins*, *Josephins*, *Arnaldistes*, *Humiliez*, *Albigois*, *Bons-hommes*, &c. Ces noms sont tirez ou des opinions qu'on leur attribuoit, ou de quelques Docteurs célèbres parmi eux, ou des lieux où ils demeuroient, comme nôtre Auteur l'a montré en détail dans le Chap. VIII. Il seroit seulement à souhaiter qu'il eût eu autant de méthode que de Lecture, & que les Additions qu'il avoit faites à la premiere Edition, fussent ou mieux rangées, ou mieux distinguées du reste : car il faut avouer qu'il y a en tout ceci bien de la confusion & bien des répétitions, que toute sorte de Lecteurs ne sont pas également propres à digerer.

*Pierre Waldo*, selon quelques Historiens, étoit de Lyon, & s'engagea de la sorte à former une nouvelle Secte. Une personne de sa connoissance étant morte subitement, il en fut si effrayé qu'il donna tout son bien aux pauvres.

& attira ainsi beaucoup de monde, qu'il se mit à instruire en leur expliquant le nouveau Testament. Il en fut repris par les Ecclesiastiques de Lyon; ce qui l'obligea de se retirer en Gascogne, & dans les Provinces voisines, où il enseignoit toujours le peuple, & censuroit âprement les mœurs des Ecclesiastiques, loüant la pauvreté volontaire, & blâmant l'avidité des Prêtres. Un grand nombre de Laïques se joignit à lui, malgré l'excommunication, que le Concile de Tours tenu par Alexandre III. l'an **M C L X I I I.** & les Evêques des lieux lancerent contre eux. On assure qu'au commencement il n'y avoit point de gens de lettres parmi eux, mais qu'il y en eut ensuite quelques-uns. Ainsi on ne peut pas assurer qu'ils aient eu d'abord tous les sentimens qu'ils ont eu dans la suite du temps; parce que rien n'empêche qu'il ne s'en soit introduit quelques-uns par les savans hommes, qui entrèrent dans ce parti. Si ce que *Gaultier Mapé* Auteur de ce temps-là, dit des Vaudois est véritable, ils étoient encore extrêmement ignorans au temps du **III. Concile de Latran,** tenu sous Alexandre III. en **M C L X X I X.** Cet Auteur dit que quelques-uns d'entre eux présenterent au Pape divers li-

vres

vres de l'Ecriture traduits en François, avec la Glose, & lui demanderent instamment qu'il leur donnât le pouvoir de prêcher. Deux d'entre eux, qui passaient pour les plus habiles, furent introduits dans une assemblée, où Mapé fut chargé, comme il dit, de les interroger. Il leur demanda, s'ils croient en Dieu le Pere, le Fils & le S. Esprit? Il répondirent qu'oui. *Croiez vous aussi, ajouta-t-il, en la mere de Jesus-Christ?* Les Vaudois repliquerent qu'oui, & se firent ainsi, dit l'Auteur, moquer de tout le monde. Néanmoins, comme il ne parut pas qu'ils se voulassent désister de leur dessein, ils furent excommuniés dans le Concile; mais ils ne laisserent pas de continuer leurs assemblées en Gascogne & dans le voisinage, où ils commencerent dès lors à crier ouvertement contre les abus qu'ils avoient remarquez à Rome.

L'Histoire assure, qu'il se mêla parmi eux des Manichéens, quoi qu'ils fussent fort éloignez de sentimens, & l'on en brula quelques-uns qu'on découvrit en divers lieux de France & d'Allemagne. *S. Bernard* a écrit dans le siècle suivant contre je ne sai quels hérétiques, dont il parle avec beaucoup de mépris, & à qui il attribue aus-

B 6

si,

fi, une partie des sentimens des Manichéens. Il assure qu'ils aimoient mieux mourir que se convertir, & que non seulement ils témoignoient de la constance, mais encore de la joie, lors qu'on les menoit aux lieux où on les devoit faire mourir : *mori magis eligeant, quàm converti; nec modò patienter, sed Lati, ut videbatur, ducebantur ad mortem.* On peut voir par là que des personnes séduites croient d'aussi bonne foi une fausse doctrine, que les Orthodoxes défendent la vérité; car enfin on ne se feroit pas bruler pour ce qu'on regarderoit comme un mensonge.

Un Auteur de ce temps-là nommé *Guillaume de Puylaurent*, dans le Prologue de sa *Chronique*, leur joint encore des Ariens, & dit que tant eux que les Vaudois, quoi que dans des opinions différentes \* (*licet inter si dissides*) s'accordoient également contre la foi Catholique. Ils faisoient des progrès d'autant plus grands, que les Prêtres étoient tombez dans le dernier mépris, dont voici une preuve tirée d'une manière de parler vulgaire que cet Auteur rapporte. Pour marquer que l'on étoit fort éloigné de faire quelque chose, on avoit accoustumé de dire, *j'aimerois mieux*

mieux être Juif ; mais le proverbe avoit changé & l'on disoit en Gascogne, *j'aïmerois mieux être Prêtre, que de faire cela : mallem esse Cappellanus, quàm hoc vel illud facere.* On étoit par tout si lassé de la tyrannie des Ecclesiastiques, & si scandalisé de leurs mauvaises mœurs, qu'on écoutoit avec plaisir tous ceux qui parloient contre eux, comme un certain *Arnaud de Bresse* disciple de *Pierre Abailard*, qui les alla censurer jusque dans Rome. Le Poëte *Guñther* en parle assez au long, dans le troisiéme livre de son *Ligurin*, & conclut ainsi ce qu'il en dit :

*Verâque multa quidem, nisi tempora  
nostra fideles.*

*Respuerent monitus, falsis admixta  
monebat.*

Nôtre Auteur rapporte diverses des procédures violentes, que l'on employa contre eux, & entre autres une Déclaration d'*Alphonse Roi d'Arragon* publiée en *m c xciv*, où il chasse les Vaudois de ses Etats, défend à ses sujets de leur donner aucun secours, sur peine de confiscation de tous leurs biens, & leur ordonne de leur faire toutes sortes de chagrins & d'affronts, de les battre & de les maltraiter, à condition néanmoins de ne les tuer, ni de ne les estropier point, *præter solummodo læsionem*

*mortis , aut membrorum detruncationem.*  
 C'est là une cruelle douceur , dont les  
 Persecuteurs s'avisent quelquesfois , &  
 dont il ne seroit pas difficile de trouver  
 des exemples plus récents.

La seconde période \* du temps, pen-  
 dant lequel Usserius conçoit que le Dra-  
 gon a été délié , s'étend depuis le com-  
 mencement du Pontificat d'Innocent  
 I I I. jusqu'au commencement de celui  
 de Gregoire XI, c'est à dire depuis l'an  
 1194. jusqu'à l'an 1370. Innocent ne tra-  
 vailla pas peu à affermir l'autorité in-  
 directe des Papes , sur le temporel des  
 Rois , & celle qu'ils prétendent avoir  
 sur tous les Evêques du monde. Il se  
 nomma lui même, dans un Discours qu'il  
 fit sur la consecration des Papes, *l'E-*  
*poux de l'Eglise.* Il écrivit jusqu'en Es-  
 lande que tous les Evêques n'étoient que  
 ses vicaires , & que c'étoit lui seul, *qui*  
*retenoit la plénitude de l'autorité Episco-*  
*pale , de sorte que les autres Evêques*  
*pouvoient dire de lui après Dieu : nous a-*  
*vons reçu de sa plénitude.* Il fit tenir un  
 Synode à Rome , l'an M CC XV , que l'on  
 appelle le quatrième de Latran , où il  
 confirma un Canon du I I I. Concile te-  
 nu au même lieu, par lequel Alexandre  
 I I I. avoit absous du serment de fideli-  
 té les sujets d'un Prince , qui favori-  
 seroit

feroit les Héretiques, malgré les remontrances de la Cour de Rome. Voici les termes du second décret : „ si un Seigneur temporel requis & averti par „ l'Eglise, neglige de purger ses terres de la souillure de l'heresie, que „ le Metropolitain & les autres Evêques de la Province l'excommunient. S'il ne fait pas satisfaction „ dans un an qu'on en avertisse le souverain Pontife, afin qu'il declare ses vassaux absous de la fidelité qu'ils lui devoient, & qu'il „ donne son pais à occuper à des Catholiques, qui, aiant exterminé les „ hérétiques, le possèdent sans aucune „ contradiction. Comme ce Decret est tout à fait contraire à l'autorité des Princes, quelques Auteurs Catholiques, qui ont vécu en des lieux, où l'on refuse de reconnoître cette autorité indirecte des Papes sur le temporel des Rois, ont dit que les Canons attribuez à ce Concile étoient supposez, ou au moins que les choses ne s'y étoient point passées d'une maniere canonique; si bien que ces Decrets n'obligeoient personne. Mais un célèbre Protestant Anglois a fait voir que ces Decrets ne

*« M. Dodwel dans son livre intitulé : some considerations of present concernment &c. à Londres 1675. in 8.*

ne sont point supposez; qu'ils sont obligatoires, selon les principes de l'Eglise Romaine; qu'ils ont été reçus en Angleterre; que la distinction de ceux qui disent que les Decrets des Conciles obligent en matiere de Foi, & non en matiere de Pratique est déraisonnable & contraire aux Principes de la même Eglise; & que quand cette distinction seroit veritable, elle ne les pourroit exempter de se soumettre aux decretés du IV. Concile de Latran. Ce fut en ce même Concile que l'on établit la *Transsubstantiation*, & que l'on publia une Croisade contre les Vaudois, de même que l'on avoit accoustumé de faire contre les infideles. *Antonin* dans sa Chronique \* assure que la Comté de Thoulouse, & la Lombardie étant pleines d'Heretiques, qui entre autres erreurs tâchoient d'ôter à l'Eglise tout son temporel (*omnem temporalitatem*) S. Dominique se mit à prêcher contre eux & en convertit cent mille. „ Il „ prit, ajoute-t-il, à son secours quel- „ ques personnes dévotes & zelées „ pour la foi, qui venoient à bout de „ ces heretiques corporellement avec „ l'épée materielle, lors qu'il ne les „ pouvoit retrancher avec le glaive de „ la parole de Dieu : *quæ corporaliter illos*



*illos hereticos gladio materiali expugnarent , quos ipse gladio verbi Dei amputare non posset. On les appelloit les freres de la milice de S. Dominique.*

En ce même temps-là Innocent établit une Inquisition à Thoulouse & dans les autres lieux suspects ; parce que les Evêques occupez de leurs affaires temporelles ne prenoient pas assez de soin d'extirper l'heresie. *S. Dominique* fut commis sur la Gascogne , & établit son ordre pour y tenir la main ; auparavant il n'y avoit jamais eu d'Inquisiteurs reglez & perpetuels. Il s'établit encore alors d'autres ordres de Moines mandians, outre celui des Dominicains, savoir celui des Freres Mineurs fondé par *S. François d'Assise* , & celui des Augustins , comme pour secourir les Evêques & les Curez. Mais il parut bientôt qu'au lieu de les secourir, ils prétendoient se charger eux seuls de tous les soins , dont les Pasteurs ordinaires étoient chargez ; ce qui excita une infinité de plaintes, que l'on pourra lire dans nôtre Auteur. Il y eut particulièrement une grande querelle en MCC LIII entre l'Université de Paris & les Freres Prêcheurs , qui fut difficile à appaiser ; parce que le Roi favorisoit l'Université, & que le Pape soutenoit les Moines, qui prétendoient avoir droit d'enseigner la

la Theologie sans avoir aucun égard aux Loix de l'Université. Pendant ce démêlé *Jean de Parme* Moine Italien & Général des Mineurs publia un livre intitulé *l'Evangile Eternel*. Ce livre étoit plein d'impietez & d'absurditez aussi étranges que celles de l'Alcoran. L'Auteur souûtenoit entre autres choses que l'Evangile devoit être abrogé, comme n'étant pas capable de conduire à la perfection, & que cela étoit réservé aux ordres des Moines Mendians, qui à la fin du monde devoient enseigner une doctrine beaucoup plus parfaite que celle de Jesus-Christ. On condamna à Rome ce livre, & l'on obligea l'Auteur à se déposer volontairement de sa charge, avec le moins de bruit qu'il fut possible, pour ne pas irriter un Ordre assez puissant, & qui étoit d'une très-grande utilité à la Cour de Rome. On condamna aussi un Livre, que quatre Docteurs de l'Université de Paris avoient fait contre celui-là, intitulé: *de periculis novissimorum temporum*. On le fit brûler à *Anagnis*, où étoit alors la Cour de Rome, & à Paris même, non pour aucune heresie qu'il contint, dit *Guillaume de Nangis*, Moine de S. Denys, qui vivoit l'an m c c c, mais parce qu'il étoit capable de donner du scandale & de causer une sedition contre les Moines.

De-

Depuis le temps de *Pierre Abailard*, c'est à dire depuis l'an M C XL, la Philosophie du siecle, comme parle *Trithe-me*, a avoit commencé par sa vaine curiosité à corrompre la Theologie. Les nouveaux Ordres des Moines Mendians fournirent des Docteurs, qui acheverent de la perdre, par la Philosophie d'*Aristote*, & par mille subtilitez ridicules. Il y a eu parmi les *Franciscains*, l'an M CC XL, *Alexandre de Hales*, que l'on a nommé le Docteur des Docteurs, la source de vie, & le Docteur irréfragable. Il a commenté le premier les quatre livres des sentences de *Pierre Lombard*, & fait une somme de Theologie, par l'ordre d'*Innocent IV.* Vers le même temps *Gautier Evêque de Poitiers* fit le premier Ouvrage de *Quodlibetariis*, & donna naissance à la coûtume de disputer pour & contre toutes sortes de propositions. *Bonaventure*, surnommé le Docteur Seraphique, étoit leur contemporain, & si fort estimé par *Alexandre de Hales*, qu'il avoit accoustumé dire qu'il lui sembloit qu'*Adam* n'avoit pas peché dans *Bonaventure*. *Jean Duns* Ecoissois, qui fleurissoit au commencement du quatorzième siecle, & qui avoit été disciple du même *Alexandre*, s'aquit le glorieux surnom de Docteur subtil. *Thomas Brad-*

#### 44 *Bibliothèque Universelle*

*Bradwardin* eut sur le milieu du même siècle, celui de *Docteur profond*. Les Dominicains n'ont pas aussi manqué de Theologiens, dont voici les deux Principaux : *Albert* Evêque de Ratisbonne, mort en M C C L X X X, surnommé *le Grand* même pendant sa vie : & *Thomas d'Aquin*, le *Docteur Angelique*, qui a été son disciple. Il y a encore eu dans cet ordre le celebre *Durand de S. Porcien*, surnommé *le Docteur tres résolu, resolutissimus*. Il y eut en même temps un Carme nommé *Gilles Romain*, qu'on appelloit *le Docteur très-fondé, Doctorem fundatissimum* : & peu de temps après, dans l'ordre de Cisteaux, *Alain des Iles*, qu'on appelloit le *Docteur Universel*.

Usserius \* a encore ramassé, sans beaucoup d'ordre, diverses choses qui regardent l'origine & les sentimens des Vaudois & des Albigeois, & commencé en suite à faire l'histoire de la maniere dont ils furent persecutez, depuis le commencement du troisiéme siècle, jusqu'à l'an M C C XL. Comme on trouve ces événemens en plusieurs Histoires Françoises & Latines, on ne les rapportera point.

Voici seulement un exemple de la barbarie de ce siècle-là. *Guillaume le Bre-*

Breton, Poëte contemporain, dit dans sa *Philippide* Liv. VIII. avec une ingénuité assez particulière, en parlant de la prise & du saccagement de Beziers :

„ On égorgea soixante mille ames,  
„ que la fureur déreglée du vulgaire &  
„ l'indiscrétion des *Ribaldorum* tua, sans  
„ le consentement des Chefs, faisant  
„ mourir le fidele avec l'incredule, & se  
„ mettant peu en peine lesquels meritoient la mort, ou devoient avoir la  
„ vie sauve.

Cependant ce qu'il dit du consentement des principaux du parti n'est pas tout à fait vrai. *Arnold Abbé de Cîteaux*, depuis Archevêque de Narbonne, & Legat du Pape en cette occasion, eut si grand peur que quelque hérétique n'échapât qu'il ordonna aux soldats de faire main basse indifferemment sur tous ceux qu'ils rencontreroient. C'est un témoin non suspect qui nous l'apprend, savoir *Cesaire de Heisterbach* Moine du même ordre, dans le Diocèse de Cologne, & qui vivoit au temps auquel ce massacre se fit. „ Connoissant,  
„ dit-il, par leurs confessions, qu'il y a  
„ voit des Catholiques parmi les Hérétiques, ils dirent à l'Abbé, que feroons-nous, Monsieur? nous ne savons distinguer les gens de bien des  
„ méchans. Mais l'Abbé & les autres,  
„ crai-

„ craignant que les hérétiques ne fei-  
 „ gnissent d'être Catholiques, seule-  
 „ ment par la crainte de la mort, & re-  
 „ tournassent à leur ancienne hérésie,  
 „ lors que l'armée se feroit retirée,  
 „ l'Abbé, dit-je, répondit, comme  
 „ l'on assure; tuez-les, car Dieu connoît  
 ceux qui sont siens : *cadite, eos novit enim  
 Dominus qui sunt ejus.*

Si Usserius eût pu continuër, il auroit  
 peut-être pu recouvrer des piéces au-  
 thentiques, pour achever son histoire.  
 On en a vu une, depuis peu de temps,  
 qui lui auroit pu beaucoup servir, & qui  
 seroit d'un grand usage à ceux qui vou-  
 droient poursuivre son dessein. C'est un  
 Regître Original de l'Inquisition de  
 Thoulouse, écrit & collationné par deux  
 Notaires de la même Inquisition, qui  
 contient ce qu'elle a fait contre les  
 Abligeois, pendant seize ans, depuis  
 l'an M CCCVII jusqu'à l'an M CCCXXIII.  
 On y voit les formules du serment, que  
 les Juges Civils prêtoient à l'Inquisition,  
 de la défendre, & de ne protéger ni di-  
 rectement ni indirectement l'hérésie; &  
 celle de l'excommunication qu'on lan-  
 çoit contre ceux qui la favorisoient, en-  
 tre lesquels on contoit même ceux qui  
 n'accusoient pas les hérétiques qu'ils  
 pouvoient connoître. On y voit les pro-  
 cès d'un grand nombre de personnes  
 con-

condamnées pour hérésie, à diverses peines, selon l'exigence du cas. On condamnoit quelques-uns de ceux qui se repentoient, après les avoit tenus quelque temps en prison, à faire mettre sur leurs habits des croix violettes, qu'il portoient ainsi toute leur vie, sans qu'il leur fût permis de paroître avec d'autres habits, & avec cette clause que l'Inquisition se réservoir un plein pouvoir de changer la sentence prononcée, comme il lui plairoit, soit que ceux qui avoient été condamnez à porter la croix fussent accusez de nouveau, soit qu'il n'y eût aucune nouvelle accusation. On tenoit ceux que l'on vouloit mortifier par une fâcheuse prison, entre quatre murailles, où on les contraignoit de s'aller rendre d'eux-mêmes, & où l'on ne les nourrissoit que de pain & d'eau. On remettoit les hérétiques opiniâtres au bras séculier. Il y en avoit en ce temps-là dans la Gascogne de diverses sortes, aussi bien qu'auparavant. On voit dans ce Registre des *Vandois* & des *Albigéois* condamnez pour diverses hérésies prétendues, comme de nier la Transsubstantiation, & les sept sacremens de l'Eglise Romaine, de soutenir que nous ressusciterons en des corps spirituels &c. Il y a eu encore des *Beguins*, qui étoient certains Moines du troisième ordre

de

de S. François, qui croioient qu'il ne leur étoit pas permis de posséder quoi que ce soit, qui traitoient le Pape d'Antechrist, parce qu'il permettoit aux Religieux de S. François de posséder des fonds, & qui se faisoient même bruler plutôt que de revenir de ces bizarres opinions. On y peut encore lire la condamnation de quelques Manichéens. Il y a aussi le procès d'un certain *Pierre Ruffi*, qui, pour terrasser entièrement la concupiscence, avoit eu avec une femme les mêmes commerces, que quelques Prêtres avoient avec des filles du temps même de S. Cyprien; coutume qui a duré si long-temps, que le Concile de Nicée la condamna, comme étant en usage au commencement du quatrième siècle, & que S. Basile, S. Chrysostome & S. Jérôme ont employé toute leur éloquence, pour en guérir plusieurs Ecclesiastiques de leurs temps. On pourra s'en instruire à fonds dans la troisième *Dissertation Cyprianique* de M. Dodwel. Comme on espere de voir bien-tôt public ce Registre de l'Inquisition de Thoulouse, on ne s'y arrêtera pas d'avantage.



II.

**LI MARMERUDITI** *ovvero Lettere sopra alcune antiche Inscrizioni di SERTORIO ORSATO Cavaliere del Serenissimo Senato Veneto. In Padova in 4. pagg. 279.*

**C**E Livre contient onze Lettres, où M. Orsato de Padoue explique quantité d'inscriptions Romaines, non seulement de celles qui se trouvent dans le recueil de Gruter, mais encore diverses autres que l'on a déterrées, depuis que cet Ouvrage a vu le jour. Il seroit à souhaiter que quelque Savant entreprît de ramasser ces dernières & d'en donner un volume au public. Ces précieux restes de l'Antiquité, que l'on peut nommer des preuves incontestables de la vérité de l'Histoire, méritent bien autant qu'on prenne soin de les conserver à la postérité, que les Annales barbares de quelque Couvent, ou les rêveries de quelque Moine de quatre ou cinq cens ans, dont on a publié un si grand nombre dans notre siècle.

Pour donner quelque idée des Lettres de M. Orsato, on fera ici un abrégé de la VIII, où l'Auteur fait voir

*Tome IX.*                      **C**                      que

que le celebre monument, que l'on avoit cru être de T I T E L I V E , & dont la Ville de Padouë s'étoit faite tant d'honneur, n'est tout au plus que celui d'un Affranchi de l'une de ses filles. Voici l'inscription dont il s'agit.

V. P.  
T. L I V I U S  
L I V I Æ T. F.  
Q U A R T Æ L.  
H A L Y S  
C O N C O R D I A L I S  
P A T A V I  
S I B I E T S U I S  
O M N I B U S

On déterra l'an M c c c x x x i i i. cette inscription à Padouë, proche du Monastere de S. Justine, qui appartient aux Benedictins, du Mont Cassin. Ces Moines la firent placer à l'entrée de leur Eglise, & firent mettre au dessus un portrait de Tite Live. On ne douta point, dans un temps où la connoissance de l'Antiquité étoit assez rare, que ce ne fût le monument de ce grand Historien, qui étoit né à Padouë; & quatre vints ans après, quel-

cun

cun aiant trouvé dans le même lieu, d'où l'on avoit déterré l'inscription que l'on vient de lire, une châsse de plomb de six pieds de longueur, avec des os humains, on crut fortement que c'étoient les os de Tite Live. *Seco. Pontone* Chancelier de Padouë, qui vivoit l'année M CCCC X I I I. dans laquelle ces os furent trouvez, en écrivit à un de ses amis, avec des marques d'une grande joie. *Jaques Cavacio* assure la même chose, dans son *Histoire du Monastere de S. Justine*, & le fameux *Pignoria* la rapporte aussi dans ses *Origine di Padoua*. L'année M D XLV I I. on transporta & la châsse & l'inscription à la Maison de ville de Padouë, où on les voit encore aujourd'hui, avec les ornemens que l'on y a ajoûtez. Personne n'avoit osé contester que cette inscription ne fût de Tite Live, après le consentement universel de tous ceux qui en avoient parlé, entre lesquels l'Auteur cite encore *Biondo Flavio*, dans son *Italia Illustrata*, *Bernardino Scardone* dans ses *Antiquitates Patavinae*, *Theodore Zwinger*, *Adrien Romain*, & *Pignoria*. M. Orsato lui-même, emporté par le torrent, avoit témoigné dans ses *Monumens de Padouë*, qu'il étoit du sentiment vulgaire, selon lequel on lit ainsi l'inscription dont il est

question : *Vivens fecit Titus Livius  
Livia Titi filia quarta Lucius Halys  
Concordialis &c.*

Une chose néanmoins le choquoit avec raison , c'est que l'on ne sauroit faire la construction de ces paroles , car le nom du gendre de T. Live devoit être au Datif , aussi bien que celui de sa fille. Cela ne sent point la belle Latinité, & la pureté du style, que l'on remarque dans cet Historien. Enfin le célèbre *Marquardus Gudius*, passant il y a vint ans par Padouë , & visitant avec l'Auteur les antiquitez de cette ville, lut cette inscription autrement que l'on n'avoit fait , & en fit une autre construction. On avoit cru qu'elle marquoit que Tite Live pendant sa vie avoit fait ce monument pour sa fille , & pour *Lucius Magius* son gendre. Mais M. Gudius interpretant la lettre L, qui est devant *Halys*, *libertus*, affranchi, lui donna ce sens : *Tite Live Halys, affranchi de la quatrième fille de Tite Live, & Prêtre de la Concorde à Padouë, a fait pendant sa vie ce monument, pour lui même & pour tous les siens.*

Voici les raisons : premièrement , la maniere dont on lit ordinairement cette inscription est contraire à la Grammaire, comme l'Auteur l'avoit déjà remarqué. Secondement, le gendre de  
Tite

Tite Live s'appelloit *Lucius Magius*, comme on l'apprend de la Préface du V. Livre des *Contraverses* de *Senèque*. On suppose que son *surnom* étoit *Halys*, de sorte que l'on ne verroit dans cette inscription que son *prénom* & son *surnom*, sans y voir le *nom* de sa famille. Or c'est ce qui est entièrement opposé à la coutume des Romains, & qui auroit causé une très-grande confusion dans leurs noms; car on fait, par exemple; qu'une infinité de personnes avoient le prénom de *Lucius*; & plusieurs pouvoient porter le surnom de *Halys*, qui peut être tiré d'un fleuve d'Espagne, ou d'un fleuve de l'Asie mineure, qui se nommoit ainsi. En effet Gruter rapporte une inscription, de la Cathédrale de Sagunte, d'un certain *C. Grutius Halys*. Ainsi pour reconnoître le gendre de Tite Live, il falloit nécessairement y ajouter le nom de sa famille, savoir *Magius*. Troisièmement, les antiquaires ne sauroient douter que la lettre L, dans l'endroit où elle est placée, puisse signifier autre chose que *Libertus*. C'est ce qui paroît par diverses inscriptions rapportées par M. Orsato pag. 164. & suiv. telle qu'est celle que l'on voit à Geneve, au dessous de la plate-forme de l'Eglise de S. Pierre: D. M. S. C.

*Julius Caesar Longinus. D. Cil. C. Julii Libertus &c.*

L'Auteur, tout ébranlé qu'il étoit des raisons de M. Gudius, fâché néanmoins que sa patrie perdît un ornement, dont elle s'étoit fait beaucoup d'honneur jusqu'à lors, lui fit ces difficultés. Premièrement, quoi qu'à Rome la multitude des habitans, & la grandeur des familles ne permit pas que l'on mît seulement le prénom & le surnom des gens, peut-être qu'il n'en étoit pas de même à Padouë, où il n'y avoit pas tant de monde, & où la qualité de gendre de Tite-Live, & de mari de sa quatrième fille pouvoit assez faire reconnoître *Lucius Magius*. M. Gudius repliqua à cela que dans un temps, qui n'étoit pas fort éloigné de celui de Tite-Live, Padouë avoit armé six-vint-mille hommes, & que *Strabon* assure qu'on y avoit trouvé cinq-cents Chevaliers ; de sorte qu'on ne pût pas dire que le nombre des habitans de cette ville ne fût très-grand.

M. Orsato objectoit en second lieu que les Affranchis, qui vouloient témoigner leur reconnaissance à leurs maîtres, en faisant graver cette qualité sur leurs momumens, mettoient une *L*, qui signifie *libertus*, ou *liberta* immédiatement après le nom de la famille

le de leurs maîtres ; de sorte que si cet *Halys* avoit été affranchi de Livie fille de Tite-Live, il auroit dû mettre : *Vivens fecit Titus Livius Libole libertus Halys*. M. Gudian répliqua que comme parmi les Romains, on se servoit d'un prénom & d'un surnom, pour distinguer les hommes d'une même famille, & que l'on disoit, par exemple, *Titus Livius Priscus*, & *Titus Livius Longus*, noms qui se trouvent en quelques anciennes inscriptions : ainsi à l'égard des femmes, qui n'avoient pas toujours de prénoms, on les distinguoit selon l'ordre de leur naissance. Si Tite-Live n'eût eu que deux filles, on auroit appelé l'aînée *Livia Major*, & la cadette *Livia Minor*, mais s'il en eût eu d'avantage, on auroit joint au nom de famille celui de *Prima*, *Secunda*, *Tertia*, *Quarta* &c. Cela étant indubitable, si *Halys* Affranchi de Livie quatrième fille de Tite-Live, vouloit faire connoître à laquelle des sœurs il étoit redevable de la liberté, il étoit absolument nécessaire qu'il mit le mot de *Quarta* avant celui de *Libertus*. Auroit-on comme les Affranchis prenoient le prénom & le nom de leurs maîtres ; ils s'unissoient en quelque sorte à leur famille ; & avoient à cause de cela les mêmes tombeaux que leurs maîtres ;

d'où vient qu'on trouve si souvent dans les inscriptions des sépulcres *sibi & suis, libertis libertatibusque suis, & posteris eorum.*

En troisième lieu M. Orsato doutoit d'abord si le surnom d'*Halys* avoit été le nom d'un esclave, car c'étoit la coutume des Affranchis de changer leur nom en surnom, lors qu'ils recevoient la liberté, comme *Marcus Tullius Tiro*, *Tiro* tient-là lieu de surnom, & l'on sait que c'avoit été le nom de cet Affranchi de Ciceron, avant que son maître lui eût donné la liberté. Mais ce doute fut dissipé par une inscription, que rapporte Gruter, où l'on trouve qu'un esclave de Tibere s'appelloit *Thyrsus Halys*. *Dis Manibus Juliae Pelagiae viuit annis x x v. mensibus i x. diebus x i v. Thyrsus Halis Tiberii Claudii Caesaris Augusti servus dispensator centubernali sanctissima, bono de se merito & sibi.*

La quatrième difficulté de M. Orsato, c'est qu'il avoit de la peine à s'imaginer qu'un affranchi eût pu parvenir à la dignité de *Concordialis* de Padoue, qui, selon tous ceux qui en ont écrit, étoit la première dignité sacerdotale de cette ville-là, & que *Bernardin Seardeone* croit avoir été assez semblable à l'Épiscopale. Cette difficulté s'é-



s'évanouit par l'examen de plusieurs inscriptions, par où il paroît que des Affranchis ont eu en diverses colonies Romaines les premières dignitez, telles qu'étoient celle de *Dumvir*, *Quaerdrumvir*, *Sevir* &c., auxquelles personne ne parvenoit que les *Decurions*, c'est à dire, les Sénateurs des Colonies, comme nôtre Auteur le montre. Ceux qui souhaiteront de voir ces inscriptions, pourront recourir à l'Original. Chaque ville avoit en particulier un Dieu tutelaire, que l'on appelloit le *Genie du lieu*, comme on le peut voir dans cette *Bibliothèque* T. V. p. 244. Ainsi Aquilée avoit Apollon surnommé *Bollennus*, & dans les ruines de cette grande ville, on voit encore plusieurs marbres, qui lui sont consacrés sous ce nom. La ville de Modene avoit aussi Apollon, d'où vient que l'on appelloit les Prêtres de cette ville *Apollinaires*, comme il paroît par deux inscriptions, où deux Affranchis sont nommez ainsi; ce qui confirme la solution que M. Orsato a trouvée lui-même à sa difficulté. De même la Déesse *Concorda* pouvoit être la divinité tutelaire de Padoue. Elle avoit à Rome divers Temples, comme on le voit par ce qu'en dit *Lilii Giraldi*, dans son *Livre de l'Histoire des Dieux*. Il y en avoit

même un, qui, étant ruiné par le temps, fut rétabli par l'Empereur Constantin, comme on le trouve dans une inscription que le même Giraldi rapporte. Il y a de l'apparence qu'il fit cette réparation, avant que d'avoir embrassé le Christianisme, quoi que *Zozime* assure qu'il bâtit à Constantinople des Temples à quelques Dieux; encore qu'il eût déjà abandonné alors la Religion Païenne.

Pour revenir à Padouë, on croit que le Temple de la Concorde étoit, où est présentement le Couvent de S. Justine, parce qu'en creusant pour bâtir ce Monastere, on trouva les débris d'un bâtiment qui paroissoit avoir été un Temple. On a encore trouvé en quelques autres endroits de la ville deux inscriptions, qui levent entièrement la quatrième difficulté de M. Orsato. Elles sont de deux Affranchis, qui avoient été sacrificateurs de la Concorde.

Après avoir examiné toutes ces preuves, & toutes ces réponses, il ne doute nullement que la manière, dont M. Guérin a lu cette inscription ne soit la véritable. Il conclut de tout cela, que les tombeaux de la famille *Li vien* se étoient à Padouë près du Temple

*O Historique de l'Année 1688.* 59

de la Concorde; & qu'il y a de l'apparence que Tite-Live l'Historien y a été enseveli; parce qu'outre que la chasse de plomb qu'on y a trouvée ne peut être que d'une personne de qualité; *Ensebe* dit; dans sa Chronique, que Tite-Live mourut dans sa patrie, la quatrième année de l'Empire de *Pi-ber*. Tite-Live *Harys* affranchi de *Li-vie* quatrième fille de cet Historien; en recevant d'elle la liberté, entra en même temps dans la famille *Livienne*. C'est pourquoi il pouvoit avoir un sépulcre pour lui & pour les siens, dans le même lieu que cette famille. Ainsi on pourroit avoir trouvé dans le même endroit les os de Tite-Live l'Historien, & le tombeau de Tite-Live *Harys* Affranchi de sa fille. Ajoutez à cela que les bonnes qualités de cet Affranchi; qui l'avoient élevé à la dignité de *Concordat* à *Padoue*; l'avoient pu rendre digne d'être enseveli dans le tombeau de son maître. Mais *M. Orsato* n'apporte aucune raison, par laquelle on puisse juger que la chasse de plomb déterrée, dans le même lieu est de Tite-Live, plutôt que de tout autre de sa famille. Car enfin une chasse de plomb n'étoit pas de si grand prix, ni si considérée qu'on n'y dût mettre que des personnes célèbres, comme cet

**Historien.** Peut-être que l'Anteur, après avoir montré que l'inscription que l'on avoit crû être de lui, n'étoit que d'un Affranchi, a voulu consoler sa patrie de cette perte, & lui laisser au moins la satisfaction de posséder les os de Tite-Live. Ce qui pourroit en persuader les Lecteurs, c'est qu'au commencement de sa Dissertation, il témoigne craindre qu'on ne trouve mauvais qu'un Padouan entreprenne d'ôter à la patrie le plaisir qu'elle avoit eu de croire posséder un si beau monument.

Pour lui donner encore moins de sujet de se plaindre, il conjecture que l'on pourroit avoir tiré du même lieu une autre Inscription, que l'on soupçonneroit assez raisonnablement avoir été sur le tombeau de Tite-Live. Elle se trouve dans la maison del Signore Annibale Capadellista, à Saint-Daniel.

T. LIVIUS C. F. SIBI ET

SUIS

T. LIVIO T. F. PRISCO ET

T. LIVIO T. F. LONGO ET

CASSIA SEX. F. PRIMA

UXORI

L'An-

L'Auteur croit que cette inscription pourroit bien avoir été sur un tombeau, que Tite-Live auroit fait pour lui même, pour deux de ses fils, & pour *Calpurnius*, non sa premiere femme, comme *Scardeano* & *Tomasini* l'ont cru, mais la premiere fille de *Sextus Calpurnius*, qui en doit par conséquent avoir eu deux autres, pour le moins: ainsi qu'on l'a pu voir par ce qu'on a dit de la maniere dont les Romains distinguoient les filles d'une même maison. La pierre où se trouve cette inscription méritoit, selon M. Orsato, d'être jointe à la chaise de plomb, où l'on croit que sont les os de Tite-Live, avec bien plus de justice que celle de l'Affranchi *Halys*. Il est vrai que *Pignoria* dans ses *Origine di Padova* prétend qu'on ne peut attribuer cette inscription à l'Historien Tite-Live, parce qu'au lieu de *S I N E* il y auroit *S I R S*; comme il avoit accoutumé d'écrire. Mais l'Auteur soutient que cette difficulté est plus ingénieuse que solide, parce que *Pignoria* suppose que c'est Tite-Live le premier qui a écrit *S I R S*, pour *S I N E*, & que ça étoit une orthographe, qui lui étoit particulière; au lieu qu'il est certain qu'avant & après Tite-Live, une infinité de gens ont écrit de la sorte, comme M. Orsato la montré dans ses *Mo-*

*numeros de Padoue.* Son raisonnement semble bien prouver que Pignorla avoit tort de croire que cette orthographe fût particulière à Tite-Live; mais il étoit vrai que Tite-Live orthographiait constamment ainsi, on pourroit conjecturer par là, avec quelque sorte de vrai-semblance, que cette inscription ne seroit point de lui, ou que le Sculpteur n'auroit pas suivi son orthographe; ce qui ne peut paroître incroyable, qu'à ceux qui ne savent pas que l'on trouve quantité de fautes grossières dans les anciennes inscriptions. Ainsi après avoir tout examiné avec soin, on pourroit conclure contre M. Orsato, & l'opinion des favans de Padoue, que cette ville seroit peut-être mieux de ne pas se vanter, avec tant d'assurance, d'avoir le sépulcre & les reliques de Tite-Live; comme il est sans doute que l'on seroit beaucoup mieux de ne pas se vanter en tant d'endroits d'avoir les tombeaux & les os d'une infinité de Saints & de Martyrs, dont quelques-uns même ne furent jamais. Il est fâcheux de se dépouiller tout d'un coup de ces richesses ou sacrées, ou profanes; mais il vaudroit mieux le faire de soi-même, que d'attendre que d'autres fassent voir que ce ne sont que des trésors chimeriques. C'est dans

dans cet occasion principalement que l'on doit suivre la conduite d'*Antigonus* louée dans Tite-Live & citée par M. Orsato : *Cum multa soleat veritas præbere vestigia sui, omni ope adjuvabat quò maturius omnia emanarent.* La „ vérité, dit-il, se faisant ordinairement connoître elle-même par plusieurs marques, il faisoit tout ce „ qu'il pouvoit pour les faire paroître „ le plutôt qu'il seroit possible. On devroit se plaindre d'être trompé par de fausses raisons, & non d'être guéri d'une opinion mal fondée, quoi qu'on ne le puisse être sans quelque douleur, selon l'avis d'un Poëte Italien & cité encore par l'Auteur :

— Non ti turbare, acerba

Mà sana è la ferita, ed io non spargo.

Balsamo iusinghier s'ù l'tuo detargo.

### III.

#### LIVRES ANGLAIS

I. *A Disquisition about the FENIAL CAUSES of Natural things &c.* Dissertation touchant les Causes feniales des choses naturelles, où l'on recherche

a Lib. XL. 54. b Test. Poës. Lyric.

cherche s'il y en a, & avec quelles précautions un Naturaliste les peut admettre. Par M. B O Y L E de la Société Roiale. *Avec un Appendix où l'on trouve quelques remarques peu communes touchant les maladies des Yeux.* Par le même. A Londres 1688. in 8. p. 274.

M. B O Y L E , qui nous a fait l'honneur de nous envoyer cet Ouvrage, l'avoit composé il y a déjà plusieurs années, à la priere de M. Oldenburgh Secrétaire de la Société Roiale. Il étoit demeuré parmi les papiers de l'Auteur jusqu'à présent, qu'il l'a donné au public, sans y ajouter de nouvelles remarques, qu'il auroit pu tirer des découvertes, que l'on a faites en Anatomie depuis qu'il a été composé, parce qu'il a cru que ce qu'il avoit dit étoit suffisant, pour décider les questions qu'il se propose. Il est sans doute de grande importance de savoir si l'on peut trouver les causes finales des choses naturelles; c'est à dire, de savoir pourquoi les corps sont formez d'une certaine maniere, & pour quels dessein ils ont été placez en certains lieux? S'il y a eu en cela du dessein, & que nous négligions de nous en informer, nous courons risque de ne rendre



dre pas à leur Auteur l'honneur qui lui est dû à cause de cela, & de ne pas tirer de ces Etres les usages que nous en devons tirer, & à l'égard de la Philosophie & à l'égard de la Pieté. S'il n'y a point eu de dessein en tout cela, il est très-utile de le savoir, pour ne pas perdre son temps à le chercher vainement. *Epicure* a nié qu'il y en eût eu aucun, dans la pensée où il étoit que tout avoit été formé par le hazard; & *Descartes* a soutenu qu'il étoit impossible de savoir aucune des fins de Dieu, à moins qu'il ne nous les révélât lui-même. M. Boyle n'entreprend pas ici de réfuter directement *Epicure*, il s'attache uniquement à *Descartes*; dont on ne peut néanmoins réfuter l'opinion, sans détruire en même temps celle d'*Epicure*. Pour procéder plus méthodiquement il a divisé son Ouvrage en quatre Sections, dans chacune desquelles il examine une certaine question, après quoi il conclut que la recherche des causes finales ne doit pas être entièrement bannie de la Physique, quoi qu'il faille prendre en ceci certaines précautions qu'il marque.

I. La première question est si généralement parlant les Physiciens peuvent connoître quelques-unes des fins des Etres Corporels? Si *Descartes* assuroit  
fin-

simplement que nous ne pouvons pas ,  
 connoître toutes les fins , que Dieu s'est  
 proposées dans la création du monde ,  
 ou qu'on ne doit pas s'imaginer qu'el-  
 les se rapportent toutes à l'homme ,  
 M. Boyle n'entreprendroit point de le  
 réfuter : mais comme Descartes parle  
 en termes tout à fait généraux , on sou-  
 tient que son sentiment est faux , à le  
 prendre sans exceptions. La raison de  
 cela est que supposé que Dieu soit un  
 Etre intelligent , & que quelques-unes  
 des choses qu'il a faites soient parfaite-  
 ment propres , pour produire un cer-  
 tain effet considérable , & le produisent  
 nécessairement , on doit juger que Dieu ,  
 qui a prévu cet effet , a produit son  
 ouvrage , au moins en partie , à cause de  
 cela. Ainsi quand on considère la dispo-  
 sition admirable de l'œil , & l'effet  
 qu'elle produit , savoir la vision ; il n'y  
 a rien de plus raisonnable que de dire  
 que l'œil a été fait pour voir , quoi  
 que peut-être il ait aussi été fait pour  
 quelque autre fin , que nous ne savons  
 pas. Ainsi encore le soleil , qui se trou-  
 ve , selon Descartes , placé dans un  
 lieu propre à éclairer toutes les Planè-  
 tes qui roulent dans son tourbillon , &  
 qui produit inévitablement cet effet , a  
 été sans doute créé en partie pour  
 nous éclairer & nous échauffer. On ne  
 peut

peut pas dire ici que toutes les fins de Dieu sont cachées dans sa sagesse, puis que ce seroit avouër qu'on n'a aucune marque, qui nous apprenne que Dieu est sage, tirée de ses ouvrages. Cela n'empêche pas au reste que les Physiciens ne doivent chercher les raisons mécaniques de ces effets ; comme rien n'empêche qu'on ne dise qu'une horloge a été faite pour montrer les heures, & qu'on n'explique en même temps mécaniquement ; comment ses rouës & ses ressorts produisent cet effet. C'est ainsi que Descartes lui même, après avoir dit que l'immutabilité de Dieu demande qu'il y ait toujours une même quantité de mouvement dans la matiere, montre comment cela peut suffire pour rendre raison des effets naturels.

Quoi que M. Boyle ne soit pas de ceux qui croient que Descartes a eu dessein de favoriser l'Atheïsme, & qu'il trouve bonne sa preuve de l'existence de Dieu, il soutient que dire qu'on ne peut connoître aucune des fins qu'il s'est proposée, c'est nier que l'on puisse reconnoître dans lui par les Créatures aucune sagesse, ni aucune bonté, & par conséquent ôter au genre humain la preuve de l'existence de Dieu, qu'on tire de l'ordre que l'on remarque dans l'Univers. C'est encore ôter aux hom-

hommes une des plus grandes raisons qu'ils aient de benir & d'admirer l'Etre Suprême. Car enfin, selon Descartes, Dieu ne s'est peut-être proposé dans la création aucun des effets admirable que l'on remarque dans l'Univers, & si nous y jouissons de quelque bien, cela ne nous apprend point qu'il a eu dessein de nous en faire. Ainsi nous ne pouvons conclurre de là, ni que Dieu est sage, ni qu'il est bien-faisant, & nous n'avons pas sujet pour cela de l'admirer & de lui rendre graces.

II. • La seconde question est conçue en ces termes : *savoir, si supposé qu'on ait répondu affirmativement à la premiere question, on peut considerer les fins de Dieu en toutes sortes de corps, ou seulement en quelques-uns ?* Pour soudre cette question, il faut d'abord diviser les corps, en corps *Inanimez* & *Animez*. Les corps inanimez les plus considerables sont le Soleil & les Etoiles. Lors que l'on considere leurs mouvemens si reglez & si necessaires à nôtre terre, & que l'on suppose d'ailleurs, comme fait Descartes, qu'ils ont été produits par un Etre intelligent, pourquoi ne croiroit-on pas qu'on peut mettre l'usage que nous en tirons entre les fins, pour lesquelles cet Etre les a produits ?

Mais il s'en faut beaucoup qu'il y ait autant d'art dans les corps inanimez, quels qu'ils puissent être, que dans les corps animez. La disposition de nos muscles, est bien plus admirable que celle des Orbes Célestes; & l'œil d'une mouche, autant qu'il nous paroît, renferme mille fois plus d'art que le corps du soleil. Quoi qu'il n'y ait point d'absurdité à penser que les pierres, les métaux & autres corps de cette nature, sont faits pour l'usage de l'homme, leur disposition intérieure est si simple, que l'on pourroit croire qu'ils ont été formez par les simples regles du mouvement, de même que l'on voit que les *cristallizations*, & les *sublimations* de la Chymie produisent des effets assez surprenans. Mais il n'y a point de comparaison entre ces sortes de choses & les Animaux, comme M. Boyle le fait voir au long \*. Pour ne pas entrer dans l'examen du corps entier des animaux, il s'attache particulièrement à la structure de l'œil, par où l'on voit clairement qu'il a été fait pour voir. Et ce n'est pas seulement à l'égard de l'œil de l'homme que l'on peut prouver cela; mais on peut encore remarquer des dispositions particulieres dans ceux des autres animaux, qui rendent cette vérité

rité sensible. Les Grenouilles , par exemple , outre ce que leurs yeux ont de commun avec les nôtres , ont encore une membrane , ou un cartilage , dont elles se les couvrent , sans que cela les puisse empêcher de voir , parce qu'encore que cette membrane soit assez forte , elle est transparente , & peut passer pour une espèce de *Cornée* mobile. Ces animaux vivant non seulement dans l'eau , mais encore sur le bord , où il y a souvent des arbrisseaux & des jôncs , & se mouvant par sauts , s'ils n'avoient aux yeux ces défenses , seroient en danger de se les crever à tous momens. On les peut remarquer si en tenant une grenouille , en sorte qu'elle ne puisse tourner la tête , on essaie de lui crever les yeux. Alors on verra qu'elle les couvrira à l'instant de cette membrane , & que dès que le danger sera passé , elle la retirera sans peine. On trouve la même chose en plusieurs petits Oiseaux , qui volent & qui sautent dans des arbres touffus & dans des broffailles , dont les épines leur pourroient aisément crever les yeux , sans une cornée dont ils les couvrent.

On fait que les hommes , & la plupart des bêtes à quatre-pieds & des oiseaux , ont divers muscles , par le moyen desquels ils tournent les yeux  
de

de tous côtez , selon les besoins qu'ils en ont. Les mouches au contraire. n'en ont point , mais en recompense elles ont sur leurs yeux , qui sont assez convexes, un grand nombre de petites éminences capables de recevoir les rayons qui viennent de toutes parts. On remarque ces inégalitez particulièrement dans les yeux des mouches qui volent sur la chair, en se servant d'un bon Microscope. Quoi que les Abeilles & les autres grosses Mouches aient les yeux immobiles, on n'y voit pas la même chose.

On pourroit opposer à ces remarques, que l'œil de l'homme étant le plus parfait, les yeux de tous les animaux devroient lui ressembler. M. Boyle répond à cela premierement que connoissant d'ailleurs que divers organes des animaux sont parfaitement bien disposez pour les usages auxquels ils sont destinez, nous devons croire au moins qu'il en peut être de même des organes, dont la structure & les usages ne nous sont pas bien connus. Secondement, nous ne devons pas considérer l'œil d'une maniere abstraite, & simplement comme l'instrument de la vision, mais comme l'organe d'un certain animal à qui il doit servir en certaines circonstances. Et cela, bien loin de

de faire aucun tort au Createur de l'Univers; lui fait au contraire beaucoup d'honneur; si l'on considère que dans la variété infinie des animaux qu'il a produits, il leur a donné des yeux tels qu'il les leur falloit, pour se conserver dans les endroits de nôtre terre où ils vivent, & pour se nourrir de la manière, dont ils le font. Ainsi encore que diverses bêtes, comme les Chevaux, les Bœufs & quelques autres, aient un septième muscle pour tourner les yeux, outre les six qui leur sont communs avec les hommes, il ne faut pas conclurre que leurs yeux sont plus parfaits que ceux de l'homme, ou qu'ils aient quelque partie superflue: car ces animaux devant avoir la tête penchée pour voir le fourrage qu'ils mangent, ne pourroient avoir si long-temps les yeux baissés contre terre, sans une grande lassitude, s'ils n'avoient ce septième muscle qui leur sert à cela. Mais les hommes n'en ayant pas besoin, un semblable muscle ne feroit que les incommoder. Au contraire on ne doit pas penser que les animaux, dont les yeux n'ont pas tout ce qu'on remarque dans ceux des hommes, soient destituez de quelque partie qui leur soit nécessaire. Les Taupes, par exemple, ont les yeux si petits, que l'on croit communément



nément qu'elles n'en ont point, quoi que ceux qui en ont fait la dissection y en aient trouvé. Mais devant demeurer sous terre, elles n'avoient pas besoin d'avoir de grands yeux, qui même auroient été exposez à être crevez.

On fait que le Cameléon, entre plusieurs choses remarquables qu'il a dans les yeux, les peut mouvoir indépendamment l'un de l'autre; de sorte qu'il peut regarder de l'un ce qui est devant lui, & de l'autre ce qui est derrière, voir de l'un ce qui est en haut, & de l'autre ce qui est embas &c. Aussi est-ce un animal paresseux, qui vit sur les arbres, ou sur les arbrisseaux, où il se nourrit de mouches, qu'il peut voir venir de quelque côté qu'elles soient. Les poissons ont l'humeur cristalline presque spherique, parce que l'eau dans laquelle ils vivent, causant aux rayons de la lumiere une réfraction beaucoup plus grande que l'air, ils ne verroient rien dans l'eau, si la convexité de l'humeur cristalline ne causoit à la lumiere une réfraction assez grande, pour réunir les rayons dans le fonds de l'oeuil.

M. Boyle est persuadé que ceux, qui auroient le temps & les moiens d'examiner de la même maniere les yeux d'un plus grand nombre d'animaux,

remarqueroient sans peine qu'ils les ont disposez, comme les lieux où ils se tiennent & leur maniere de vivre le demandent. Il fait encore une remarque sur la forme de la prunelle de quelques animaux, qui sert à confirmer sa pensée. C'est qu'encore que les chevaux, & les bœufs, & divers autres animaux aient la prunelle longue, aussi bien que les Chats, néanmoins dans les premiers elle est placée transversalement, & s'étend de la droite à la gauche : au lieu que dans les Chats, elle est située perpendiculairement. Un ami de M. Boyle, savant dans l'Optique, conjectura, en faisant cette remarque, que la raison de cela est que les chevaux & les bœufs cherchant leur pâture en terre, peuvent ainsi recevoir plus aisément les images du fourrage, qui se présente à eux de divers côtez, dans leur prunelle transversale : comme les Chats, vivant de Souris & de Rats qui grimpent par les murailles, peuvent plus aisément les observer par la situation perpendiculaire de leur prunelle, que si elle étoit autrement.

Ainsi cette variété de disposition dans les yeux des animaux, loin de nous donner aucune idée désavantageuse à celui qui les a produits, ne peut

peut que nous faire admirer sa puissance & sa sagesse : car, on ne peut pas douter qu'un Machiniste qui sait faire une infinité de Machines, ne soit plus habile qu'un autre qui n'en pourroit faire que d'une sorte. Il y a même bien de l'apparence, selon M. Boyle, à ne considérer les choses qu'en simple Philosophe, que l'Auteur de l'Univers n'a produit une si grande variété d'animaux, que pour faire connoître aux créatures intelligentes sa puissance & sa sagesse. Aussi la révélation nous apprend-elle que ç'a été l'un des desseins de Dieu, dans la création du monde ; comme M. Boyle le fait voir depuis la p. 78. jusqu'à la fin de la section.

Mais auparavant il fait quelque remarque sur ce que l'on appelle le H A Z A R D, qui méritent d'être rapportées. Pour le monde corporel, on croit facilement que rien n'y arrive par hazard, mais tout par les règles du mouvement, lors qu'aucune intelligence libre ne s'en mêle. Mais parce que nous considérons certaines parties du monde, comme étant particulièrement conduites par la Divinité, ou au moins par ce que d'autres appellent la Nature, & comme étant destinées à certaines fins ; s'il arrive que par l'intervention de

quelques autres causes , que nous ne prévoyions pas , les choses dont il s'agit produisent une effet contraire à celui auquel nous croions qu'elles étoient destinées, nous avons accoutumé de dire que cet effet a été produit par le hazard. Ainsi le hazard n'est autre chose qu'une idée de nôtre façon, & qui ne subsiste que dans nôtre cerveau. Il n'y a pas donc sujet de s'étonner que les Philosophes, qui ont vécu avant Aristote, n'aient pas mis le hazard entre les causes naturelles , comme nous le pouvons apprendre d'Aristote lui-même , qui les reprend tout à fait mal à propos , à cause de cette prétendue omission.

Ceux qui favorisent Epicure ont accoutumé d'apporter pour exemples de choses qui se forment par le hazard , de certaines pierres dont la structure est admirable , comme l'*Astraites*. Mais outre ce qu'on vient dire du hazard , on répond que de savans hommes ont soutenu depuis peu, avec assez de vraisemblance , que les plus curieuses pierres de cette nature étoient véritablement des animaux pétrifiés , par quelque suc dans lequel ils s'étoient plongez. Mais en supposant que ces sortes de pierres se forment dans la terre , on pourroit dire , sans rien avancer d'absurde,

## *§ Historique de l'Année 1688. 77*

sûrde, qu'il y a des principes seminaux dans quelques-uns des fossiles, dont la disposition est la plus composée, outre qu'il n'y a point de comparaison entre cette disposition & celle des Animaux. On n'y doit pas seulement considérer les parties solides, mais encore les liqueurs, les esprits, les digestions, les sécretions, les coagulations, & les mouvemens de tout le corps; & quand on accorderoit que les pierres, dont il est question, se forment par hazard; on n'en pourroit pas conclurre que les animaux se forment de même, comme de ce qu'un forgeron donnera sans y penser une certaine forme à un morceau de fer, on ne sauroit conclurre que ce forgeron puisse, sans y penser, faire une horloge

III. La troisième question est, *si l'on peut dire qu'un Être destitué d'intelligence agit pour quelque fin, & en quels sens on le peut dire?* On dit qu'un Être tend à certaines fins, en deux sens. L'un est lorsque l'agent connoît une certaine fin, & qu'il agit exprès, pour y parvenir. L'autre, lorsque l'action de la cause prochaine est dirigée à cette fin, mais par une cause intelligente plus éloignée. Il est clair qu'on ne peut pas dire, dans le premier de ces sens, qu'aucune cause destituée d'intelligen-

ce agit pour une fin ; il faut donc se rendre au second : de sorte que le sentiment de M. Boyle revient à ceci, comme on la déjà pu voir ; c'est que Dieu s'étant proposé de certaines fins a produit un monde propre pour y parvenir. Comme un habile Machiniste qui se propose de faire, par exemple, tourner un moulin, & lever des marteaux pour forger du fer, par le moyen de l'eau & d'une seule machine, en forme une idée qu'il exécute ensuite, & dont l'exécution produit l'effet qu'il s'étoit proposé : de même Dieu ayant résolu d'aller à de certaines fins, a créé le monde, en sorte qu'il y parvient inévitablement par là.

M. Boyle avertit ici, que s'il a dit quelque chose en passant contre l'opinion commune, *que tout le Monde matériel a été fait pour l'homme* ; il croit seulement qu'on ne doit pas décider cette question d'une manière trop dogmatique, ou trop exclusive. Quoique les raisons, que l'on apporte pour montrer que tout le monde, & particulièrement la vaste étendue, dans laquelle les étoiles fixes sont placées, n'a pas été faite pour l'homme seul, lui paroissent plus probables que celles qui favorisent l'opinion contraire ; néanmoins il accorde volontiers qu'entre les fins que

l'Auteur de la Nature s'est proposées en divers de ses ouvrages, comme les plantes, les animaux, les métaux &c. il a eu dessein de les produire pour l'usage de l'homme, & que c'a peut-être été son principal dessein. Il a même du penchant à croire, qu'il y a bien des choses qui ont été faites pour nôtre usage; & que nous ne connoissons pas néanmoins; & que les choses dont nous nous servons actuellement, peuvent avoir d'autres usages qui nous sont encore inconnus.

Les libertins ont objecté il y a longtemps, que si les autres animaux avoient été faits pour l'homme, ils ne naîtroient pas dans un meilleur état que lui; au lieu qu'on en voit plusieurs qui naissent en état de se garantir des injures de l'air, & de chercher leur vie sans le secours d'un autre. On oppose à ses légers avantages celui de la raison, qui a fait que les hommes ont formé des sociétés, & se sont rendu maîtres par adresse de tous les autres animaux. Cette même raison fait que l'homme est plus excellent que tout le Globe de la terre, & qu'une étendue beaucoup plus grande de matière sans intelligence. Ainsi ceux qui, n'ayant égard qu'à la petitesse du corps de l'homme, mient que la terre & quelques-uns des corps céle-

célestes aient été faits pour lui, parce qu'ils sont infiniment plus grands, ne considèrent que le dehors des choses; puis qu'une intelligence, telle qu'est l'ame de l'homme, est beaucoup plus excellente que tous ces corps.

M. Boyle tire encore de cette considération une conséquence importante, c'est qu'encore que l'homme ne tire aucun usage de quelques parties éloignées de son corps, il en peut tirer un très-grand à l'égard de l'Intelligence qui l'anime, laquelle s'élève, par la considération des objets les plus éloignés, à la connoissance de leur Auteur, reconnoît en mille manières sa puissance, & sa sagesse, & lui rend ainsi l'hommage qui lui est dû. Pourquoi ne croiroit-on pas qu'entre les fins de Dieu, en produisant ces vastes corps, que leur éloignement excessif n'a pas dérobez à nôtre vue, il s'est proposé de se faire connoître aux Intelligences presque sans nombre, qu'il a revêtues de corps humains? Cela est d'autant plus croiable que les hommes en ont toujours fait cet usage, comme M. Boyle le fait voir.

Mais si l'on veut encore considérer l'homme, entant que revêtu d'un corps, il faut prendre garde de ne pas commettre une faute grossière, où l'on tombe



be en s'imaginant que rien ne peut passer pour avoir été fait pour l'usage de l'homme, que ce dont tous les hommes se sont toujours servis. On doit regarder le genre humain, depuis qu'il a eu son origine sur cette terre, jusqu'à ce que changeant d'état, il change aussi de demeure, comme une seule famille, qui se sert en divers temps de diverses choses, quoi que chacun de ses membres ne participe pas immédiatement à tous ces usages. Ainsi une infinité de choses, dont on tire depuis peu beaucoup d'utilité, ne laissent pas d'avoir été faites pour les hommes, quoi qu'on ne s'en servît point quelques siècles avant nous. On en pourra voir des exemples particuliers dans l'Original.

IV. La quatrième question, est de savoir avec quelles précautions les Physiciens doivent se servir de la supposition des causes finales. On en peut tirer de deux sortes de conséquences. Les unes se rapportent à l'Auteur de la Nature, comme quand de l'usage constant d'une chose, on en conclut qu'elle a été produite pour cela. Ainsi après avoir reconnu l'usage des yeux, on remonte au Créateur, en disant qu'en créant les yeux, il avoit dessein de faire une machine propre à produire ce qu'on appelle

D 5

pel-

pelle la vision. Les autres conséquences vont à conclure de la supposition de certaines fins, que les corps doivent être disposez en certaines manieres, parce qu'autrement ils ne seroient, pas, propres à produire l'effet pour lequel ils ont été créez.

M. Boyle réduit ce qu'il a à dire sur cette question à cinq propositions, sur lesquelles il fait diverses remarques. Voici en peu de mots ces propositions, & quelques-unes des réflexions les plus considérables dont elles sont suivies.

1. *Pour ce qui est des corps célestes en général, il n'est pas sur de rien conclure touchant leur nature, de la supposition que l'on fait que Dieu les a produits pour l'usage de l'homme.*

Ceux qui disent que la terre étant le lieu où l'homme fait son séjour, & le soleil ayant été créé pour éclairer cette terre, il s'ensuit de là que le soleil tourne autour de la terre, & non la terre autour du soleil, pechent contre la regle que l'on vient de rapporter. Ils supposent gratuitement que la seule fin que Dieu s'est proposée, en produisant le soleil, est d'éclairer la terre; & quand cela seroit, on leur pourroit nier leur conséquence. Pour ce qui regarde les étoiles fixes, dont quelques-unes sont

Eloignées que l'on a besoin du Telescope pour les discerner, il est encore plus téméraire de supposer quelles ont été uniquement produites pour nôtre terre; quoi qu'on ne nie pas que nous n'en puissions tirer des usages de Morale & de Physique.

Ce seroit encore être tout à fait présomptueux, que de conclurre de là qu'elles sont disposées d'une certaine manière, parce que cela paroîtroit plus commode pour les usages du Roi prétendu de l'Univers. Il est bien plus raisonnable de penser que Dieu peut s'être proposé des fins, qui ne nous regardent point, dans la symmetrie du monde. Peut-on dire que les Anges, qui sont des Etres plus excellens que nous, n'y prennent aucune part, & que Dieu en le produisant n'a eu aucun égard à eux? Au contraire, on sait que plusieurs Théologiens ont conjecturé, comme fait ici M. Boyle, que les Anges avoient été créés avant le monde matériel, afin de rendre à Dieu les louanges qui lui sont dûes, pour la création de l'Univers. Peut-être que ces Intelligences voient dans cette partie du ciel, que nous ne découvrons qu'à peine avec le Telescope, & dans les autres corps que nous ne connoissons pas, une profonde sagesse, & des  
D 6                    usa-

usages aussi admirables, que ceux que nous remarquons dans les corps qui sont plus proches de nous & qui nous sont plus connus.

Pour descendre du ciel en terre, quoi qu'on croie fort raisonnablement que Dieu a fait, pour l'usage de l'homme, les métaux & les minéraux auxquels il peut atteindre ; on n'auroit pas raison de croire que ce qui est autour du centre de la terre, plus de quinze-cents lieues au dessous de nos pieds ; est fait pour nous, & même uniquement pour nous. On n'a pu encore creuser mille pas en droite ligne, & il n'y a point d'apparence que l'industrie des hommes trouve jamais le moyen de percer la terre diametralement ; or sans cela ils ne peuvent ni voir, ni appliquer à leurs usages ce qu'elle cache dans son sein. On peut néanmoins juger, par la connoissance que l'on a de quelques autres parties du monde, que ce que la terre renferme dans son épaisseur peut contribuër quelque chose à l'ordre & à la symmetrie du tourbillon où elle est. On pourroit dire aussi qu'il y a diverses choses dans le monde, qui ont été produites, non à cause d'elles mêmes, & à dessein d'en tirer immédiatement quelque usage, mais parce qu'elles étoient des suites nécessaires de

de ce que Dieu avoit directement dessein de produire. Ainsi Dieu n'est peut-être cause des Eclipses, que parce qu'elles sont une suite nécessaire du mouvement des Planetes, & qu'il n'a pas cru devoir changer ce mouvement, pour éviter les Eclipses.

2. • *Il est permis à un Physicien de recueillir de l'usage de quelque partie du corps des animaux, quelques-unes des fins particulieres auxquelles elle a été destinée. On peut même, en quelques occasions, fonder, sur la connoissance que nous avons de la nature & de la disposition de certaines parties, des conjectures probables touchant l'usage de ces parties.*

M. Boyle ne parle ici que des fins qui regardent le bien & la conservation des animaux en particulier. Ceux qui ont quelque connoissance de l'Anatomie n'en sauroient douter, s'ils considerent toute la machine du corps humain & les fonctions réglées qu'y font une infinité de parties, sans que les unes empêchent les autres, quoi que leurs fonctions soient très-differentes. Il paroît clairement que plusieurs parties sont destinées à certains effets, & qu'elles sont justement disposées, comme il faut qu'elles le soient pour cela ; par-

ce que s'il y arrive quelque changement, cet effet, ou cesse entièrement, ou ne se produit qu'avec beaucoup de difficulté.

Les Epicuriens objectent que les hommes se servent de leurs membres à certaines choses, non qu'ils leur aient été donnez à dessein qu'ils en fissent ces usages, mais parce que nous avons reconnu par l'expérience qu'ils y étoient propres :

*• Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti*

*Possemus, sed quod natum est id procreat usum.*

Mais premièrement il y a plusieurs parties de nôtre corps, qui font leurs fonctions, sans que nous le voyons, & sans que nous sachions comment. Telles sont nos parties interieures, le Cœur, le Foie, la Rate &c. Et pour les membres que nous remuons comme nous voulons, quoi que nous ne les puissions employer avant qu'ils soient formez, il ne s'ensuit nullement de là qu'une puissance aveugle ait présidé sur leur formation, sans savoir à quoi ils seroient bons. Ce n'est là qu'une supposition aussi peu raisonnable, que le seroit celle d'un homme, qui soutiendrait qu'un livre n'a pas été fait pour pou-

pouvoir être lu, mais que nous le lisons, parce que le hazard l'a formé, & la écrit en sorte que nous le pouvons lire.

Supposé que nous connoissions bien la structure d'une partie, nous pouvons souvent affirmer, ou nier de certains usages qu'on lui attribué. Ceux, qui avoient écrit les siècles passez d'Anatomie & d'Optique, croioient, aussi bien que les Philosophes de l'Ecole, que la Vision se fait dans l'Humeur cristalline, mais le Jesuite *Scheiner* a fait voir le premier dans son traité *de l'Oeil*, que cette partie de l'œil n'étant point propre pour cela, il en falloit chercher un autre, qui ne pouvoit être que la Retine. *M. Boyle* assure encore qu'ayant demandé aux fameux *Harvey*, peu de temps avant sa mort, ce qui pouvoit lui avoir donné occasion de trouver la circulation du sang, il lui répondit que ç'avoit été la disposition des valvules, qui permettent bien que les veines rapportent le sang au cœur, mais qui ne permettent point qu'il aille aux extremités du corps, que par les arteres.

3. • *Il y a des choses si propres & si bien disposées pour de certains usages, ou dans l'Univers considéré dans toute son*

*son étendue, ou dans le corps des Animaux, qu'on en peut justement conclure que les Corps ont été faits par un Etre intelligent, qui les a ainsi disposés à dessein.*

M. Boyle démontre cette Thèse par un grand nombre d'exemples tirez de divers animaux de l'Europe, de l'Amérique, & de l'Asie, où il ne regarde seulement que les actions extérieures, sans s'engager en aucune recherche trop fine, parce que ce que l'on voit suffit pour convaincre un homme raisonnable qu'un Etre intelligent a formé le Monde. On ne s'y arrêtera pas, parce que chacun peut s'en former une infinité d'exemples convaincans, & semblables à ceux que nôtre Auteur rapporte. Il n'y a personne aujourd'hui en Europe, qui ait quelque étude, qui croie que le pur hazard a pu produire les animaux ; par exemple ; mais il y a des gens qui croient qu'ils se forment par les règles connues du mouvement, ou au moins par des règles que nous ne connoissons pas. Mais il faut qu'ils avouent, ou qu'un Etre intelligent a établi ces règles, comme fait Descartes, ou qu'ils disent qu'elles ont été de toute éternité dans la matière, aussi bien que le mouvement ; d'où il s'en suivroit qu'il y a eu sur la terre des animaux de  
toute



route éternité, ce qui est contraire à l'Histoire, & au bon sens; outre que supposer que la matiere se meut d'elle même, c'est supposer une chose aussi incomprehensible que les plus grandes absurditez des Religions les plus ridicules. Ainsi les preuves de M. Boyle peuvent servir à détruire ce sentiment, quoi qu'il ne l'attaque pas directement.

4. *a* Nous ne devons pas conclurre avec précipitation, ni assurer trop affirmativement qu'une chose est, ou doit être, la fin particuliere, pour laquelle quelque corps a été formé, ou le motif qui a porté l'Auteur de la Nature à le produire.

Il est vrai qu'il y a quelques usages des corps, qui sont si clairs & si remarquables, qu'on ne peut pas douter que ces corps n'aient été effectivement formez pour ces usages, comme l'œil pour voir. Mais il y a plusieurs effets ou necessaires, ou utiles à la conservation des animaux; auxquels effets une partie n'est pas sensiblement plus propre qu'un autre. Outre cela il est très-difficile de marquer le principal, & le plus considerable usage de chaque partie, dont voici les raisons. I. Tout l'Animal; dont on examine les membres,

bres , n'est lui même qu'une partie de l'Univers , & par conséquent on ne sauroit assurer que ses membres n'ont aucun rapport qu'à lui seul , & point avec le grand Tout , dont il fait une partie. II. Il y a du danger à assurer qu'un membre n'a pas un certain usage , parce qu'il semble qu'il pourroit mieux faire cette fonction , s'il étoit autrement disposé , sans considérer si cette structure , qu'on juge meilleure pour cet effet particulier , ne seroit point plus désavantageuse à l'Animal , à quelque autre égard ; ou si elle ne seroit point contraire à quelque autre fin que l'Auteur de la Nature se seroit proposée , dans la production de cet Animal. III. Il est difficile de déterminer quel est le principal usage d'un membre , parce qu'il peut être également destiné à plusieurs. IV. La Nature peut parvenir à une même fin , par diverses voies également suffisantes pour cela , quoi qu'elles ne soient pas toutes également commodes. M. Boyle croit qu'il faut joindre ces deux considérations ensemble , parce qu'elles se trouvent souvent unies. On s'imagine quelquefois mal à propos que la Nature n'emploie qu'une partie à une certaine fonction , au lieu que l'effet qu'elle se propose est souvent produit

par

par une suite d'operations, qui se succedent les unes aux autres, & auxquelles differents membres contribuent diversement. Outre cela un Animal ne subsiste pas seulement par le moyen des parties ou solides, ou liquides, que l'on y voit quand on l'ouvre. C'est une machine que l'on peut nommer *Hydraulico-pneumatique*, dont les fonctions, & peut-être les principales, ne se font pas simplement par le moyen du sang, ou des autres liqueurs sensibles, entant qu'elles sont liqueurs; mais en partie par leur mouvement; en partie par un fluide invisible, que l'on nomme *les esprits*; en partie peut-être par de petites particules, qui se détachent subitement des autres, ou par une portion d'air renfermée dans nôtre corps, ou par quelques especes de ferments; toutes lesquelles choses cessent d'agir avec la vie, & ne peuvent être découvertes par le moyen de l'Anatomie.

5. Un *Physicien* ne doit pas s'appliquer si fort à la recherche des fins de l'Auteur de la nature, qu'il néglige de rechercher la maniere dont les effets naturels arrivent, & les causes qui les produisent immédiatement.

En effet l'un n'est point incompatible avec l'autre: comme rien n'empê-

che qu'on ne sâche par quels ressorts & par quelles rouës une montre joue ; quand on a appris à quel dessein elle a été faite. Un Physicien , qui ne veut pas être indigne de ce nom , doit joindre la premiere de ces connoissances à la seconde.

Le livre , dont on vient de faire l'extrait , quoi que plein de matiere , étant assez petit , M. Boyle y a joint quatorze observations curieuses , touchant diverses maladies des Yeux. On a vû qu'il a beaucoup insisté sur cette partie des animaux , pour montrer que leur corps , été formé à dessein ; de sorte que ces remarques ne serviront qu'à confirmer ce qu'il a dit. Il n'y a qu'une puissance , & une sagesse aussi grande qu'est celle de Dieu , qui ait pu renfermer tant de choses dans un si petit organe ; & l'on a sujet d'admirer encore la Providence , en ce que cet organe étant composé de tant de parties , & si aisé à gâter : il se trouve néanmoins en son état dans la plûpart des hommes , depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Les observations , que M. Boyle rapporte ici , sont d'autant plus remarquables , qu'il a vu la plûpart des personnes dont il raconte les incommoditez. Voici la dernière , que l'on a traduite mot pour mot.

Peut-être qu'on pourroit se persuader que ceux qui apperçoivent les objets, dans une lumière beaucoup moindre qu'elle ne le doit être, afin que les autres les puissent discerner, doivent plutôt passer pour avoir une excellente vue, que pour être incommodés des yeux. Mais quoi que cette délicatesse des organes de la vue, puisse être regardée comme une perfection dans les Chouettes & dans les Hiboux, qui ne peuvent attraper leur proie que dans l'entre-chien & loup ; néanmoins à l'égard de l'homme, qui doit agir principalement en plein jour, ou dans une lumière presque équivalente, on peut reconnaître la bonté de l'Auteur de la Nature, en ce qu'il lui a donné des yeux disposés, comme ils sont ordinairement. S'il avoit la retine trop tendre, ce seroit une imperfection, ou au moins une grande incommodité, comme on le verra par l'observation suivante.

Dans l'armée de Charles I. Roi d'Angleterre, il y avoit un Gentilhomme de mérite, qui étoit Major d'un Regiment, & qui étant forcé par la victoire des Usurpateurs d'aller chercher fortune hors du Roiaume, se hazarda à rendre à son Prince

ce

„ ce à Madrid un service de tres-gran-  
„ de conséquence, d'une maniere que  
„ l'on jugea en Espagne être tout à fait  
„ hors des regles. On le saisit & on le  
„ mit dans un cachot, où il n'y avoit  
„ aucunes fenêtrés, mais seulement un  
„ trou dans la muraille, par où l'on  
„ donnoit au prisonnier les vivres qui  
„ lui étoient nécessaires, après quoi  
„ on le fermoit, quoi que peut-être pas  
„ fort exactement. Ce Gentil-homme  
„ demeura pendant quelques semaines,  
„ sans voir quoi que ce soit, & dans  
„ une fort grande tristesse. Mais après  
„ cela il lui sembla qu'il voioit une  
„ foible lumiere, qui s'augmenta en-  
„ suite de jour à autre, en sorte qu'il  
„ pouvoit découvrir son lit, & les ob-  
„ jets d'une semblable grandeur. Enfin  
„ il vint à appercevoir des objets si pe-  
„ tits, qu'il voioit des rats, qui ve-  
„ noient manger les miettes de son  
„ pain qui tomboient à terre, & re-  
„ marquoit distinctement leurs mou-  
„ vemens. Il rapportoit plusieurs au-  
„ tres effets de sa vuë, dans ce lieu ob-  
„ scur. Ce qui fait voir que cela proce-  
„ doit principalement de ce que ses or-  
„ ganes s'étoient attendris, en demeu-  
„ rant si long-temps dans un lieu téné-  
„ breux, c'est que la face des affaires  
„ étant changée, aiant recouvré la li-  
„ ber-

„ berté, il n'osa pas s'exposer d'abord  
„ au grand jour, de peur que l'éclat  
„ trop prompt de la lumière ne lui  
„ fit perdre la vuë, mais crut qu'il fal-  
„ loit y raccoûtumer ses yeux peu à  
„ peu. Je mets ici, continuë M. Boy-  
„ le, cette histoire aussi étrange qu'elle  
„ fit alors de bruit, avec d'autant  
„ moins de difficulté, que je la tiens  
„ de la propre bouche de ce Gentil-  
„ homme. Il me dit encore d'autres  
„ particularitez, que je n'ose pas met-  
„ tre ici, parce que je n'ai pas ce que  
„ j'en avois écrit alors, pour m'en res-  
„ souvenir.

2. A R A T I O N A L C A T E C H I S M & C.  
*Catechisme Raisonnable, ou Entretien  
instruatif d'un Pere & d'un Fils. A  
Londres in 12. pagg. 143.*

**L'**Auteur de ce Catechisme a suivi  
une méthode si éloignée de celle  
que l'on remarque dans les autres ou-  
vrages qui portent ce titre, qu'il mé-  
rite que l'on en dise quelque chose. Or-  
dinairement les Catechismes ne con-  
tiennent que des points de spéculation,  
tirez de quelque système de Theologie,  
selon les opinions qui sont reçues dans  
les sociétés, où ceux qui les font sont  
nez. L'on donne aux enfans ces doctri-  
nes

nes à apprendre par cœur ; en les avertissant que c'est ce qu'il faut croire pour être sauvé , sans se mettre autrement en peine de leur en prouver la vérité , par des raisons qu'ils puissent concevoir , Cet Auteur a pris une voie toute différente , que l'on indiquera , après avoir dit un mot de quelques remarques qu'il fait dans la Dédicace de son Livre , & qui sont comme le fondement de sa méthode. Il dit que considérant avec douleur les disputes , qui sont parmi les hommes en matière de Religion , & en recherchant les causes , il lui a semblé que l'une des plus universelles consiste en ce que les hommes n'examinent rien à fonds. Une preuve de cela , selon l'Auteur , c'est qu'ils ont extrêmement négligé *la Religion naturelle* qui est , dit-il , universelle & immuable , & sur laquelle toute Religion révélée doit être établie. Ils ont souvent aussi rejeté la Raison , sans laquelle tout ce que l'esprit humain bâtit ne sauroit avoir de symétrie. On s'est arrêté cependant à rechercher le sens de certains mots & de certaines phrases , qui , étant ambiguës & interprétées diversement , ont produit de grandes irregularitez. L'Auteur , pour remédier à ce défaut , a cru devoir commencer par les premiers prin-



principes de la Religion Naturelle, & aller de degré en degré jusqu'à la Religion révélée, qui se trouve parfaitement conforme à la précédente.

Une autre chose qui est sans doute très-affligeante, & qui a engagé l'Auteur à s'éloigner de la route des Catechismes ordinaires, ce sont les fâcheuses conséquences de la diversité des sentimens que l'on a sur la Religion. Les jugemens téméraires, les haines, les animosités, les disputes & les guerres les plus cruelles sont venuës de là; & ce qu'il y a de plus déplorable c'est que ce sont particulièrement les Chrétiens, qui sont tombez dans ces desordres. Ainsi le Christianisme, qui de soi-même n'inspire que le charité, la douceur & la paix, a été l'occasion innocente des plus grandes violences, inhumanitez & divisions que l'on ait vuës dans le monde. L'Auteur, remarquant ces tristes effets des disputes, n'a rien voulu mettre dans son Catechisme, qui pût être contesté par aucune secte des Chrétiens, mais s'est contenté d'y expliquer ce en quoi elles conviennent toutes. Ce n'est pas qu'il ait renfermé ici tout ce qu'il croit être véritable & utile; il témoigne qu'on lui feroit tort de tirer quelque conséquence de ses omissions, comme s'il

rejettoit tout ce que l'on ne trouvera pas dans son livre. Il a seulement choisi ce qu'il croioit le plus propre & le plus utile, pour ceux que l'on commence à instruire de la Religion Chrétienne. Cependant il n'espere pas que beaucoup de gens trouvent sa méthode bonne, il craint au contraire qu'on ne décrie son livre, comme un livre dangereux, parce qu'on n'y sauroit apprendre à défendre son parti, contre les autres dont le Christianisme est aujourd'hui déchiré, mais seulement à bien vivre, dont on ne s'occupe pas tant que de bien disputer. Mais ce qui le console, c'est qu'après qu'on aura crié contre sa Méthode, & qu'on se sera plaint de ses omissions, il faudra, malgré qu'on en ait, approuver ce qu'il avance, à moins que de rejeter des dogmes, dont tous les Chrétiens tombent d'accord.

Son Livre, quoi que composé d'un Dialogue suivi, peut être divisé en trois parties, dont la première contient les principes de la Religion Naturelle; la seconde ceux de la Religion Chrétienne: & la troisième des instructions pour se bien conduire parmi les Chrétiens; tels qu'ils sont aujourd'hui divisés en tant de sectes.

I. Voici les principes de la Religion Na-

Naturelle, selon l'Auteur. 1. Tous les hommes souhaitent nécessairement d'être heureux, & comme on ne peut pas se promettre de le devenir, sans savoir ce qui est propre à nous conduire à cette félicité, on souhaite aussi d'avoir cette connoissance, pour ne pas confondre le chemin du malheur avec celui du bonheur. 2. Pour cela il faut premièrement se connoître en quelque sorte soi-même, & distinguer son esprit de son corps. 3. Après avoir reconnu que nôtre esprit est immatériel, & nôtre corps étendu, nous en concluons que le corps n'est pas capable des plaisirs de l'esprit : comme l'esprit n'est pas sujet aux mêmes choses que le corps. Toute la félicité du corps consiste dans la santé, & celle de l'ame dans un contentement & dans une satisfaction intérieure. 4. La seconde est préférable à la première, parce que quand on est satisfait, on n'a besoin de rien. 5. Or on s'apperoit que rien de ce que l'on voit ne peut produire cette satisfaction, & que l'ame ne sauroit se la donner à elle-même. 6. Il faut donc la chercher ailleurs, & dans un Être plus parfait, tel que peut être celui qui a donné l'origine à tout le genre humain ; car on ne peut pas douter de ces deux choses, que le genre

humain n'ait commencé, & que celui qui a donné l'existence au premier homme ne fût un Etre plus parfait que nous. Les parties de l'Univers que nous voyons, ne s'étant pas produites elles-mêmes, & ayant une grande liaison entre elles, il faut qu'elles aient un Auteur, & même qu'un seul Etre les ait produites. 7. Cet être possède toutes les perfections de tous les Etres, & encore dans un degré plus éminent, & c'est celui que nous appelons Dieu. C'est une Intelligence éternelle, qui peut aisément nous donner le bonheur que nous souhaitons, c'est à dire, nous faire arriver à la fin pour laquelle elle nous a produits; à quoi aussi la sagesse, & la bonté l'engagent. 8. Mais Dieu exige peut-être de l'homme quelque devoir, dont l'observation peut nous obtenir de lui le bonheur que nous cherchons. 9. La règle de ce devoir est la droite raison, qui est commune à tous les hommes. 10. Il y a trois choses, qui peuvent être l'objet de ce devoir, Dieu, nôtre prochain, & nous-mêmes. A l'égard de nous-mêmes la Raison nous apprend que nous devons être extrêmement modérez, dans les plaisirs qui regardent le corps, & qu'il faut toujours le tenir soumis à l'esprit. Nous devons aimer, selon la même Rai-

Raison, nôtre prochain comme nous-mêmes, & préférer encore l'interêt général du genre humain au nôtre particulier. Elle apprend encore qu'on doit adorer, servir, invoquer l'Etre de qui nous tenons tout ce que nous avons, lui rendre grâces, & espérer qu'il nous regardera de bon œil, si nous nous acquittons sincèrement de tous ces devoirs, qui sont même souvent accompagnés de quelque récompense pour ceux qui les observent : comme au contraire ceux qui les négligent en sont souvent punis, par cette négligence même, comme on le fait voir assez au long. 10. Mais comme il n'arrive pas toujours que ceux qui ne s'acquittent point de leur devoir soient punis en cette vie, & les gens de bien récompensés ; la sagesse, la bonté & la justice de Dieu l'engagent à avoir égard à cela, dans une autre vie, où il distribue des récompenses & des peines, selon que l'on a vécu dans celle-ci.

II. C'est là jusqu'où nous conduisent les lumières naturelles, mais comme on ne peut bien sentir la force de ces raisonnemens, sans être capable de quelque méditation, ce qui est au dessus de la portée de la plupart du monde, il s'ensuit que la raison seule

E 3 ne

ne serviroit pas de beaucoup. Il falloit donc quelcun , en qui on se pût fier , & qui instruisit, sans qu'il fût nécessaire de chercher la vérité par des raisonnemens, dont la plûpart des hommes ne sont point capables. Les personnes mêmes, qui savent raisonner , perdent souvent le fil de leurs conséquences, & ont besoin d'une lumière plus vive & plus forte , pour les attacher constamment à leur devoir. Or c'est ce que Jesus-Christ a fait, d'une manière admirable , par sa doctrine , sa vie , ses miracles , sa mort & sa résurrection , comme on le fait voir au long. Mais il n'est pas besoin qu'on s'y arrête , puis que tout le monde fait la clarté avec laquelle l'Evangile nous propose les devoirs dont on a parlé , & la récompense que Dieu donnera à ceux qui s'en acquitteront avec sincérité. On prouve la vérité de la Religion Chrétienne en peu de mots, & l'on montre que Jesus-Christ a donné de si grandes preuves de la vérité de sa mission , qu'on ne peut sans une folie visible refuser de croire en lui. On dit encore quelque chose du dehors de la Religion , qui consiste en quelques cérémonies , que l'on ne doit regarder que comme de simples secours , qui peuvent nous aider à pratiquer les devoirs dont on a

don-

donné quelque idée , & nullement comme des choses bonnes en elles-mêmes. Pour les choses de spéculation, on ne les doit estimer, selon l'Auteur, qu'autant qu'elles servent à la pratique, & l'on ne doit faire aucun cas de celles qui n'y ont point de rapport.

III. • Cette doctrine, touchant les dogmes de spéculation, se trouvant peu conforme aux sentimens de plusieurs d'entre les Chrétiens, qui présentent bien plus la speculation que la pratique, fait naître cette question, savoir comment ceux, qui seroient dans les sentimens de l'Auteur, se devroient conduire, dans les divisions du Christianisme d'aujourd'hui? Après avoir prouvé de nouveau son principe, il répond que ce n'est pas la peine de disputer d'opinions indifferentes, comme celles qui sont purement speculatives. Le bien qu'on pourroit tirer de l'établissement, ou de la ruïne de ces opinions, n'est pas comparable au mal qui peut naître des disputes, que l'on exciteroit là dessus; de sorte que, selon l'Auteur, il vaut mieux s'accorder aux autres que de les contredire. Mais il faut en même temps *demeurer inébranlable, à l'égard des matieres es-*  
E 4 *sen-*

*sentielles ; ne rien faire , ni ne rien dire qui leur soit contraire ; & ne servir jamais d'instrument à personne pour ôter aux autres la liberté , que nous souhaitons que les autres nous laissent.*

On *a* examine ensuite cette difficulté ; c'est que malgré tout ce que l'on a dit des lumières de la Nature , & de la Révélation , la plupart des hommes sont bien éloignés d'observer les devoirs qu'elles nous prescrivent ; de sorte qu'elles paroissent inutiles à l'égard de la plupart du monde. Pour soudre cette difficulté , on se garde bien de dire que Dieu ne demande pas nécessairement l'observation de ces devoirs , mais on remarque que Dieu n'exige de chacun en particulier , qu'à proportion des lumières & des moïens qu'il lui a donnez. Il ne demande pas de nous une perfection , qui soit au dessus de la nature humaine , mais seulement une application sincère à la vertu , dès qu'on nous la fait connoître , par laquelle nous tâchions constamment de nous avancer au plus haut degré de perfection , dont nôtre nature est capable. L'Auteur s'applique à montrer cela par l'Ecriture Sainte , & finit par une petite recapitulation des devoirs dont il a parlé , qu'il exprime aussi



*Et Historique de l'Année 1688.* 105  
aussi par les termes des Auteurs sa-  
crez.

3. *Of the INCURABLE SCEPTI-  
CISM of the Church of Rome. De  
l'incurable Scepticisme de l'Eglise  
Romaine. A Londres 1688. in 4.  
pagg. 159.*

**O**N avoit parlé dans le Volume  
précédent p. 161. d'un Livre An-  
glois intitulé : *six conférences concer-  
nant l'Eucharistie*, sans savoir de qui il  
étoit. L'extrait que l'on en a donné  
étoit déjà imprimé, lors que l'on ap-  
prit que *M. de la Placette* en étoit l'Au-  
teur, & que l'ayant envoyé, avec le li-  
vre dont on vient de lire le titre, en An-  
gleterre à *M. Allix*, ce dernier les a-  
voit montrez à *M. Tenison*, Docteur en  
Theologie, qui avoit eu soin de les  
faire traduire en Anglois. Les *Confé-  
rences* étoient en François, & l'ouvra-  
ge, dont on va dire un mot, en Latin.  
Comme on a cru qu'il seroit plus utile  
de le publier en Anglois: on a cru aussi  
qu'il étoit nécessaire de l'abreger, de  
peur qu'un trop gros livre de Contro-  
verse n'épouvantât les Lecteurs.

L'une des objections, que les nou-  
veaux Controversistes de l'Eglise Ro-  
maine proposent avec le plus de con-

E 5

fiance

fiance, contre les Protestans; c'est que selon les principes de ces derniers, tout devient incertain dans la Religion, parce qu'elle dépend de l'examen de chaque particulier, qui est convaincu qu'il n'est point infallible; de sorte que sa foi n'est appuyée que sur un jugement qui peut se tromper. On a pu voir, dans le VI. Tome \* de cette Bibliothèque: de quelle sorte un savant Protestant Anglois a répondu à cette objection, & a montré que l'infailibilité de l'Eglise ne peut de rien servir, si l'on ne suppose que la raison ne trompe point les Catholiques, dans le jugement qu'ils en font; ce qui revient à la même chose que l'assurance, que les Protestans ont de la vérité de leur Religion. M. de La Placette a entrepris de traiter cette même matière, avec plus d'étendue, & de montrer ces trois choses: 1. Qu'il est faux que l'Eglise soit infallible, dans le sens que les Docteurs Catholiques Romains l'entendent: 2. Que supposé que l'Eglise soit infallible en elle-même, son infailibilité est de telle nature, qu'elle est embarrassée de difficultez insurmontables, & ne peut donner aucune certitude: 3. Que la création de des Protestans est appuyée sur un

fon-

*Et Historique de l'Année. 1688. 169*

„fondement beaucoup plus ferme, &  
„qu'ils ne croient rien qui ne soit veri-  
„table en soi-même, & dont la verité  
„ne leur puisse être connuë avec certi-  
„tude. Ces trois propositions peu-  
„vent faire le sujet d'un assez gros vo-  
„lume; & c'est ce qui a fait que l'Au-  
„teur n'a traité ici que la seconde, & a  
„remis à un autre temps de publier ce  
„qu'il a médité sur les deux autres.

Les Protestans n'ont pour regle de leur foi que l'Ecriture Sainte : mais les Catholiques joignent à l'Ecriture la Tradition, c'est à dire les decrets des Papes, les Constitutions des Conciles, le consentement des Pasteurs dans tous les siècles, & enfin la créance de l'Eglise Universelle. Afin que leur foi ne soit pas chancelante, il faut qu'ils soient pleinement assurez que cette regle est veritable; & que ce qu'ils croient y est conforme. Autrement, il n'est pas possible qu'ils s'assurent avec raison qu'ils sont dans le chemin du salut. M. de la Placette emploie les xxvii. Chapitres de cet ouvrage à montrer, qu'il n'y a rien de plus incertain que ces deux choses dans l'Eglise Romaine. Voici à peu pres à quoi se reduisent ses raisonnemens, car la brieveté que nous nous sommes proposée, à l'égard des livres de pure con-

E 6                      tro-

troverse, ne nous permet pas d'entrer ici dans le détail.

Les Catholiques Romains ne reçoivent l'Écriture Sainte, qu'à cause de la Tradition, & ne l'entendent que par rapport à cette même Tradition, d'où il s'ensuit qu'à moins qu'ils ne puissent s'assurer de cette dernière, l'Écriture ne leur peut de rien servir en cette occasion. Or on ne peut savoir seulement s'il y a une Tradition non-écrite, qui tire son origine de la révélation divine; car on ne peut s'en fier à la Tradition elle-même, & encore moins à l'Écriture, de laquelle on n'est point assuré sans la première. Mais supposé qu'il y a une Tradition qui vient de Dieu, comment la distinguer des autres? Supposé de plus qu'elle se trouve dans les Pères, il faut encore pour s'assurer qu'il s'agit d'un article de Foi, qu'ils enseignent tous cet article, & qu'ils déclarent que c'est un article de foi. Or il arrive rarement que tous les Pères s'accordent à enseigner une doctrine, au moins de celles qui sont contestées; & il est encore plus rare qu'ils enseignent tous, que ce qu'ils disent est un article nécessaire au salut.

La Foi des Catholiques ne peut-être fondée sur un jugement définitif de l'Eglise; premièrement, parce qu'il n'est

n'est pas évident que le jugement de l'Eglise soit conforme à la vérité ; & que cet article n'est pas de foi ; secondement, parce qu'il est incertain quels sont les décrets de l'Eglise, sur lesquels on peut appuier sa créance.

Outre cela on ne peut savoir où est cette partie de l'Eglise Universelle, en qui l'infailibilité réside... On ne peut savoir si c'est le Pape, ni supposé que ce soit lui ; 1. S'il a apporté tous les soins nécessaires pour faire un bon Décret, & gardé les formalitez requises en le publiant ; 2. S'il n'a point parlé contre sa conscience, ce qui est arrivé à plusieurs Papes ; 3. Si celui qui prend le titre de Pape, & que l'on croit être tel, l'est effectivement ; 4. S'il faut que les Décrets soient approuvez par un Concile. Si l'on met l'infailibilité dans les Conciles Ecumeniques, il faut s'assurer ; 1. S'il y en a jamais eu de tels, ce qui ne paroît point ; 2. Quels Conciles méritent ce titre ; 3. Lesquels ont agi canoniquement, car sans cela une Assemblée de tous les Ecclesiastiques du monde pourroit faire des décrets illégitimes.

Si l'on dit qu'il faut s'en tenir au consentement présent des Docteurs, il faut savoir, 1. quels Docteurs on entend ; 2. de quelle maniere on peut

con-

connoître leurs sentimens; 3. quelles doctrines ils croient être de foi; 4. si l'on peut s'en fier à leur consentement.

Sil'on s'avisait de dire, que par l'Eglise Universelle & infallible, il faut entendre non les Pasteurs confiderez comme Conducteurs de l'Eglise, mais généralement tous les Chrétiens, comme quelques-uns l'ont cru, on montre qu'il y a encore plus de difficulté dans cette supposition que dans les autres.

Ainsi de quelque côté que l'on se tourne, il se trouve tant de questions à décider, & si embarrassées, qu'on n'en sortirait jamais, si on entreprenoit de les examiner rigoureusement, comme il faudroit le faire, si on vouloit appuyer sa foi sur un fondement solide. L'Auteur le montre, non par de simples raisonnemens, mais par les témoignages d'un grand nombre de Theologiens de l'Eglise Romaine, par où l'on voit qu'en suivant les principes de cette Eglise il faudroit, selon toutes les lumieres que Dieu nous a données, venir à la fin que les Pyrroniens se propofoient; c'est de se mettre  
l'esprit

à Sextus Emp. Lib. I. c. 12. ἡ ἐν τοῖς  
αἰσὶ δόξαν ἀπεργάζεσθαι, καὶ ἐν τοῖς κατη-  
γορημαίοις μελεπάζεσθαι.

l'esprit en repos sur toutes ces opinions, en concevant une bonne fois qu'il n'est pas possible de savoir rien d'assuré sur tout cela, & au reste supporter patiemment les incommoditez inevitables, qui naissent de cette incertitude. Il n'y a en effet que trop de gens, qui sont dans cet Etat, qui ne croient rien, parce qu'encore qu'ils aient assez d'esprit pour voir qu'il n'y a aucune certitude dans les doctrines qu'on leur prêche, ils ne l'ont pas assez étendu, ni assez ferme, pour découvrir le chemin qui les peut conduire sûrement à la connoissance des veritez salutaires.

---

#### IV.

### VERSION NOUVELLE

*De quelques Livres de l'Ecriture  
Sainte.*

1. **JOSUE, LES JUGES & RUTH**  
*Traduits en François, avec des Explications tirées de S.S. Peres & des Auteurs Ecclesiastiques. Seconde Edition, sur la Copie de Paris. in 8. pagg. 677. 1688.*

**C**Es Traductions de *M. de Sacy* sont trop connues de tout le monde, pour s'arrêter à parler de la méthode qu'il a suivie. Mais on croit ne devoir pas omettre ici une chose, qu'il est important que le Public sache, c'est que ces Versions ne sont faites que sur la Vulgate, & nullement sur l'Hebreu, que l'Auteur ne semble pas avoir seulement regardé en divers endroits. Ce qu'il y a encore de particulier, c'est qu'il a traduit souvent la Vulgate mot pour mot, & retenu des Hebraïsmes, dont le sens est clair, & que l'on pouvoit traduire en François, par des phrases, dont le sens est entièrement le même. Au contraire en divers endroits obscurs, où les mots Hebreux, ni ceux de la Vulgate ne sont pas clairs; il s'est donné d'assez grandes libertez. Outre cela il y a des endroits où l'Auteur n'a pas même entendu le sens de la Vulgate, pour n'avoir pas bien fait la construction des mots de S. Jérôme, & pour n'avoir pas daigné jeter les yeux sur l'Hebreu. C'est ce qui fait que les Critiques disent qu'on trouve ici presque toutes les fautes de S. Jérôme, outre plusieurs que l'Auteur y a ajoutées; des Hebraïsmes très-durs, une Version gênée sans nécessité dans des passages clairs; & au

con-



## § Historique de l'Année 1688. 113

contraire une paraphrase assez hardie dans les endroits obscurs. Peut-être encore que l'on critiquera, dans les remarques de l'Auteur, des explications peu conformes au stile de l'Ecriture ; mais malgré tout cela ces Versions ne laisseroient pas de servir à ceux qui voudroient traduire la Bible en François ; bien qu'il puisse se trouver des personnes qui critiqueront le langage même de ce célèbre Traducteur. Quoi qu'il en soit ceux qui ont éprouvé la difficulté qu'il y a à traduire les Livres sacrez en François, lui pardonneront aisément, & loueront toujours la peine qu'il s'est donnée.

1. Mais afin qu'on ne croie pas que ce qu'on vient de dire n'est qu'une Critique en l'air, & que ceux, qui ont conçu beaucoup d'estime pour les Versions de M. de Sacy, ne se plaignent pas qu'on les décrie sans raison, voici quelques endroits qui se sont présentez d'abord en lisant le premier Chapitre de Josué. Il traduit ainsi le premier verset : *Après la mort de Moïse serviteur du Seigneur, le Seigneur parla à Josué fils de Nun Ministre de Moïse.* Il remarque dans les notes 1. que *Moïse est appelé serviteur du Seigneur ; parce qu'il l'avoit servi comme son Dieu avec une fidélité admirable, en rapportant*  
à son

à son saint culte toutes ses pensées &c. Mais en ce sens tous les gens de bien sont *serviteurs du Seigneur*, & Josué l'étoit aussi bien que Moïse. Ces termes marquent un emploi, ou une charge publique, que Josué n'avoit point eue pendant la vie de Moïse. L'ancien Testament donne ce titre particulièrement à Moïse, voyez Jos. XIV, 7. XXII, 4. 1 Par. VI, 59. à Josué après qu'il fut en charge, Jug. II, 8. à David Ps. CXXXI, 10. & à Nehemie, Nehem. I, 6. C'est ainsi que les Apôtres s'appelloient *Serviteurs de Jesus-Christ*, ce qui ne signifioit pas simplement qu'ils obéissoient à l'Evangile, mais que Jesus-Christ les avoit envoyez particulièrement pour le prêcher. 2. On remarque que Josué est appelé *le Ministre de Moïse* & non son *serviteur*, parce qu'il n'étoit son *Ministre* que par rapport au culte de Dieu, duquel ils étoient également *serviteurs*. Il est vrai qu'en parlant de Moïse il y a dans l'Hebreu le mot עבד *Ebed*, & que Josué est appelé משרת *Meschareth*. Mais la raison de cette difference est que le mot *Ebed*, lors qu'il est question d'un homme à qui quelcun sert, signifie seulement *Esclave*, ou *Sujet*, & que Josué n'étoit ni l'un, ni l'autre à l'égard de Moïse. Il étoit seulement  
son

son *Commis*, s'il est permis de parler ainsi, ὕπαρχος, comme traduisent les Septante, c'est à dire, qu'il agissoit sous l'autorité & par les ordres de Moïse, non simplement *par rapport au culte divin*, mais en toute sorte de choses, comme il paroît en ce que Moïse l'envoia pour être espion en Canaan. 3. On cite Estius qui a cru que ὕπαρχος signifie moins le *Ministre de Moïse*, que son *successeur dans sa dignité*. Il semble que l'Auteur se soit beaucoup servi du recueil du P. des Haies intitulé *Biblia Maxima* & du *Synopsis Criticorum*, parce qu'il cite souvent & ce dernier & les Auteurs contenus dans le premier. Mais il n'a pas toujours choisi les meilleures remarques, car assurément ὕπαρχος ne renferme point la signification de *successeur*, à moins qu'on ne le traduise *Coadjuteur*, comme fait M. de Sacy, & qu'on ne conclue de là que comme le *Coadjuteur* d'un Evêque lui succede ordinairement dans la charge, il en devoit être ainsi de Josué, à l'égard de Moïse.

2. On ne comprend pas bien pourquoi l'on a traduit quelquefois différemment les mêmes mots dans le Texte & dans les Notes, ni pourquoi on a mis dans les Notes la version la plus nette & la plus Française. Par exemple on traduit ainsi dans le Texte le 3 ver-

verset : *Je vous mettrai en possession de tous les lieux où aura posé la plante de vos pieds : & dans la Note par tout où vous aurez mis le pied.* Il est indubitable que ces derniers mots expriment parfaitement le sens de l'Original , & que l'on a gardé dans le texte sans nécessité un Hebraïsme , qui étant clair ne devoit pas être traduit mot pour mot.

3. Voici comme S. Jérôme a traduit le 5 verset : *Nullus poterit vobis resistere cunctis diebus vita tua &c.* c'est à dire *personne ne pourra vous résister , tant que tu vivras* , comme la simple lecture de l'Hebreu le fait voir. Cependant l'Auteur a joint *cunctis* avec *vobis* , & a traduit d'une manière assez dure , & tout à fait éloignée de la construction de l'Hebreu & du Latin : *Nul ne pourra vous résister &c. à mon peuple , tant que vous vivrez.* Il dit dans une petite note , qui est au dessous de la page , que les paroles Latines renferment le sens qu'il a exprimé. Si l'Auteur s'est embarrassé dans un endroit si aisé , comment peut-on espérer qu'il se tirera bien des passages difficiles ?

4. Voici encore une autre passage assez facile , où ne faisant pas attention à une manière de parler très-commune chez les Hebreux , il s'est un peu éloigné

éloigné du sens de l'original. C'est au verset 9 : *En quelque part que vous alliez*, dit l'Interprete, *le Seigneur votre Dieu sera avec vous*. Ici aller n'est pas se transporter d'un lieu à un autre, & *בְּכֹל* *Bechol* *ei*, *πάσα*, *in omnia*, ne signifie pas *en quelque part* : mais le véritable sens de ce passage est celui que *Mafius* a exprimé ainsi, dans sa Version : *quia adest tibi Dominus Deus tuus in quacunq; re versaberis*, *le Seigneur votre Dieu sera avec vous en tout ce que vous ferez*. Ceux qui en douteroient n'auroient qu'à recourir aux Concordances & aux Dictionnaires, outre que le tour de l'Hebreu le fait assez voir.

5. M. de Sacy traduit au verset 10. *Principibus populi*, *aux Princes du peuple*, mais il s'est trompé, car *Princeps* en Latin ne signifie pas proprement ce que nous appelons *Prince*, mais seulement *le principal*, *le plus considerable*, & ce n'a été que par corruption qu'il a signifié dans la basse Latinité un *Souverain*, ou un *Seigneur*. Il falloit donc traduire *les principaux du peuple*, si l'on vouloit s'en tenir au Latin de S. Jérôme. Mais il semble que *שׁוֹטְרִים* *Schostrim* signifie plutôt *des herauts*, ou *des Crieurs publics*, ou quelque autre semblable emploi, sur quoi l'on peut consulter *Mafius*. Mrs. de Port-Royal tra-  
dui-

duisent aussi dans le Nouveau Testament *principes sacerdotum* (ἀρχιερείς) *les Princes des Prêtres*, ce qui signifie en François *les Seigneurs*, ou *les Souverains des Prêtres*; au lieu que l'on fait que ce mot marque les principaux des familles sacerdotales, ou ceux qui avoient été grands Prêtres. On peut consulter là dessus *Grotius* sur Matt. II, 4. & *Hannond* sur Act. IV, 6.

On peut dire sans exaggeration, que ceux qui voudront examiner avec soin les Versions de M. de Sacy; qui ont paru jusqu'à présent, y trouveront un très-grand nombre de fautes, semblables à celles que l'on vient de remarquer. Il est vrai que les Approbateurs de ce volume disent que la version en est *très-littérale & très-fidèle*, & les notes *très-doctes & très-édifiantes*. Ceux qui trouvent beaucoup d'édification dans les allegories, pourront en effet trouver de la satisfaction dans ces ouvrages; mais après ce que l'on vient de remarquer, les Critiques diront sans doute que ce n'est pas ici où il faut chercher de la fidélité & de l'érudition.

2. *JOB traduit en François, avec une explication tirée des Saints Peres & des Auteurs Ecclesiastiques. Seconde Edition, à Brusselles 1688. pagg. 568. in 8.*

**V**Oici encore un autre Tome des Traductions de M. l'Abbé de Sacy, où les Critiques remarqueront d'abord les mêmes fautes que dans celui dont on vient de parler. Il est important d'en donner quelques exemples, comme on a fait à l'égard de l'autre, sans rechercher les endroits difficiles, mais les tirant du premier Chapitre.

1. Voici les premiers paroles : *il y avoit un homme en la terre de Hus.* Ceux qui ne savent que le François pourront se persuader que *Hus* étoit une Seigneurie, où Job demeueroit, car on n'appelle terre que les Seigneuries, & il seroit ridicule de dire *la terre de Hollande, la terre de France &c.* Pourquoi donc ne pas dire *dans le pais de Hus*, comme a fait la Version de Geneve ? C'est peut-être parce que S. Jérôme a dit *in terra Hus*, & non pas *in regione* ; mais ceux qui entendent un peu le Latin, & le style de S. Jérôme, savent que ces deux mots signifient la même chose.

2. Dans le même verset, S. Jérôme a

traduit, *erat vir ille simplex*. On n'a point manqué de traduire: *cet homme étoit simple*; mais quoi que nôtre mot François vienne du Latin, il ne signifie pas la même chose, & c'est ce que l'on peut remarquer dans une infinité d'autres mots semblables, qui ont changé de signification en passant d'une Langue dans un autre, comme on le peut voir par le sens que l'on vient de remarquer dans le mot de *terre*. Ainsi *tabula* en Latin signifie une planche, & *table* en François ce que l'on appelloit en Latin *mensa*. *Dependere* ne signifie pas *dépenser*, ni *lubricus*, *lubrique*, quoi qu'ils soit visible que ces deux mots François en tirent leur origine. De même *simplex* en cette occasion ne signifie pas *simple*, mais *sincere* & *de bonne foi*, & est opposé à *fourbe* & à *trompeur*. C'est en ce sens que Cicéron dit dans son second livre de *Finibus*: *Omnia vera diligimus, id est, fidelia, simplicia, constantia: tum vana, falsa, fallentia odimus*. C'est ce que signifie le mot Hébreu *Tham* que les Septante ont traduit *ἀληθινός* *sincere*, comme il l'ont tourné Gen. XXV, 27. *ἀπλως* *sans fard*, où S. Jérôme s'est aussi servi du mot de *simplex*. Il faut reconnoître à la vérité que M. de Sacy a vu que le mot de *simple* ne répond pas au mot Hébreu,



breu, mais il faut aussi remarquer qu'il ne l'a mis dans la note, qui est au dessous de la page, que sur la foi de *Vatable*, & que dans les notes qui sont après, où il explique le sens literal & spirituel, il cherche une emphase particulière dans le mot de *simple*, aussi bien que dans celui de *simplicité*. Chap. II, 9.

3. Il est dit que Job étoit *le plus grand des Orientaux*, vers. 3. sur quoi nôtre Auteur remarque que *les Orientaux passoient pour être très-riches*; mais il ne le prouve par aucun passage de l'Écriture, & en effet ni l'Idumée, ni l'Arabie pierreuse, où étoit le país de Hus (Gen. XXII, 21.) n'étoient des païs riches. Il auroit bien mieux fait de remarquer que *les Orientaux* ne sont point ici tous les peuples de l'Orient, ni même tous ceux qui sont à l'Orient de la Judée. Les Hébreux appelloient ainsi particulièrement les habitans de l'Arabie pierreuse. De là vient que l'on a nommé des peuples de l'Arabie *Saracens*, mot Arabe شرقي *Scherkion* qui sign. Orient, comme l'a remarqué *Pococke* dans ses notes sur *Abulfatai*. Voyez *Cassius* sur Matt. II, 1.

4. Pour entendre bien une Versi où l'on a gardé plusieurs maniere parler de l'Original, il faut po

entendre l'Original même, comme on le peut remarquer dans toutes les Versions un peu trop littérales. La plupart de celles de l'Écriture Sainte sont de cette sorte, & c'est ce qui fait qu'il est impossible de les bien entendre, sans savoir l'Hebreu. Cela paroît par le verset 4. que S. Jérôme a traduit : *Et ibant filii ejus & faciebant convivium per domos* &c. L'Auteur, joignant le mot *ibant* aux deux derniers, a traduit : *ses enfans alloient les uns chez les autres, & se traitoient* &c. Mais encore que ce soit-là le sens en général, ce n'est point celui de la phrase Hebraïque, *ils alloient & faisoient*, qui marque simplement qu'ils avoient accoutumé de se traiter entre eux. Voyez. Esai. II, 3:

Il en est de même du verset 8, où S. Jérôme a traduit l'Hebreu mot pour mot : *Namquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra hominis simplex* &c. Le tour de cette Phrase est dur, aussi l'Auteur l'a un peu changée en traduisant ainsi : *n'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme simple* &c. Mais ce changement diminue beaucoup la force de l'expression, qu'il falloit traduire de la sorte : *N'as-tu pas remarqué qu'il n'y a personne*

*dans*

*dans ce pais, qui soit comme nous : serviteur Job, homme sincere, droit, craignant Dieu, & s'éloignant du mal?*

6. M. de Sacy traduit le verset 9. en ces termes : *Est-ce en vain que Job craint Dieu?* Il est vrai que *frustra* signifie *en vain* : mais en cette occasion il auroit mieux vallu traduire *gratuitement* ; ce qui est la propre signification du mot Hebreu *חנם* *Chinam*, que les Septante ont fort bien rendu *dupràs*, *pour rien*.

7. Il y a mot pour mot dans l'Hebreu au verset 13. *comedentes & bibentes vinum*, ce qui signifie *être en festin*. Pourquoi donc traduire *mangeant & buvant*, & non pas, *ils étoient en festin, dans la maison*? On n'en voit aucune raison si ce n'est une regle, qu'on s'est faite sans nécessité, de rendre S. Jérôme mot pour mot, & sans se mettre en peine de chercher dans nôtre Langue, des manieres de parler, qui répondent à celles des Hebreux. C'est en user de même qu'un Ecolier, qui apprendroit le Latin, à qui on auroit donné à traduire le texte de M. de Sacy, & qui traduiroit ce verset ainsi : *Filiis autem & filiabus Job comedentibus unâ die & bibentibus &c.* Or les fils & les filles de Job mangeant un jour & buvant.

5. On peut remarquer encore quel-

que chose de semblable dans le verset dix-septième : *Chaldaei fecerunt tres turmas, & invaserunt Camelos & tulerunt eos &c.* Les Chaldéens, dit M. de Sacy, se sont divisez en trois bandes, ils se sont jettez sur vos chameaux, & les ont enlevez. Un autre auroit traduit : *Les Chaldéens, divisez en trois bandes, se sont jettez sur vos chameaux & les ont enlevez.* „ L'Auteur remarque, „ que dans les notes que les Chaldéens „ habitant vers l'Arabie, que l'on nomme „ déserte, ils étoient par conséquent „ éloignez du pays de Hus, & „ n'y pouvoient faire de courses qu'é- „ tant à cheval, d'où vient que les „ Septante, au lieu du nom de Chaldéens y mettent celui de chevaux ou de cavaliers. Mais si l'on place le pays de Hus dans l'Arabie pierreuse proche de l'Euphrate, comme il y a toutes les apparences du monde qu'il le doit être, les Chaldéens n'en feront pas si loin, & l'on aura plus de penchant à croire avec Cappel que les septante ont lu פָּרָשִׁים *Pharaschim* qui signifie cavaliers, pour כַּשְׁדִּים *Chasdim*, en transposant une lettre, & en confondant deux qui se ressemblent, parce que cette version est d'ailleurs pleine de semblables équivoques.

9. On

: • *Vid. Spanhem. Hist. Jobi.*

9. On a vu que l'Auteur s'est trop attaché à traduire mot pour mot la Vulgate, mais dans le verset 20, il a trouvé à propos d'y en ajouter un. Il y a *corruens in terram adoravit*. L'Auteur a traduit : *il se jett'a par terre & a-dora*. D I E U. Mais le mot Hébreu ne signifie simplement que se courber contre terre, soit que soit pour témoigner du respect à Dieu ou aux hommes, ou pour quelque autre chose. Aussi Job ne pouvoit dire ce qu'il dit dans le verset suivant, qu'en regardant contre terre : *je suis sorti nud du ventre de ma mère, & je retournerai là nud*, c'est à dire, dans la terre qu'il regardoit.

10. Il est vrai qu'il y a bien plus d'endroits où l'on traduit mot pour mot la Vulgate, qu'il n'y en a où l'on prene quelque liberté. En voici encore un exemple. Il y a au verset 22. dans les septante & dans la Vulgate *non peccavit labijs suis*, ce qui se trouve aussi dans l'Hébreu, Ch. II, 10. C'est une manière de parler des Hébreux, qui signifie manifestement que Job ne pecha point en ce qu'il dit; il n'y a point ici d'opposition entre les levres & le cœur, comme l'Auteur de la nouvelle Version l'a cru. Mais cela marque que dans la suite Job ne témoigna pas une si grande patience, quoi que le senti-

ment qu'il soutenoit contre ses amis fut véritable. M. de Sacy auroit peut-être bien fait de remarquer, dans sa Préface, que Dieu ne témoigne approuver autre chose que cette Thèse, *que les gens de bien sont très-souvent affligés, pour des raisons que l'on ne fait pas toujours.* Job fit paroître sans doute une très-grande patience, mais il n'est dit nulle part qu'elle fût parfaite, & que Dieu ait approuvé tout ce qu'il dit. Cette pensée paroîtroit bien plus naturelle & plus conforme aux discours de Job, que de dire que ces paroles : *que la jour auquel je suis né perisse &c.* ne marquent aucune impatience, & „ ne tendent à „ autre chose qu'à exprimer, d'une manière exagérative, & en quelque sorte hyperbolique, l'extrême misère, „ où il se voioit réduit, afin qu'on fût „ convaincu & de l'excessive malice du „ Demon, & de la toute-puissance de „ Dieu qui le soutenoit. Il est vrai que quelques Peres ont parlé ainsi, mais on fait aussi que la plupart des Peres ne s'étoient point appliquez à la Critique, & que l'on n'est point obligé de se crever les yeux pour ne voir pas ce que l'esprit des allegories les empêchoit de voir. On s'est plaint plus d'une fois des Interpretations allegoriques ; qui ti-  
rent, comme l'on dit, *quidlibet ex quo-*  
*libet;*

**§ Historique de l'Année 1688. 127**  
*libet*, & qui font dire à l'Ecriture tout  
ce que l'on veut. Si c'étoit là la veri-  
table maniere d'interpreter l'Ecriture,  
on auroit sans doute raison de dire  
qu'elle est obscure, & qu'on ne peut  
rien prouver par les paroles, dont les  
Allegoristes font ce qu'il leur plaît:  
mais ceux qui se sont appliquez serien-  
sement à l'étude des livres sacrez sa-  
vent qu'on en peut tirer mille excellens  
usages, sans forcer les paroles, & sans  
les tourner en allegories. Il seroit bien  
à souhaiter que l'on ne voulût pas re-  
plonger nôtre siècle dans des principes  
si peu conformes au bon sens, seule-  
ment parce que quelques anciens les  
ont suivis.

---

V.

V. C. JOHANNIS PEARSONII  
S. T. P. Cestriensis nuper Episcopi  
Opera Posthuma, Chronologica &c. Vi-  
delicet; De serie & successione primorum  
Romæ Episcoporum Dissertationes duæ.  
Quibus præfiguntur Annales Paulini  
& Lectiones in Acta Apostolorum.  
Singula prælo tradidit, edenda cura-  
vit, & Dissertationis novis Additio-  
nibus auxit H. DODWELLUS A.  
M. Dubliniensis, cujus etiam accessit

*De eadem Successione, usque ad Annales Cl. Cestriensis Cyprianicos, Dissertatio singularis.* Lond. 1688. in 4. pagg. 619.

**I**L y a environ deux ans, que *Joan Pearson*, Evêque de Chester en Angleterre, est mort. Il a publié pendant sa vie quelques Ouvrages, par lesquels il paroît qu'il avoit joint à l'étude de l'Histoire Ecclesiastique, une grande connoissance des Langues & des Antiquitez Payennes. C'est ce qu'on peut voir par son livre intitulé *Proindicta Epistolarum S. Ignatii*, imprimé à Cambridge en 1672. in 4. où il défend les Epîtres de S. Ignace contre *Blondel*, & les autres Auteurs Réformez, qui ont soutenu qu'elles étoient supposées. On reconnoitra encore la même chose par ses *Prolegomenes* sur les Ouvrages de *Hierocles*, publiez à Londres en 1673. in 8; par son célèbre Commentaire Anglois sur le Symbole des Apôtres, dont on a fait une cinquième Edition à Londres 1683. in fol. & par ses *Annales de la vie de S. Cyprien*, in fol. en 1682. On s'attendoit qu'après sa mort on trouveroit un grand nombre d'Ouvrages, qui, quoi que peut-être imparfaits, pourroient être utiles au public: mais on ne voit pas que ceux qui



publient les pieces, dont on vient de lire des titres, en promettent d'autres. Cependant *Merri Casaubon* nous apprend dans ses notes sur Hierocles, que M. Pearson avoit long-temps travaillé sur *Hesychius* & sur *Suidas*, qu'il eseroit de donner au public, en meilleur état que nous ne les avons. Si ce qu'il avoit écrit sur ces Auteurs, étoit encore parmi les papiers qu'il a laissez, on auroit bien de l'obligation à ceux qui les ont s'il les faisoient imprimer, parce que quand il n'y auroit des Eclaircissements que sur une partie d'*Hesychius* & de *Suidas*, ils ne laisseroient pas d'être tres-utiles.

I. Pour venir aux Ouvrages contenus dans ce volume, il y a premierement une vie de S. Paul réduite en ordre Chronologique, où l'on trouve des explications de plusieurs endroits des Actes & des Epîtres de S. Paul. Il est vrai que l'Auteur ne dit pas toujours les raisons qu'il a eues de rapporter quelques événemens à certaines années, comme à la p. 5. où il dit que la plupart des Auteurs Catholiques Romains disent que S. Pierre fut mis en prison par *Herode* l'an xlv. de nôtre Seigneur, au lieu que M. Pearson le rapporte à l'an xlv. Il dit simple-

F 5. . . . . ment

ment qu'il en faut traiter plus au long, sans le faire en cet endroit, où il se contente d'en rendre deux raisons assez obscures. Il semble qu'il ait eu dessein de traiter de cette matière, en quelque ouvrage à part. Dans celui-ci il joint à l'Histoire des Actes celle de ce qui est arrivé dans le même temps parmi les Juifs, ou qui a quelque rapport à l'Histoire Judaïque. On voit par là quel étoit l'état de la Judée en ce temps-là, & l'on comprend bien mieux la liaison des événemens, & la raison de diverses circonstances marquées en passant, dans l'Histoire des Actes. M. Pearson commence à l'année xxxiv. de Jesus-Christ & la xx. de Tibere, à laquelle il rapporte la persécution, dans laquelle S. Etienne fut lapidé, & finit à l'an lxxv. de Jesus-Christ, & le xiv. de Neron. Il croit que ce fut cette dernière année de l'Empire de cet Prince, que S. Pierre & S. Paul souffrirent le Martyre, le 22 de Février, & qu'ils furent condamnez pendant l'absence de Neron, par ceux à qui il avoit remis le gouvernement de Rome. L'Auteur cite S. Clément, pour prouver cette dernière circonstance, mais il ne rapporte pas ses termes, ni l'endroit. Ils se trouvent dans la 1. Eptre aux Corinthiens §. v. où il est dit de S. Paul :

*qu'ayant*

*Et Historique de l'Année 1638. 131*

qu'ayant rendu témoignage devant les Gouverneurs (*ἐπὶ τοῖς ἡγεμῶσι*) il sortit du monde. *Patricius Junius* a traduit *sub Imperatoribus*, & l'Evêque d'Oxford n'a point corrigé cette faute. Il n'y a point d'apparence que le mot *ἡγεμῶσι* rectores signifie le seul Neron; & n'y ayant eu qu'un Empereur alors, on ne pouvoit pas dire que S. Paul avoit souffert sous les Empereurs.

II. APRES les Annales de la Vie de S. Paul, on trouve cinq Leçons sur les Actes des Apôtres, qui contiennent un commentaire fort court sur les *VI* premiers Chapitres de ce Livre & sur la moitié du *IX*; & qui finissent par le voyage que S. Paul fit en Arabie après sa conversion, l'année *xxxv.* de Notre Seigneur, & la *xxv.* de Tibère. L'Auteur fit ces Leçons étant Professeur en Theologie à Cambridge en 1672. Il ne semble pas les avoir retouchées depuis; parce qu'il y reste encore diverses lacunes; & qu'en plusieurs endroits il indique plutôt les matières, & les sentiments qui lui paroissent les plus vrai-semblables; qu'il ne les traite d'une manière à convaincre ceux qui ne seroient pas de son opinion. Il semble aussi s'être proposé de pousser ce dessein plus loin, puis qu'il

F 6

pro

promet de traiter de l'Herésie des *Simonien*s plus au long, lorsque l'occasion s'en présenteroit.

1. Quoi que ces Leçons soient fort courtes il ne laisse pas d'y avoir quelques digressions, touchant l'Histoire Ecclesiastique, assez remarquables. Il réfute, par exemple, les conséquences que *Baronius* tire de ce que l'on mettoit les malades au soleil, dans les rues où S. Pierre devoit passer, afin qu'au moins son ombre les couvrit quand il passeroit, ce qui suffisoit pour leur rendre la santé. „ *Baronius* remarque que l'ombre de S. Pierre n'étoit „ autre chose qu'une image de son „ corps, & que comme les ombres ont „ été l'occasion qui a fait inventer la „ peinture, on peut reconnoître par là „ que Dieu a approuvé par les miracles le service des images, depuis les „ commencemens de l'Eglise. Il prétend aussi que cette ombre de S. Pierre, qui avoit autant de vertu que son „ corps, étoit un type des Evêques de „ Rome, qui sont comme des ombres de „ cet Apôtre, & qui ont reçu de Dieu „ le même pouvoir que celui, dont ils „ sont les ombres. „ Comme il ne faut qu'avoir un peu de sens commun, pour voir que ce ne sont-là que des pensées „

pro-

**Histoire de l'Année 1688: 133:**

propres à la déclamation, M. Pearson se contente de les rapporter, & de remarquer que Baronius se sert de deux moyens principalement, pour faire accroire au monde que les sentimens de son Eglise sont aussi anciens que les Apôtres. Le premier est de citer comme authentiques des piéces visiblement supposées, comme sont les *Constitutions Apostoliques*, les *Recognitions* attribuées à *S. Clement*, les livres de *Dionys l'Arcopagite*, & les *Epîtres* attribuées aux premiers Papes. Mais tous les dogmes de l'Eglise Romaine ne se trouvant pas même dans ces livres supposés, parce qu'il y en a plusieurs qui ont été inventez depuis, Baronius tâche d'en tirer quelques-uns de l'Ecriture même. Le malheur est qu'il n'est pas fort heureux en cela, témoin ce que l'on vient d'en rapporter, touchant l'ombre de *S. Pierre*.

2. A cette occasion, M. Pearson remarque que la plus grande utilité, que l'on puisse tirer de l'Histoire Ecclesiastique, est que l'on y trouve la véritable origine de chaque opinion, non seulement à l'égard des Heresies & des Schismes, mais encore à l'égard des dogmes, & des rites établis dans l'Eglise. Ainsi il remarque que *S. Philippe*

F 7

hippe Diacre aiant converti les Samaritains, & les aiant même baptizez, ne pût leur conferer le don du S. Esprit, en leur imposant les mains. Il fallut que deux Apôtres allassent à Samarie pour cela. C'est de cette cérémonie qu'est née celle de la Confirmation, qui ne peut être administrée que par les Evêques. S. Cyprien dit dans son Epist. LXXIII. à Fabajan en parlant de ces Samaritains: Que l'on observoit encore cette coutume en Afrique, & que ceux qui avoient été baptizez étoient présentez aux Evêques, afin qu'ils reçussent le S. Esprit, par les prières des Evêques, & en recevant d'eux l'imposition des mains, & qu'ils fussent entierement admis dans l'Eglise par le signe du Seigneur: *Quod nunc quoque apud nos geritur, ut qui in Ecclesia baptizantur Præpositis Ecclesie offerantur, & signaculo Dominico consummentur.* M. Pearson étoit que d'abord après le temps des Apôtres l'on joignoit le Chrême à l'imposition des mains, en sorte que l'on appelloit cette cérémonie tantôt du nom de Chrême, & tantôt de celui d'Imposition des mains. Il est arrivé de là que les Grecs moins attachés à cette dernière qu'au Chrême, quoi qu'on n'en trouve rien dans l'Ecriture, se sont en-

fin

fin servis de la seule onction, & ont réservé le pouvoir de la composer aux Archevêques & aux Patriarches, quoi qu'ils permettent aux Evêques & aux Prêtres de l'administrer. Les Latins au contraire ont bien permis aux Prêtres d'oindre le front dans le Baptême, mais il n'y a eu que les Evêques qui aient eu le droit d'imposer les mains. Mais quoi qu'il y ait eu quelque variété dans la pratique, à l'égard du Chrême, toutes les Eglises ont cru que les Evêques devoient avoir plus de part que les Prêtres dans cette cérémonie; & l'Eglise Anglicane, qui n'en a retenu que la seule imposition des mains, donne aux Evêques seuls le pouvoir de l'administrer. Tout ce qu'on pourroit demander de ceux qui défendent la Confirmation, c'est qu'ils fissent voir qu'ils ont promesse du ciel, que le S. Esprit descendra sur ceux qu'ils confirment, comme les Apôtres avoient promesse que le S. Esprit seroit donné à ceux à qui ils administroient l'imposition des mains. Car enfin on ne voit pas que les Confirmés fassent des miracles, ni qu'ils soient d'une sainteté de vie plus grande que ceux qui ne le sont pas.

3. Nôtre Auteur \* fait encore une remar

remarque assez curieuse sur les *Actes de Pilate*. On avoit accoutumé à Rome de tenir des Actes du Senat, & des Journaux des résolutions du Peuple Romain. Les Gouverneurs des Provinces, & les Intendans en faisoient autant dans leurs Gouvernemens, & lors qu'il y étoit arrivé quelque chose de conséquence, ils en avertissoient l'Empereur. C'est ainsi que les Anciens assurent que Ponce Pilate fit tenir des Registres de son administration, & écrivit à Tibere une Lettre, où il lui rendoit conte des miracles que Jesus-Christ avoit faits dans la Judée. *Justin Martyr* parle de ces Actes, dans une Apologie adressée à un Empereur: *Vous pouvez apprendre, dit-il; que ces choses sont véritablement arrivées, par les Actes qui ont été faits sous Pilate. C'est de ces Actes, ou d'une Lettre, dont Tertullien parle dans son Apologetique; Pilate, dit-il, étant alors convaincu en sa conscience du Christianisme, fit savoir à Tibere tout ce qui regarde Jesus-Christ: „ Ea omnia super Christo Pilatus, & ipse jam, pro sua conscientia, Christianus; Cæsari tunc Tiberio nuntiavit. Eusebe* assure aussi la même chose, & dit particulièrement

que  
*a. Voiez Euseb. Hist. Eccl. Lib. 2. c. 2.  
 b. Ap. c. 21. c. Lib. II. c. 2.*



que Pilate rendit témoignage à la résurrection de Jesus-Christ. *Hegeſippe*, Auteur, ſelon M. Pearson, du quatrième ou du cinquième ſiècle, produit la Lettre de Pilate, mais elle eſt manifeſtement ſuppoſée. Si ce faux Hegeſippe eſt un ouvrage de S. Ambroïſe, comme divers Savans <sup>a</sup> l'ont cru, ce grand Saint n'aura pas pris toutes les précautions neceſſaires pour n'avancer rien que de conſtant, comme c'étoit aſſez la coutume de ce temps-là, où les fraudes pieuſes n'étoient pas ſi fort diffamées, qu'elles le ſont aujourd'hui. Les prétendus Actes de Pilate avoient été compoſez dans le même eſprit, par des Chrétiens peu ſages, ou plutôt par des Héretiques qui ſ'en ſervotent pour parvenir à leurs fins, comme faiſoient les *Quarto-décimans*, ſur quoi l'on peut conſulter S. Euphrane dans la L. Héreſie. Cet Auteur témoigne que de ſon temps les Exemplaires de ces Actes n'étoient pas conformes les uns aux autres. Outre ceux qui avoient été faits par des Chrétiens, les Païens en avoient compoſé d'autres, pleins d'impoſtures contre Jesus-Christ. Maximin, ſelon le rapport d'*Euſèbe* <sup>b</sup> avoit ordonné qu'on les

<sup>a</sup> Voyez Gronov. *Obſerv. Eccleſ.* cap. 1.

<sup>b</sup> Lib. LX. c. 5.

les publiât par tout, dans les villes & à la campagne, & que les Maîtres d'Ecole les fissent apprendre par cœur aux enfans. Mais les Chrétiens en firent voir la fausseté, quoi que l'argument, dont Eusebe se sert pour cela, ne soit pas concluant, selon notre Auteur. Il croit qu'il y a eu en effet des Actes de Pilate, faits par les ordres de cet Intendant, & envoyez à Tibere; mais que les Hérétiques & les Païens y changerent en suite ce qu'il leur plut, selon que leurs intérêts le demandoient.

4. Tertullien, témoigne dans son Apologetique, que Tibere, du temps duquel les Chrétiens entrèrent dans le monde, aiant su ce qui c'étoit passé dans la Palestine, par où la divinité de Jesus paroissoit, en fit rapport au Senat, en marquant qu'il étoit d'avis qu'on le mit au rang des Dieux. Mais le Senat le refusa, parce que Tibere n'avoit pas voulu qu'on l'y mit lui-même. *Tiberius, ejus tempore nomen Christianum in saculum intravit, annuntiata sibi ex Syria Palestina, quæ illic veritatem istius Divinitatis revolarant, detulit ad Senatum cum prærogativa suffragii sui. Senatus, quia non in se probave-*

rat,

*n. Lib. I. c. 9. b. Ap. c. V.*

*rat, respuit. Eusebe a tiré cette circonstance de Tertullien, & a été suivi par plusieurs autres. Il dit que l'on avoit traduit en Grec l'Apologetique de Tertullien, & que c'est de cette version qu'il s'est servi. Mais comme Tertullien n'avoit pas le talent de s'exprimer toujours fort clairement, l'interprete Grec n'y a rien entendu, & après avoir pris beaucoup de liberté dans la version, n'a fait de ce passage qu'un put Galimathias. Car voici comme il traduit la fin: Tibere ayant pris ces sentimens de Palestine, où ils avoient commencé, en fit part au Senat, lui marquant qu'il les approuvoit. Mais le Senat ne les ayant pas approuvé lui-même, rejetta la proposition. M. le Fevre de Saumur, qui ne croioit pas aisément les Legendes, a entrepris dans une de ses Lettres <sup>a</sup> de faire voir que ce que rapporte Tertullien n'est qu'une pure fable. Nôtre Auteur entreprend au contraire <sup>b</sup> de montrer la foiblesse de ses raisons. 1. M. le Fevre dit que Tertullien ne pouvoit avoir pris cette histoire que dans les Actes de Pilate, qui étoient supposés. Mais nôtre Evêque répond que Tertullien racontant une chose qui s'étoit passée dans le Senat & à Rome, ne pouvoit pas l'avoir tirée*

des Actes de Pilate, qui ne contenoient que des choses arrivées en Palestine, mais seulement des Journaux du Senat; quoi qu'à la verité on ne le puisse pas prouver, comme on ne peut pas non plus le nier absolument. 2. Tibere avoit trop peu de Religion, selon M. le Fevre, pour proposer au Senat une chose, dont il se soucioit très-peu, comme celle-là. Nôtre Auteur remarque au contraire, qu'au rapport de Suétone, Tibere proposoit tout au Senat, les choses de peu de consequence, comme les plus importantes. 3. Quelle apparence, dit M. le Fevre, que le Senat eût osé rejeter une proposition que Tibere auroit approuvée? On répond que Tibere étoit si dissimulé, que quoi qu'il fit lui-même une proposition, & qu'il l'appuiât de son suffrage, le Senat ne pouvoit pas connoître son veritable sentiment. Suétone assure même qu'on fit des decrets dans le Senat contraires à ce que cet Empereur souhaitoit, sans qu'il s'en plaignit. Et en cette occasion, c'étoit par une flatterie très-fine qu'on refusoit de faire ce qu'il témoignoit desirer. Le Senat lui avoit voulu faire bâtir des Temples, & y établir des Sacrificateurs, mais Tibere l'avoit défendu, & n'avoit pas même d'abord voulu permet-

tre qu'on lui dressât des statues, sans son consentement ; enfin il y consentit à condition seulement que les statues ne serviroient que d'ornement, & ne seroient point rangées parmi celles des Dieux. Ainsi Tibere aiant refusé d'être mis lui-même dans leur rang, c'étoit lui faire sa cour que de refuser d'y mettre qui que ce soit, quoi qu'il parût le souhaiter. 4. C'est sans fondement que M. le Fevre dit que Jesus-Christ fut inconnu à Rome, pendant la vie de Tibere, parce que ce ne fut que sous l'empire de Claude, que l'on donna à Antioche le nom de *Chrétiens* aux disciples de Jesus-Christ. Il ne s'agit pas du nom des *Chrétiens*, mais de leur Maître & de ses miracles, qui avoient trop fait de bruit dans la Judée, pour être inconnus à Pilate, & pour n'en rien écrire à l'Empereur. 5. Enfin M. le Fevre dit que Tertullien ne faisoit pas un assez bon choix des Auteurs sur qui il s'appuioit, ce qu'il prouve parce que Tertullien, dans son troisième livre contre *Marcion*, dit qu'on avoit vu en Judée dans l'air une ville semblable à la céleste Jerusalem, telle que S. Jean la décrit dans l'Apocalypse ; ce que cet Auteur assure *Ethnicis quoque testibus*, sur le témoignage des Païens même. M. le Fevre croit que Tertullien cite

ici

ici quelques Auteurs Paiens ; on lui réplique qu'il ne s'agit là d'aucun Auteur, mais seulement du rapport de quelques Soldats Paiens, qui l'avoient dit en Afrique.

On ne peut pas nier que les raisons de M. le Fevre n'aient été assez bien réfutées par nôtre Auteur, mais il auroit été à souhaiter qu'il eût fait encore un petit commentaire sur les paroles suivantes de Tertullien, où cet Auteur dit : *Cæsar in sententia permansit, comminatus periculum accusatoribus Christianorum.* „ L'Empereur demeura dans „ son sentiment, & menaça de punir „ ceux qui accuseroient les Chrétiens. On demandera là dessus, d'où vient qu'il ne fit pas bâtir des Temples à Jesus-Christ, si malgré le Senat il croioit qu'il le falloit mettre dans le nombre des Dieux de l'Etat ? Et d'où vient encore que ni Tacite, ni Dion, ni Suétone ne font aucune mention de ces sentimens de Tibere, qui étoient assez remarquables pour en dire un mot ? Outre cela on vante beaucoup Tertullien, quoi que tout ceux qui lisent quelques pages de ses écrits ne puissent douter que ce ne fut un pur Déclamateur sans jugement, & peut-être sans sincérité, « témoin ce qu'il reproche  
aux

aux Romains qu'ils adoroient *Simon le Magicien* ; & lui donnoient le titre de *Saint*, au lieu que l'on sait que c'étoit une ancienne Divinité Romaine ; à qui on avoit érigé des autels plusieurs siècles avant que *Simon le Magicien* vint au monde. Voiez *Bibliot. Universelle*. T. VI. p. 24.

III. ON trouve, dans la suite de ce Volume, deux Dissertations concernant l'ordre & la succession des premiers Evêques de Rome. Dans la première on traite de l'Origine & de l'utilité de ces recherches ; & de l'incertitude qu'il y a dans la Chronologie de l'ordination & de la mort de chacun de ces Evêques. \* A l'égard des années des Empereurs & des Consuls, comme elles sont connues d'ailleurs, on a peu besoin des Auteurs Chrétiens pour les savoir, mais il n'y avoit qu'eux qui nous pussent apprendre les années des Evêques de Rome, & celles des événemens qui regardent les Chrétiens. Cependant ils ne marquent que très-rarement les années des Empereurs auxquelles ils sont arrivez, & presque jamais celles des Pontifes, qu'ils ne joignent pas non plus aux Empereurs dont ils parlent. Ainsi il est impossible de savoir parfaitement sous quel Evêque

vêque de Rome diverses choses, que l'on trouve dans les Anciens, ont été faites. Les Chronologistes Catholiques & Protestans ont désespéré de pouvoir remédier à cela ; ils n'ont pas même essayé de rétablir la Chronologie des premiers Evêques de Rome, & l'ont rapportée très-confusément comme ils l'ont trouvée dans les Auteurs des derniers siècles, qui avoient écrit avant eux, sans examiner si l'on s'y pouvoit fier, ou non. Il n'y a eu que le seul *P. Heinschennius* Jésuite, qui se soit efforcé de l'éclaircir dans une Dissertation, qu'il a mise au devant des anciens Catalogues des Evêques de Rome, sur les *Actes des Saints du Mois d'Avril*. Mais quelque peine que ce savant Jésuite y ait prise, on croit qu'il s'est trop opiniâtré à défendre ces Catalogues, & qu'il ne les a pu souvent concilier les uns avec les autres, que d'une manière très-dure, de sorte que l'Auteur qui avoit entrepris depuis long-temps cet endroit de la Chronologie Ecclesiastique n'a pas cru devoir quitter son dessein. On ne peut pas se fier au *Pontifical*, ni au *Martyrologe Romain*, qui a été composé après le *Pontifical*, à l'égard du jour de la mort de chaque Evêque, de sorte que le *P. Heinschennius* tâche en vain après *Blondel* de seti-

rer



*Es Historique de l'Année 1688. 145*  
rer d'affaire par le moyen de ces livres.

Nôtre Auteur se propose donc de suivre une autre méthode, & afin qu'on ne le trouve pas étrange, il s'attache à montrer l'incertitude des anciens Catalogues des Evêques de Rome. L'un est celui des Grecs & l'autre celui des Latins, que l'on soutient être également pleins de fautes à l'égard des premiers siècles. Celui des Grecs, contient la liste des Evêques des quatre principaux sieges, Rome, *Alexandrie*, *Antioche* & *Jerusalem*. On fait voir qu'il ne renferme rien de certain touchant les temps de l'ordination & de la mort des Evêques de *Jerusalem*; qu'Eusebe avoit Liv. I V. c. 5. qu'il n'arien trouvé par écrit touchant la Chronologie des premiers Evêques de cette ville; & que s'il en a assuré quelque chose, ce n'est que par simple conjecture. Cependant *M. de Valois* sur le Ch. 12. du Liv. V. dit „ que les E.

Tome IX.

G

„ d'Eu-

a Cap. II.

„ d'Eusebe, sur lequel il fait cette re-  
 „ marque, qu'il avoit lu avec applica-  
 „ tion ces livres, & en avoit dressé les  
 „ listes des Evêques des principaux  
 „ sieges. Mais on fait voir qu'Eusebe  
 n'a rien dit de semblable, si ce n'est  
 dans la version de M. de Valois, dont  
 on remarque quelques fautes conside-  
 rables sur cette matiere. M. Pearson  
 avoit commencé à découvrir quelques  
 bevuës d'Eusebe dans son Catalogue  
 des Evêques d'Antioche, mais il est  
 demeuré en cet endroit une lacune.  
 M. Dodwel a pris occasion de là de  
 montrer, contre le sentiment de l'Au-  
 teur, que *Theophile* qui a écrit à *Autolyque*,  
 n'est pas celui qui est le sixième,  
 dans le Catalogue des Evêques  
 d'Antioche.

On remarque bien que les Peres du  
 second, du troisieme, du quatrieme &  
 du cinquieme siecle opposent la succes-  
 sion des Evêques, depuis les Apôtres  
 jusqu'à eux, aux Hérétiques de leurs  
 temps, qui prétendoient être seuls la  
 véritable Eglise: mais on ne voit pas  
 qu'ils fassent autre chose que rapporter  
 les noms des Evêques des Eglises Apo-  
 stoliques. Ils ne disent pas un mot du  
 temps auquel ils ont été installez, ni  
 de celui auquel ils sont morts. Eu-  
 sebe

sebe. \* même ne marque le temps de la mort de *Polycarpe*, que parce que l'Eglise de ce saint homme avoit publié son martyre. Parmi les Martyrs qui avoient souffert dans le Palestine, du temps de Diocletien, à peine y avoit-il un Evêque, & l'on fait que dans de florissantes Eglises, comme celle de Carthage, on n'avoit vu, pendant quelques siècles, aucun Evêque souffrir le martyre. Si l'on en croit le *Martyrologe Romain*, les *Bréviaires*, & le *Pontifical*; tous les Evêques de Rome jusqu'à *Telesphore*, qui a vécu sur le commencement de second siècle, ont été Martyrs. Mais les plus anciens Auteurs disent que ce *Telesphore* a été le premier Evêque de Rome, qui ait souffert la mort pour l'Evangile, & qu'il n'y a eu aucun Martyr entre lui & *Pontien*. qui a vécu au siècle suivant. Outre cela les anciens Manuscrits des livres que l'on vient de citer ne s'accordent pas entre eux; & l'on fait que ç'a été *Fabien*, qui a succédé à *Antherus* successeur de Pontien, qui établit le premier les *Notaires* <sup>b</sup> ou Ecrivains, pour recueillir les Actes des Martyrs. Aussi les monumens les plus anciens ne commencent à marquer le temps de la mort des Evêques de Ro-

G 2

me

me, que depuis *CALLISTE*, qui avoit vécu au commencement du siècle de Fabien, & dont on pouvoit se ressouvenir aisément du temps de ce dernier. L'Auteur parle à cette occasion du livre intitulé *Deposito Episcoporum*, ou de la mort des Evêques de Rome, publié par *Bucherius*, & croit qu'il doit avoir été écrit environ l'an ccc l x.

Comme on dit que les mauvaises mœurs ont produit les bonnes loix, il est aussi arrivé assez souvent que les Hérétiques ont été cause de quelques établissemens très-loüables, mais dont il seroit fort à souhaiter que l'on se fût plutôt avisé. Telle est la coutume de dresser les Catalogues des Evêques, qui ne semble être née, que lors que les Hérétiques du second siècle commencerent à soutenir leur doctrine, en disant qu'ils la tenoient des disciples des Apôtres. *Basilide* se vantoit d'avoir eu pour maître *Glaucias*, trucheman de S. Pierre, & *Valentin* un certain *Theodad*, disciple de S. Paul. Les Orthodoxes opposoient à cette mauvaise raison la succession constante des Evêques dans leurs Eglises, & en rapportoient les noms, non qu'ils crussent que cette seule succession fût une preuve de la vérité de leur doctrine; mais

pour

pour faire voir aux Hérétiques que si cette raison étoit bonne, les Orthodoxes avoient autant de droit de s'en servir qu'eux. L'Auteur étoit, avec beaucoup de vrai-séance, que l'un des premiers qui publia des Catalogues de cette sorte fut *Hégésippe*; ce qu'il prouve par un passage de cet Historien, qui se trouve dans Eusebe Liv. IV. c. 22. & que M. de Valois a très-mal traduit, aussi bien que beaucoup d'autres. Mais on lui doit pardonner ces fautes, soit en considération des endroits qu'il a heureusement expliqués, soit parce qu'il avoit presque perdu la vue, lors qu'il dictoit cette version. Il ne faut pas s'étonner si traduisant Eusebe sur la simple lecture qu'on lui en faisoit, & le traduisant en stile périodique, il a souvent oublié des mots, & mal pris le sens de plusieurs endroits.

On ne pouvoit traiter à fonds de la succession des Evêques de Rome, sans remonter jusqu'aux premiers fondateurs de cette Eglise. Les Peres Grecs assurent constamment que S. Pierre & S. Paul la fondèrent, & les font même Evêques de Rome. La plupart des Auteurs Latins ne nomment que S. Pierre, mais les uns & les autres

G 3

s'ac-

s'accordent à dire que S. Pierre a été à Rome, quoi qu'on ne le puisse prouver par le Nouveau Testament. Nôtre Evêque met parmi ceux qui ont assuré que S. Pierre avoit été à Rome *a Denys de Corinthe*, & fait voir que M. de Valois n'a pas bien entendu les paroles qu'Eusebe en cite. Mais il faut avouer que cet endroit est un peu obscur, soit qu'on suive nôtre Auteur, ou qu'on embrasse la correction & le sens de M. de Valois. Ceux qui entendent le Grec verront en lisant ce passage, qui a embarrassé tous les Interpretes, depuis *Rufin* jusqu'au dernier, qu'il faut où que Denys ait parlé peu correctement, ou qu'il y ait ici quelque faute que l'on ne voit pas. Quoi qu'il en soit, M. Pearson conclut du consentement des Anciens que S. Pierre a été véritablement à Rome.

Cependant parce que les Catholiques Romains prétendent tirer des conséquences avantageuses pour eux du voyage de S. Pierre à Rome, quelques-uns des Réformez se sont jettés dans une autre extrémité, & ont nié absolument que cet Apôtre y ait jamais été. *Saumaïse* promettoit dans son *Apparat* *b* de le prouver un jour invinciblement, & en attendant il produisit quel-

quelques-unes de ses preuves, que nôtre Evêque réfute ici. C'est en vain que Saumaïse dit que S. Pierre, étant l'Apôtre des Juifs, ne pouvoit pas entreprendre d'aller prêcher aux Gentils; parce qu'encore qu'il fût chargé particulièrement de prêcher l'Evangile aux Juifs, cela n'empêchoit point qu'il ne le pût aussi prêcher aux Gentils, comme il paroît par l'Histoire des Actes. Outre cela il y a eu toujours un très-grand nombre de Juifs à Rome, & s'ils en ont été chassés quelquefois, ils y sont d'abord revenus, comme on le montre au long. 2. Quoi qu'il soit vrai que S. Pierre alla de Jérusalem à Antioche, & qu'il étoit à Babylone, lors qu'il écrivit la première Epître, on fait voir que Saumaïse s'est trompé en disant premièrement que Babylone étoit alors le siège de l'Empire des Parthes, puisque c'étoit Cassandre, secondement en soutenant qu'il y avoit un très-grand nombre de Juifs à Babylone, qui y attira S. Pierre, puis qu'ils en avoient été chassés longtemps auparavant, après avoir fait de très-grandes pertes. Il y a bien plus d'apparence que la Babylone, d'où la première Epître de S. Pierre a été écrite, est celle d'Egypte, qui étoit une ville assez florissante du temps des A-

pôtres. Notre Auteur prend de là occasion de faire quelques réflexions sur le temps auquel la seconde Epître de S. Pierre peut avoir été écrite. Il croit que c'est après toutes les Epîtres de S. Paul, un peu avant la mort de S. Pierre, & que cet Apôtre fait allusion, au Ch. I I, 15, à l'Epître aux Hebreux, que M. Pearson soutient être de S. Paul, & cause de cela, & de la manière dont il y est parlé, de Timothée. Chap. X I I I, 23. Enfin il prouve qu'un passage de S. Clement, que Saumaïse avoit cité, pour montrer que S. Pierre n'a jamais été à Rome, ne contient rien de semblable; que ce Critique, s'est trompé, lors qu'il a dit que S. Pierre étoit mort la dixième année de l'Empereur Claude; & que quoi qu'il soit très-veritable que S. Pierre n'a pas été à Rome sous l'empire de ce Prince, rien n'empêche qu'il ayt ait été sous celui de Néron, après que S. Paul y eut demouré deux ans.

Saumaïse avoit aussi nié que l'on pût nommer aucun Evêque *successeur des Apôtres*, parce que personne n'a succédé à ces saints hommes, dans toute l'étendue de leur autorité. M. Pearson, qui avoue cette dernière vérité, montre néanmoins par quantité d'exemples



qu'on avoit raison d'appeller les premiers Evêques Chrétiens successeurs des Apôtres; parce qu'il suffit, pour porter ce nom-là, de succéder à une partie du pouvoir de celui dont on est nommé le successeur. Les exemples ne lui manquent point pour le prouver; & dans le fonds ce n'est encore là qu'une dispute de mots; il n'y a point de Presbyterien si entêté, qui puisse nier que les Pasteurs ne soient en quelque sorte successeurs des Apôtres. Mais voici une dispute réelle; c'est que notre Auteur croit qu'au commencement les Apôtres avoient établi en diverses Eglises de simples Prêtres, sans Evêques, & s'étoient réservé la principale autorité, sans la communiquer à aucun de ces Prêtres en particulier; mais qu'en suite ils trouverent à propos de créer en chaque Eglise un Evêque; à qui ils remirent l'administration de cette Eglise. M. Pearson divise les temps Apostoliques en trois périodes, dont le premier s'étend jusqu'à la mort de S. Paul; le second depuis ce terme jusqu'à celle de S. Jean; & le troisième depuis la mort de S. Jean jusqu'au temps de Victor Evêque de Rome. Il entreprend de prouver que dans ces trois intervalles il y a eu des Evêques, c'est à dire, des Pasteurs d'un

degré plus élevé que celui des Prêtres. A l'égard du premier période, il faut disputer uniquement par l'Ecriture, & comme on se sert particulièrement des endroits où S. Paul décrit le devoir d'un Evêque dans ses Epîtres à Timothée & à Tite, la première chose dont il s'agit c'est de savoir quand elles ont été écrites. Nôtre Auteur s'étend beaucoup à prouver qu'elles ont été écrites après que S. Paul eut été deux ans prisonnier à Rome, au lieu que Saumaïse prétend que S. Paul les écrivit long-temps avant que d'y être conduit. Saumaïse croioit que S. Paul n'étoit point sorti de Rome, depuis qu'il y avoit été la première fois : mais nôtre Evêque soutient qu'après sa première prison il fit un voyage en Grece, dans l'île de Crete & en Aïe. Ensuite ayant été repris, il écrivit sa seconde Epître à Timothée. Ce fut dans ce voyage qu'il établit sur les Prêtres, qu'il avoit mis auparavant en diverses Eglises, des Evêques, qui avoient, selon nôtre Auteur, la même autorité que leurs successeurs s'attribuerent. Tel étoit Timothée à Ephese, & Tite en Crete, puisque l'on voit, par ce que S. Paul leur écrit, qu'il leur donne pour d'exercer les censures Ecclesiastiques, même contre les Prêtres (1 Tim. V, 12.).

V, 19.) & de conferer les ordres sacrez. M. Pearson ne doutoit point que cet Apôtre n'en eût usé de même dans d'autres Eglises; mais comme il ne vouloit se servir d'aucunes raisons, qui ne fussent tirées de l'Ecriture, il n'en donne pas d'autre exemple. Pour le second intervalle, qui est d'environ trente ans, il n'y a aucun livre de l'Ecriture Sainte, que l'on puisse citer, excepté ceux de S. Jean; & nôtre Auteur en cite ce qu'il dit, dans l'Apocalypse, des Anges des sept Eglises d'Asie. Dans le troisiéme période, qui doit être pour le moins de lxx ans, il y a eu plusieurs Evêques, distinguez clairement des simples Prêtres. Tel étoit *Polycrate* Evêque d'Ephese; qui témoigne qu'il y avoit eu sept de ses ancêtres Evêques, & qu'il étoit le huitième. Tels étoient encore *Irenée* Evêque de Lyon successeur de *Photin*, sous lequel il avoit été Prêtre; *Palma* Evêque d'Amastre en Paphlagonie; *Primus* & *Denys* Evêques de Corinthe, & plusieurs autres dont ce dernier a fait mention dans ses Epîtres.

Ceux qui soutiennent que les Evêques & les Prêtres étoient égaux, en ce temps-là, opposent aux Evêques le célèbre passage de S. Jérôme, dans son commentaire sur l'Epître à

Tite; Idem est Presbyter qui & Episcopus. & antequam, Diaboli instinctu, studia in Religione ferent, & diceretur in populis, ego sum Pauli, ego Apollo, ego, autem Cepha, communi Presbyterorum consilia Ecclesie gubernabantur. Postquam vero unusquisque eos quos baptizaverat suos putavit esse, non Christi, in toto orbe decretum est, ut unus de Presbyteris electus superponeretur ceteris, ad quem omnis Ecclesie cura pertineret & schismatum semina tollerentur.

Le Prêtre & l'Evêque sont une même chose, & avant que, par l'inspiration du Démon, il se formât des partis dans la Religion, & que l'on dît parmi les peuples, je suis de Paul, moi d'Apollon, & moi de Cephas, les Eglises étoient conduites par l'avis commun des Prêtres. Mais après que chacun eût cru que ceux qu'il avoit baptizés lui appartenoient en particulier, & non à Jesus-Christ, on résolut, dans tout le monde, qu'on élirait un des Prêtres, qu'on l'éleveroit au dessus des autres, & qu'il seroit lui seul chargé de tout le soin de l'Eglise, afin d'ôter toutes les occasions des schismes.

M. Pearson s'étoit proposé de répondre à ce passage, dans le §. XII. du Chap. IX. mais ne l'ayant pas fait,

M. Dod-

M. Dodwel a rempli cette lacune, & résout la difficulté en disant que S. Jérôme, parle dans cet endroit des schismes arrivés du temps même des Apôtres, comme celui dont parle S. Paul dans l'endroit que S. Jérôme en cite, & plusieurs autres depuis. C'est ce qui obligea, selon lui, les Apôtres de donner des Evêques à toutes les Eglises. Il fait voir qu'on doit nécessairement entendre ainsi S. Jérôme, à moins qu'il ne se soit contredit; que S. Polycarpe, S. Epiphane, & S. Irénée, citez par Saurmaise ne favorisent nullement l'égalité des Prêtres & des Evêques; que les Epîtres de Pie & de Victor, Evêques de Rome, que l'on cite encore en cette occasion, sont supposées, & que quand elles ne le seroient pas, on n'en pourroit rien conclure contre la prééminence des Evêques; que les Presbyteriens ne nient pas que le premier des Prêtres n'eût quelque prérogative par dessus les autres; qu'aucun des Anciens n'a cru que l'établissement de l'Episcopat fût postérieur aux temps Apostoliques; & enfin que les raisonnemens de S. Jérôme sur cette matière n'ont rien de solide. Voici en peu de mots l'origine de la Hierarchie, selon M. Dodwel. Au commencement les Apôtres ne faisoient point d'assemblées

particulieres, & vivant avec des Juifs n'avoient aucun ordre Ecclesiastique que le leur. Ensuite aiant été contraints de se séparer d'eux, ils établirent des *Prêtres* pour regler les Assemblées des Chrétiens: mais comme il y avoit grand nombre de *Prophètes* en ce temps-là, qui ne se soumettoient à personne, on voioit encore beaucoup de confusion dans ces Assemblées, comme il paroît par ce que S. Paul en dit, dans sa premiere Epître aux Corinthiens. On ne put pas d'abord les remettre dans leur devoir, mais enfin les Apôtres donnerent une autorité particuliere en chaque Eglise *aux premiers* de leur prédication, c'est à dire à l'un de ceux qu'ils avoient baptizez des premiers. Pendant qu'il y eut des gens qui avoient reçu le S. Esprit, par le baptême & par l'imposition des mains des Apôtres, ils étoient Evêques selon l'ordre de leur Baptême; mais en suite les dons surnaturels aiant cessé, on n'eut plus égard à cet ordre, mais au mérite, comme *Hilaire de Sardaigne* l'a remarqué, dans son commentaire sur les Ephesiens, attribué à S. Ambroise. On voit par là que les Chrétiens d'aujourd'hui ne doivent pas imiter les premieres Assemblées des temps Apostoliques, lors qu'il n'y avoit pas encore

d'or-

d'ordre établi, mais celles qui se firent après qu'une Discipline réglée eut été donnée aux Chrétiens. Ceux qui appliquent aujourd'hui à leurs Assemblées, ce qui est dit de la liberté de prophétiser, dans les premiers établissemens des Eglises Chrétiennes, devroient en effet montrer qu'ils ont les mêmes dons que les premiers Chrétiens, & que par conséquent chacun d'eux a droit, en qualité de Prophète, de parler en public. Mais ceux, qui s'échauffent si fort pour l'ordre Hiérarchique, devroient aussi prouver de leur côté que Dieu fait naître les Chrétiens pour cet ordre, & que cet ordre n'a point été fait pour les Chrétiens; car si l'on ne peut nier que Dieu ne l'ait établi, à cause de nous, on fera obligé d'avouer, que s'il est plus avantageux aux Chrétiens qu'il n'y en ait point en certains lieux, on n'a pas mal fait de le détruire, & que quand même on se feroit trompé en cela, ce ne seroit pas un grand crime, puis qu'enfin il n'y a rien là que de purement *rituel*.

Après ces Digressions, touchant l'Origine de l'Épiscopat, & les fondateurs des successions des Evêques, nôtre Auteur, revient à son principal dessein, c'est à dire, à la Chronologie.

gie. Il remarque qu'il y avoit eu un Auteur Anonyme, qui avoit écrit *des divisions & des générations des Nations*, en l'an c c x x x v i, & avoit inséré dans cet ouvrage une liste des Evêques de Rome, avec les années que chacun avoit gouverné cette Eglise; mais que s'étant perdu, le plus ancien Auteur qui nous reste sur cette matière est Eusebe. Nôtre Evêque entreprend de faire voir qu'Eusebe n'a eu devant les yeux aucune Chronologie fixe, lors qu'il a marqué les années des Evêques de Rome, que celles qu'il marque dans sa Chronique, très-souvent différentes de celles que l'on trouve dans son Histoire, & qu'il a même commis des fautes manifestes, dans les Evêques les moins éloignés de son temps; d'où il s'ensuit qu'on ne peut pas se fier en lui, à l'égard des plus anciens. On n'entrera pas dans le détail de ces preuves, les curieux les pourront lire dans l'Original; on avertira seulement que M. Dodwel, dans le supplément qu'il a ajouté à la fin de ce Chapitre, a fait voir qu'Eusebe n'étoit pas fort versé dans l'Histoire de la partie Occidentale de l'Empire Romain. Il ne fait mention d'aucun Auteur Latin Ecclesiastique, que de quelques-uns qui avoient été traduits en Grec, ou qui avoient écrit  
en



**§ Historique de l' Année 1588. 181**  
en cette langue ; comme *Alaric* ; *Hermas* ; & *Irenée*. C'est pourquoi les additions que *S. Jérôme* a faites à *Eusebe* ; & à l'égard des Auteurs Ecclesiastiques & à l'égard de l'Histoire , regardent particulièrement des ouvrages Latins ; & des choses qui se sont passées en Occident. Comme on a reproché à *Eusebe* de contredire dans son Histoire sa Chronique , on pourroit soupçonner qu'il a eu des mémoires , ou des livres pour composer son Histoire , qu'il n'avoit pas lors qu'il écrivoit sa Chronique... Mais *M. Dodwel* montre qu'il n'avoit aucun nouveau secours ; & croit que la différence qu'il y a entre ces deux ouvrages, dans la Chronologie, doit être entièrement attribuée aux Copistes.

Les Chronologistes Grecs étant si peu dignes de foi ; notre Auteur a vient aux Latins ; & commence par le *Pontifical Romain*. Il remarque d'abord que *Blondel* , qui l'a extrêmement vanté , n'a pas pris garde qu'il rapporte des événemens à de certains Consuls , auxquels le faux *Isidore* les rapporte aussi , & pour lesquels *Blondel* l'a âprement censuré. Le même *Isidore* a si bien suivi le Pontifical , qu'il en a pris jusqu'aux fautes de Copiste : & comme on

on croioit que l'Auteur de la premiere partie du Pontifical étoit le Pape *Damase*, il a aussi voulu faire passer son recueil sous le nom de ce Pape. Tout cela devoit le rendre suspect à Blondel. Nôtre Auteur rapporte ensuite les divers sentimens que l'on a eus, touchant celui qui a écrit le Pontifical, & réduit ce qu'il en pense à ces cinq choses: 1. Que *Damase* n'est point Auteur de la premiere partie: 2. Que l'Auteur, quel qu'il soit, n'a pas vécu avant le sixieme siecle: 3. Que la premiere copie de cet ouvrage est la même, que le Jésuite *Henschenius* a publiée sous le nom de *second Catalogue des Evêques de Rome*; mais qu'elle a été retouchée depuis, & continuée avant le temps d'*Anastase* le \* *Bibliothecaire*, à qui quelques-uns en ont attribué la continuation: 4. Que l'on ne peut savoir, si *Anastase*, y a encore changé, ou ajouté quelque chose: 5. Que s'il y a quelque chose de bon, concernant les premiers Evêques de Rome, cela est tiré d'un Catalogue plus ancien, que *Cuspinien* a inferé dans ses *Fastes*, & duquel il parle sur l'année de Rome DCC.LXXXI. Le Jésuite *Bollandus* l'ayant communiqué à *Gilles Bucherius*, il le publia dans son *Commentaire sur le Canon*

\* Qui vivoit l'an 870.

*Et Historique de l'Année 1688. 163*

*Canon Paschal de Victorius.* Enfin le jésuite *Henschenius* l'a publié une troisième fois dans sa Dissertation Préliminaire sur les Saints du mois d'Avril.

Comme c'est la piece la plus considerable, qui nous reste en Latin sur cette matiere, & qui a été publiée à Rome, avant que la Version Latine d'Eusebe y parût, nôtre Auteur témoigne qu'il en fait beaucoup de cas, & qu'il seroit fort à souhaiter qu'on l'eût bien entiere & bien corrigée. Néanmoins on ne sauroit s'y fier pour ce qui regarde les années des premiers Evêques de Rome, parce qu'il y a des fautes sensibles, comme lors qu'elle rapporte le martyre de S. Pierre & de S. Paul à la premiere année de Neron, ce qui est entierement faux, & opposé à l'Histoire des Actes. Il est vrai que quelques Savans ont cru qu'il y avoit en cet endroit une faute de Copiste, mais nôtre Auteur fait voir le contraire par les *Fastes Consulaires.* *Baronius* avoit cru que, dans les affaires de l'Eglise de Rome, on s'en doit plutôt fier aux Latins qu'aux Grecs, & que l'on doit plus considerer les histoires, où l'on voit les années des Consuls marquées, que celles où elles ne sont pas. M. Pearson soutient au contraire, que les Au-  
teurs.

teurs Grecs ont mieux écrit de l'Eglise de Rome que les Latins, comme les Historiens Grecs de Rome Païenne ont mieux écrit son Histoire que les Romains; & quant aux Consuls, on doit estimer les monumens, où leurs noms ne sont pas placez au hazard, comme ils le sont dans les Catalogues des premiers Papes, ni pour accorder la Chronologie à ses sentimens particuliers, comme Baronius lui-même a fait plus d'une fois.

La Chronologie des Grecs, & des Latins étant à cet égard si confuse, il a fallu chercher une autre voie, pour disposer comme il faut les années des Anciens Evêques de Rome. Notre Auteur s'est appliqué à le faire par une lecture exacte des Ecrivains de ces temps-là, qui rapportent de certains faits à de certains Evêques, & qui marquent quelques dates des événemens mémorables à l'égard de l'Eglise de Rome. En conférant ces Auteurs les uns avec les autres, & suivant le fil de l'Histoire, il avoit formé une Chronologie de ces premiers siècles plus exacte, que celles que l'on a vues jusqu'à présent. Après avoir executé ce dessein, il s'est apperçu que les *Annales d'Eutyché Patriarche d'Alexan-*  
drie

drie, publiées en Arabe & en Latin par *M. Pococke*, s'accordoient en plusieurs choses avec son calcul, ce qui ne l'a pas peu confirmé dans sa pensée. Car encore qu'Eutryche soit plein de fables, il est à présumer que pour la Chronologie il a suivi quelques anciens mémoires, différents de ceux d'Eusebe, avec qui il ne s'accorde pas.

IV. LA Dissertation précédente peut servir de Préface à celle qui suit, où notre Auteur vient au fait, dispose, selon sa methode, les années des premiers Evêques de Rome, & en donne les raisons. On ne peut pas les rapporter dans cet extrait. On dira seulement deux choses, que notre Auteur montre contre plusieurs Catalogues anciens, qui ont été suivis par la plupart des Chronologistes modernes. C'est, premièrement, que *Clet* & *Anaclet*, ne sont qu'une même personne, quoi que le *Breviaire Romain* dise que *Clet*, étoit de Rome, & nomme son quartier, & que le Martyrologe rapporte sa mort au 26 Avril; & qu'à l'égard d'*Anaclet* le premier de ces ouvrages le fasse Athenien, & que le second marque le jour de sa mort le 15 de Juillet. Les Moines ont encore plus fait, ils ont dit les noms des deux Peres de ces deux

deux Papes, & ont rapporté des actions différentes de l'un & de l'autre. Cependant nôtre Auteur fait voir que ce n'a été qu'une seule personne, après *Haldoix*, *Charles de S. Paul*, *Henri de Valois*, *Cotelier* & le *P. Noël Alexandre*. Si l'on pouvoit deviner le passé, dont il ne reste aucuns monumens, ni aucune mémoire, on auroit beaucoup d'obligation aux Moines, qui n'ont pas manqué de suppléer toutes les lacunes, qu'ils ont remarquées dans les Histoires anciennes, & de nous raconter, comme par révélation, ce qu'ils n'avoient appris de personne. Mais le malheur est que leurs fictions, loin de satisfaire les curieux, n'ont fait que leur rendre suspect tout ce qui vient de ces pieux trompeurs, & même leur faire naître des doutes sur des Histoires très-veritables. La seconde chose, dont on avertira le Lecteur, c'est que *M. Pearson* marque les temps d'*Hygin*, de *Pie*, & d'*Anicet*, bien autrement que l'on n'avoit fait; ce qui fait voir que l'on avoit commis de très-grandes fautes de Chronologie dans le second siècle. Au lieu que l'on rapporte le Pontificat d'*Hygin* à l'an cxi, nôtre Auteur soutient qu'il gouverna l'Eglise de Rome, depuis l'an cxxxi, jusqu'à l'an cxxv; ce

ce qui rapproche de beaucoup les temps de Pie & d'Anicet, de même que les Heresies de *Valentin*, de *Cerdon*, de *Marcion*, de *Montan* &c. qui ont paru sous ces Papes.

On doit encore avertir qu'outre les discussions Chronologiques, il y a ici diverses digressions curieuses concernant des points d'Histoire Ecclesiastique. On en indiquera les matieres en un mot. Dans les Chap. III, & IV. l'Auteur examine & réfute l'opinion de ceux qui croient qu'il y a eu à Rome plusieurs Evêques en même temps. Il montre dans le VII. §. 3, 4. & 5. que les Actes d'Alexandre, qui monta sur le siege Apostolique, l'an xc1, sont faux : & dans le X. §. 4. & suiv. qu'il y avoit à Athenes des *Archontes* de plusieurs sortes, & qu'ils ne ressembloient point aux Evêques. Enfin le dernier Chapitre de cette Dissertation établit le temps du Pontificat de *Soter*, qui tint le siege de Rome, selon notre Auteur, depuis l'an c l x i. jusqu'à l'an c l x x.

M. Dodwel a fait, à cette Dissertation, ce qu'il avoit fait à la précédente, c'est qu'il a rempli quelques endroits que l'Evêque de Chester avoit laissez en blanc. Il y a particulièrement une longue digression sur le Chap. VI. qui

qui mérite extrêmement d'être lu. A l'occasion de la prétendue Domitille Vierge & Martyre, il montre au long non seulement que ce qu'on en dit est une pure fable, mais encore qu'il est faux que dans les temps Apostoliques les Evêques consacraient des Religieuses en leur donnant le Voile; que les Prêtres & les Evêques se marioient, & vivoient avec leurs femmes; qu'il n'y avoit aucunes filles, qui fissent profession de vouloir garder leur virginité jusqu'à la mort. Que dans le second siecle il n'y en a point eu non plus, excepté celles qui se joignoient aux veuves, & qui avoient déjà soixante ans, qu'elles ne faisoient aucunes promesses ni sermens de ne sortir point de cet état; qu'un siecle & demi, après la mort de St. Clement, l'Evêque ne consacroit point les vierges par aucune cérémonie solennelle, quoi qu'elles fussent ensemble des sociétés distinctes de celles des veuves. L'Auteur explique par occasion quelques endroits du Nouveau Testament, qu'on cite ordinairement sur cette matiere, comme ces paroles de Notre Seigneur; Matt. XIX, 12. *Il y en a qui se rendent Eunuques eux-mêmes pour le Roiaume du Ciel*, c'est à dire, selon M. Dodwel, qui vivent chastement, parce que

Dieu



Dieu l'a commandé, soit qu'ils soient mariez, ou non.

V. La dernière pièce de ce recueil est une Dissertation du même, sur la suite des premiers Evêques de Rome, jusqu'au temps, où l'Evêque de Chester a commencé ses *Annales Cyprianiques*. L'Auteur propose de les confirmer, & de corriger aussi en quelques endroits la nouvelle Chronologie de M. Pearson. Cet illustre Evêque ne s'étoit pas appliqué à rechercher les années des premiers Papes; uniquement à dessein d'étudier la Chronologie Ecclesiastique, mais pour chercher la solution d'une objection, que *Saumaïse & Blondel* avoient faite contre les Lettres de S. Ignace. C'est que ce Martyr y fait mention d'un mot mystique des Valentinien, savoir *ΣΙΓΗ* *silence*, d'où ils ont conclu que ces Lettres ne pouvoient pas être de lui, parce que les Valentinien ne parurent que plus de quarante ans après la mort de S. Ignace, ce saint homme ayant souffert le martyre l'an *cv i i*. & le Pape Hygin, sous lequel ils se firent connoître, n'ayant été installé que l'an *cc i i*. M. Pearson ne s'est pas contenté, pour foudroyer cette objection, de montrer, après deux grands hommes, *Usserius & Hammond*, que de plus anciens Hérétiques

ques que les Valétiens s'étoient servi de ce terme : il a encore cru pour prouver que S. Ignace n'avoit souffert le martyre, que l'an c x v , & qu'Hylgin fut consacré l'an c x x . i . Cette Chronologie peut faire croire que S. Ignace avoit vu en Asie quelques-uns de ces hérétiques , avant qu'ils eussent allés à Rome , tel qu'étoit Theodad , maître de Valentin . C'est pourquoi l'Evêque de Chester n'a pas poussé la Chronologie au delà du temps de la naissance , & des premiers progrès des Valétiens . M. Dodwel s'est au contraire uniquement proposé de mettre en meilleur état la Chronologie des premiers Evêques de Rome , & de la conduire jusqu'au commencement des Annales Cyprianiques ; auquel temps on a commencé à tenir des Registres des années de l'installation , & de la mort des Evêques de Rome . La méthode que M. Dodwel suit ici est de comparer les Chronologies des Grecs , des Latins , & des Arabes , qu'il présume avoir tiré d'une source commune les dates dans lesquelles elles s'accordent ; & d'y joindre quelques preuves historiques , qui ont été omises par l'Evêque de Chester . Outre cela il ne s'attache pas simplement à la succession des Evêques de Rome , il y joint  
aussi

aussi celle des Evêques d'Alexandrie. Il en donne des Tables à la p. 77. & suiv. où l'on peut voir les années des Empereurs, selon Eusebe & selon lui, & celles des Evêques de Rome jusqu'à l'an ccxxxvi, & des Evêques d'Alexandrie, jusqu'à l'an cccxi, selon Eusebe.

On peut diviser cette Differtation, qui contient XV. Chapitres, en quatre parties: 1. Dans les six premiers Chapitres, on examine la Chronologie d'Eusebe, tant à l'égard des Evêques d'Alexandrie que de ceux de Rome: 2. dans les trois suivans, celle des Latins: 3. dans le dixième, celle d'Eutyché: 4. & dans les autres, l'Auteur rapporte les preuves de la sienne.

1. A l'égard d'Eusebe, M. Dodwel dit qu'il n'est pas vrai-semblable qu'il ait marqué à plaisir les années des premiers Evêques de Rome, parce que s'il avoit été d'humeur d'inventer, il en auroit autant fait à l'égard des Evêques de Jerusalem & d'Antioche, au lieu qu'il a déclaré que n'en ayant rien trouvé par écrit, il n'en pouvoit rien dire. A l'égard des contrarietez, qui se trouvent entre sa Chronique & son Histoire, on les attribue aux Copistes, l'on donne le moien de corriger ces fautes par le secours de S. Jérôme, de Ru-

*fin* & de *Prosper* ; & l'on marque l'origine de quelques-unes des véritables bévues d'Eusebe.

M. Dodwel remarque que les Latins ont trois Catalogues des premiers Pontifes. Le plus nouveau est celui que l'on attribue à Damase & à Anastase, & qui peut avoir été fait sur la fin du troisième, ou au commencement du neuvième siècle. C'est ce Catalogue que les Breviaires, les Martyrologes & les autres livres de cette nature ont suivi. On y trouve, non seulement les noms & les temps des premiers Evêques de Rome, mais encore les noms de leurs Peres, les lieux où ils ont été ensevelis, leurs ordinations, leurs décrets tirez des fictions du faux Ilidore, & les jours pendant lesquels le Siege de Rome a été vacant. Il y a un autre Catalogue plus ancien, que le P. Heinschekius a publié, & qui a été écrit du temps de Justinien, dans lequel on ne trouve point les jours que le siege Apostolique a été vacant, & où l'on voit beaucoup moins de décrets, que l'Auteur du Catalogue précédent a ajoûtez. Enfin le plus ancien & le plus simple de tous est celui que *Cuspinien* a inséré dans ses Fastes, & que *Bucherius* a publié à part. On n'y trouve ni le nom des parens, ni la patrie,

ni

ni le lieu de la sépulture, ni le temps de la vacance, ni les ordinations, ni enfin les prétendus décrets que l'on a attribuez depuis aux premiers Papes. Il n'y a que les noms & les années de ces Evêques avec celles des Empereurs & des Consuls, d'où M. Dodwel conclut que les Additions, qui sont dans les autres, ne sont que de pures fictions des Moines, qui ont inventé tout ce qu'il leur a plu; car si ce qu'ils rapportent avoit été connu auparavant, l'Auteur du plus ancien des Catalogues n'auroit pas manqué de le mettre. En effet c'est une merveille, que plus les Moines ont été éloignez des temps dont ils ont écrit l'histoire, mieux il en aient su les circonstances, & que la connoissance des premiers siècles du Christianisme se soit augmentée dans les Monasteres, à mesure que l'ignorance croissoit, & qu'on laissoit perdre les anciens monuments. Mais jamais rien n'a passé par les mains de ces pieux solitaires, qu'il n'en soit sorti augmenté, & embelli de nouvelles circonstances.

M. Dodwel soupçonne même que le premier Catalogue n'ait été retouché. si, comme on le croit, il a été composé du temps de *Liberius*. Il croit que la plus ancienne piece, qui eût été faite sur

cette matière, étoit l'ouvrage d'un Auteur Anonyme, qui vivoit sans Alexandre Severe, & dont il ne nous reste que le titre. Il examine ensuite la Chronologie de ces Catalogues Latins, & marque l'origine des fautes que l'on y trouve. La première qu'il y remarque, c'est que l'on avance de beaucoup la fondation de l'Eglise de Rome, qui, comme il le fait voir, ne peut avoir été formée que la dixième année de l'Empire de Neron, & la lxxiv. de notre Seigneur.

3. Pour *Eutyché*, il montre que sa Chronologie est aussi fautive que celle d'Eusebe, & soupçonne même qu'il ne l'ait suivie à l'égard des années des Papes, quoi qu'il s'en soit éloigné dans le rapport, que ces années ont avec celles des Empereurs. Eutyché savoit que *Marcion* avoit paru à Rome la première année de *Pie*, & il pouvoit avoir appris d'ailleurs à quelle année de quel Empereur on rapportoit la naissance de cette Hérésie; si bien que cette Époque lui a servi à regler les années des Evêques qui ont vécu auparavant, & de ceux qui ont été après, quoi qu'il ait commis au reste de

grad-

*Et Historique de l'Année 1688. t. 75*  
grandes fantes dans les années des Em-  
pereurs.

4. M. Dodwel, ayant montré que ceux, qui ont réglé les premiers les années des anciens Evêques de Rome, ne se sont appuyez sur aucun témoignage de l'Histoire, & se sont trompez dans leurs conjectures, vient enfin à sa propre Chronologie, que les curieux pourront lire dans l'Original, cet extrait étant déjà trop long pour s'y arrêter d'avantage. On dira seulement que dans le Chap. XI, qui est le premier où l'Auteur commence à régler, selon sa méthode particulière, la Chronologie des Pâpes, il fait voir que S. Pierre ne doit pas être mis dans le rang des Evêques de Rome, que bien loin qu'il pût y avoir été 25 ans, on ne peut gueres prouver qu'il y ait été avant l'année de son martyre; que l'on ne peut point savoir combien de temps *Linus, Anenclet & Clement* ont tenu chacun le siege de Rome; qu'on puisse conjecturer assez probablement combien il y a eu d'années, depuis le commencement de *Linus* jusqu'à la fin de *Clement*; qu'on ne peut pas savoir si ce dernier a écrit sa premiere Epître étant déjà Evêque, quoi que quelques Anciens sem-

blent le témoigner, mais que quand cela seroit il y a eu de grandes raisons de ne l'écrire point en son nom, mais en celui de toute l'Eglise de Rome; qu'*Hermar* a écrit sous l'Episcopat de *Clement*, & peut-être avant la ruine de *Jerusalem*.

Afin que l'on puisse voir tout d'un coup la différence qu'il y a entre la *Chronologie* de *M. Pearson*, & de *M. Dodwel*, on inserera ici une Table de l'une & de l'autre.

## PEARSONUS DODWELLUS.

<i>Petrus</i> ab A. D. 33 ad 55.	Nullum locum habet inter Pontifices.
<i>Linus</i> à 55 ad 67.	<i>Linus</i> & <i>Anencletus</i> ab an. 64. brevi uterque tempore.
<i>Anencletus</i> à 67 ad 69.	
<i>Clemens</i> à 69 ad 83.	A. 64 vel 65 ad 81.
<i>Evaristus</i> à 83 ad 91.	A 81 ad 90.
<i>Alexander</i> à 91 ad 101.	A 90 ad 102.
<i>Xystus</i> à 101 ad 111.	A 102 ad 112.
<i>Telephorus</i> à 111 ad 122.	A 112 ad 123.
<i>Hyginus</i> à 122 ad 126.	A 123 ad 127.
Interponens fere annum.	
<i>Pius</i> à 127 ad 142.	Idem.

*Anicet*



# **§ Historique de l'Année 1688. 177**

*Anticetus* à 142 ad A 142 ad 153.  
161.

*Soter* à 161 ad 170. A 153 ad 162.

*Eleutherus* à 170 ad A 162 ad 177.  
185.

*Vitell* à 185 ad 197. A 177 ad 195.

*Zephyrinus* à 197 ad A 195 ad 214.  
217.

*Callistus* à 217 ad 222. A 214 ad 222. & de-  
inceps ut Pearso-  
mus.

*Urbanus* à 222 ad  
230.

*Pontianus* à 230 ad  
235.

*Anteros* à 235 ad 236.

*Fabianus* à 236 ad  
250.

Ceux qui voudront voir combien cette Chronologie est différente de celle de *Baronius*, ou de quelque autre, n'auront qu'à la conférer avec leurs Tables Chronologiques: On a remarqué que M. Dodwel cite plusieurs fois les Dissertations, qu'il a composées sur *S. Irénée*, comme celles qu'il a publiées en 1682. sur *S. Cyprien*. On nous a dit qu'elles étoient sous la presse, ce qui nous les fait attendre au plutôt.

Comme M. Dodwel a expliqué fort  
H 5. heu-

heureusement les coutumes & les sentimens des Peres du troisieme siecle, & particulierement de l'Eglise d'Afrique dans ses *Dissertations Cyprianiques* : il fera apparemment la même chose, dans celle qu'il a composées sur *S. Irenée*, & nous découvrira ainsi bien des choses, à l'égard du second siecle, qui pourront servir à entendre les Auteurs de ce temps-là. Sa méthode pourra beaucoup contribuer à faire éviter une faute, que l'on commet ordinairement en lisant les Anciens, c'est qu'on explique leurs pensées selon les idées simples du bon sens, ou selon les opinions modernes, au lieu qu'il les faut expliquer par eux-mêmes, & rechercher leurs sentimens par l'Histoire, sans se mettre en peine s'ils sont conformes aux nôtres, ou aux idées générales de la raison. On peut voir ce que M. Dodwel dit là dessus, dans la Dédicace de ses *Dissertations* sur *S. Cyprien*.



# BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE

ET

# HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1688.

---

M A L.

VI.

- I. JOANNIS RAII *Historia Plantarum Tomus Secundus, cum duplici Indice, generali altero nominum & Synonymorum principiorum; altero affectuum & remediorum: accessit nomenclator Botanicus Anglo-Latinus. Londini 1688. in fol. pag. 951.*

H 6

Nous

Ous avons parlé du premier Volume de cette Histoire des Plantes, au commencement du troisième Tome de cette *Bibliothèque*, où l'on pourra voir la méthode de l'Auteur. Il ne seroit pas nécessaire de s'y arrêter d'avantage; si l'on n'avoit cru qu'il seroit peut-être utile au public de donner ici le jugement d'un Botaniste, qui demeure à plus de deux cents lieues de Londres, sur cet Ouvrage.

„ Si ceux qui écrivent l'Histoire des  
 „ Animaux trouvent beaucoup de difficulté à les réduire à de certaines  
 „ espèces, ou à des genres différens : les  
 „ Botanistes sont pour le moins autant  
 „ empêchez à les ranger en ordre, ou  
 „ à trouver des caractères qui soient  
 „ communs à diverses espèces de Plantes, & par le moyen desquels on en  
 „ puisse placer plusieurs sous un même  
 „ genre. On découvre bien d'abord  
 „ certaines différences extrêmement  
 „ générales, comme lors qu'on divise  
 „ les plantes en arbres, en arbrisseaux  
 „ & en herbes : de même qu'on distingue les animaux en bêtes à quatre  
 „ pieds, en oiseaux, en poissons, en  
 „ insectes &c. Mais chacun de ces genres

„ res est trop général , puis qu'il com-  
 „ prend sous loi un nombre presque  
 „ infini d'especes différentes. Cepen-  
 „ dant il est impossible que ceux qui  
 „ veulent apprendre à connoître en  
 „ particulier les animaux, ou les plan-  
 „ tes, puissent charger leur mémoire  
 „ d'un si grand nombre d'especes. Il  
 „ faut donc necessairement trouver un  
 „ milieu, entre ces extremitéz ; il faut  
 „ éviter d'un côté les divisions trop gé-  
 „ nerales, & pour ne pas les multi-  
 „ plier trop, réduire plusieurs espe-  
 „ ces particulieres sous des genres sub-  
 „ alternes.

„ C'est ce qu'a entrepris M. Rai dans  
 „ sa *Nouvelle Méthode des Plantes*, &  
 „ dans son *Histoire. Cesalpin*, qui étoit  
 „ Professeur à Pise au siecle passé, avoit  
 „ cru que l'on pouvoit distinguer les  
 „ genres subalternes des plantes, par les  
 „ differences qui sont entre leurs se-  
 „ mences, leurs enveloppes, ou les  
 „ petites cellules qui les contiennent.  
 „ M. Rai avouë que les diverses dispo-  
 „ sitions de ces parties fournissent les  
 „ principales differences : mais il sou-  
 „ tient aussi que les fleurs, & ce qui les  
 „ environne par le bas, qu'il appelle  
 „ *perianthium* fournissent aussi en di-  
 „ verses occasions des distinctions es-  
 „ sentielles ; aussi bien que l'arrange-  
 „ ment

„ ment des feuilles le long de la tige, &  
 „ la figure de la racine. Les legumes  
 „ ont tous la fleur en forme de papil-  
 „ lon, *florem papilionaceum*, au lieu  
 „ que leurs semences & leurs envelop-  
 „ pes varient assez. L'arrangement des  
 „ feuilles le long de la tige distingue es-  
 „ sentiellement les plantes, que l'on  
 „ nomme *verticillata*, comme le *Mat-*  
 „ *rube*, le *Pulegium* &c. Ces plantes  
 „ ont d'intervalle en intervalle un bou-  
 „ ton rond, qui embrasse toute la tige  
 „ & qui est composé de petites fleurs,  
 „ ou de petites feuilles. On appelle ce  
 „ bouton *verticillum*, parce qu'il res-  
 „ semble à ces petites boules, que l'on  
 „ met au bout des fuseaux pour les fai-  
 „ re tourner, & que les Latins nom-  
 „ moient *verticilla*. On distingue de là  
 „ même manière les plantes, que l'on  
 „ nomme *asperifolia*, qui different des  
 „ *verticillata* en ce que les feuilles &  
 „ les fleurs, qui sont aussi rangées le  
 „ long de la tige, ne l'environnent pas  
 „ toute, & ne sont pas disposées par  
 „ tout de la même manière. Les racines  
 „ different entre elles, en ce que les  
 „ unes sont *fibreuses*, c'est à dire com-  
 „ posées de divers filamens; les autres  
 „ *tubereuses*, ou *bulbeuses*, c'est à dire  
 „ rondes & solides, comme les raves,  
 „ & les truffes; les autres composées  
 „ de

,, de diverses tuniques rangées l'une sur  
,, l'autre, comme les oignons, ou dispo-  
,, sées par écailles, comme les lis & les  
,, marravons. Il faut donc examiner  
,, toutes ces parties des plantes, pour  
,, ne pas se confondre dans l'établisse-  
,, ment de leurs genres.

,, Ceux qui ne se sont jamais appli-  
,, qués à la Botanique, ne sauroient  
,, voir d'abord quel est l'usage de  
,, cette méthode, & pourroient ju-  
,, ger que ce n'est qu'un pur jeu d'e-  
,, sprit. Il est cependant certain qu'on  
,, ne pouvoit rien imaginer de plus uti-  
,, le, ni de plus propre pour acquérir  
,, la connoissance des plantes. On trou-  
,, ve, par exemple, en se promenant  
,, dans un jardin, une plante que l'on  
,, n'a jamais vue, l'on n'a personne qui  
,, en sâche dire le nom, & l'on ne sait  
,, si elle est étrangère, ou du pays. Quand  
,, on auroit l'Herbier le plus exact &  
,, le plus universel que l'on puisse ima-  
,, giner, il se pourroit faire qu'on le par-  
,, courra tout entier, sans trouver la  
,, plante que l'on cherche, à moins  
,, qu'on ne prenne la peine de lire tou-  
,, tes les descriptions les unes après les  
,, autres, & de comparer cette plante  
,, avec les figures, s'il y en a, ce qui  
,, demande trop de temps; ou à moins  
,, que le hazard ne la fasse rencontrer  
,, d'a-

„ d'abord. Au contraire suivant la  
 „ méthode de M. Rai, on n'a qu'à bien  
 „ prendre garde aux marques dont on  
 „ vient de parler, & à chercher la plan-  
 „ te, dont il s'agit, dans son Herbar,  
 „ parmi celles qui sont d'un semblable  
 „ caractère. Si elle a été décrite, on la  
 „ trouvera infailliblement dans la clas-  
 „ se & sous le genre où elle doit é-  
 „ tre. Ce n'est pas qu'il n'y ait des plan-  
 „ tes *anomales*, que l'on ne sait où ran-  
 „ ger : mais si l'on en trouve quelques-  
 „ unes de cette nature, il la faudra  
 „ chercher dans un livre particulier du  
 „ second Tome de M. Rai, où il a  
 „ mis celles dont le caractère étoit am-  
 „ bigu.

„ L'Auteur aiant fait un recueil  
 „ de tous ceux qui ont écrit avant lui,  
 „ soit des plantes de l'Europe, soit de  
 „ celles de l'Asie, de l'Afrique, & de  
 „ l'Amerique; on peut dire qu'il ne  
 „ manquera rien à cet Herbar, quand  
 „ il y aura des figures. Cela le rendra  
 „ sans doute un peu cher, mais quoi  
 „ qu'il puisse coûter, quand toutes ses  
 „ figures y seront, il ne coûtera pas la  
 „ dixième partie de ce que coûteroient  
 „ tous les Herbiers tant particuliers,  
 „ que généraux qu'il comprend. Il y  
 „ en a divers que l'on ne trouve plus,  
 „ où qui sont extrêmement chers,  
 „ com-



„ comme le *Fabius Columina*, qui n'est  
„ cependant qu'un petit in 4.

C'est là le jugement d'un Botaniste,  
qui n'est pas connu de M. Rai. On n'a  
rien à y ajouter si ce n'est, 1. que l'on  
trouvera dans ce Volume • l'*Abregé*  
*de l'Histoire des plantes du Mexique* par  
*François Hernandez*.

2. Le Lecteur doit encore remarquer  
en général sur la méthode de M. Rai  
qu'elle n'a été inventée que pour évi-  
ter la confusion & pour soulager la mé-  
moire. Il seroit ridicule de s'imaginer  
que par le moien de quelques divisions  
& subdivisions tirées de la figure exté-  
rieure des plantes, on connoît à fonds  
leur nature : comme les Philosophes  
de l'Ecole s'imaginoient de savoir tout  
par le moien des Universaux & des Ca-  
tegories auxquelles ils réduisoient bien,  
ou mal, tous les Etres qu'ils connois-  
soient. Ils faisoient la même chose que  
feroit un homme, qui pour savoir les  
forces d'une armée, remarqueroit soig-  
neusement de quelles couleurs se-  
roient les habits des soldats qui la com-  
poseroient, & qui croiroit pouvoir ju-  
ger des entreprises de cette armée par  
là. La verité est que nous ne connois-  
sons que le dehors des choses, & quel-  
ques-uns des effets qu'elles produi-  
sent.

sent, & que le dedans demeure dans une obscurité, que toutes nos lumieres ne sauroient dissiper. Ainsi nous ne pouvons distinguer les especes que par quelques apparences extérieures, que l'on ne peut même décrire qu'assez grossièrement. On peut voir là dessus le troisième Livre de *l'Essai de Philosophie*, inseré dans le VIII. Tome de cette Bibliothèque.

2. *Extrait du Journal d'Angleterre de l'Année passée, pour les mois d'Avril, Mai & Juin, touchant quelques Experiences sur L'ACCROISSEMENT DES ARBRES.*

Comme on a donné ailleurs <sup>a</sup> un Cabregé complet de l'Anatomie des Plantes de M. Malpighi, on a cru devoir rapporter ici quelques expériences qui confirment les siennes. Il avoit remarqué <sup>b</sup> qu'ayant fait une incision en forme d'anneau à l'écorce de divers arbres, en sorte que l'on voioit le bois de tous côtez, ces arbres ne laissoient pas de croître. Voici d'autres expériences sur la même chose, faites en Angleterre dans la Comté de *Lancastre*, par M. *Brotherton*, & qui ont été lues dans la Société Roiale.

1. L'an

<sup>a</sup> Tom. IV. p. 189. <sup>b</sup> Ibid. p. 246.

## *§ Historique de l'Année 1688. 187*

1. L'an 1671, l'écorce d'un *Pommier Sauvage* de quatre doigts de Diametre, aiant été enlevée en rond, avec une Serpe, en sorte que le Bois étoit entamé, & que l'ouverture étoit large de quatre doigts; on a remarqué que cet arbre grossit considérablement la même année, au dessus de la coupure, & qu'il crut environ un pied en hauteur. Il grossit encore assez l'année suivante, & crut en longueur, environ neuf pouces. Mais la troisième année, il sécha jusqu'à la racine; On a observé presque la même chose dans un autre arbrisseau, dont l'écorce avoit été rongée par des Chenilles. La partie inférieure à l'endroit rongé demeura sans croître, & le bois s'y secha peu à peu; mais la partie supérieure crut, jusqu'à la troisième année, que l'arbrisseau mourut entierement.

2. Aiant fait une semblable incision dans l'écorce d'un *Sapin d'Ecosse* de trois ans, & de trois pouces d'épaisseur, près du haut de la tige; un peu au dessous du dernier branchage, on a remarqué que la cime étoit crüe la même année d'une demi-aune, & que les parties du dessus, qui étoient autout de l'anneau, étoient grossies plus qu'elles n'auroient fait, sans cette incision. Mais la partie du tronc, qui étoit entre l'incision

cision & le branchage le plus proche ne crut point du tout, quoi que l'intervalle, qui étoit au dessous de ce dernier branchage, s'augmentât un peu, mais pas tant que si l'on n'eût point fait d'incision à l'arbre. La seconde année il crut assez considérablement, & devint plus gros dans cet espace, qu'il n'auroit fait autrement en cinq ans de temps; mais la troisième année il mourut. Le temps auquel on avoit fait l'incision étoit la fin de Mars, ou le commencement d'Avril.

3. On a aussi essayé de couper un pouce en longueur, dans l'écorce de quelques jeunes arbres, en laissant entière l'écorce de l'autre côté, & l'on a remarqué que l'écorce de dessus s'est étendue embas, & a entièrement couvert l'incision, la même année. On a même vu qu'ayant coupé l'écorce en rond de la largeur d'un pouce, celle de dessus s'est allongée jusqu'à celle de dessous.

4. On a fait trois incisions en un même Sapin, dans les intervalles de quatre branchages, & l'on a trouvé aussi que les parties qui étoient entre l'incision & le branchage supérieur sont beaucoup crûes, pendant que celles qui étoient entre l'incision & le branchage inférieur étoient demeurées dans le même état.

5. On.

5. On a fendu de jeunes Coudriers en deux, & ayant coupé perpendiculairement une des moitez du bois, on l'a éloignée par force de l'autre, & l'on a empêché qu'elle ne pût s'y rejoinde. Après cela on a remarqué que la moitié, qui n'avoit point été coupée, aussi bien que la partie inférieure de celle qui étoit coupée, n'étoit pas crüe considérablement, au lieu que la partie d'enhaut avoit augmenté sensiblement son épaisseur.

6. On a remarqué au même lieu que presque tous les Peupliers, qui avoient été ébranchés au printemps de l'an 1683. moururent l'hiver suivant, à cause du grand froid. Ceux qui en échapperent, eurent bien de la peine à en revenir, & ne poussèrent que très-peu le Printemps suivant. C'étoient des arbres de trente pieds, ou environ, à qui l'on n'avoit laissé que cinq ou six pieds au sommet, sans les ébrancher. On remarqua que les Peupliers, qui avoient été ébranchés deux ans auparavant, en moururent aussi, ce qui n'arriva à aucun de ceux qui ne l'avoient point été. On observa la même chose dans la Comté de Chester, à l'égard d'un très-grand nombre de Peupliers de toutes sortes de grandeurs, & plantés dans les mêmes lieux. La plupart des ébran-

ébranchez mourut, & ceux qui ne l'étoient point ne souffrirent aucun endommagement ; quoi qu'ils fussent jeunes, & qu'on eût fait auparavant une incision dans l'écorce de quelques uns autour du tronc, comme on l'a rapporté.

7. On a vu une assez grande différence dans l'accroissement des arbres ébranchés, & de ceux qui ne l'étoient pas, l'Été d'après, mais elle est étonnante dans l'espace de sept ou huit ans, les Peupliers qui n'ont pas été ébranchés devenant infiniment plus épais à l'égard de tronc, & plus touffus à l'égard des branches, que ceux qui l'ont été.

8. On a observé plusieurs fois que lors que la cime des arbres étoit cruë de deux pieds ou plus en longueur, les branches inférieures n'avoient pas poussé plus de quatre pouces.

9. On a vu un Pin sauvage d'environ trente aunes de haut, & dont les plus basses branches étoient éloignées de 30 pieds de terre, extrêmement vert & plein de branches de tous côtez, quoi qu'il n'étendit ses racines que vers la quatrième partie de la place qu'il occupoit ; mais elles étoient éloignées de l'arbre de 70, ou 80 pieds. Cette disposition des racines venoit de ce que  
cet

*Le Pſeume CL traduit en  
vers François ſelon la me-  
ſure des vers Hebreux.*

Loûez le Dieu des Dieux,  
Que ſa Majesté ſoit benie;  
Sa puissance eſt infinie,  
Peuples, révérez-l'en tous lieux.  
Chantres, entonnez des airs,  
Unifiez par de ſaints concerts,  
La Trompette,  
Le Hautbois & la Muzette,  
Le Cornet, l'Orgue & le Baſſon,  
Et que la flute au doux ſon  
Leur réponde:  
Qu'en ce beau jour  
Tout le monde  
Chante à ſon tour.





cet arbre étoit dans l'angle interieur d'une muraille fort épaisse , & dont les fondemens étoient très-profonds , devant servir à retenir une riviere qui passoit au pied.

M. *Brotherton* conjecture sur ces experiences & sur diverses autres qu'il a faites; I. que toute la Seve, ou au moins la plus grande partie de ce suc , monte par les vaisseaux de la partie ligneuse de l'arbre , & non par l'écorce , ni entre l'écorce & le bois; II. que l'accroissement des arbres , à l'égard de l'épaisseur , est produit par la Seve , qui descend , & non par celle qui monte , de sorte que s'il n'en descendoit point , ils ne grossiroient que fort peu , ou même point du tout ; III. qu'il se fait une continuelle circulation de la Seve , pendant tout l'Eté , que ce suc monte de la terre dans les arbres , & qu'il ne descend pas à la S. Michel seulement ; comme quelques-uns l'ont cru.

M. *Hook* , qui a lu ces experiences , dans une assemblée de la Société Roiale , croit que les Plantes , aussi bien que les animaux , se nourrissent d'un double aliment. L'un est de l'eau impregnée de divers sels , & l'autre est de l'air qui est aussi chargé de diverses particules spiritueuses. Les végétales ne sauroient vivre , ou au moins croître , sans  
le

le secours de ces deux choses. Elles se mêlent l'une avec l'autre, & quelques-unes des particules de cette eau deviennent aériennes, comme quelques-unes des particules de l'air deviennent aqueuses. Les unes se dégagent & se subtilisent, pendant que d'autres s'embarassent dans une matière plus épaisse & deviennent grossières. C'est pour cela que les Plantes, de même que les animaux, ont deux sortes de racines, les unes qui s'étendent & qui poussent dans la terre, & les autres qui s'élèvent & qui croissent en l'air. Ces deux sortes de racines servent à recevoir & à conduire une nourriture particulière dans le corps de la plante; & peuvent encore avoir un autre usage, savoir de donner sortie à une espèce d'excremens, qui sont inutiles en demeurant dans la Plante, mais qui contribuent à sa conservation lors qu'ils en sont sortis. Les uns temperent les sels de la terre, dans laquelle les Plantes sont placées, & les autres préparent l'air, afin que les Plantes en puissent tirer le secours nécessaire. M. Hook assure qu'il a expliqué ailleurs de quelle manière cela se fait.

Cette conjecture de M. Hook ne s'accorde pas mal avec celles de M. Malpighi, que l'on a rapportées dans

*Et Historique de l'Année 1688. 193*

dans le I V. Tome. pp. 209. & 218-  
touchant la respiration des Plantes, par  
le moyen des *trachées* de leurs racines,  
& touchant l'usage des feuilles, & la  
circulation de la Seve. Il n'est pas dif-  
ficile de rendre raison par les mêmes  
principes de la mort des Peupliers é-  
branchez, dans l'Hiver de l'année  
1684. Comme les vaisseaux des Ar-  
bres s'étendent du tronc dans toutes les  
branches, & qu'ils vont même jus-  
qu'aux feuilles, où ils aboutissent, &  
d'où ils rapportent la Seve chargée de  
particules spiritueuses; lors qu'on vient  
tout d'un coup à couper toutes leurs  
branches, on cause deux desordres  
dans l'économie de leur nutrition.  
Premierement on ouvre un très-grand  
nombre de vaisseaux dans un endroit,  
où ils sont apparemment plus larges  
que dans les extrémités; & par consé-  
quent on cause aux arbres de grandes  
pertes du suc qui les entretient, & on  
les met ainsi hors d'état de résister à  
des injures extraordinaires de l'air. Il  
est vrai qu'il se fait des obstructions au  
bout des vaisseaux coupez; mais elles  
ne se font pas d'abord, parce que le suc  
s'y porte avec trop de violence, & qu'il  
faut qu'il se fasse un passage nouveau  
pour retourner de là vers le tronc. On  
peut se confirmer dans cette pensée,

par une chose que l'on a vuë autour de *Geneve*, il y a environ vint ans. Un hiver extraordinaire avoit si fort endommagé les Noiers, qui sont en très-grand nombre en ce pais-là, que les branches de la plupart secherent le printemps suivant, quoi que le tronc demeurât encore vert. On crut qu'il étoit bon de les délivrer, sur la fin de l'hiver suivant, de ces branches seches, comme l'on fait ordinairement lors qu'il y en a peu, mais l'étant presque toutes, il fallut presque entièrement ébrancher ces arbres, dont une très-grande quantité mourut ; sans doute, parce qu'on leur avoit fait trop de blessures, puis que ceux que l'on n'avoit point ébranchés repousserent. Secondement en coupant les branches des arbres, on leur ôte les feuilles, où la Seve se charge de parties spiritueuses & se cuit, & d'où elle retourne dans l'arbre. Ainsi on ôte aux suc la coction, & on l'empêche de circuler, comme il seroit. C'est pourquoi on remarque très-souvent que des arbres meurent, seulement parce que les Hânetons, ou les Chenilles, en ont mangé les feuilles. Quand on n'ôte que peu de feuilles, ou qu'on ne coupe que peu de branches, ce retranchement peut servir à faire davantage

croi-

triblé les autres, parce qu'une partie du suc, qui serviroit à nourrir ce qu'on a ôté, va dans les branches, & dans les feuilles qui restent, & les blessures que l'on a faites à l'arbre se referment; ou se guerissent aisément: mais quand on coupe presque toutes les branches, l'arbre se trouve blessé en tant d'endroits, qu'il ne se peut remettre, que dans une saison tempérée, & que le chaud; ou le froid excessif, le tue inévitablement.

3. *EXTRAIT du même Journal, pour les Mois de Septembre & d'Octobre, contenant une estimation de la quantité des VAPEURS que la chaleur du Soleil fait élever de la mer: par EDMOND HALLEY.*

CE que l'on a donné de M. Halley, touchant la hauteur du vis-argent dans le Barometre; & les vents Alifex, a été si bien reçu du public, que l'on insere ici avec plaisir ce qu'il a fait mettre dans le Journal d'Angleterre, touchant la quantité des Vapeurs que le soleil élève de la mer. Il y a encore inséré cette année deux petits traités d'Algebre, mais comme ils sont en Latin, les Savans de deçà la mer pour-

ront avoir recours à l'Original. Celui qu'on va lire est en Anglois, & cette Langue étant peu connue hors de l'Angleterre, en comparaison de la nôtre, on a cru que le public seroit bien aisé de le voir ici, aussi bien que les précédents. Le voici donc mot pour mot, autant que le Genie de la Langue Angloise & celui de la nôtre l'ont pu permettre.

Il paroît évident que la quantité des Vapeurs, dont l'air est chargé, est très-considérable, puis que les pluies & les neiges tombent quelquefois en si grande abondance, que l'on reconnoit que cette eau descendue des intervalles que les particules de l'air laissent entre elles, faisoit une partie très-sensible du poids de l'Atmosphère. Mais personne que je sâche n'a bien examiné la proportion qui est entre la mer & ces Vapeurs qui sont l'origine, non seulement des pluies, mais encore des fontaines, comme j'ai dessein de le prouver un jour. Cette recherche est néanmoins l'une des plus nécessaires de cette partie de la Philosophie, qui traite des Météores, & mérite bien d'être examinée par la Société Royale. Je croi qu'on ne sera pas fâché de voir la manière dont j'ai essayé de déterminer la quantité des Vapeurs, qui s'élèvent par  
la

## **U Historique de l'Année 1688. 197**

la chaleur, ce que j'ai fait par le moyen d'une expérience, qui m'a réussi, comme on le verra par ce que j'en vais dire.

J'ai pris un vase plein d'eau, profond de quatre poudces, & dont le diametre étoit de 7 poudces  $\frac{2}{5}$  dans lequel j'ai placé un thermometre. Ensuite par le moyen d'un réchaud plein de charbons allumés, j'ai échauffé l'eau jusqu'au même degré de chaleur, que nous ressentons dans les étés les plus chauds, comme il paroïtoit par le thermometre. Cela étant fait j'ai attaché ce vaisseau, sans en rien ôter, à un bout du fleau d'une ballance, & j'ai mis de l'autre côté des poids justement de la même pesanteur. Il étoit aisé de conserver le même degré de chaleur dans l'eau, en approchant, ou en éloignant le réchaud plein de feu. Je remarquai bien-tôt que le poids de l'eau diminuoit sensiblement; & au bout de deux heures, il y manquoit une demi-once, poids de *Troies*, moins 7 grains, c'est à dire 233 grains d'eau, qui s'étoit évaporée dans cet espace, quoi qu'on n'en vit monter aucune fumée, & que l'eau ne parût pas chaude au toucher. Cette quantité d'eau, évaporée en si peu de temps, semble très-considérable; car il s'ensuit de là qu'en vint-quatre heures,

il s'évaporerait six onces d'eau d'une surface aussi petite, que l'est celle d'un cercle de 8 pouces de diamètre.

Pour tirer de cette Experience une supputation exacte, & déterminer la grandeur du volume d'eau, qui s'étoit ainsi évaporée, je me fers de l'Experience que *M. Bernard*, Docteur en Theologie, assure avoir été faite dans la *Société d'Oxford*. C'est qu'un volume d'eau, de la grandeur d'un pied cubique d'Angleterre, pèse 76 livres poids de *Triers*. Ce nombre étant divisé par 1728 qui est le nombre des pouces cubiques contenus dans ce pied, donne 43 grains &  $\frac{1}{4}$ , ou une  $\frac{1}{2}$  once 13 grains  $\frac{1}{4}$  pour le poids d'un pouce cubique d'eau. Le poids donc de 233 grains est  $\frac{233}{43}$  ou 5 parties d'un pouce cubique divisé en 38. Or l'aire d'un cercle, dont le diamètre est de 7 pouces  $\frac{2}{3}$  contient 49 pouces carrez; par lesquels divisant la quantité de l'eau évaporée, savoir  $\frac{11}{18}$  d'un pouce, le quotient est  $\frac{233}{1162}$  ou  $\frac{1}{5}$ , d'où il paroît que le volume de cette eau est la 53 partie d'un pouce; mais pour la facilité du calcul, nous supposerons qu'elle n'en est que la 60. Si donc de l'eau, aussi chaude que l'air l'est en été, exale la 60. partie d'un pouce en deux heures de la surface décrite; en douze heures, il s'en exale-



ra la ro , quantité suffisante pour fournir à toutes les pluies , fontaines & rosées. Ce calcul peut même supposer la mer , sans qu'elle se diminue , ni se déborde , comme la mer Caspie , qui est toujours d'une égale hauteur ; & supposer encore le courant , que l'on dit qui est toujours dans le détroit de Gibraltar , quoi que la mer méditerranée reçoive un grand nombre de rivières considérables.

Pour estimer la quantité d'eau , qui s'élève en vapeurs de la mer , je croi qu'on la doit seulement considérer pendant le temps que le soleil est levé ; car pour la nuit , il retombe autant d'eau en rosée , ou même plus , qu'il n'en monte en vapeurs , pendant ce temps-là. Il est vrai que l'Été les jours sont de plus de douze heures , mais cette longueur du jour est contre-ballancée par la foiblesse de l'action du soleil , lorsqu'il se leve , & avant que l'eau soit échauffée. Ainsi si je suppose qu'il s'élève par jour en vapeurs la  $\frac{1}{16}$  d'un ponce de l'étendue marquée de la surface de la mer , on ne pourra pas rejeter cette conjecture.

Selon cette hypothese , dix ponces en quarré de la surface de l'eau fourniront par jour en vapeurs un ponce cubique d'eau ; chaque pied en quarré

une

une \* *demi-pinte* ; quatre pieds en quarré un *Gallon* ; un mille en quarré 6914 *tonneaux* ; & un Degré en quarré, supposé qu'il soit de 69 milles d'Angleterre, exalera en vapeurs 33 millions de *tonneaux*. Si l'on donne à la méditerranée 40. degrez de longueur, & 4 de largeur, eu égard aux endroits plus larges & à ceux qui sont plus étroits, ce qui est sans doute le moins qu'on lui puisse donner, ce seront 160 degrez de mer en quarré, & par conséquent toute la mer méditerranée, dans un jour d'été, jettera en vapeurs 5280 millions de *Tonneaux*. Cette quantité de vapeurs, quoi que très-grande, est pourtant le moins que l'on en puisse supposer, selon l'Experiance que l'on a rapportée. Il est vrai qu'il y a une autre chose, que l'on ne sauroit réduire à des regles certaines, ce sont les Vents qui détachent de la surface de l'eau, plus de particules que la chaleur du soleil n'en fait évaporer : comme on le pourraisément concevoir, si l'on a fait quelque réflexion sur ces vents desséchans, qui soufflent quelquesfois.

Il est très-difficile d'estimer la quantité d'eau, que la mer méditerranée reçoit des rivières qui y tombent ; à moins que l'on n'eût eu les moyens de

me-

\* *Mesures d'Angleterre.*

mesurer leurs embouchures, & leur rapidité. Tout ce qu'on peut faire en cette occasion, c'est de leur donner plutôt une plus grande quantité d'eau qu'elles n'en ont en effet, que de leur en ôter; c'est à dire, de supposer qu'elles sont plus grandes, qu'elles ne le sont, selon toutes les apparences, & ensuite composer la quantité d'eau, que la Tamise porte dans la mer, avec celle de ces rivières, qui doivent entrer dans notre calcul.

La mer méditerranée reçoit ces neuf rivières considérables, l'Ébre, le Rhone, le Tibre, le Po, le Danube, le Niester, le Borysthène, le Tanais, & le Nil, les autres n'étant, ni si célèbres, ni si grosses. Nous supposerons que chacune de ces neuf rivières a dix fois plus d'eau que la Tamise, non qu'il y en ait aucune, qui en ait réellement dix fois autant, mais pour comprendre dans notre calcul les autres moindres rivières, qui se déchargent dans la méditerranée, dont on ne sauroit autrement estimer la grandeur.

Pour mesurer l'eau de la Tamise, je la prends au pont de Kingston, jusqu'à l'embouchure. L'eau qu'on  
 \* L'Auteur ne dit rien des rivières de la Grèce & de l'Asie, qui sont en assez grand nombre, quoi qu'elles ne soient pas si grandes ni si célèbres que celles qu'il nomme.

qu'où le reflux n'arrive jamais ; & où l'eau coule toujours enbas. La largeur de son lit est de 100 verges, & sa profondeur de 3, à la supposer par tout égale ; dans laquelle supposition je suis assuré que je lui donne plutôt plus d'étendue ; que moins qu'elle n'en a. Le volume de l'eau est donc en cet endroit de 300 verges en quarré. Cela multiplié par 48 *milles* (c'est la quantité d'eau que je croi qui s'écoule en 24 heures, à mettre 2 *milles* par heure) ou 84480 verges, donne 25344000 verges cubiques d'eau qui doivent s'écouler en un jour ; c'est à dire 20300000 Tonneaux par jour. Je suis persuadé que par ce que j'ai donné de plus au lit de cette riviere, qu'il n'a réellement, je lui ai accordé une grandeur suffisante, pour y comprendre les rivieres de *Bront*, de *Wandel*, de *Lea*, de *Darwent*, qui sont de quelque considération ; & qui se déchargent dans la *Thamise* au dessous du pont de *Kingston*.

Maintenant si chacune de ces neuf rivieres a dix fois plus d'eau que la *Thamise*, il s'ensuivra que chacune portera par jour à la mer 203 millions de Tonneaux, & que le tout ne fera que 1827 millions de Tonneaux ; ce qui n'est qu'un peu plus que le tiers de ce que j'ai fait voir s'élever en va-

peurs

*Et Historique de l' Année 1688. 203*  
peurs de la méditerranée, en 12 heures  
de temps.

Il resteroit à savoir ce que deviennent ces vapeurs quand elles sont élevées dans l'air, & d'où vient le courant qui paroît toujours à l'entrée du détroit de Gibraltar. Mais c'est ce que M. Halley renvoie à examiner à une autre fois. Il avertit seulement le Lecteur, que pour faire l'Experience dont il a parlé, il s'est servi d'eau qui avoit été salée, jusqu'au même degré que l'eau commune de la mer, c'est à dire en y dissolvant une quarantième partie de sel.

---

## V I I.

*Extrait d'une Lettre de Mr. GRAVEROL Prêtre de l'Eglise Anglicane, contenant : I. une explication nouvelle du 17 verset du Chap. III. de la 2. Epist. de S. Paul aux Corinthiens ; II. la correction de deux passages de Salvien.*

**L**A premiere de ces remarques regarde la premiere partie du verset 17. du Ch. III. de la seconde Epître de S. Paul aux Corinthiens. Elle est conçue en ces termes : *ô 3 nové*

ἐν πνεύματι καὶ. La Vulgate traduit, *Dominus autem Spiritus est*, & nos Interpretes François, suivent mot à mot la version de Vatable, *or le Seigneur est cet Esprit-là*. Je croi pouvoir dire, sans prendre trop de hardiesse, que ni ces Interpretes, ni aucun de ceux qui les ont suivis, n'ont entendu ces paroles. Je sai combien je leur suis inférieur à tous en toutes choses, & je ménagerois mieux leur honneur, si j'étois moins jaloux de celui de S. Paul. J'appréhende même de me tromper, quand je me compare à toute cette grande nuée de savans hommes. Mais voici mes raisons.

Le verset précédent montre que, par *le Seigneur*, il faut entendre *Jésus-Christ*. Or il n'est dit, en nul endroit de l'Ecriture Sainte, que *Jésus-Christ* soit *Esprit*, & beaucoup moins encore qu'il soit *cet Esprit-là*, c'est à dire la troisième Personne de la Divinité. Ce qui acheve de me le persuader, c'est l'impuissance de le prouver où se trouve, sans y penser, un Ecrivain de ce pays, savant & exact. Voici les endroits, où il prétend que le fils de Dieu soit appelé *Esprit*: S. Marc. II. 8. Rom. I. 3, 4. 1 Tim. III. 16. Hebr. IX. 14.

à G. Bull. defens. fid. Nic. sect. 1. c. 2. p. 36.  
 37.

IX. 14. 1. S. Pierr. III. 18, 19, 20. S. Jean V I. 63. comparé avec le v. 6. Consultez les tous, Messieurs, examinez les, vous trouverez qu'il n'y en a pas un, qui soit favorable à la pensée de cet excellent homme; cela est surprenant. Mais que parmi tous ces passages il n'ait point inferé celui que j'examine, où S. Paul semble décider si formellement en sa faveur, c'est ce qui ne m'étonne guère moins.

Mais supposé qu'il soit vrai que Notre Seigneur puisse être appelé *Esprit*, & non seulement *Esprit*, mais *cet Esprit-là*, c'est à dire l'*Esprit de lumiere & de grace* qu'il promet à ses Apôtres, avant que de les quitter, & qu'il répand encore dans le cœur de ses fidèles, je n'en aurois pas meilleure opinion pour cela des versions & des commentaires que j'ai vûs jusqu'ici. Car il paroît par cette petite particule *δὲ*, que S. Paul lie ce verset avec celui qui le précède, & qu'il l'en fait dépendre. Or que dit l'Apôtre dans le verset précédent? *ἡμεῖς δ' αὖ ἐν πνεύματι καὶ λέγοιμεν, ἀναστρέψαι τὸ κάλυμμα*: *Quand il sera converti au Seigneur (sav. Israël) le voile sera ôté.* Dites moi, Messieurs, qu'elle liaison, quel rapport ont ces paroles avec celles-ci? *Or le Seigneur est Esprit, ou cet Esprit-là.* Jettons main-

tenant les yeux sur celles qui suivent, *ὁ δὲ τὸ πνεῦμα Κυρίου, ἔστι ἐλευθερία.* Et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Dans la première partie du verset, l'Apôtre fait comme une même chose, selon le sentiment ordinaire, du Seigneur & de l'Esprit. Et dans la seconde, il les sépare & les distingue expressément : *le Seigneur est cet Esprit là : & là où est l'Esprit du Seigneur &c.* Et d'ailleurs, falloit-il nous dire que Jésus-Christ est *Esprit*, ou le *Saint Esprit*, pour nous apprendre que cet Esprit de grace affranchit de la servitude de la Loi, & de celle de la corruption, les âmes qu'il illumine ?

Ces raisons, jointes à l'embaras où il m'a paru que les Théologiens s'engageoient, quand ils vouloient expliquer *en quel sens le Seigneur est le Saint Esprit*, m'ont porté à étudier attentivement & sans préoccupation le sens de ce passage. Voici, Messieurs, en peu de mots, ce qui m'est venu dans l'esprit. Il est constant que les Anciens mettoient fort souvent à la place de cette diphthongue *eu*, la simple voyelle *e*. Outre les preuves que je pourrois vous donner de cette remarque, je puis vous en alleguer de fort bons garens, qui me dispenseront pour cette heure du soin de les chercher. Le

pre-



premier est \* *Joseph Scaliger*, au sujet de ces deux vers d'*Aufone* :

*Una fuit tantum , quâ respondere  
Lacones*

*Litera, Et irato Regi placuere negantes.*

Le second est *Jean Gerard Vossius* dans son *Aristarque*, Liv. 1. Chap. 13. le troisième est *Saumaïse not. ad Consecrat. Templ. in Agon. Herod. Attic. p. 37. in addend. p. 217. Et de transsubstant. Contr. Grot. p. 31. Mr. Colomiez* rapporte & approuve ce dernier endroit de *Saumaïse*, dans ses *Observations Saintes*. Et *Alexandre Niquet* Jésuite nous a fait connoître aussi qu'il n'ignoroit pas ce point de Critique, *Hist. Tit. S. Cruc. cap. xvi.*

Cette manière d'écrire étant donc incontestable, j'estime que dans le passage que j'ai entre les mains • a été mis pour •, & qu'il faut traduire, si on veut former un sens juste & raisonnable, *là où est le Seigneur, là est l'Esprit; Et là où est l'Esprit, là est la liberté*. Cette version me paroît si naturelle, & si conforme au but & au raisonnement de l'Apôtre, que je ne puis m'empêcher de l'approuver & de la suivre. Et ce qui me fortifie extrêmement dans ma pensée, c'est que je n'apporte

aucu-

aucune ombre de changement au texte de l'Écriture Sainte, pour lequel tous les Chrétiens doivent avoir un respect inviolable. On auroit très-mauvaise grace, de m'objecter que dans la seconde partie de ce verset, on a gardé la diphthongue. Car mon sentiment ne m'oblige pas à dire que ce fût la coutume de la changer toujours en une simple voyelle. Il me suffit, pour le faire recevoir, que cela se fit souvent, sur tout au commencement des versets & des périodes. Je n'aurois qu'une chose à faire, pour achever de fermer la bouche aux plus entêtés, ce seroit d'appuyer ma conjecture sur quelque ancien manuscrit. Mais outre que je ne me croi pas obligé de prendre ce soin-là, je m'en décharge sur ceux, à qui le bonheur de pouvoir aisément consulter ces sortes d'Originaux, le rend plus aisé.

II. Je passe à l'autre remarque, qui fut le sujet de notre entretien, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir. C'est, Messieurs, la découverte d'une corruption manifeste d'un passage de *Salvien*, dont il ne paroît point que, ni *Pithou*, ni *Brassicanus*, ni *Rittersbusius*, ni *Baluze* se soient apperçus. Ce nouveau Jérémie (car c'est ainsi que quelques-uns appellent *Sal-*

*Historique de l'Année 1688. 109*

Salvien) applique ces paroles du livre des Pseaumes aux personnes de son temps, après avoir fait un triste portrait de leurs mœurs : *sepulcra eorum domus eorum in æternum, & comparati sunt jumentis insipientibus.* Après quoi il s'écrie, *atque utinam jumentis ! melius quippe fuerat belluinâ imprudentiâ deviasse. Illud pejus & criminiosius ; quia non ignoratione Dei , sed despectione peccarunt. Atque hoc videlicet Laici tantummodo , non quidam etiam Clericorum , seculares tantummodo , non quidam etiam Religiosi , imò sub specie Religionis vitis sæculi mancipati. De Gubernat. Dei. lib. V.* J'ai à faire sur cela deux choses la première est ; de vous montrer que Salvien ne peut pas avoir raisonné ainsi : car il faudroit qu'il eût perdu le sens, quand il écrivoit son livre ; ou du moins qu'en cet endroit il fût tombé dans quelque symptôme. La seconde : de le vanger de l'affront que lui a fait l'interêt & l'ambition des Copistes, en rétablissant en son entier ce passage, qui n'est pas la moindre preuve que nous aions de son courage & de son zèle.

Je dis donc 1. qu'il n'y a nulle apparence que Salvien, après avoir fait des plaintes générales de la corruption universelle, qui rendoit abominable le siècle

siècle où il vivoit, se soit en quelque manière dédit par deux restrictions froides & mal conçues. 2. Il n'y auroit rien de plus froid; que le raisonnement de ce pieux Ecrivain. Faisons le, s'il vous plaît, parler en François; *Toute chair a corrompu ses voies. Les hommes sont devenus semblables aux bêtes brutes. Eh! plutôt à Dieu que ce fût aux bestes brutes qu'ils ressemblassent? Ce qui les rend sur tout criminels, c'est que ce n'est point par ignorance qu'ils péchent, mais par le mépris qu'ils ont pour Dieu. Et ce qui augmente ma douleur, c'est que ce sont les Laïques qui tombent dans ces excès; mais non pas quelques-uns du Clergé: les séculiers, mais non pas plusieurs Religieux. Que dis-je, plusieurs Religieux? Des gens qui sous ombre de Religion s'abandonnent à tous les excès du siècle. Quelcun a dit de Démosthène qu'il avoit si peu le don de faire naître dans le cœur de ses Auditeurs des mouvemens de compassion, qu'il les faisoit rire, lors qu'il s'étudioit à les faire pleurer. Mais je dirai plus que cela. Quand le Prophete Jérémie même, fondant en larmes, la robe déchirée, la tête couverte de poussière, prononceroit d'un ton languissant & lugubre, dans l'Assemblée la plus disposée à la tristesse, ces deux ou trois périodes, il*

n'y auroit aucune personne de bon sens, qui n'publiât, pour quelques momens, sa douleur. 3. Salvien s'explique lui-même, & fait assez sentir dans la suite aux Moines, qu'il ne leur en veut pas moins qu'aux autres. Vous allez juger, Messieurs, s'il étoit fort disposé à les flatter. *Qui scilicet, post veterum flagitiorum probra & crimina, titula sanctitatis sibi met inscripto, non conversatione alii, sed professione, nomen tantum demutauere, non vitam; & summam Divini cultus habitum magis quam actum existimantes, vestem tantummodo exuere, non mentem.* (Cette pensée est, si vous y prenez garde, fort petite; mais laissons parler Salvien, de quelque manière qu'il parle) *Unde illi se minores invidiâ criminosos putant; qui cum penitentiam quasi egisse dicantur, sicut mores pristinos, ita etiam habitum non relinquunt. Nam taliter formæ omnia argunt; ut eos non tam putet antea penitentiam criminum egisse, quam postea ipsius penitentiae pœnitere: nec tam prius pœnituisse quod malè vixerint, quam postea quod se promiserint bene esse victuros. Sciunt me verum loqui, & testimonium mihi etiam conscientia sua dicunt, cum multi alii, tum præcipuè illi novorum bonorum Religiosi ambitores, & post acceptum penitentiae nomen amplissima,*  
ac

ac prius non bibere potestatis emptores :  
 adeo non seculares tantum , sed plus  
 etiam quam seculares esse voluerunt : ut  
 non sufficeret eis quod antea parum , nisi  
 plus essent possibiles quam fuissent . Quomo-  
 do igitur tales isti penitentiam se exisse  
 non penitentia ? Sicut etiam illi de conver-  
 sione ac Deo aliquid cogitasse ; qui de con-  
 jugibus propriis abstinentes à rerum alie-  
 narum perversione non abstinent ; Et cum  
 profiteantur continentiam corporum , in  
 incontinentiam debacchantur animarum  
 (cette expression est insupportable ;  
 l'Auteur avoit dit sans doute dolaban-  
 tur .) Novum prorsus conversionis genus .  
 Licita non faciunt ; Et illicita committunt .  
 Temperant à concubitu , Et non  
 temperant à rapinâ . Quid agis stulta per-  
 suasio ? Peccata interdixit Deus , non  
 matrimonia . Non conveniunt vestris stu-  
 diis facta vestra . Non debetis amici esse  
 criminum , qui dicitis vos sectatores esse  
 virtutum . praeposterum est quod agitis .  
 Non est hoc conversio , sed adversio ; ( L.  
 averſio ) quia jam pridem , ut fama est ,  
 opus etiam honesti matrimonii reliquistis .  
 Tandem à scelere cessate . Et quidem ju-  
 stum est ut ab omni scelere : sed tamen ,  
 si non ab omni , quia hoc fortasse durum  
 Et impossibile esse creditis , certe vel à  
 maximo Et prodigioso . 4 Cette correction  
 de Salvien , seculares tantummodo , non  
 qui-

*quidam etiam Religiosi ; imo sub specie Religionis vitiis seculi mancipati , seroit tout à fait impertinente. Car elle lui seroit représenter comme des scelerats, des gens qu'il auroit tirez du rang des personnes scandaleuses. Il paroît par toutes ces raisons que les Moines, qui gaignoient autrefois leur vie à copier les livres, ont été plus jaloux de l'honneur de leurs Couvens que de celui de Salvien, qui avoit dit sans doute : *atque hoc videlicet non laici tantummodo : quidam etiam clericorum ; non saculares tantummodo : quidam etiam Religiosi, imo sub specie Religionis vitiis seculi mancipati.**

Ne peut-on pas même leur reprocher de n'avoir pas mieux ménagé en cela leur réputation, que celle des Auteurs qu'ils transcrivoient ? L'alteration volontaire des Ecrits des Anciens passe dans l'Eglise & dans la République des Lettres pour une infamie aussi grande, que la fausse monnoie dans la société civile. Et vous m'avouerez qu'une malice de cette nature sied bien plus mal à des gens qui renoncent solennellement au monde, qu'à ceux qui ne font pas une profession ouverte d'en sortir. La mauvaise foi que je viens de découvrir est d'autant plus blâmable, que les bons Religieux pouvoient trouver de  
 quoi

quoi appaîser la sainte sensibilité qu'ils ont pour la gloire du froc, dans la restriction que la modestie de Salvien lui a fait donner à ses plaintes. Car, au lieu qu'il étend à tous ceux qui ne sont consacrés à Dieu que par le Baptême, ses pieuses lamentations, il avance avec beaucoup de circonspection & de réserve les reproches qu'il fait à ceux qui ont fait d'autres vœux : *quidam etiam Clericorum : multi etiam Religiosi*. La peur qu'il témoigne de les fâcher peut bien servir de preuve qu'il ne portoit point la mitre : *Quæ illis spes esse paterat, ubi præter id quod in Domini Templo erat, nihil videri (L. videre) penitus, nisi sordidum, non licebat? Quanquam quid dicam in Dei Templo? Hoc quippe totum ad Sacerdotes tantum & Clerum pertinet, quos non discussio, quia Domini mei ministerio reverentiam servo. De Gubern. Dei. lib. vii.*

Sans être revêtu de la Dignité d'Evêque, on cherche bien moins de façon au siècle où nous sommes, lors qu'il est question de censurer les Prêtres, *Les Prêtres seront damnés*, dit rondement & sans cérémonie le bon Mr. Bourdoise, *oui da les Prêtres seront damnés. Comment se sauveroient-ils? Montrez m'en un qui vive en Prêtre, qui sâche son métier. Combien y en a-t-il*  
qui



## § Historique de l'Année 1688. 215

qui sâchent seulement ce que c'est que d'être tonsuré? Il n'y en a point. Et quand je dis point, je veux dire pau. On fait toutes choses, excepté son mestier. On fait toutes choses, excepté son mestier, & on ira par tout, excepté en Paradis. Les peuples seront sauvez, Dieu leur fera misericorde, s'il lui plaît, car ils croient, ils sont dociles, ils se laissent persuader : mais les Prêtres, pensez-vous qu'il s'en sauve? Pour moi, je le crains fort, ils sont trop les entendus. Quand il est question de corriger un Prêtre, il vous apportera plus de repliques & plus de raisons, qu'il n'y a à Paris de pavés & de maisons. Ils n'ont point d'humilité. Je viendrois à bout d'une milliasse de pauvres gens, j'en ferois ce que je voudrois. Mais d'un Prêtre, il n'y a point moien de le convertir. J'ai autrefois gardé de toute sorte d'animaux, des brebis, des cochons, des poules d'Inde, & j'en venois à bout. Il n'y a que les Pâns que je n'ai jamais pû ranger, quelque Rétorique que j'y apportasse. Cette espèce d'animaux sont glorieux. Voilà justement comme sont la plupart des Prêtres, qu'on ne peut jamais gouverner. J'ay une fois en ma vie mis hors & chassé d'une Eglise Cathédrale, qui étoit \* \* \* centtreize causeurs en deux heures, & en aurois bien mis davantage, si le cent quatorzième, qui

qui se présenta, n'eût été un Prêtre bénéficiaire de cette Eglise : car alors je trouvais à qui parler ; là toute mon autorité & mon zèle furent trop courts ; là j'expérimentai qu'il n'y avoit rien à gagner aux Prêtres. Remarquez, Messieurs, que Mr. Bourdoise ne dit pas qu'il a prit alors cela, mais seulement qu'il l'expérimenta ; parce qu'il en étoit instruit déjà du vivant de son Parrein. Car voici de quel air il continuë : Autrefois, & lors que je n'étois qu'Acolyte, mon Parrein, me voyant tempêter ma vie après des Prêtres, me dit, Adrian, à quoi bon t'amuses-tu de tant travailler à remonter ces Prêtres ? Ne fais-tu pas qu'il n'y a rien à gagner après des Prêtres ? Ce bon Parrein autrefois me disoit encore en ce temps-là, entre autres choses, il te faut bien apprendre à lire, pour bien chanter à l'Eglise, car c'est une belle chose, quand un Prêtre sait lire & écrire. Voilà l'état du clergé de mon jeune temps. J'ai tiré toutes ces belles choses d'un livre, où il y en a encore bien d'autres, qui a pour titre : l'Idée d'un bon Ecclesiastique, ou des sentences Chrétiennes & Cléricales, par Messire Adrian Bourdoise d'heureuse mémoire, Prêtre de la communauté du Chardonnet. Ch. des Prêtres. §. 6, 7, 8, 9. & 10. Croiez-vous, Messieurs, que si cette tirade de censures si ingénues eût

eût passé par les mains des anciens copistes, elle en fût sortie si saine & si entière, que les libraires nous l'ont donnée, cela ne relève pas peu la gloire de nôtre siècle, dont on a tant de sujets d'ailleurs de se plaindre. Et, ce qui paroîtra incroyable à plusieurs, cette ingénuité a été causée en partie qu'un Ecrivain assez fameux a traité de *saint* Mr. Bourdoise.

Je vais finir ma Lettre, & je vais la finir par le commencement des œuvres de Salvien. Il a un besoin si manifeste de réparation, que je ne puis m'empêcher de me plaindre de la négligence de tous les Commentateurs de cet Ecrivain, dont aucun, que je sâche, n'a pensé à le remettre en son entier. Voici comment ils l'ont jusqu'ici laissé débiter : *omnes admodum homines, qui pertinere ad humani officii culturam existimarunt, ut aliquod linguarum opus studio ingeniorum excuderent, id speciali curâ elaborarunt, ut sive utiles res ac probas, sive inutiles atque improbas, stylo texerent, seriem tantum rerum nitore verborum illustrarent, causis que ipsis, quas loqui vellent, loquendo lucem accenderent.* Ce qui fait ma peine, est de savoir ce qu'il faut entendre par ces mots : *lin-*

Tome IX.

K

gua-

4. L'Abbé de la Trappe dans ses Entret. de l'Abb. Jean & du Prest. Euseb. p. 592. & 593.

*guarum opus*. Un Poëte Latin a bien appelé l'étude de l'éloquence *studium linguæ*. • *Persequar aut studium linguæ, Demosthenis arma*.

Mais il ne s'est jamais ouï dire qu'on pût appeller *linguarum opus* un Traité de l'éloquence. Que sera ce donc ? un livre destiné à apprendre les langues ? 1. Ce n'est pas en ces sortes d'ouvrages qu'on recherche la beauté, ni l'élegance des termes : *seriem tantum rerum nitore verborum exprimerent*. 2. On n'y fait pas entrer des choses, qu'on puisse appeller, ni *probas*, ni *improbas*. On doit l'invention de ce secret à Messieurs de Port Roial, qui ne pouvoient faire un livre de Grammaire, sans y donner place à l'hérésie de ceux de la Religion Prétendue Reformée. 3. Les dernières paroles font connoître qu'il est question d'autres choses, que de mots & de règles sur l'Orthographe, ou sur le langage : *causis ipsis, quas loqui vellent, loquendo lucem accenderent*. 4. C'est une façon de parler barbare, & un pur solécisme, d'appeller *linguarum opus* un livre composé pour apprendre les langues. Tout cela me contraint de dire que c'est une bêtise fort grossière des copistes, & que sans doute Salvien avoit dit, *aliquod singulare opus*.

VIII.

VIII.

ESSAI de CRITIQUE, où l'on tâche  
de montrer en quoi consiste la POÉSIE  
DES HEBREUX.

**C**Eux qui ont quelque connoissance de la Langue Hebraïque, & qui savent les efforts que l'on a faits depuis deux-cents ans, pour en éclaircir les difficultez, savent aussi que divers Savans ont travaillé, avec beaucoup d'application, à chercher les regles de la Poësie des Hebreux. La plupart ont desespéré de les trouver, & si quelques-uns ont cru les avoir découvertes, on en a vu d'autres qui ont montré d'abord qu'ils s'étoient trompez. *François Gomarus* <sup>a</sup>, ayant publié à Leide son livre intitulé *Davidis Lyra*, dans lequel il croioit avoir déterré les regles de cette Poësie, *Louis Cappell* <sup>b</sup> ruina, dans un petit livre, toutes ses découvertes. On pourroit craindre ici un semblable sort, si l'on n'avoit pris une voie toute différente; mais on croit n'avancer rien, qui ne soit appuyé sur la nature même de la Langue Hebraïque.

K 2

<sup>a</sup> A Leide 1637. in 4. <sup>a b</sup> A Saumur 1643. in 12.

que, & sur des principes incontestables, outre que l'on est assuré de la vérité des regles que l'on donnera, par l'application que l'on en a faite au livre des Pseaumes, & aux autres anciennes Poësies des Hebreux. Néanmoins comme il peut arriver que l'on s'entête de ce qu'on regarde comme une nouvelle découverte, quoi qu'entièrement faux, ou au moins que l'on se trompe à quelque égard : on a cru devoir exposer ce qu'on pense au jugement du public, afin d'être corrigé sur les fautes que l'on pourroit avoir faites, ou d'être confirmé dans sa pensée par de nouvelles raisons, ou enfin de supprimer pour jamais des ouvrages, où l'on suppose cette découverte, comme véritable, en cas qu'on se fût entièrement trompé.

On proposera donc ici ses raisons, avec la brièveté, que l'on est contraint de garder dans un Essai, qui doit être inséré dans la *Bibliothèque Universelle*. On ajoutera à cela la solution de quelques difficultez, qui viennent d'abord dans l'esprit, ce qui servira à confirmer l'Hypothese que l'on va lire.

I.<sup>re</sup> La première chose que l'on doit remarquer, c'est que toutes les Langues ne sont pas capables de produire toutes sortes de vers. Il y en a quelques-unes,

unes, comme la Greque, & la Latine, dans lesquelles on peut faire des vers, que l'on nommera *metriques*, c'est à dire, qui se mesurent par des pieds composez de syllabes longues & breves: Il y a au contraire d'autres Langues, dont toute la Poësie ne peut consister, que dans un certain nombre de syllabes qui forment une cadence agreable à l'oreille, soit qu'il y ait plusieurs vers qui riment ensemble, soit qu'il n'y ait point de rime. Telle est la Langue Françoise & la plûpart des modernes. Si quelques-uns de nos Poëtes ont essayé de faire des vers *metriques*, comme *Desportes*, & quelques autres après lui, ils étoient si durs & si contraires au genie de la Langue Françoise, qu'on ne les a pu souffrir. Il en est de même de l'Hebraïque, de la Syriaque & de la plûpart des Orientales, dont le genie se trouve à cet égard conforme à celui de la Langue Françoise. Ces Langues peuvent aisément fournir des rimes, mais elle ne sauroient souffrir de vers *metriques*, comme *Joseph Scaliger* l'a déjà remarqué il y a long-temps, dans ses notes sur Eusebe.

Il seroit à souhaiter que ce grand homme eût produit ses raisons, mais

n'ayant fait seulement que proposer son sentiment, il s'est attiré par là la censure de quelques Savans, qui n'en avoient pas pénétré le fonds. On n'oseroit affurer que Scaliger a en en vuë les mêmes choses que l'on va dire, mais on croit qu'elles sont plus que suffisantes, pour montrer qu'on peut avancer la même chose que lui, sans mériter la censure que ceux qui n'ont pas examiné à fonds la matiere ont prononcée assez légèrement contre lui. Voici ce qui me persuade que l'on ne peut faire de vers metriques dans la Langue Hébraïque, non plus que dans la nôtre. Pour le rendre plus sensible, je commencerai par celle qui est la plus connue, & je ferai voir qu'il en est de même à tous égards de celle des Hébreux.

1. On ne sauroit faire des vers metriques, sans avoir la liberté de transposer les mots, car sans cela il n'est pas possible de trouver la mesure qu'il faut garder. On n'a pas toujours de differents mots, ou de différentes expressions, & dont la quantité ne soit pas la même, pour exprimer ce que l'on veut dire. Il faut souvent se servir nécessairement de certains mots, qui ne peuvent être que dans une certaine situation, à cause de leur quantité.

Ain-



Ainsi si l'on ne pouvoit point transporter les autres, on ne pourroit faire entrer ces mots dans les vers, ce qui seroit tres-embarassant pour les Poëtes, à qui l'on ôteroit par là une infinité de mots, dont ils se servent très-heureusement, & ce qui ruineroit enfin entiere-ment la Poësie metrique. Par exemple, il n'y a rien de mieux placé que le mot de *civilia* dans ce vers de Lucain :

*Bella per Emathios plusquàm civilia  
campos*

Si on essaioit de le mettre dans un autre endroit, on s'appercevroit à l'instant que le vers perdrait sa cadence, & qu'il faudroit avoir recours à d'autres mots. Mais cela n'a pas besoin de preuve, pour ceux qui savent ce que c'est que quantité, & ceux qui ne le savent pas ne doivent pas se mêler de juger de ces sortes de questions.

On sait que les transpositions ne sont point permises en François, & quand il n'y auroit que cela, on en pourroit conclurre qu'il n'est pas possible de faire de bons vers metriques, en cette Langue. Nous ne pouvons pas transposer comme nous voulons les adjectifs, il y en a quelques-uns qui doivent necessairement précéder le substantif, & d'autres qui doivent necessairement le suivre, on dit *un grand Prince*, & non

*un Prince grand ; un cheval noir & non un noir cheval.* Il n'est permis, ni dans la Poësie, ni dans la prose, de changer l'ordre de ces mots. En Hebreu le substantif précède toujours l'adjectif, lors qu'on ne sousentend rien entre-deux, comme *בן חכם ben chacam, un fils sage, & non chacam ben.* En Latin & en Grec, il est indifférent de mettre l'adjectif devant, ou après.

Il n'est pas permis en François de transposer les pronoms ; on ne peut dire que *mon pere, ma mere, & ainsi du reste.* Il n'est pas même permis de les omettre, si ce n'est en certaines rencontres, où une longue périphrase supplée à cette omission ; au lieu qu'en Latin & en Grec on dit aussi bien *Pater*, que *mi Pater.* Les Hebreux sont aussi gênés que les François, leurs *préfixes*, leurs *suffixes* & leurs pronoms séparés ont constamment la même situation, comme on le peut voir en ouvrant la première Grammaire Hébraïque que l'on trouvera. Ils ne les omettent pas non plus, excepté le Relatif. Pour les pronoms possessifs, je croi qu'on auroit de la peine de trouver d'exemples, où ils aient été omis.

Les François ne peuvent pas transposer un nom substantif régi par un autre ;

pour

**§ Historique de l' Année 1688. 125**  
 pour les *Pseaumes de David*, on ne peut pas dire de *David les Pseaumes*. Si *Ronsard* & les autres Poètes de son temps osoient se servir de semblables transpositions, c'est que leur François n'étoit souvent qu'un Latin écorché. Aussi n'a-t-on pu souffrir long-temps ces sortes de licences, & elles sont à présent entièrement bannies de nôtre Poësie. Dans la Langue Hebraïque, le substantif qui est en *regime* doit toujours preceder, comme *דבר שלמה* *dire schlomo* les paroles de *Salomon*, & jamais *schlomo dbarim*. Si par *hypallage* ils changent quelquesfois de place, c'est par une licence assez grande, & qui est rare.

Cet ordre des mots, qui doit être toujours le même, dans la plupart des Langues Orientales, fait qu'il est impossible de faire des vers metriques dans ces Langues, qui puissent avoir quelque grace. Il y a même de l'apparence que les Grecs & les Latins ne font venus à transposer l'ordre naturel de leurs mots, que pour faire des vers metriques, comme *M. Vossius* l'a remarqué dans son livre *de Poematum cantu & viribus Rythmi*.

2. Une autre chose, qui a fait que ces deux nations ont pu aisément faire

K 5

des vers metriques, c'est la differente terminaison de leurs cas, qui est d'une tres-grande commodité dans cette sorte de Poësie, & sans quoi je ne sai même, si l'on pourroit faire des vers en Grec, ou en Latin, qui fussent supportables. Mais en François tous nos cas ont une même terminaison, de sorte qu'ils ont tous la même quantité que le nominatif, & qu'ils ne pourroient faire dans la Poësie metrique qu'un même pied. Il en est de même de la Langue Hebraïque, d'où l'on doit nécessairement conclurre qu'elle ne sauroit souffrir des vers metriques, non plus que la nôtre.

Outre cela les Hebreux, & les autres Orientaux n'ont que deux terminaisons au pluriel. Les Hebreux terminent les masculins en I M, & les feminins en O T ; de sorte que, si l'on vouloit faire des vers metriques dans cette Langue, il faudroit que les pluriels fissent toujours les mêmes pieds : ce qui seroit une incommodité capable seule de faire desesperer un Poëte, qui auroit quelque délicatesse.

3. Une troisième chose, qui nous empêche de pouvoir faire des vers metriques en François, c'est que nous avons une trop grande quantité de syllabes longues, & trop peu de breves, comme

me on s'en peut convaincre en lisant quelques lignes du premier livre François que l'on trouvera. On peut remarquer encore la même chose dans la Langue Hébraïque, dans laquelle j'appelle syllabes longues, non celles sous lesquelles les Massorethes ont mis l'une des cinq voyelles, que l'on appelle longues, car je doute qu'à cet égard on puisse toujours se fier à leur ponctuation; mais celles qui étant suivies de plusieurs consonnes différentes ne sauroient être courtes en aucune Langue, quoi que puissent dire les Grammairiens, comme la première syllabe dans le mot *וְאֵן Chaphtho*, & toutes les dernières syllabes des mots qui ne se trouveroient pas les derniers dans le vers, car elles ont toutes deux consonnes après elles. Il est vrai que l'on pourroit excepter les mots, qui finissent par l'une des lettres *וְאֵן Ehevi*, qui peut-être pourroient ne pas faire de *position*, mais au moins la règle sera bonne à l'égard de tous les autres mots terminez par les consonnes qui sont toujours *mobiles*. Par exemple dans ces mots *וְאֵן לְחַלַּח בַּגְנָזִים balach bagnatzath*, on ne sauroit faire courte la seconde syllabe de *balac*, & faire un dactyle de *halac-ba*; sur quoi l'on peut voir *Cappel*; dans sa réfutation de *Gomarus* p. 22. & suiv.

Or cela étant supposé, on n'a qu'à lire quelque endroit que l'on voudra des livres Poétiques de l'Ecriture, & l'on verra qu'il y a un si grand nombre de syllabes longues, qu'il n'est pas possible d'en faire des vers metriques. Ceux qui ont voulu effaier de le faire n'ont eu aucun égard à cela: ce qui est aussi ridicule que si l'on vouloit faire des vers Latins & Grecs, sans se mettre en peine de la quantité des syllabes.

Peut-être que quelcun m'objectera les vers des Rabbins modernes, dont *Buxtorf* a fait un Traité qu'il a joint à son *Thresor*; parce que ce savant homme y a cherché des pieds, comme dans les vers metriques. Mais il seroit aisé de faire voir qu'il s'est entierement trompé, que les Rabbins n'ont égard qu'à la *cesure* & au nombre des syllabes, & que toutes leurs licences consistent principalement dans la prononciation, & la suppression du *scheva simple*, ou *composé*. On ne peut pas s'engager ici dans cette matiere, & l'on est d'ailleurs assuré que ceux qui entendent un peu l'Hebreu, & qui savent en quoi consiste la cadence de nos vers rimez, en conviendront par la seule lecture des exemples que *Buxtorf* rapporte. Mais il arrive, je ne sai comment, que ceux qui s'appliquent à l'étude

tude des Langues Orientales, négligent ordinairement celle de leur propre Langue, & c'est peut-être une des raisons, pour lesquelles on n'a point découvert jusqu'à présent ce que c'est que la Poësie des Hebreux.

4. Ce que l'on vient de dire suffit, si je ne me trompe, pour montrer que l'on ne sauroit faire en Hebreu de vers metriques. Il faut remarquer que cela même en partie rend les vers rimez fort aisez en cette Langue, car les cas & les Pronoms suffixes riment ensemble, comme tous les pluriels, ce qui cause une si grande multitude de consonances, & de rimes, qu'il faudroit apporter beaucoup de soin & de travail pour écrire en Hebreu, sans rimer à tous momens. Aussi la facilité de faire des vers de la sorte dans les Langues, dans lesquelles on remarque ce que l'on vient d'observer dans la Françoisise & dans l'Hebraïque, semble y avoir porté les Hebreux. *M. Vossius* dit fort ingenieusement, dans le livre \* que l'on

„ vient de citer, que la nature même a  
„ enseigné cette Poësie aux hommes,  
„ en les rendant capables de chanter.  
„ Si quelcun, ajoute-t-il, fait atten-  
„ tion sur la coûtume des enfans, lors  
„ qu'ils commencent à chanter, & re-

„ marque de quelle sorte ils ajustent  
 „ ensemble les mots de leurs chansons ,  
 „ pour les pouvoir chanter , on s'ap-  
 „ percevra qu'ils répéteront plusieurs  
 „ fois le même mot , & l'on trouvera  
 „ dans ce bégayement comme des  
 „ principes de la Poësie rimée. Car on  
 „ ne peut pas nier que les mêmes paro-  
 „ les répétées ne fassent une espece  
 „ d'harmonie , qui encore qu'elle ne  
 „ soit pas fort agréable & fort belle ,  
 „ est néanmoins très-naturelle & très-  
 „ exacte ; quoi que ceux qui ont un  
 „ peu plus de délicatesse s'abstiennent  
 „ de faire rimer un même mot avec  
 „ lui-même.

II. C'EST LA étant ainsi , on ne trou-  
 vera pas étrange que l'on assure que la  
 Poësie des Hebreux consiste unique-  
 ment en des vers rimez , & fort irrégu-  
 liers. Le genie de la Langue Hebraïque  
 ne peut souffrir , comme on l'a vu ,  
 d'autre sorte de vers , & l'on conçoit  
 aisément que les Hebreux , qui n'é-  
 toient pas extrêmement polis , se sont  
 peu mis en peine de réduire la Poësie en  
 art , comme ont fait ensuite les Ara-  
 bes , & les Rabbins après eux.

*M. Vossius* \* a remarqué que non-  
 seulement les Arabes , les Persans & les  
 Africains , mais encore les Tartares &

les



Les Chinois, & plusieurs nations de l'Amerique ne connoissent aucune Poësie que la Poësie rimée. Il y a de l'apparence que les peuples Septentrionaux, qui s'emparerent de toute l'Europe, dans la décadence de l'Empire, avoient aussi de semblables vers, & que c'est d'eux que les Moines des siècles suivans apprirent à faire des vers Latins rimez, dont on trouve un si grand nombre dans les anciens *Offices*. Il reste encore quelques fragmens des anciennes Poëties des Bretons, tel qu'est celui qu'*Usserius* a rapporté d'un certain *Thalassienus*, qu'il appelle le *Prince des Bardes*, & qui vivoit du temps de *Justinien*.

I. Mais comme ces nations Septentrionales n'ont eu aucun commerce, que nous sachions, avec les Orientaux, on n'en peut tirer aucune conséquence. On s'arrêtera donc aux Arabes, & l'on remarquera d'abord que l'on doit distinguer deux temps dans leur Poësie. Elle a été pendant long-temps sans regles, consistant uniquement en quelques rimes bonnes, ou mauvaises, sans que l'on observât aucune mesure constante dans les vers. Cependant on regardoit comme un style fort élégant, celui des livres qui étoient uniquement com-

composez de vers irréguliers. Quelquesfois il y avoit diverses rimes, quelquesfois tous les vers d'un Poëme finissoient de la même manière. Elle étoit en cet état lorsque l'*Alcoran*, a été écrit, c'est à dire avant le milieu du septième siècle. Tout ce livre est presque composé de rimes, quoi que les périodes soient fort inégales: & il parut dès lors si bien écrit, que Mahomet lui-même se vante en plusieurs endroits que ni les Anges, ni les Démones ne sauroient égaler l'élégance de son style. On peut conclurre de là que ce style étoit établi depuis long-temps parmi les Arabes, autrement cet imposteur ne l'auroit pas choisi, ou il ne leur auroit pas plu, comme il a fait. Il est vrai qu'on dit que c'est un certain *Abubeker* qui en a formé le style; mais c'est ce qui importe peu, pour mon dessein, parce qu'il me suffit qu'il paroisse par là en quoi consistoit l'élégance du style parmi les Arabes. Aussi les Auteurs qui ont écrit depuis ont tâché de l'imiter, comme divers Savans l'ont remarqué, & entre autres *Jean Fabricius* de *Dantzick*, dans son *Specimen Arabicum*, où il a publié entre autres pieces Arabes, un discours d'un Auteur célèbre en Asie, nommé *El-Herir*, qui a parfaitement bien imité le style de

*Et Historique de l'Année 1688.* 233  
de l'Alcoran. Ceux qui voudront s'en  
assurer par leurs yeux n'ont qu'à lire  
ce Livre, & le conferer avec l'Alco-  
ran, ou au moins avec les Surates xii.  
& lxiv. qu'Erpenius a fait imprimer  
en Arabe & en Latin.

Quelcun pourroit peut-être dire, que  
ce ne sont pas là tant des vers que de la  
Prose rimée, parce qu'il n'y a pas des  
mesures égales; mais pour ne pas di-  
sputer des mots, on répond à cela que  
cette Poësie dans les commencemens  
n'étoit en effet qu'une Prose rimée, &  
c'est ce qui paroît par les vers d'*Ali* &  
d'autres Poëtes du temps de Maho-  
met, que les Arabes ont encore, où  
l'on ne remarque aucune mesure exa-  
cte. C'en'a été qu'après Mahomet, que  
la Poësie a été réduite en art, com-  
me on le dira, après avoir remarqué  
que la nation des Arabes, aiant très-long  
temps demeuré séparée des autres,  
& sans qu'aucune nation étrangere pé-  
netrât dans l'Arabie, on peut croire  
que les coûtumes étoient très-ancien-  
nes, lorsque les étrangers ont com-  
mencé à les connoître. Ainsi quoi-  
qu'on n'ait eu de connoissance de leur  
Poësie, qu'assez tard, il ne s'ensuit nul-  
lement qu'elle ne fût pas déjà fort an-  
cienne. En effet ils ne pouvoient avoir  
pris cette Poësie des Romains, ni des  
Grecs

Greks à qui elle étoit inconnuë : de forte que l'on peut croire, avec beaucoup de vrai-semblance, que les Arabes ont eu de temps immémorial une Poësie rimée. Comme dans ces temps éloignez, ces peuples ne savoient ce que c'est qu'étude, & que sciences, il ne faut pas s'étonner si elle demeura très imparfaite pendant plusieurs siècles.

Ce ne fut que sous le Chalife *Al-Raschid*, qui vivoit sur la fin du huitième siècle, qu'un savant Arabe nommé *Al-Chalin Ebn Achmed Al-Farachidi* réduisit la Poësie en art. Cet art ne consiste pas dans aucune distinction de syllabes longues, ou breves, mais uniquement dans la rime, dans le nombre des syllabes, & dans l'observation de certaines césures, qu'ils gardent; en distinguant avec soin les consonnes *mobiles*, des *quiescentes*. Ceux qui voudront s'en instruire à fonds pourront consulter un petit livre d'un savant Anglois nommé *Samuel Clark*, imprimé à Oxford en 1661 in 12. & intitulé : *Scientia metrica & rhythmica, seu tractatus de Prosodia Arabica*.

2. Les Ethiopiens ont aussi une Poësie rimée, mais qui ressemble bien plus à l'ancienne Poësie des Arabes qu'à la nouvelle, si l'on en doit croire *M. Ludolf*.

**Jolf**, qui en parle en ces termes: *Les vers des Ethiopiens consistent en de pures rimes, si l'on peut appeller rimes des consonnes du même ordre, qui finissent le vers, quoi qu'elles aient des voyelles différentes.* Il ajoute qu'ils en ont de diverses sortes, & promet d'en donner des exemples, dans sa nouvelle Grammaire Ethiopique, & dans son Commentaire, que l'on dit être sous la presse.

3. Si l'on demande présentement avec laquelle de ces Poësies celle des Hebreux a le plus de rapport, on répondra que c'est avec l'ancienne Poësie des Arabes. Les Hebreux n'ont jamais fort cultivé les sciences, & n'ont jamais pris beaucoup de peine à embellir leur Langue, ni à écrire poliment. Ils étoient tout occupez à l'agriculture, & n'avoient que peu de commerce avec leurs voisins, de qui peut-être ils auroient pu tirer diverses connoissances. On reconnoit cela par leurs anciens livres, où l'on ne trouve aucuns traits d'érudition, comme dans ceux des Grecs & des autres nations, qui se sont appliquées aux sciences. Cependant ils avoient eu, depuis le commencement de leur République, des cantiques & des vers, dans lesquels ils célébroient les louanges de Dieu & racontaient l'histoire de leur nation, témoin les cantiques.

riques de Moïse & le livre *des guerres du Seigneur*, qui étoit un recueil de Poësies, comme il paroît par Jos. X, 13. 2 Sam. I, 18. On n'avancera donc rien d'extraordinaire, si l'on dit que leur Poësie n'étoit pas fort régulière, ni fort polie, non plus que celle des anciens Arabes. Si l'on savoit en quoi consistoit la Poësie des anciens Egyptiens, on pourroit chercher dans celle des Hébreux les mêmes règles, car il y a de l'apparence que ce ne pouvoit être que là, que Moïse avoit appris à faire des vers. Mais comme on n'en fait rien, tout ce qu'on peut faire en cette occasion, c'est de rechercher les règles de la Poësie de leurs voisins, comme on vient de le faire, à l'égard des Arabes & des Ethiopiens, & de voir si la Poësie des Hébreux n'est point la même. Or l'on a montré que la Langue Hébraïque ne peut souffrir d'autre Poësie que celle-là, & il ne s'agit plus que d'en marquer les principales règles, & d'en faire application aux livres Poétiques des Hébreux.

III. La Poësie des Hébreux n'ayant jamais été réduite en art, on n'en peut pas donner beaucoup de règles, parce qu'on ne commence à observer un grand nombre de règles, que lors qu'on s'est appliqué à les former. Tout ce  
qu'on

qu'on en peut dire se réduit à quelques remarques générales, qui suffisent pour en faire connoître la nature.

1. C'est une Poësie rimée, comme la nôtre, ainsi qu'on l'a déjà marqué, & comme on le verra encore plus clairement par la suite.

2. Les rimes ne sont pas toujours fort heureuses, non plus que celles des Arabes, sur lesquelles on peut voir le dernier Chapitre de la *Prosodie des Arabes*, que l'on a déjà citée. Les Rabbin, qui ont pris leur Poësie d'eux, distinguent assez bien leur rimes en trois sortes. La première est lorsque deux vers finissent par la même consonne & la même voyelle, sans que la lettre précédente s'accorde. Ils appellent cette sorte de vers *passable*, comme *אבד* *abad* & *פקר* *phakad*. La seconde est lors que les deux dernières consonnes s'accordent, comme *שמר שמר* *emor* *Schmor*, cette rime selon eux, est *juste*. La troisième est quand les trois dernières consonnes sont les mêmes, comme *ספריים* *spharim* & *דברים* *dbarim*, ce qui est une rime *louable*. Ils regardent comme une licence, lorsque l'on fait rimer des mots dont la prononciation se ressemble, mais dont les lettres ne sont pas les mêmes, comme *סכה* *succha* & *צוקה* *tsouka*. C'est encore une autre licence,

cence, mais moindre, que de faire rimer des mots finissant par des voyelles semblables, comme si l'un finit par un *schurée*, & l'autre par un *cholem*, comme *נחם thâmouh* & *נחם thiebroth*. Ces distinctions étant fondées sur la nature de la Langue Hébraïque, & étant plus simples que celles des Arabes, on croit qu'on les peut appliquer à l'ancienne Poésie des Hebreux. Ainsi on peut remarquer que dans l'ancienne Poésie des Hebreux, quoi que la plupart des rimes soient *justes* ou *louables*, il y en a néanmoins grand nombre de *passables*, dont les unes sont plus dures que les autres. Les plus dures sont celles qui s'accordent seulement dans la dernière voyelle, lorsque les mots finissent par une *quiescente*, dont le son n'est pas sensible, par exemple *נחם tho*, *נחם thi*, *נחם tho* &c. *בא bi*, *בו bo* &c. Si l'on veut voir des exemples de semblables rimes en quelque Poésie moderne, on n'a qu'à consulter ceux qui ont écrit de la Poésie Espagnole, où l'on appelle *assonantes* les rimes que les Rabbinns nomment *passables*, & les autres *consonantes*. Mais les uns & les autres ont appris des Arabes les règles de leur Poésie.

3. Le nombre des rimes n'est pas fixe, il y en a quelquefois plusieurs d'une sorte,



forte, & moins d'une autre. Ainsi dans le Ps. II, 3, 5. il y a cinq rimes en *mo*, qui ne sont séparées que par deux rimes en *ac*, du 4 verset. Il y a des Pseaumes dont les vers finissent presque tous par la même rime, comme le Ps. CXIX. qui finit presque tout par *cha*. Les Arabes font aussi de semblables Poësies, dont on a plusieurs exemples, comme le Poëme intitulé *Tograi*, qui finit tout en *LI*, celui d'*Abu El-ula*, qui finit tout en *LA* &c. L'ordre des rimes n'est pas non plus le même dans un Pseaume, mais ressemble tout à fait à celui de nos vers irréguliers, que nous disposons comme il nous plaît. Peut-être encore qu'en quelques endroits ils se contentoient de la cadence, sans qu'ils recherchaient nécessairement la rime. En effet il y a quelques endroits dans les Pseaumes, où l'on ne trouve pas de rime, quoi qu'il ne semble rien manquer au sens, comme à la fin des Pseaumes CXI, & CXII. Il y a quelques Langues modernes, & entre autres l'Italienne & l'Angloise où l'on fait de fort bons vers sans rime, en observant seulement une certaine cadence.

4. La longueur des vers est aussi rarement la même, & il semble que les Hebreux ne s'en soient nullement sou-

ciez.

ciez. Si par hazard il se présentoit à leur esprit deux vers de la même mesure, ils ne les évitoient pas, mais ils ne recherchoient point aussi l'égalité de la mesure, ce qui marque que leur Poësie n'étoit pas fort polie.

5. Comme les Hebreux n'ont pas de longues périodes, leurs vers sont rarement longs, tels que sont ceux du Pseaume C X I X. Les autres sont si courts qu'il y en a de deux syllabes, de même que dans nos vers irréguliers négligez. C'est peut-être pour cela qu'ils appellent un hymne מִזְמוֹר *mizmor* de זָמַר *zamar* qui signifie *couper*, parce que le style en est extrêmement coupé, & que pour faire sentir la cadence des vers, il faut s'arrêter plusieurs fois dans une période. Il est vrai que ce verbe signifie *chanter* dans le *Piel*, mais la signification du *Piel* vient de celle du *Kal*. Aujourd'hui encore, chez les Arabes, qui chantent leurs vers en les coupant en diverses césures, *zamara* signifie *chanter*.

6. La Poësie des Hebreux étant peu régulière, ne peut qu'être pleine de licences, pour ce qui regarde les rimes, dont les plus grandes selon les Rabbins, sont celles qui font rimer des lettres différentes, mais dont la prononcia-tion est semblable. Néanmoins, comme  
leurs

leurs Poësies, étoient plutôt faites pour les reciter, ou les chanter, que pour les lire, on ne se mettoit pas tant en peine de satisfaire les yeux que les oreilles. Ainsi quoiqu'en lisant ces vers, on pût être choqué de les voir rimer par des lettres différentes, l'oreille n'en étoit pas blessée, on ne faisoit pas de difficulté de se servir de ces rimes. Par exemple, dans le Ps. I, 3. *niw jahgueb* rime avec *niw phalgue*; & au verset 5. *niw mischpat* rime avec *niw adath*.

8. Outre la rime, on remarque encore dans les vers des Hebreux la même cadence que l'on voit dans nos vers rimez, si ce n'est que les césures n'y sont pas si bien observées, que dans les nôtres, qui sans cela ne sauroient être prononcez. Mais elle ne sont pas extrêmement nécessaires dans les vers Hebreux, parce qu'ils sont d'ordinaire beaucoup plus courts que les nôtres, & souvent si courts qu'il n'y peut avoir aucune césure.

9. Comme presque toutes les nations mettent quelquefois dans leurs Poësies des vers que l'on répète, & que l'on appelle en François le *refrein*: on en trouve aussi dans les cantiques des Hebreux, comme dans le Ps. CXVIII, & dans le Ps. CXXXVI. Mais ils ont peut-être

celui de particulier que les vers, qui sont placez entre ceux du refrain, ne riment quelquefois point ensemble, comme on le peut voir dans le dernier des deux Pseaumes que l'on vient de citer.

10. Ils affectent encore quelquefois de faire commencer leurs vers par une certaine lettre. Dans le Ps. CXIX. les huit premiers vers commencent par un *n*, les huit suivans par un *a*, & ainsi de suite jusqu'à la fin de l'Alphabet. Dans le *XXXVII*. on remarque la même chose, excepté que ce n'est que chaque couplet, qui commence par une lettre de l'Alphabet, selon l'ordre où elles sont rangées. Cela a fait soupçonner qu'il n'y eût en quelques Pseaumes des vers *Aerostiches*, & l'on a en effet remarqué que les premières lettres des vers de quelques-uns pouvoient former un sens; mais l'irrégularité des vers empêchant qu'on ne puisse toujours entièrement s'assurer que l'on a découvert le commencement de chacun; & se pouvant faire d'ailleurs que ces premières lettres forment un sens par un pur hazard, on n'a rien osé déterminer là dessus.

11. Il n'est pas besoin de s'étendre ici sur le style de la Poésie des Hébreux, parce qu'il n'a presque rien de particulier, & que l'on ne puisse re-

mar-

marquer en général, en toutes sortes de Poësies. On dira seulement qu'entre les élégances de la Poësie Hebraïque, on a trouvé une chose, qui lui est commune avec celle des Grecs. C'est qu'elle emprunte des mots & des manières de parler des Dialectes voisins, comme de la Langue Chaldaïque. On en peut voir des exemples aux Pseaumes CIII, 3, 4, 5. CXVI, 7, 12. où l'on trouve des *suffixes* Chaldéens. Il y en a un fort remarquable dans le Ps. II, dont on parlera dans la suite. Cette remarque est très-importante, parce qu'elle sert à l'explication de divers endroits, & à corriger quelques fautes de Copistes, qui font que l'on ne trouve pas la rime, qui paroît par tout ailleurs.

Ces regles étant établies, il faut que j'en rapporte ici quelques autres preuves particulieres, qui serviront à confirmer les preuves générales dont je me suis servi, pour montrer que la Poësie des Hebreux peut avoir été semblable à l'ancienne Poësie des Arabes.

IV. QUELQUES Savans \* avoient bien remarqué dans les livres Poëtiques du Vieux Testament des vers rimez en divers endroits; mais ils avoient cru que le pur hazard les avoit produits,

L 1

sans

*n Vid. Buxtorf. in Prosa. Heb.*

sans que les Auteurs sacrez y eussent pris de peine. 1. Pour prouver clairement qu'ils se sont trompez, il faudroit que je pusse produire ici un travail que j'ai fait sur les Pseaumes, où on les verroit tous réduits en vers rimez, & où ils sont disposez en sorte qu'en jetant seulement l'œil dessus, on peut s'assurer de la verité de l'hypothese que l'on vient d'avancer. J'ai essayé la même chose sur divers endroits des autres Livres Poëtiques; & des Hymnes que l'on trouve dans le Pentateuque & les Juges. Elle m'a réussi par tout assez heureusement, quoi qu'il y ait quelques endroits dont il ne m'a pas été possible de venir à bout, pour des raisons que je marquerai dans la suite. Je ne croi pas qu'après cela on puisse s'imaginer que ces rimes se soient trouvées par hazard, dans les Poësies des Anciens Hebreux. Il ne seroit pas possible qu'ils ne s'en fussent apperçus, & s'ils s'en sont apperçus ils n'ont rimé par tout, que parce que c'étoit là la fin de leur Poësie. On en donnera un exemple à la fin de cet Essai.

2. En effet on remarque en plusieurs endroits que les mêmes mots sont répétez sans nécessité, pour rimer avec eux-mêmes, comme *balcloubon* dans le Ps. CL, & un grand nombre

bre d'autres, que l'on ne peut pas rapporter ici.

3. Outre cela on a trouvé très-souvent les mots, qui riment ensemble, proches l'un de l'autre, sans qu'ils aient de liaison particulière pour le sens. Ainsi *אבא* *abad* il est *peri*, rime en divers endroits avec *אד* *ad* toujours. Cela fait voir clairement que ce n'est pas le hazard ni la nécessité de l'expression, qui ont placé ces mots l'un auprès de l'autre, mais le dessein de les faire rimer. Autrement on ne les trouveroit pas si souvent ensemble.

4. On ne voit presque aucun endroit, où une rime n'en ait produit une semblable, & souvent deux ou trois, sans que la phrase les demandât nécessairement, comme la rime *MO* dans le Ps. II. dont je mettrai ici sept vers en caracteres Latins :

*Eth mosrotbe MO,*

*Venaschliche mimmennow, abothe MO,*

*Joscheb baschamajim jisch AK,*

*Adonei jila AG*

*La MO,*

*Az jedabber ele MO*

*Bappho eubacharone jebahale MO*

On ne peut pas douter, ce me semble, que l'Auteur de ce Pseaume, n'ait affecté ces rimes en *MO*; car la troisième n'étoit nullement nécessaire. N

faissoit de dire *jūāG*, *vajedabber eleMO*; & même si ce n'étoit pas là en quoi consiste la Poésie, il auroit fallu éviter ces rimes, qui sans cela choqueroient extrêmement l'oreille, en se servant du suffixe *H E M*. On trouvera encore des exemples sensibles de cette vérité, dans le Pseaume *CXVII*.

4. Il y a des endroits où il n'y a pas de rime dans le texte Hébreu, & où le sens aussi est très-embarrassé, & l'ordre des mots contraire au génie de la Langue Hébraïque: mais en remettant ces mots dans leur ordre naturel, selon la construction, où ils doivent être; le sens en devient non seulement net & clair, mais encore la rime fort bonne; d'où l'on a droit de conclurre que ces mots avoient été transposés, & que puisque la rime s'accorde avec le sens, c'est une marque qu'elle avoit été recherchée. Voici mot pour mot le sens des versets 6 & 7 du Pseaume IX, selon l'ordre où ils sont aujourd'hui: *Tu as perdu l'impie, tu as effacé LEUR nom pour jamais, l'ennemi, les desolations ont été achevées pour toujours, & tu as démolé les villes, leur mémoire est perie, EUX ou, ELLES*. Tout le monde peut voir l'embarras de cette construction, mais ceux qui entendent l'Hébreu pourront encore bien mieux s'en



a'on assurer, en lisant l'Original. Aussi ne peut-on trouver la rime en cet endroit, mais en faisant quelques legers changemens, que l'on peut appuyer par d'autres passages paralleles, & en rétablissant la rime, ces paroles forment un sens net & aisé, & se trouvent dans une construction reguliere: *Tu as perdu les impies; Tu as effacé leur nom à perpétuité; L'ennemi est pétri, les rûes & les villes sont ruinées pour jamais; Tu as détruit elles & leur mémoire.* On voit clairement dans ces paroles un sens, que l'on ne fait qu'entrevoir dans les précédentes. En effet on a remarqué constamment que dans les endroits les plus obscurs, il est le plus difficile de trouver la rime; ce qui fait croire avec raison que l'obscurité vient de quelque transposition, ou de quelque mot oublié, ou d'une lettre omise, sans quoi on ne sauroit trouver la rime. Au contraire le sens est aisé, presque par tout où les rimes se trouvent facilement. Si la brieveté que l'on doit garder ici le permettoit, on en pourroit produire un bon nombre d'exemples; mais on en mettra seulement encore un du commencement du Pseaume X V I. que la Version de Genere a rendu ainsi; en suppléant les mots qui sont en caractères Romains; *Garde*

moi, ô Dieu fort: car je me suis retiré de ser-  
 vir. O mon Dieu, tu as dit à l'Eternel  
 au. ce. le. Seigneur, mon bien ne vient  
 point jusqu'à toi; mais aux saints: qui  
 sont en la terre & aux gens notables d'I-  
 sraëlle, - auxquels je prends tout mon plai-  
 sir. Les angisses de ceux qui content après  
 un autre Dieu sont multipliées. Or 2. Le  
 sens est assez obscur & les paroles sont  
 très-embarrassées; malgré les supplé-  
 mens que les Interpretes y ont faits;  
 mais l'embaras est encore plus sensible  
 dans l'Hebreu; à cause de la ponctua-  
 tion de quelques mots; & à cause de  
 quelques lettres qu'il faut nécessaire-  
 ment changer, ou ajouter. Aussi ce  
 passage a-t-il donné une très-grande  
 peine aux Interpretes; sans que l'on en  
 ait vu aucun qui s'en soit tiré heuren-  
 sement. On croit qu'il le faut traduire  
 ainsi, après y avoir fait les changemens  
 nécessaires: Garde-moi, ô Dieu, car  
 j'ai espéré en toi; j'ai dit à l'Eternel,  
 tu es le Seigneur, toute ma confiance est  
 en toi. On est allé en foule chez les effe-  
 minez (cynedi) qui sont dans ton pays,  
 les grands mettent tout leur plaisir en  
 eux; ils ont multiplié leurs idoles d'un  
 autre Dieu avec empressement &c. On  
 n'entreprendra pas de rendre raison de  
 cette version, de peur d'être trop long;  
 il suffit pour le présent que dans la sup-  
 poli-

osition que cette Version est juste, on sâche que la rime est excellente, & qu'elle ne s'y trouve point autrement.

5. Ceux qui ont quelque connoissance de la Critique de l'Ancien Testament savent qu'en divers endroits on trouve quelques mots dans la Version des Septante, qui ne sont point dans l'Hebreu. Il y en a quelques-uns dans les Pseaumes, aussi bien que dans les autres livres. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en quelques-uns de ces endroits le Texte Hebreu ne fournit point les rimes nécessaires, & que si l'on y ajoute les mots qui sont dans la Version Greque, la rime s'y trouve. On voit par là que ces mots avoient été omis par les Copistes dans l'Hebreu, & que l'on doit les y remettre. Ainsi au Ps. I, 4. les Septante ont mis deux fois *exous*, il n'en est pas ainsi, au lieu que cette Phrase n'est qu'une fois dans nos Originaux d'aujourd'hui. Mais on a découvert, par le moyen de la rime, qu'elle y doit être deux fois. Voici encore un autre endroit plus remarquable, qui est au Ps. VII, 12 où il y a selon l'Hebreu : *Dieu est un juste juge, & un Dieu, qui se met en colère pendant tout le jour.* On ne peut trouver de rime en cet endroit, & cette

te description de la justice divine n'est point dans les termes ordinaires des Auteurs sacrez, qui décrivent Dieu non seulement extrêmement patient, mais encore facile à appaiser, & n'exerçant sa colere qu'un moment, au lieu que sa miséricorde paroît pendant très-long-temps. Voiez Ps. XXX, 6. Mais selon les Septante il n'y a aucune difficulté, ni pour la rime, ni pour le sens, que voici : *Dieu est un juge juste, patient, & qui ne s'irrite pas toujours.* On trouve de même Ps. CXXXIV, 1. trois mots dans la Version des Septante, qui ne sont pas dans l'Hebreu, & qui sont néanmoins nécessaires pour la rime : *Vous tous serviteurs de l'Eternel, qui êtes debout dans la maison de l'Eternel* (dans les parvis de la maison de l'Eternel) *levez vos mains vers le sanctuaire.* Les mots renfermez entre des crochets ne se trouvent pas dans l'Hebreu, & sont néanmoins nécessaires pour la rime. La répétition des mots *"n's betb jehvoh, maison de l'Eternel,* semble avoir été cause de cette omission, comme il est aisé de le concevoir pour ceux qui ont quelquefois copié des écrits, où les mêmes mots étoient répétez.

6. Il y a encore une chose, qui peut convaincre ceux, qui entendent ces sortes

tes

tes de matieres, que la Poësie des Hebreux est une Poësie rimée. C'est qu'il y a des endroits dans les Pseaumes, où les Auteurs Sacrez se sont servis de certains mots peu en usage parmi les Hebreux, ou de manieres de s'exprimer tirées des Dialectes voisines, en des endroits où les mots & les expressions ordinaires des Hebreux n'auroient fait aucune rime; au lieu que ces mots étrangers riment parfaitement bien. Par exemple l'Auteur du Pseaume second, s'est servi au verset 12. du mot Chaldéen *בָּר* *bar*, *fil*, qui rime fort bien avec le verbe *יָבַר* *yibâr*, qui est dans la suite; au lieu que le mot Hebreu *בֵּן* *ben* qui signifie la même chose, & qui se trouve au verset 7. ne feroit là aucune rime. Ainsi encore dans le Pseaume CIII, le Psalmiste s'adressant à son *ame*, c'est à dire à lui même, parle au féminin, parce que le mot *נַפְשִׁי* *nephesch*, *ame*, est de ce genre, & dit *לֹא יִשְׁכַּח אֱלֹהִים* *al tishchech*, *ne obliviscere tu anima*, ce qui l'oblige de se servir du *suffixe* Chaldéen & Syriaque *כִּי* *chi* dans les rimes suivantes, parce qu'en se servant du *suffixe* Hebreu, il n'y auroit point eu de rime. Il est vrai que cette rime en *chi* en a produit trois autres; mais cela même fait voir que ces rimes sont recher-

chées , & non pas nées par hazard.

7. En parlant de la Poësie des autres Orientaux , on auroit pu dire un mot de celle des Phéniciens voisins des Hebreux , & dont la Langue étoit la même que la leur ; mais comme ce qu'on a dit de la Poësie des Arabes & des Ethiopiens est indubitable , & que ce que l'on peut dire de la Poësie Phénicienne ne paroît pas si évident , on a mieux aimé n'en parler ici , que comme d'une conséquence , & ne s'en servir qu'après avoir prouvé d'un autre manière que la Poësie des Hebreux ne pouvoit être qu'une Poësie rimée. La Langue Hebraïque & la Langue Phénicienne étant la même , si les Hebreux ne pouvoient faire que des vers rimez , il s'ensuit que les Phéniciens n'en avoient point d'autres. Il ne nous reste aucun fragment de la Poësie Phénicienne , que dix lignes qui sont dans le *Panulus* de Plaute : car on regarde la Langue Phénicienne & la Langue de Carthage comme la même. Ces vers n'ayant jamais été écrits qu'en caractères Latins , & par des gens qui ne les entendoient point , on ne peut pas se promettre aujourd'hui de les rétablir entièrement. Il est vrai que Plaute les a traduits dans la suite , en onze vers Latins.

tins. Mais premièrement on peut conjecturer par là qu'il s'est perdu une ligne, parce qu'il y a une répétition dans les vers Latins, qui vient sans doute du Phénicien, n'étant pas conforme au genre de la Langue Latine, mais très commune dans la langue Hébraïque.

*Mes quo ut gnatus & mei fratris filium*

*Reperire me scitis, Dii vestram fidem!*

*Qua mihi surrepta sunt, & fratris filium.*

Plaute n'auroit jamais redit *& fratris filium*, si cette répétition n'eût été dans l'original. En second lieu Plaute semble avoir traduit le reste avec assez de liberté, comme *Bochart*, qui est celui qui a rétabli ces vers le plus heureusement, l'a montré. Ainsi on ne devroit pas être surpris, quand on ne trouveroit ici aucuns vestiges de rimes. Mais on y en trouve de si considérables, qu'on ne sauroit presque douter, que ce n'aient été de véritables vers rimés. Afin qu'on le puisse reconnoître plus aisément, je les mettrai ici en caractères Hébreux & Latins, avec une version Française, où chaque vers est traduit mot pour mot. J'ai suivi en partie *Bochart*, & en partie la version de Plaute, plutôt que les termes de l'original,

ginal ; comme ils sont en caracteres Latins, Je n'entreprendrai pas d'expliquer en particulier chaque vers, parce que Bochart l'a déjà fait en partie, & parce que la Version que l'on y joint suffit pour cela. J'avertirai seulement le Lecteur de trois choses. La une, c'est que chaque ligne du Phénicien écrit en Latin contient deux vers, que l'on a joints ensemble, apparemment parce que Plaute en a exprimé deux en un seul vers Latin ; si bien que pour onze vers de Plaute il y en devroit avoir vingt-deux Phéniciens, au lieu qu'il n'y en a que vingt. Mais, comme on l'a déjà dit, il y a une ligne de perduë, c'est à dire deux vers. On a rempli cette lacune en traduisant, le vers de Plaute, en deux petits vers qui riment ensemble comme les autres. La seconde chose dont on doit être averti, c'est que nous ne savons point la prononciation de la Langue Punique, pour ce qui regarde les voyelles. Il se peut faire qu'elle tint plus du Syriaque ou de l'Arabe, que de l'Hebreu, ou au contraire, ou même qu'on prononçât en Afrique quelques mots, tout autrement qu'en Asie, comme on le voit aujourd'hui dans les différentes Dialectes de la Langue Arabe ; & comme on fait que les nations de nôtre Europe, dont la Langue



gue vient d'une même source , prononcent la même *Racine* tout autrement les unes que les autres à l'égard des voyelles, quoi qu'elles retiennent les mêmes consonnes. Ainsi quoi qu'on puisse marquer ici les lettres radicales, & qu'on les puisse ponctuer à l'Hebraïque, ou à la Syriaque, il ne s'ensuit nullement que ce soit-là la véritable prononciation des mots. Il faut principalement avoir égard aux consonnes, & considerer si elles peuvent avoir été prononcées , en sorte quelles rimment ensemble. Par exemple qui pourroit dire si l'on a prononcé בְּנוֹת *benothai*, ou *benothi*, ou *benothe*? Il suffit donc de faire terminer le vers suivant par un mot qui finisse en 'n, puis qu'on ne fait de quelle maniere les Carthaginois prononçoient cette terminaison. La troisième chose, que l'on doit remarquer ici., regarde les endroits , où l'on s'est éloigné des conjectures de Bochart. On s'en est un peu écarté dans les vers. 3, 4, 5, 11, 17, & 22, outre que l'on y a ajouté le 9, & le 10. Il n'est pas besoin qu'on s'arrête à rendre raison de chaque changement, ceux, qui voudront s'afflurer s'ils sont justes, n'ont qu'à conferer ces vers avec ceux que Bochart a disposés, comme il a cru qu'ils devoient l'être. On peut seulement

lement remarquer que dans le 5. vers *אמנא* est pour *אמנא*, selon la dialecte Chaldéenne, qui change en *א* le *א* des Hebreux. *Hanno* prie en cet endroit les Dieux qu'ils lui fassent la grace de reconnoître son neveu & ses filles à quelque marque assurée; parce qu'il se pouvoit faire, qu'il les vit & leur parlât, sans les reconnoître à aucun signe certain. Ici le Punique écrit, selon la conjecture de Bochart, s'éloigne beaucoup du Latin de Plaute, & même en quelques mots du Punique, tel qu'on le trouve écrit en caracteres Latins.

V. *A P R E S* toutes ces preuves, on croit pouvoir conclurre sans crainte de se tromper, que la Poësie des Hebreux n'est autre chose qu'une Poësie rimée. On pourroit finir ici cet Essai, si l'on ne croioit devoir lever quelques difficultez, qui naîtront sans doute dans l'esprit d'une partie de ceux qui le liront. Les unes regardent la Musique des Hebreux, & les autres la maniere de déconstruire en quoi consiste leur Poësie.

1. Pour ce qui regarde la Musique, comme elle dépend beaucoup plus du goût particulier de chaque nation, que de certaines regles constantes, on ne sauroit deviner les airs que les Hebreux pou-

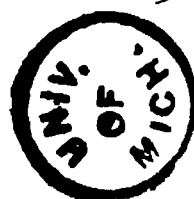
**I Q C I.**

th

th

oti trouvant

,  
hevidence, }



10

arcos appartemens.

ppe, mais il est allé joindre  
ophon est dans les ténèbres.

# .XI ענף

הנה אנו באים לפרש את המעשה הזה

הוא שיש לנו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

האחד שיש לו שני ענפים

השני שיש לו שני ענפים

pourvoient donner à leurs cantiques. On voit bien par la multitude de leurs hymnes, & par l'Histoire de David qu'ils avoient quelque passion pour la Musique; mais on ne voit pas qu'ils en aient jamais rien écrit, & quand même ils en auroient écrit, il ne seroit pas aisé d'entendre ce qu'ils voudroient dire. Ainsi quand on ne pourroit pas même conjecturer comment ils pourroient avoir chanté leurs vers, ce qu'on a dit de leur Poésie ne seroit pas moins certain. On sait que les Grecs ont autrefois chanté leurs vers, & qu'ils ont écrit même de leur Musique, sur quoi il nous reste quelques pieces. Cela n'a pas néanmoins empêché qu'elle ne se soit entièrement perdue, & qu'il ne soit impossible de savoir quels airs on donnoit, par exemple, aux Odes de Pindare. Si quelqu'un montrait des vers Chinois aux meilleurs Musiciens de l'Europe, ils ne pourroient deviner en quoi consiste leur Musique: de même que les Chinois ne feroient chanter nos vers. Ce qui est encore plus surprenant en ceci, c'est qu'ils se moquent de notre Musique, comme nous nous moquons de la leur.

2. Quand on diroit que la Musique des Anciens Hebreux n'étoit pas fort régulière, on ne diroit rien qui fût hors de

de vrai semblance. C'étoit une nation toute adonnée aux soins de l'agriculture, qui n'avoit ni theatres, ni diversifsemens publics de cette sorte. Tout l'usage public qu'elle faisoit de la Musique, c'étoit dans le chant des hymnes sacrés que David institua, & rien ne nous oblige de croire que ce chant étoit fort harmonieux, & fort mélodique. On voit encore aujourd'hui que les Juifs chantent dans leurs Synagogues leurs prières fort confusément, & qu'ils lisent même l'Écriture en chantant, soit que ce soit de la Prose, ou des Vers. Les Mahométans chantent aussi leur Alcoran, ce qui vient de ce qu'il est tout rempli de vers. La Prose des Hébreux n'en manque pas aussi, & c'est apparemment pour la même raison que les Juifs la chantent de temps immémorial, aussi bien que leurs livres de Poésies, quoi qu'ils ne sachent point en quoi consiste la Poésie de la Bible.

On pourroit même aller plus loin & dire nettement que la Musique des Hébreux n'étoit pas fort belle, supposé que les Septante, & S. Jérôme, aient bien traduit un endroit de Samuel, où que nous entendions bien les noms d'instrumens dont ils se sont servis; mais que ces instructions ne pouvoient  
faire

faire qu'une musique fort confuse, & fort discordante. Voici comme l'Auteur de ce livre décrit le concert, que David fit faire en conduisant l'Arche, selon la version de S. Jerome: *David autem & omnis Israël iudebant coram Domino in omnibus lignis fabricatis, & cytheris, & liris & tympanis & sistris & cymbalis.* „ David & tout Israël jou-  
„ oient devant le Seigneur de toutes  
„ sortes d'instruments faits de bois, des  
„ guitarres, des luts, des tambours,  
„ des sistres. (*On parlera de ces instru-*  
„ *mens dans la suite*) & des cymbales. Selon les Septante il faut traduire ainsi les noms de ces instrumens: *des Cytarres* (instrument à dix cordes que l'on touchoit avec un archet, selon le rapport de Joseph) *des Nables* (instrument à douze sons, que l'on touchoit avec les doigts, selon le même) *des tambours* (peut-être comme nos tambours de basque) *des cymbales* (tambours de basque de cuivre, sur quoi on battoit avec les doigts) & *des flutes*. Mais ces Interpretes n'ont traduit cet endroit qu'au hazard, comme une infinité d'autres, sans savoir exactement de quels instruments il s'agit ici, & le dernier mot, savoir *Tsilisel* ne signifie point une flute, mais une cymbale ou un sistre. Les Rabbins représentent aussi

auſſi la muſique du Temple de la même manière, ſur quoi l'on peut conſulter *Lichtfoete* dans ſon Livre *du ſervice du Temple*, Ch. V I I. Sect. 2. Ils diſent qu'on joignoit les voix à ces inſtrumens, & marquent les Pſeaumes que l'on chantoit chaque jour de la ſemaine, & les principales fêtes. Mais on ne ſe peut pas trop fier en ce qu'ils diſent, comme pluſieurs Savans l'ont montré. Tout ce que l'on veut conclure de là, c'eſt que quand on diroit que la Muſique des Hebreux étoit fort conſuſe, à en jager par la nôtre, on ne diroit rien qu'on ne pût ſoutenir par l'autorité même des Juifs.

3. Ainſi quand on accorderoit que le chant des vers des Hebreux, tels qu'on les conçoit, ne ſeroit pas fort agréable à nos oreilles, s'il étoit poſſible de faire revivre leur Muſique, il n'y auroit rien là qui pût paroître ſurprenant. Mais ſuppoſé que leur Muſique fut meilleure, qu'elle ne paroît par les deſcriptions que nous en avons, qui les auroit empêché de donner des airs à leurs vers irréguliers ſemblables à ceux que nous donnons aux nôtres? On conviendra ſans doute que leur Muſique auroit été aſſez agréable, ſi elle avoit égalé la Muſique de nos *Opéras*, qui ſont tous compoſez de vers irréguliers.



réguliers. Quoi qu'on ait tant vanté la Musique des Grecs , & les airs de leur Poësie Lyrique , qui est presque toute composée de vers ou de couplets égaux , ou de Strophes , & d'Antistrophes réglées ; une cadence qui revient toujours , & un air que l'on entend vint fois de suite ne plaît pas tant qu'une cadence variée , & qu'un changement d'airs presque perpetuel , tel qu'il le faut aux vers irréguliers.

4. Un excellent Musicien en lisant un Opera, dont il n'auroit point vu la musique , pourroit peut-être quelquefois , par la matiere & par la cadence des vers , reconnoître à peu près quelle sorte d'air on leur auroit donné , en cherchant celle qui leur seroit la plus propre. Il se pourroit bien faire aussi qu'en quelque rencontre la cadence des vers des Hebreux , qui est assez sensible à cause de leur petitesse & de leur inégalité , put faire deviner l'air qu'ils avoient , ou au moins en approcher en quelque maniere. Ainsi si l'on lit le Pseaume C L. comme il faut , en sorte que l'on en fasse sentir la cadence , il n'y a guere de personnes , qui aient l'oreille bonne , qui ne jugent que les paroles de ce Pseaume sont extrêmement propres pour ce qu'on appellé un air de *sanfare*. C'est aussi ce qui a fait naître la pensée

sée de traduire les vers Hebreux en vers François irréguliers, qui ont justement le même nombre de syllabes, & d'y faire mettre un air de cette nature. Ce n'est pas que l'on croie qu'il ait eu autrefois parmi les Hebreux le même air que l'on trouvera ici ; mais on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'il en a eu un semblable, parce que les mots Hebreux sont très-propres pour un air de fanfare, & n'en pourroient souffrir un autre qu'avec peine.

Si l'on connoissoit bien les instrumens dont les Hebreux se servoient, peut-être que l'on pourroit dire encore quelque chose de plus exact sur leur Musique ; mais comme on n'en a que très-peu de connoissance, on est obligé de s'en tenir à ces idées générales, qui nous suffisent en cette occasion, où nous n'avons d'autre dessein que de montrer qu'ils pourroient aisément chanter des vers irréguliers, tels que sont ceux que nous leur avons attribués.

V I. IL ne reste plus, que quelques difficultez que l'on peut faire, sur la maniere dont on a decouvert cette Poësie. On peut dire d'abord qu'il paroît étrange que tant de Savans anciens & modernes, qui ont cherché avec soin  
le

le secret de la Poësie Hebraïque, ne se soient pas avisés d'une chose aussi aisée que des rimes. Mais ce n'est là qu'une difficulté de Metaphysique, qui ne prouve rien, si ce n'est que ces Savans n'y ont pas apporté l'attention qu'ils pouvoient. On a vu plusieurs fois qu'à force de chercher trop de mystère, en une chose aisée d'elle-même, on l'a rendue difficile. Il suffiroit de répondre ainsi à cette difficulté, & d'y opposer la chose même, en produisant tout le livre des Pseaumes disposé en vers rimez, comme on le pourroit faire aisément, & comme on le fera peut-être quelque jour. Mais on peut foudre dès à présent cette difficulté, par les remarques suivantes.

1. Il n'est pas absolument vrai que tous les Savans ne se soient point du tout apperçus des rimes de la Poësie Hebraïque. *Buxtorf* le Père en a remarqué quelques-unes, comme on le peut voir au commencement de sa *Prosodie*. Mais il a cru que le hazard les avoit formées, parce qu'il n'en a remarqué que quelques-unes, & où les vers sont égaux. On a vu encore cité un Auteur nommé *Theodore Herbert*, de *Poëtica Hebraica*, qui en a remarqué d'avantage, mais on n'a point vu son livre, & l'on juge, par la citation que

quel'on en a luë, qu'il n'a pas tiré de ces rimes la conséquence, quel'on en a tirée dans cet Essai.

*Augustin Steuchus* d'Eugubio, dans sa préface sur les Pseaumes, avoit remarqué avant lui, en termes bien plus exprès : „ que la Poésie des Hebreux „ n'est pas la même que celle des Grecs „ & des Latins, comme la Poésie Ita- „ lienne n'est pas la même que la Lati- „ ne. Les Latins observent, à l'imita- „ tion des Grecs, la quantité des syl- „ labes : les Hebreux ne le font point, „ mais ont égard seulement à leur „ nombre & à leur chute. On ne voit pas néanmoins que *Steuchus* ait entrepris de réduire les livres poétiques des Hebreux en vers rimez, non plus que *Louis Gappel*, qui n'a pas désapprouvé la pensée de ce savant homme.

Quelques Savans ont aussi cru que *S. Jérôme* avoit remarqué des rimes dans les Poésies des Hebreux, parce qu'il a dit dans sa Préface sur *Job*: *Interdum quoque Rythmus ipse dulcis & tinnulus, fertur numeris pedum solutis.* *Buxtorf* a cru que *Rhythmus* signifioit ce que nous appellons aujourd'hui rime, mais il pouvoit apprendre de tous ceux qui ont traité de Prosodie que ce mot ne signifie autre chose que la cadence,

dence. Joseph Scaliger s'est aussi servi de ce même mot en ce sens, dans l'endroit que l'on en a cité, *quantum sententia postulat, rhythmus nunc longior, nunc brevior est* : il veut dire que les vers sont plus ou moins longs, & par conséquent que la cadence a plus ou moins d'étendue, selon que le sens demande plus ou moins de mots. Cependant M. Ferrand a le censuré dans sa Préface sur les Pseaumes, comme s'il avoit entendu par là des rimes. Scaliger étoit trop habile en Grec, pour commettre une faute comme celle-là. M. Ferrand s'est donc trompé, dans le sens qu'il a donné aux paroles de Scaliger, comme il se trompe encore en ce qu'il ajoute, après Buxtorf, que s'il y a des rimes dans les Poësies des Hebreux, ce n'est que par hazard. Ce que l'on a dit fait assez voir le contraire, & l'on ne fait cette remarque qu'à l'occasion du terme *rhythmus*, dont on a jugé devoit dire un mot, de peur que quelqu'un trompé par le sens qu'on lui donne dans les Langues modernes, ne crût mal à propos que l'on eût oublié de citer S. Jérôme & Scaliger. Au reste on n'a entrepris de réfuter personne, parce qu'il faudroit faire un livre exprès pour cela, qui seroit assez inutile à

près les preuves directes que l'on a rapportées :

2. Quand on aura vu les Pseaumes disposés en forme de vers rimez, on s'imaginera peut-être qu'il n'y avoit rien de si aisé que de trouver ces rimes. Mais ce qui paroît aisé, après qu'on l'a expliqué, étoit souvent très difficile avant l'explication. Les énigmes bien-faites sont claires comme le jour, quand on en fait le mystère, & l'on s'étonne souvent de ne les avoir pas entendues d'abord, lors qu'on apprend ce qu'elles signifient. Il en est de même de la Poésie des Hebreux, en cette occasion. Les difficultez qui empêchoient qu'on ne la découvrit étant ôtées, rien ne paroîtra si aisé, mais voici ce qui rendoit cette découverte difficile. Les vers ne sont point distinguez dans les livres des Hebreux, mais écrits tout de suite, de même que la Prose, ce qui a fait que quoique l'on sût que certains livres sont des Poésies, on a insensiblement oublié en quoi consistoient ces vers, & comment on les pouvoit distinguer. Deux choses encore ont beaucoup contribué à cela. L'une c'est que plusieurs de ces vers sont extrêmement courts, & l'autre c'est que les rimes n'en sont pas toujours fort heureuses. Si l'on écrivoit tout de suite des vers

E spa-

Espagnols irréguliers composez de rimes *assonantes*, il y a fort peu de personnes qui pussent deviner que ce sont des vers, à moins que le stile ne le fît connoître, & à moins que de savoir bien la Poësie Espagnole, il ne seroit presque pas possible de distinguer le commencement & la fin de ces vers. Il en est de même des vers Italiens irréguliers, où l'on rime quelquefois, & où l'on néglige la rime, comme on le trouve à propos. On est bien assuré que très-peu d'Ultramontains pourroient récrire, en forme de vers, cette période d'un celebre Poësie Italien : *Tempesto furor non fù mai l'ira in magnanimo petto; ma un fiato sol di generoso affetto, che spirando ne l'alma, quando è più con la ragione unita, la desta e rende à la bell' opra perdita.* Comme on ne verroit là que quatre rimes pour tant de mots, on soupçonneroit, ou qu'il s'en est perdu quelques-unes, ou que celles qui s'y trouvent sont nées par hazard. Cependant ce sont là six vers, que l'on pourra lire dans la Scene V. du V. Acte du *Pastor Fido*. Il faut ajouter à cela que pour reconnoître le commencement & la fin des vers écrits de la sorte, il faut les savoir prononcer, ce qui n'est pas aisé aux étrangers, comme tous ceux qui ont quelque connoissance

de la Poësie Italienne le savent. Or c'est une chose qui est encore bien plus difficile à l'égard de la Langue Hebraïque, dont la prononciation est aussi rude que celle de la Langue Italienne est douce. Ainsi la manière d'écrire les Poësies, sans distinction de vers, leur inégalité, la petitesse de quelques-uns, les rimes negligées, ou omises, & la difficulté de la prononciation étoient des obstacles plus que suffisans, pour empêcher qu'on ne pût débrouiller facilement les vers des Hebreux.

3. On voit par là que quand les Copistes n'auroient pas commis une seule faute, il ne laisseroit pas d'être très-difficile de trouver ces vers. Mais on doit juger que les Copistes ont pu quelquefois, sans y penser, transposer l'ordre des mots, ne sachant pas la mesure des vers qu'ils copioient. Ainsi l'on voit que les anciens Manuscrits, non seulement des Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit en Prose, mais encore des Poëtes, dont les vers n'ont pas une cadence fort sensible, varient extrêmement entre eux dans la disposition des mots. On peut consulter là dessus les Poëtes Lyriques & Dramatiques Grecs & Latins, où les Savans ont souvent remarqué des transpositions. S'il est arrivé de semblables changemens, dans  
les



les livres des Grecs & des Latins, qui ont été copiez avec assez de soin & par des Copistes qui entendoient bien ces deux Langues, on peut aisément juger que la Langue Hebraïque s'étant perdue dans la Captivité, & les livres des Hebreux aiant été transcrits par des Copistes, qui ne les entendoient qu'à demi, † il s'y est pu glisser de légers changemens, qui quand ils ne feroient rien au sens, ne laisseroient pas de troubler les vers. On croit pouvoir montrer qu'il y a en effet quelques transpositions de mots dans les Pseaumes, qui troublent entierement la rime, & qui rendent le sens plus difficile. On en a rapporté un exemple ci-dessus tiré du Pseaume I X. Ainsi dans le Pseaume L X X I, verset 16 & suiv. les rimes sont troublées, & le sens en est moins net. La version de Genève a ainsi traduit cet endroit: *je parlerai de ta seule justice. O Dieu, tu m'as enseigné depuis ma jeunesse, & jusqu'ici j'ai annoncé tes merveilles. Et encore jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la vieillesse toute blanche, O Dieu ne m'abandonne point &c.* On voit bien que ces paroles sont embarrassées, mais on le verra encore mieux, si on lit l'Original, où l'on aura de la peine à reconnoître seulement *dispositi membra*

M. 3.

Rest

† On parlera de ceci un peu plus bas.

**Poste :** au contraire en les disposant en forte que la rime s'y trouve, on les traduit ainsi : *Seigneur, tu es le seul Eternel, je célébrerai ta justice, j'annoncerai tes merveilles. O Dieu tu m'as instruit depuis mon enfance jusqu'à présent. O Dieu ne m'abandonne point jusqu'à la blanche vieillesse &c.* Ce n'est pas que l'on ait eu fort souvent besoin de transposer les mots, pour trouver la rime ; elle s'est presque toujours présentée d'elle même, sans cela. Mais une transposition, comme celle-là qui s'offre par hazard à une personne, qui cherche si les Pseaumes ne sont point composez de vers rimez, est suffisante pour lui faire croire que s'il y a des rimes, les Poëtes Hébreux les ont faites, sans y prendre garde.

4. Outre les transpositions, qui peuvent se trouver dans les Pseaumes, il y peut aussi avoir quelques endroits où les Copistes ont pris un mot pour un autre, ou en ont même oublié quelques-uns. Ceux qui entendent un peu la Critique, ou qui ont quelquefois examiné les varietez de lecture du Nouveau Testament, que l'on trouve dans l'Edition de *Courcelles*, ou dans celle d'*Oxford*, en conviendront sans peine, & ceux qui voudroient nier la possibilité de ces fortes de mégarde de-  
voient

vroient montrer comment ce qui est arrivé à l'égard du Nouveau Testament, transféré par des Copistes Chrétiens, dont la Langue maternelle étoit la Greque, a été impossible à l'égard des Pseaumes, qui ont été copiez depuis la captivité, par des Copistes, qui ne pouvoient savoir l'Hebreu que par étude. Mais il est non seulement tres-possible que les Copistes aient fait quelques fautes, cela est en effet arrivé, comme *Cappel* & plusieurs autres l'ont fait voir. Pour s'en convaincre on n'a qu'à conferer le Pseaume XIV, avec le LIII, qui sont assurément le même, & l'on trouvera que le XIV, est le moins correct, qu'il y manque quelques mots, & que les Copistes se sont trompez en quelques autres, ce qui a tout à fait troublé le sens & la rime. On n'a encore qu'à conferer le Pseaume XVIII, tel qu'il est dans le recueil des Pseaumes, avec le même Pseaume, comme il est rapporté au Ch. XXII. du 2. livre de Samuël. Ceux qui savent lire en Hebreu pourront y remarquer plus de cinquante exemples d'omissions, de transpositions, ou de mots pris l'un pour l'autre, à cause de la ressemblance de quelques lettres.

*Louis Cappel* a traité cette ma-

tières avec tant de soin dans la *Critique* *Sacree*, qu'il seroit inutile de s'y arrêter après lui. Le même a aussi montré que les points voielles des Hebreux sont de l'invention des Massorethes, & qu'ils n'ont pas bien ponctué quelques endroits, ce qui est aussi l'une des raisons pour lesquelles il a été difficile de découvrir le secret de la Poësie Hebraïque. Par exemple, dans le premier vers des Pseaumes, ils ont mis *חל* *halach* pour *bolech*, ce qui a fait perdre la rime. Il est vrai qu'on ne doit pas s'éloigner de leur ponctuation, sans raison, & que si l'on forme quelques rimes en ponctuant autrement, il est bon d'en donner quelque exemple, comme on le peut faire à l'égard de la rime dont on vient de parler, & même d'une infinité d'autres.

Outre cela, on ne fait pas bien le véritable son de diverses voielles, comme du *Kamets magnum*, qui semble avoir été prononcé comme un O, & peut-être quelquefois comme un A, de même que le *Fatha* & le *Damma* des Arabes ont chacun deux sons, que l'on ne peut savoir en plusieurs rencontres, que par le seul usage.

Les Massorethes ont changé exprès la ponctuation de quelques mots, comme celle du mot *חיי*, qui revient très-sou-

Souvent dans les Pseaumes, & dont il faut nécessairement savoir la véritable prononciation, pour découvrir la rime. Cappel a fait voir qu'il le faut prononcer *Jahvoh*, & on l'a reconnu par la nécessité de la rime, en plusieurs endroits des Pseaumes.

On voit par là que les rimes ont été nécessairement fort troublées par la ponctuation des Massorethes, & l'on doit remarquer la même chose à l'égard de la cadence. Ils ont diminué ou augmenté le nombre des syllabes en mettant un *Scheva mobile*, ou *quiescent* sous de certaines syllabes, qu'on pouvoit autrefois autrement, comme il paroît par une infinité de Noms propres, comme *שלמה Schlomo*, pour *Schalamo*; ainsi que divers Savans l'ont déjà remarqué.

Ces difficultez, qui ont empêché qu'on ne découvrit jusqu'à présent la cadence & les rimes des vers Hebreux, empêchent aussi qu'on ne puisse espérer de les rétablir parfaitement; parce qu'encore qu'on les puisse surmonter en partie, on ne sauroit se promettre, sans une témérité ridicule, de les surmonter toutes. Mais il suffit, ce me semble, de faire voir par les endroits clairs & sans difficulté, qui sont en beaucoup plus grand nombre, ce que

L'on doit juger de ceux, dont on avouë qu'on ne peut pas se tirer. Il y a des endroits dans les fragmens, qui nous restent des anciens Auteurs Dramatiques Grecs & Latins, qui font voir évidemment de qu'elle sorte de vers ils s'étoient servis, quoi qu'en quelques endroits, il ne soit pas possible de les rétablir. On déclare donc qu'on ne se flatte nullement d'avoir mis, ou de pouvoir mettre dans leur ordre véritable toutes les Poësies de l'Ecriture Sainte; mais on peut dire que l'on croit pouvoir appliquer, aux trois quarts de ces Poësies, les regles que l'on a données, & convaincre d'une manière sensible ceux qui en pourroient douter.

6. On n'a plus rien à remarquer là dessus, si ce n'est une chose, qui ne vient pas de la difficulté de la Poësie Hebraïque en elle même, comme les précédentes, mais d'un faux jugement, que quelques Anciens ont fait sur ce sujet. C'est que ne connoissant d'autre Poësie que celle des Grecs & des Latins, ils ont jugé mal à propos, que celle des Hebreux devoit lui ressembler. C'est une faute que S. Jérôme a commise, comme on le peut voir par ce qu'il en dit dans sa *Préface sur Job* & ailleurs. Il est vrai que ce n'est pas lui

Jui qui a parlé le premier de la sorte, il cite Origène & Eusèbe, qui avoient dit la même chose que lui, & ces deux niers avoient pu le défendre par l'autorité de Philon & de Joseph. Cet Historien assure que le Cantique de Moïse, qui est au LIV. de l'Exode est en vers Hexamètres. Mais il n'y a rien de plus éloigné de la vérité, & ce n'est pas la seule marque que Joseph a donnée qu'il n'entendoit que très-peu l'Hebreu de l'Ecriture, non plus que Philon. Peut-être aussi a-t-il parlé de la sorte pour s'accommoder aux Païens, dont les Hymnes sacrés étoient ordinairement en vers Hexamètres, comme il paroît par ceux que l'on attribue à Homère & par ceux de Callimachus. D'autres ont déjà remarqué divers endroits, où ces Auteurs s'accommodent au goût & aux opinions des Païens. Mais soit que ce soit par ignorance de la Langue Hebraïque, ou pour le faire entendre aux Païens que Joseph a parlé de la sorte, il est certain qu'il n'y a point d'Hexamètres dans Moïse, comme ceux qui savent un peu d'Hebreu, & qui savent sander les vers Hexamètres peuvent s'en assurer. Au contraire on a disposé tout ce Cantique en assez bonnes rimes, & on le pourroit

publier ainsi, s'il étoit besoin.

S. Jérôme, qui a trouvé des vers Lyriques dans les Pseaumes, ne semble être tombé dans cette pensée, que parce que d'autres l'avoient dit avant lui. Car c'étoit la coutume de copier Origene, sans examiner trop si ce qu'il copioit étoit vrai ou non, comme il l'avoué lui-même. Quelques Savans ont néanmoins essayé de l'excuser, & entre autres *Saenhus* & *Cappel*; mais il semble qu'il vaut mieux avouer nettement qu'il s'est trompé en cela, comme en plusieurs autres choses; ne pouvant nullement passer pour Auteur exact, & qui ne dit rien qu'après un bon examen.

Ce que l'on vient de dire de l'ignorance de Joseph & de Philon, & ce que l'on a avancé des méprises des Copistes, suppose une chose que l'on croit devoir marquer ici plus distinctement, pour lever les scrupules qui pourroient naître de là dans l'esprit des personnes qui n'ont qu'une connoissance superficielle de la Critique de l'Ecriture Sainte. C'est que l'on s'imagine ordinairement que les anciens Hebreux avoient un très-grand soin de leurs livres, & que les Juifs n'ont jamais discontinué d'étudier avec application la Langue



Hebraïque. De là on conclut que les Originaux, que nous avons présentement, ont été si bien conservez, & transcrits par de si habiles gens, que le Nouveau Testament même n'est pas à peu près si correct que l'Ancien. Mais on reviendra de ces préjugés, qui ne sont fondez sur autre chose que sur l'autorité des Juifs modernes & sur quelques raisons de Metaphysique, si l'on considère avec quelque attention ces six choses.

Premierement la Loi de Moïse n'a presque jamais été observée avec quelque exactitude par les Juifs, comme leur Histoire, & les reproches que les Prophetes leur en font, le montrent clairement. Ainsi encore que Moïse eût ordonné aux Rois d'avoir toujours un exemplaire de la Loi, pour leur instruction, cette Loi étoit si peu observée que Josias, après avoir régné X.VIII ans, ne savoit ce que contenoit le livre de la Loi. Voyez 2 Rois XXII, 10. Il paroît, par cette histoire, que l'exemplaire que l'on en gardoit dans le Temple, s'étoit égaré, & qu'on ne le lisoit point, comme l'on auroit dû; d'où l'on peut aisément conclurre que les Juifs n'a-

M. 7. voient

voient pas grand soin de leurs livres, en ce temps-là.

Secondement, quoi que divers Anciens aient dit qu'Esdras rétablit les livres sacrez ; qui avoient été négligez pendant la captivité de Babylone, & en forma un volume qui s'est conservé, depuis ce temps-là, dans l'état où il est ; néanmoins si l'on examine avec soin les Genealogies, qui sont dans le livre d'Esdras, on y trouvera des omissions, qui ne peuvent venir que de la negligence des Copistes, comme celle qui est au Ch. VII, 3. où il y a six générations omises dans la Genealogie d'Esdras. Il y a encore une si grande diversité de calcul entre les livres d'Esdras & de Nehemie, à l'égard du nombre de ceux qui revinrent de la Captivité, qu'il n'y a point de moien de soudre cette difficulté, qu'en disant que les Copistes n'ont pas apporté l'exactitude qu'ils devoient, en décrivant ces Livres.

Troisièmement, on doit remarquer que depuis ce temps-là on ne parloit plus Hebreu, mais Caldéen, parmi les Juifs, de sorte qu'on ne pouvoit savoir la Langue Hebraïque, qu'en l'étudiant. Dans ces siècles, l'on n'avoit pas pour étudier une Langue morte, les secours que l'on a inventez depuis, puis qu'on n'avoit, ni Dictionnaires,

res, ni Grammaires, & que ce n'étoit que par une tradition orale que l'on en conservoit l'intelligence, comme les Juifs ont fait encore depuis pendant plusieurs siècles. On voit bien qu'il n'étoit pas possible d'acquérir, par cette voie, une connoissance exacte de la Langue Hébraïque, car sans une Grammaire fixe, on se trompe à tous momens dans la construction des mots, & sans Dictionnaire; l'on oublie nécessairement la signification d'une infinité de termes, & sur tout de ceux qui ne se trouvent qu'une fois dans l'Ecriture, ou dont le sens n'est pas clairement déterminé par la suite.

En quatrième lieu, il faut reconnoître que les Hébreux n'avoient pas en ce temps-là l'usage des points, de sorte que ne retenant la prononciation des mots de l'ancienne Langue Hébraïque, que par mémoire, il étoit impossible qu'il n'y arrivât beaucoup de changement. *Louis Cappel* a prouvé clairement l'un & l'autre, dans son traité des Points des Hébreux & dans la Critique Sacrée.

En cinquième lieu, si l'on confere avec soin quelques livres du Texte Hébreu avec la version des Septante, on trouvera que ces Interpretes ont traduit une infinité d'endroits en devinant.

nant , sans bien savoir ce que vouloient dire les termes qu'ils traduisoient; qu'ils se sont tirez assez mal de la plupart des endroits difficiles, où l'on ne trouve dans leur version qu'un pur galimathias; qu'ils n'ont souvent point entendu la construction des mots; qu'enfin ou ils avoient un exemplaire écrit fort négligemment, ou qu'ils ont pris mal à propos des mots pour des autres, en un très-grand nombre d'endroits. Je fais bien que de Savans hommes ont tâché d'excuser, quelques-unes de leurs fautes, & qu'ils ont même montré qu'on les reprenoit souvent mal à propos; mais il est très-certain qu'il y a une infinité de fautes inexculpables, & c'est ce qu'on pourra voir clairement dans les *Notes Critiques* de Louis Cappel, qui sont présentement sous la presse, où il a conferé la version des Septante avec l'Hebreu. Comme il reconnoît avec raison que l'on peut tirer beaucoup de lumière de cette Version, que sa maniere de lire est quelquefois la meilleure, & que les Copistes lui ont beaucoup fait de tort, il en remarque un si grand nombre de bévuës, qu'il n'est pas possible de douter que l'exemplaire dont ils se sont servis n'étoit pas des mieux écrits, ni eux fort habiles dans la Langue Hebraïque. Cependant

dant les Juifs se servoient de cette Version avant la venue de Jesus Christ, & le respect qu'ils avoient pour elle montre clairement qu'ils avoient extrêmement négligé l'étude de la Langue Sainte.

En sixième lieu, l'étude des Juifs de ces temps-là, & dans les siècles suivans ne consistoit qu'en l'étude de la Loi ceremonielle, de la Tradition & des Allegories, sans que l'on remarque dans leurs écrits aucune chose, qui puisse faire soupçonner qu'ils étoient habiles dans la connoissance grammaticale, & critique, s'il est permis de parler ainsi, de la Langue Hebraïque. On voit même que du temps de S. Jérôme, ils n'avoient aucune Grammaire exacte, parce que dans sa Version il peche souvent contre des regles communes, & indubitables, & commet les mêmes fautes que l'on a remarquées dans la version des Septante. Particulièrement dans les endroits difficiles, il n'a ordinairement égard à aucune construction, & se tire souvent d'affaire par quelque phrase obscure. Les admirateurs de S. Jérôme, & des Septante trouveront, peut-être, ces termes un peu forts; mais dans des faits clairs

*Voiez Ant. Jud. Lib. XII. c. 2.*

comme le jour, pourquoi n'appeller pas les choses par leur nom?

Il n'est pas besoin que l'on s'étende d'avantage sur cette matière, parce que ce qu'on vient de dire suffit pour faire comprendre pourquoi le secret de la Poësie Hébraïque a été caché si long-temps. Si quelqu'un s'avisait de tirer quelque conséquence fâcheuse des principes qu'on vient de poser, on déclare qu'on ne reconnoit aucune de ces conséquences, & l'on renvoie ceux qui pourroient croire que ces conséquences sont bien tirées aux deux ouvrages de Cappel, que l'on a déjà cités plusieurs fois, où il a montré que la Religion ne peut tirer que de grands avantages des recherches de Critique, que quelques personnes ou malicieuses, ou malhabiles ont tâché mal à propos de décrier. Dans des matières de fait, comme sont celles-ci, on doit consulter l'Histoire, & les anciens monumens, & bâtir là dessus, & non raisonner à perte de vue, & contredire ensuite l'Histoire, parce qu'elle ne se trouve pas conforme à ces raisonnemens.

VII. Afin que le Lecteur pût voir un essai de la Poësie des Hébreux, on a choisi le Pseaume CL, qui est court, & qui est visiblement en

rime,

rimé, & on l'a fait mettre sur un air propre aux paroles, comme on l'a déjà marqué. Pour ce qui regarde la version en vers François, l'Auteur s'est contenté de garder le sens en général & le nombre des syllabes, sans s'attacher trop aux mots, parce qu'il n'a voulu que donner un exemple d'une Poësie semblable à celle des Hebreux. Ainsi les noms des instrumens, qui sont dans les vers François, ne répondent pas à ceux des vers Hebreux; mais ils s'accordent mieux entre eux, & sont choisis selon les regles de nôtre Musique.

Il ne reste plus que de joindre ici quelques remarques sur les vers Hebreux de ce Pseaume, & sur la version François en Prose. On verra par là, & la verité de ce qu'on a dit de la Poësie Hebraïque, & ce que l'on pourroit faire sur les Pseaumes, si l'on entreprenoit de faire des notes sur ce Livre.

P S E A U M E C L.

*Disposé selon les Rimes.*

הללויה

הללו אל בקדשו

הללוהו בקדש עז

הללוהו בגבורותיו

הללוהו ברב ודולותיו

הללוהו בחקע שוקו 5.

הללוהו בגל וכנוך

הללוהו

בחף ומחול הללוהו

במנים ועגב הללוהו

בצלצלי שמע הללוהו 10.

בצלצלי תרושה

כל הַשְׁמָה

תהלל יְהוָה

הללו יְהוָה



*Version du Pseaume CL.*

**H A L L E L O U J O H.**

(1) *Loüez la sainteté de Dieu :* (2) *loüez l'étendue de sa force :* (3) *loüez sa puissance :* (4) *loüez sa grandeur extrême :* (5) *loüez-le en sonnant de la trompette :* (6) *loüez-le sur le luth & sur le violon :* (7) *loüez-le* (8) *sur le tambour & sur la flute :* *loüez-le* (9) *sur les instrumens à corde & sur l'orgue :* *loüez le* (10) *sur les cymbales resonnantes :* *loüez le* (11) *sur le sistre dont le son est inégal :* (12) *que tout ce qui respire* (13) *louë l'Eternel :* (14) *loüez-l'Eternel.*

**REMARQUES sur le PSEAU-  
ME CL.**

**H A L L E L O U J O H.** Ce mot semble être le titre de ce Pseaume, comme celui de quelques autres, qui contiennent uniquement les loüanges de Dieu. Voiez Ps. C X I, 1. C'est pourquoi les Septante l'ont retenu dans leur version, Αἱ ἀλλήλια, d'où l'Eglise Chrétienne l'a pris. On ne peut pas néanmoins conclurre de là que la véritable prononciation de ce mot soi J A , & non pas J O , ou J A O ; parce que les Septante peuvent

vent avoir lu ce mot autrement qu'il ne falloit, à dessein d'en cacher la prononciation aux Paiens, comme ils ont fait à l'égard du mot entier *mitfabryph* dont celui-ci n'est que l'abregé. On sait qu'au lieu de traduire  $\text{I A Y O}$ , ils ont par tout mis *yeu* le Seigneur, par une superstition Judaïque, qui leur faisoit croire que ce nom, que les Hebreux appellent le nom propre de Dieu, ne devoit être prononcé que par le Souverain Sacrificateur. On peut voir là dessus *Drusius & Amama*. On a ponctué ce mot J O H, parce qu'on a connu par la rime qu'il devoit être ainsi ponctué, & parce que l'on doit prononcer J A H V O H. On a aussi regardé tous les *Schevas* de ce Pseaume comme quiescens, excepté ceux qui sont sous le premier *lamed* du verbe *balal*, & sous le *Thau* du mot *theallel*, à cause du *He* suivant.

1. *Louez la sainteté de Dieu*. On voit ici six vers qui commencent par *balelouhou*, & quatre qui finissent par ce même mot, qui est extrêmement propre pour un air de fanfare. Les Septante ont traduit le mot *khodsho*, *ce à yious* *auré dans son lieu tres-saint*, car *dyta* se prend pour *dyta à yious* le saint des saints, comme on le peut voir par le Chap. IX. de l'Ep. aux Hebreux. Il est

est vrai que le mot Hebreu signifie souvent cela , mais comme il signifie aussi *sainteté* , on a préféré ce sens à cause des vers suivans , dont les derniers mots ne marquent pas un lieu , mais une propriété de Dieu. On n'a pas crû au reste devoir prendre le tour de l'Hebreu *louëz Dieu dans sa sainteté* , parce qu'il est visible qu'il ne signifie autre chose que ce qu'on a dit ; & peut-être même que l'Auteur ne l'a pris que pour la rime. Au moins, le tour ordinaire de la Langue Hebraïque auroit été *הללו את קדשך יהוה* *halelou eth kodesch jah-zoh* , *louëz la sainteté de l'Éternel*.

2. *Louëz l'étendue de sa force*. Les Septante ont traduit *dans le firmament de sa puissance* , c'est à dire *dans le ciel que sa puissance a fait* , *huzzo & kodscho* ne sont que des rimes *assonantes* , pour parler comme les Espagnols , mais elles sont jointes en d'autres endroits des Pseaumes , comme au Ps. C V , 3 , 4.

3. *Louëz sa puissance*. Le mot Hebreu est au pluriel , *ses puissances* , parce que ce nombre est plus emphatique que le singulier , dans cette Langue.

4. *Louëz sa grandeur extrême*. Mot pour mot *dans la multitude de ses grandeurs*. Pour *גדלו* *gudlo* , *sa grandeur* , on lit ici *גדולתו* *gedoulthaw* *ses grandeurs* à cause de la rime. On peut voir  
ce

ce mot au pluriel joint à celui de גבורות, *gebouroth* Pseaume CXLV, 4, 5, 6.

5. *Louëz-le en sonnant de la trompette.* Les Rabbins disent que lors que l'on sonnoit de la trompette, on faisoit premierement entendre un son long & égal, qu'ils appellent *thekouha*, תְּקוּעָה, ensuite un son varié qu'ils nomment *therouha*, תְּרוּעָה, & enfin un son égal. On remarque quelque chose de semblable, dans le son de nos Trompettes, & l'on voit qu'il y avoit de la difference entre ces deux sons, par le X. Ch. des Nombres. En effet la racine *תקע*, *rouah*, signifie quelquefois *rompre*, & l'on avoit peut-être en Hebreu une phrase semblable à celle des Latins, qui disent *frangere sonitum*, en parlant de la trompette, comme dans ce vers de Virgile --- *fractos sonitur imitata tubarum*,

6. *Louëz-le sur le luth & sur le violon.* Ce sont des instrumens approchans. Le *Nebel* étoit, selon le rapport de Joseph, *Ant. Jud.* Lib. VII. c. 10. un instrument à dix touches, dont on jouoit avec les doigts. Il y a proprement à dix sons פִּדְיוֹנִים, ce qui semble ne marquer autre chose que des touches. Si cet instrument des Hebreux étoit fait comme la Lyre à dix cordes des Grecs, on en peut

peut voir une figure dans le livre de M. Vossius de *Poëmatum Cantu* p. 97. Le Chinnor étoit un instrument à dix cordes, & que l'on touchoit avec un archet. On fait rimer שופר & כנור parce qu'on lit Schophor. La même rime se trouve Ps. XC VIII, 5, 6.

7, 8. Louez-le sur le tambour, & sur la flute. תוף toph semble être une espèce de tambour de basque, que les femmes même battoient avec la main (Exod. XV, 20. Jerem. XXXI, 3.) en chantant & en dansant. C'est ce qui a fait que les Septante ont traduit le mot suivant מַחֹל machol, danse, que d'autres traduisent flute. Mais ce dernier sens a paru meilleur, parce qu'il s'agit ici d'instrumens de Musique.

9. Sur les instrumens à corde & sur l'orgue. On a suivi les LXX. qui ont traduit *עָדָיִם וְגַלְגַּלִּים* *edaim galgalim*. Mais on ne peut assurer si cette version est juste, ou non.

10. Sur les cymbales resonnantes. Les Hebreux avoient de deux sortes de *Tsiltsel*, ou de cymbales, qui étoient toutes deux de cuivre. L'une étoit ronde, & semble avoir eu des fonds comme nos timbales d'aujourd'hui, si ce n'est que ces fonds étoient de cuivre. L'autre étoit en ovale, de la forme d'une raquette, sans fond, avec des

trous aux côtez, où étoient passées des barres de cuivre plus longues que l'ovale n'étoit large, & qui se mouvant librement dans ces trous faisoient du bruit, quand on les remuoit. On nommoit ce dernier instrument *sistre*, & l'on en peut voir la figure en diverses gravures & bas reliefs des anciens Egyptiens, & à la p. 214. de la première partie des *Gemme antiche* de *Leonard Agostino*. Peut-être que c'est ce qui faut entendre par *Tsiltsele therouba* du vers suivant, c'est à dire *des sistres dont le son est inégal*. Voyez *Bochart* dans son *Phaleg*. Liv. IV. Ch. II.

C'est là ce qu'on avoit à dire sur la Poësie des Hebreux, & sur le Ps. CL. On avertira encore le Lecteur de deux choses, sur lesquelles il est important qu'il fasse quelque attention. La première c'est qu'encore qu'on n'ait cité que peu d'exemples, pour prouver ce que l'on a avancé des vers des Hebreux; ce n'est pas qu'on n'en pût apporter un très-grand nombre, mais la brièveté, dans laquelle on a dû se renfermer, a empêché que l'on n'en apportât d'avantage. Le Lecteur doit donc être assuré que, s'il étoit besoin, on en pourroit produire une beaucoup plus grande quantité. La seconde chose c'est que l'on n'a pas choisi le Psea-

me

*Et Historique de l'Année 1688.* 291  
 me. C L , parce que l'on n'en a vu y avoir  
 mieux réussi que dans la plupart des  
 autres ; mais simplement parce qu'il est  
 court , & que l'on peut en quelque sor-  
 te conjecturer quel air il pourroit av-  
 voir.

# IX.

VERVOLG DER BRIEVEN gescre-  
 ven aan de Wijtwaerssde Koninglij-  
 ke Societeit in London , door ANTON  
 NI VAN LEEUWENHOEK , Me-  
 delid van de selve Societeit. Suites des  
 Lettres de Mr. Leeuwenhoek à la Socie-  
 té Royale de Londres. 4. *et* Leide  
*chez Boutelaers* 1688 pag. 185.

**B**ien des gens ont fait sans doute  
 les mêmes plaintes que nous ,  
 touchant la confusion où se trou-  
 vent les Lettres de Mr. Leeuwenhoek ,  
 dans l'édition Latine , & la peine qu'il  
 y a rangées Flamandes , selon l'ordre  
 des temps : ce qui a obligé l'Auteur  
 d'avertir le public qu'avant le 25  
 d'Avril de l'année 1679 , il a écrit 27  
 Lettres à la Société Royale de Lon-  
 dres , qui ne sont pas encore imprimées ;  
 & de donner une Table , où il marque

le sujet & le temps de 25 autres qu'il a publiées, depuis ce temps-là. Cela nous fait ressouvenir de faire savoir aux Etrangers qu'outre les trois Lettres imprimées chez *Gaarbeck*, qu'on a dit n'avoir pas été traduites, il y en a encore trois autres de la même impression, qui ne le sont pas non plus. L'une du 22 Janvier 1683, l'autre du 28 Decembre de la même année, & la troisième du 14 d'Avril 1684.

*I. M. Leeuwenhoek* nous donne présentement huit nouvelles Lettres. La première, datée du 4 d'Avril 1687, roule sur les dents. On y montre que leurs conduits ne sont pas perpendiculaires, mais qu'ils vont du centre à la circonférence. Les extrémités de ces conduits, ou fibres, forment la superficie de la dent, qui est extrêmement dure, & qui a plusieurs cercles, ou rides qui l'environnent, & que l'Auteur croit marquer la longueur dont la dent est crüe, soit sortie hors de la gencive, pendant un certain espace de temps, comme d'un jour, d'un mois, &c.

Ces conduits paroissent plus sensiblement dans les dents des hommes, que dans celles des autres animaux, & il y en a un si grand nombre que, selon le calcul de *M. Leeuwenhoek*, la longueur, ou le diamètre d'une dent ma-

che-



cheliere , est à l'épaisseur d'une de ses fibres, comme 1 à 2150 , de sorte que si on la suppose cubique, il y aura dans toute la dent 482 2500. fibres.

2. Outre ces fibres, l'Auteur a remarqué dans des dents d'un bœuf, qu'on venoit fraîchement d'égorger, une quantité prodigieuse de petites veines, renfermées dans une membrane, qu'on pouvoit séparer du corps de la dent. Aiant ensuite laissé sécher quatre ou cinq jours quelques-unes de ces dents, il remarqua que quelques particules de sang s'étoient glissées dans leurs fibres, en sorte qu'une partie de ces fibres en étoit devenuë rouge.

3. Les dents machelières de ce bœuf ne lui étoient point tombées, mais il en étoit cru une autre autour de chacune; ce que l'Auteur apperçut distinctement, lors qu'elle étoit entiere, & dont il ne pût plus douter après l'avoir mise en pieces, la grosse dent s'étant séparée de la petite, autour de laquelle il vit une matiere noirâtre, qui lui parut de l'herbe au microscope.

4. Dans une dent de cheval, déjà sèche, M. Leeuwenhoek remarqua une quantité incroyable de très-petits corpuscules de sel, tous plus longs que larges, & de couleur cristalline. Il y en avoit de longs, pointus par les deux bouts,

de triangulaires, de pentagones & d'exagones; mais la plupart étoient à quatre angles.

II. Les fèves de Caffé sont presque tout le sujet de la seconde Lettre datée du 9 Mai. On y parle d'abord de la graine des Nefles, dont l'Auteur a tâché en vain de tirer le germe. Mais il a fait une autre observation là dessus, c'est que la matiere farineuse, qui sert de nourriture à la plupart des germes des plantes, se forme de globules, ou corpuscules ronds enchainez l'un à l'autre, auxquels de plus petits succèdent continuellement qui, entrant par les pores de la graine & s'unissant ensemble, se confondent avec les plus gros.

Il vient ensuite au Caffé, sur quoi il remarque qu'il y a deux fèves en ce qui n'en paroît qu'une, & qu'elles sont jointes ensemble, à peu près comme les Amandes, qu'on nomme jumelles. M. Leeuwenhoek aiant fait tremper des fèves de Caffé dans l'eau, pour en separer plus facilement le germe, il lui parut au Microcospe, tel qu'on le voit ici dans la figure. Q. R. S. T. V. sont trois feuilles, où l'on remarque assez distinctement plusieurs fibres, vaisseaux & globules; & P. Q. V. le principe de la racine & du tronc. Ce germe,

**T. IX. P. 294.**



me, aiant demeuré quelque mois devant le microscope, il s'y forma de la moisissure, qui ressembloit assez bien a des fleurs, que l'on voit ici marquées *a, a, a, a*. Cet accident auroit pû surprendre quelque autre que l'Auteur, qui dit avoir apperçu de ces fleurs de moisissure, sur le corps mort d'un poux, sur son aiguillon, & sur un morceau de l'écorce d'un ver à soie.

Les autres expériences se réduisent à ceci, 1. Que si l'on jette de l'eau claire sur du Caffé rôti & préparé, & qu'on la laisse ensuite évaporer, on trouvera dans le marc grand nombre de tres-petites particules de sel, longues, épaisses au milieu, & pointues par les deux bouts. 2. Que si l'on pile & presse fortement des fèves de Caffé crues, & telles qu'on les apporte en Europe, on en tirera une huile claire & déliée, & en plus grande quantité qu'on ne pense, 3. Que ces fèves sont par dedans fort poreuses & spongieuses; ce que l'Auteur n'a remarqué en aucune autre semence, si ce n'est dans les noyaux de dattes: car au lieu que les autres grains ne sont composez que du germe de la plante & d'une matiere farineuse, qui l'environne, les fèves de Caffé sont toutes de parties branchues entrelacées

l'une dans l'autre, & leurs porosités sont remplies d'huile : ce qui est cause qu'on ne peut les réduire en poudre, sans les rôtir, c'est à dire qu'il faut pour cela que le feu ait fait évaporer une partie de l'huile, & rompu les rameaux, par lesquels les particules sensibles du Caffé se tiennent mutuellement attachées. 4. Qu'il est vrai que le Caffé se pile d'autant plus aisément qu'il est plus brûlé ; que la décoction en est plus claire, qu'elle a plus de goût, & qu'on n'a pas besoin de faire la dose si forte, que lors qu'il est moins rôti : mais qu'il n'est pas aussi si sain ; puis que le principal usage du Caffé est dans son huile & dans son sel, qui sont sans contredit en moindre quantité, dans celui qui est beaucoup brûlé, que dans celui qui ne l'est pas tant. 5. Il ne sera rien de dire que le Caffé n'est pas sain, lors qu'il n'est pas bien rôti, & que la décoction n'en est pas extrêmement claire ; parce que les parties du Caffé, considérées séparément de son huile & de son sel, sont si dures & si inflexibles, qu'elles ne sauroient s'unir à celles de notre corps. 6. Si l'on met des fèves de Caffé dans un verre d'eau nette ; en sorte qu'elles enfoncent, ni l'eau, ni les fèves ne changent point de couleur : mais si elles surnagent, & l'eau

& les

## *Chronologique de l'Année 1688. 297*

Et les fèves deviennent vertes. Cela porteroit à croire qu'on pourroit faire germer ces fèves en ce pays : mais quelque peine que l'Auteur y ait prise, il n'a pû y réussir.

On peut voir par la 2. figure, qu'on a mise ici, où a, b, c, d, représentent une partie intérieure d'une fève de Cassé, combien elles sont poreuses & branchuës. Les endroits, qui ne sont pas vuides, mais remplis de globules, sont les receptacles de l'huile, qui est si abondante, que si l'on presse avec le doigt une fève coupée ; ou qu'on la frotte contre quelque chose d'un peu dur, elle y laissera des centaines de petites gouttes d'huile.

III. La troisième Lettre écrite le 3. de Juin contient l'anatomie de plusieurs sortes de grains. On commence par les fromens, dont on dit que le germe est triple ; c'est à dire que, dans le germe de chaque grain, il y a trois principes de plantes, dont celui du milieu est toujours le plus gros, à peu près comme dans les Artichauts. Cependant toute la masse du germe est si petite, que par rapport au reste du grain, elle n'est que comme 1. à 64. La farine, qui environne le germe, n'est pas si blanche que l'ordinaire, qui occupe le plus grand espace du grain,

& ces deux substances farineuses sont séparées par une troisième, qui les surpasse l'une & l'autre en blancheur. 2. Le *seigle* a quatre germes, ou principes de plantes distincts : 3. L'*Orga* en a cinq, & quelquefois sept & huit : 4. L'*avoine* en a trois, 5. Dans le *blé saccharin*, le germe, qui est au milieu du grain, est si fort embarrassé dans la farine, & ses feuilles sont si foibles, qu'on ne sauroit bien distinguer s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a plusieurs. 6. Les corpuscules de la farine dans le grain ne sont pas parfaitement ronds, & ont diverses figures irrégulières, telles à peu près que celles que prendroient de petite boules de cire, ou de quelque autre matière flexible, qu'on jetteroit dans une boîte.

6. On apporte le *mil* d'Afrique écaché, mais en le dégageant ainsi de sa première écorce on blesse le germe. Il y en a pourtant toujours quelque grain que la main n'attrape pas, & qui garde toutes ses enveloppes; comme il arrive au riz & à l'orge. L'Auteur a examiné le germe d'un de ceux-là, mais lorsque le grain est sec, les feuilles du germe ne peuvent se séparer, & si on fait tremper le mil, elles deviennent si foibles, que le moindre attouchement les



romt. Un grain de mil, dans sa première enveloppe, est en rapport de grosseur avec son germe, comme 48 & 1.

7. Dans l'*Alpistre*, que les Italiens nomment *salaride*, & qui est une espèce de *panis*, dont on nourrit les serins de Canarie; les feuilles du germe sont vers leurs extrémités transparentes comme du cristal. 8. Dans le germe de l'*oreille*, qui est au milieu de la graine, on distingue clairement la tige & trois feuilles, qui sont toutes pleines de petits vaisseaux. On croit ordinairement que la manne de Pologne tombe du ciel en certains temps de l'année, & qu'on la recueille dans des linceuls, avant le lever du soleil, qui autrement la fait fondre. Mais on se trompe, selon l'Auteur; la manne est une véritable graine, que l'on écaille, pour la développer de sa première écorce, comme on fait le ris & l'orge; ce qui presse trop le germe & lui ôte sa figure naturelle. M. Leeuwenhoek assure qu'il a trouvé quelques-unes de ces graines, qui avoient conservé leur première écorce, & dont il a tiré le germe. Il allègue une autre raison de la nécessité qu'il y a de recueillir la manne, avant le lever du soleil, c'est que lorsque cette graine est dans une parfaite

maturité, la chaleur de cet astre fait fendre son enveloppe, & la graine tombe & se perd,

9. Ces dissections de semences peuvent faire revenir bien des gens de l'étonnement où ils sont, qu'un seul grain produise quelquefois plusieurs plantes: car outre qu'il y a souvent divers germes dans un seul grain, on prend aussi quelquefois pour une seule graine ce qui en est plusieurs, comme la semence de bête-rave, qui est une cellule de 2, 3, 4 ou 5 graines. 10. Le germe de la Marjolaine fine & la graine sont assez semblables au germe & au noyau des amandes, des abricots & des pêches dans leur coquille. 11. La graine de cerfeuil est fort longue & son germe, qui l'est aussi, paroît à l'œil de la grosseur d'un cheveu; mais avec le microscope on y découvre une tige & deux feuilles, où l'on remarque distinctement quantité de vaisseaux perpendiculaires, jusqu'à ce que l'air l'ait desséché. Ce sont là les expériences sur les semences farineuses, que M. Leeuwenhoek rapporte; il fait ensuite la description d'autres graines, dont l'écorce & les membranes ne renferment que le germe de la plante. 1. Le germe des raiforts, des raves, des navets, de la moutarde, & des choux-fleurs, cabus,

**B**ut, & autres, a une tige & quatre feuilles. 2. Celui du triolet commun & de l'odoriferant, du chanvre, & de l'herbe aux cueilleurs a une tige & deux feuilles. 3. Celui du cresson-fort une tige, & six feuilles.

**I V.** On trouvera, dans la quatrième Lettre, plusieurs expériences sur la formation & l'accroissement des vers à soie, & des chenilles. M. Malpighi dans son *Traité de la structure du ver à soie* s'est principalement attaché à faire l'Anatomie des vers à soie tout formez, & à montrer l'usage de leurs diverses parties: au lieu que M. *Leeuwenhoek* n'a considéré ici ces insectes que dans les divers degrez de leur accroissement: de sorte que les observations de ces deux celebres *Micrographes*, faisant comme une description complete de ces insectes, les Etrangers, qui n'entendent pas le Flamand, ne seront pas fâchez qu'on leur fasse part de celles de M. *Leeuwenhoek*.

1. Dans les œufs de Ver à soie pondus depuis deux jours, la couleur jaune qu'ils avoient en naissant est un peu plus enfoncée; & quand on les ouvre, on y apperçoit, avec le Microcospe, une particule bleutâtre, qui est le commencement de la membrans de l'œuf au dessus de la coque. On y remarque en-

core quelques globules de la même couleur, qui doivent faire partie de cette membrane, laquelle est fort déliée, & tient par un petit endroit à la coque qui est transparente. En considérant l'œuf par dehors, on découvre en cet endroit un petit point, ou petite tache, que l'Auteur croit être l'animal, que le sperme du mâle a jeté dans l'œuf. Il s'est confirmé dans cette conjecture, après avoir observé que les œufs stériles n'ont point cette marque, qu'ils demeurent jaunes, & qu'il ne s'y forme point de membrane.

2. Dans des œufs de sept ou huit jours, M. Leeuwenhoek remarqua, le 7 Septembre 1686, qu'ils étoient devenus bleuâtres, & ayant coupé un très petit morceau de la coque, il y vit attachée une membrane mince tirant sur le noir; mais qui parissoit bleuâtre au Microscope, & noirâtre seulement dans les endroits les plus serrez. La matière dont l'œuf étoit plein, consistoit en globules transparens, jaunes & entassés l'un sur l'autre.

3. La membrane est entièrement formée, dans les œufs de douze ou treize jours; qui sont tout bleuâtres, si ce n'est qu'ils sont mouchetez de petites taches brunes. A seize jours la membrane commence à se détacher.

4. Le

4. Le 10. de Septembre ; M. Leeuwenhoek mit, dans une boîte fermée à vis, des œufs de six semaines, qu'il porta sur soi jour & nuit ; & quoi qu'il en ouvrit quelcun, tous les deux ou trois jours, il ne s'apperçut point que l'animal se formât jusqu'au 10 d'Octobre, qu'il en remarqua un de la grosseur d'un cheveu, mais sans distinction de membres. Le 20 du même mois, il remarqua quelque accroissement dans ces animaux.

5. Le même jour, que l'Auteur mit ces œufs sur lui, il donna à une femme vêtue fort chaudement une semblable boîte, avec des œufs de trois semaines, pour la porter sur son sein. Il ne l'ouvrit point, jusqu'au 20 d'Octobre, que le Microscopé lui fit voir, dans ces œufs, des vers gros comme le doit. Il avoit résolu d'en faire dessigner un, mais cet animal, en se fessant, perdit sa forme, & l'on n'y pût plus distinguer aucun membre.

6. Cependant les œufs, que cette femme portoit, devenoient secs & s'applatissoient ; en sorte que pour les conserver, M. Leeuwenhoek mit la boîte tout ouverte, dans un cabinet médiocrement chaud. Il continua à porter les autres sur lui, jusqu'à ce qu'ouvrant un jour sa boîte, il ne trou-

va plus aucune humidité dans ces œufs, si ce n'est un peu d'huile. Il ouvroit, de temps à autre, de ceux du cabinet, sans y remarquer aucun changement considérable.

7. Ils demeurèrent en cet état jusqu'à l'entrée du mois de Mai, que l'Auteur y découvrit plusieurs petits vers à soie, & diverses particules rondes, le long de leur corps.

8. Le 14 de Mai, les vers étoient beaucoup crûs, & ayant mis de ces œufs dans une boîte, qu'il porta quatre jours dans sa poche, il les ouvrit, & remarqua que la plus grande partie de la liqueur de l'œuf étoit passée dans le corps de ces insectes, dont il distinguoit déjà les anneaux.

9. Vint quatre heures après, savoir le 19 de Mai, à six heures du soir, il trouva les vers si crûs, qu'il pouvoit discerner les veines noirâtres de leur corps.

10. Le lendemain 20, à six heures du Matin, il remarqua dans les œufs qu'il ouvrit, plusieurs parties de la tête du ver, couverte d'une infinité de petits vaisseaux, qui se réunissoient en trois bras, & ces trois en un, qui courroit le long du corps, à l'un de ses côtes, & se divisoit en plusieurs rameaux. En couchant le ver sur le dos, on y re-  
mar-

**Ch. Historique de l'Année 1688. 208**

marquoit les mêmes vaisseaux : les pieds commençoient à pouvoir être discernés, & la membrane qui le couvroit à s'affoiblir.

11. Le 21, vingt-quatre heures après, les vers paroissoient parfaits, la tête, les pieds, & tous les autres membres étoient très-distincts, la membrane étoit dissipée, le corps étoit tout couvert de poil, de couleur noirâtre, & la tête d'un noir plus enfoncé. Un de ces vers se remua encore quelque temps, lors qu'on l'eut tiré de l'œuf. Seize heures après, le mouvement des vers étoit beaucoup augmenté, les poils étoient crûs, il n'y avoit plus d'humidité dans l'œuf, & un ver tiré hors de la coque vécut plus de 18 heures.

12. Le 22, à sept heures du matin, l'Auteur n'eut pas plutôt ouvert un œuf que le ver, qui s'y tenoit couché en rond, s'étendit & sortit hors de la coque. L'après-diné sur les quatre heures, il y avoit déjà quelques vers, qui étoient sortis, d'eux-mêmes, de la coque.

13. Le même jour, M. Leeuwenhoek alla voir les œufs, qu'il avoit laissez dans son cabinet, & en aiant ouvert quelques-uns, il les trouva à peu près au même état, que l'étoient au 20  
ceux

ceux qu'il avoit portez sur lui. Le 13 il y remarqua peu de changement. Ce jour-là, ni le precedent, il n'avoit pas fait chaud. Le 24 à 6 heures du matin, tous les vers étoient si crûs; que dans les moins parfaits, la membrane qui les couvroit ne pouvoit se séparer de leur corps, que par morceaux.

14. Quoi que depuis ce jour-là jusqu'au 29, le vent eût soufflé Nord-Nord-est, les vers ne laisserent pas de croître, & le 29 il y en eut 7 d'éclos. L'Auteur remarque que le matin est le temps qu'ils sortent de la coque, & que de 200 vers, il n'en a vû qu'un, qui soit éclos, depuis une heure après midi jusqu'à bien avant dans la nuit, quoi qu'il fût fort chaud ce jour-là, qui étoit le 1 de Juin, & que le matin, avant six heures, 97 vers fussent sortis de leur coque, 32 depuis ce temps-là jusqu'à midi, & 40 le lendemain à 7 heures.

15. M. Leeuwenhoek; aiant observé que le trou, par lequel le ver à soie sort, est noirâtre, & voulant en rechercher la raison, s'appliqua à considérer ces insectes, pendant qu'ils font une ouverture à leur coque, & remarqua que le ver à soie humecté d'une liqueur noirâtre, qui sort de sa gueule, l'endroit qu'il veut percer, & que quand il y a fait un trou, il répand aussi de



le suc par dehors. Quand il a rongé ce qu'il avoit humecté, il s'arrête, comme pour tirer de ses entrailles du suc nouveau, dont il arrose un autre endroit, avant que de le mordre, pour faire l'ouverture plus grande : à peu près comme les bœufs, qui cessent de mâcher, lors qu'ils veulent ruminer, comme pour tirer la viande, qu'ils ont avalée de leur estomac, & la porter dans leur gueule. Cela fait conjecturer à l'Auteur, avec beaucoup de fondement, que ce suc est nécessaire aux vers à soie, pour ronger leur coque ; qu'il y a apparemment dans ce suc un sel acre, qui, s'insinuant dans les parties de la coque, les amollit, & donne moyen à l'insecte de les briser : & que peut-être, non seulement les vers à soie, mais aussi les chenilles, & tous les insectes volans se perfectionnent dans leurs œufs, & les rompent de la même manière.

16. Une expérience, que M. Leeuwenhoek a faite, peut beaucoup servir à confirmer sa conjecture. Il prit en automne des œufs de chenilles, qui étoient attachez à des troncs d'ormeau, & enveloppez d'une matière lanugineuse. Il en ouvrit plusieurs, & y aperçut, avec le microscope, la chenille

nille toute formée, & couverte d'une infinité de longs poils, mais sans vie & sans mouvement. Il s'imagina d'abord que ces insectes étoient morts, néanmoins, pour s'en assurer, il les mit dans une boîte fermée à vis, les laissa tout l'hiver dans son cabinet, & en ouvrit de tems en tems quelques-uns, sans y remarquer aucun changement. Mais au commencement de Mai, il vit, en ouvrant sa boîte, plusieurs chenilles écloses, & quelques autres qui lui sembloient mortes, dans leurs œufs. Il les garda pourtant jusqu'au 4 de Juin, & ouvrit divers de ces œufs, sans y apercevoir aucun signe de vie.

Le prompt accroissement des Chenilles & des vers à soie au printems, & la peine inutile, que l'Auteur se donna, pour faire éclore ces derniers insectes en automne & en hiver, lui fait croire que c'est une loi de la nature que le mouvement, ou l'âme vivifiante, que le sperme du mâle des vers à soie donne à l'œuf des femelles, y demeure six mois cachée, sans augmenter, ni faire autre chose, qu'ébaucher, pour ainsi dire, le corps de l'insecte, & couvrir d'une membrane l'aliment dont il doit se nourrir, parce qu'autrement presque tous les vers à soie pourroient mourir dans une année. Cela arrive,

com-

comme il croit aux Chenilles, lorsque l'automne est chaud ; parce que cette chaleur, qui fait croître & perfectionner ces insectes, n'est pas assez longue pour leur donner la force de résister au froid, à la pluie & aux autres injures de l'air, pendant l'hiver.

On pourroit rendre encore quelques autres raisons de ces Phénomènes, & de la diversité qui se trouve dans la première conformation de ces insectes. 1. Il y a de l'apparence que les vers à soie sont tout formés dans leurs œufs, aussi bien que les chenilles dans les leurs. Mais M. Leeuwenhoek ne pût pas d'abord discerner les membres des premiers, comme il fit ceux des derniers ; parce, sans doute, que ceux-ci étoient plus vieux que ceux-là, lors qu'il se mit à les examiner. 2. Les chenilles, quoique toutes formées dans leurs œufs ne sauroient éclore en automne ; ou parce que la chaleur ne dure pas assez long-tems, pour leur donner le degré de mouvement nécessaire à la vie ; ou parce qu'elles n'ont pas assez de force pour ronger leur coque, ni de ce suc acre qui l'amollit & la résout ; ou enfin parce qu'au printemps, il s'élève de la terre des vapeurs de sel & de soufre, qui donnent la vie à ces insectes, & de suc acre dont ils ont besoin.

3. Les

3. Les vers à soie de M. Loeuwenhoek ne purent pas éclore en automne, parce que tout l'art humain ne sauroit donner à des animaux, les sels, les souphres, les sucs & les degrez de chaleur qui font la vie. 4. Les vers à soie, tenus fort chaudement, grossirent bientôt & se desséchèrent ensuite ; parce que cette chaleur, étant trop violente, pour les petits corps de ces insectes, consuma leur humide radical, que les particules ignées, ou calorifiques, ne donnent pas seules la vie, & qu'il faut, sans doute, diverses sortes de sels & de sucs que nous ne connoissons pas pour produire le mouvement vital. Il arrive à peu près la même chose au froment, au seigle & à quelques autres grains, dans les pays extrêmement chauds, & où il n'y a point d'hiver ; c'est qu'ils poussent d'abord beaucoup d'herbe, & que consumant toute leur humidité, & des sucs qui les nourissent, ils ne peuvent point former de grain.

Sur la fin de cette V. Lettre, M. Loeuwenhoek fait une remarque, qui mérite bien de trouver place ici, quoi qu'elle soit d'un autre sujet. C'est en cherchant la raison pourquoi il n'y a que les hommes, qui soient sujets à être louches ; & que tous les autres animaux sont exempts de ce défaut.

On

On ne nie pas que cela ne puisse venir, ou de l'imagination de la mere, ou de quelque défaut dans la formation du fœtus, ou enfin de maladie; mais on conjecture assez vrai-semblablement que ce défaut peut aussi procéder de l'imprudence des sages-femmes, qui, tirant l'enfant du sein de sa mere, pressent quelquefois par mégarde l'un ou l'autre de ses yeux, ou tous les deux, & rétrécissent ainsi, ou font sortir de leur situation naturelle quelques-uns de leurs muscles, ou rompent quelques-unes de leurs fibres. Il est facile de comprendre qu'il n'en faut pas d'avantage, dans des creatures si délicates, pour leur rendre les yeux louches.

Il y a encore quatre Lettres dans ce Volume; mais elles sont si pleines de matiere & d'observations curieuses, que nous croirions faire tort aux Etrangers, qui n'entendent pas le Flamand, que d'en faire un Extrait peu exact. C'est pourquoi nous les renverrons à un autre Tome.

## X.

**I. MEMORIE** *Istorio-geografiche DELLA MOREA* *riacquistata dall'armi Venete, del Regno di Negroponte, e degli altri luoghi circonvicini, e di quelli c'hanno sottomesso nella Dalmacia, e nell' Epiro: dal Principio della guerra intimata al Turco in Constantinopoli nel anno 1684. sin' all' anno presente 1687. Colla Descrizione delle Fortezze di Castel Nuovo, e Chnin. fol. In Venezia, 1687. pag. 200.*

**V** Oici d'autres memoires de la Morée, que ceux de M. Coronelli, dont on a parlé dans le II. Tome de cette Bibliothèque pag. 499, & qui ont été rimprimez depuis avec quelques augmentations en Italien & en François. Ils sont beaucoup plus amples que ceux de ce Geographe, parce qu'ils contiennent la description des places, que les Venetiens ont conquises dans la Dalmatie & dans l'Epire. L'Auteur, qui est Anonyme, suit la méthode ordinaire, c'est à dire qu'il décrit I. la Morée en général, ses confins & ses divisions anciennes & moder-

modernes, II. les villes maritimes, les Golfs, les écueils, les Îles adjacentes & toutes celles de la Mer Ionienne; à quoi il a joint 59 Cartes. Il s'attache principalement à rapporter les sieges des places, les combats des Vénetiens & des Turcs; & la maniere, dont ces deux peuples se sont rendus maîtres successivement de cette partie de la Grece. Mais il ne s'arrête pas beaucoup sur l'état présent du pais, ni sur les mœurs & les coutumes des habitans, & encore moins sur les plantes & les animaux qu'on y trouve. Cependant on peut assez connoître par ce qu'il en dit que toutes ces nouvelles conquêtes font un pais perdu; qui coûtera plus à rétablir, qu'il n'a donné de peine à prendre.

On en pourra juger par ce que l'Auteur dit des habitans de l'Île de Zante. Ils sont Grecs pour la plûpart, n'y ayant que tres-peu de Latins, quelques Anglois, & environ mille Juifs. Il y a un Evêque Italien: mais les Grecs ont leur Prelat, qu'un Auteur Anglois, dont nous allons parler, appelle *Protopapa*, & nôtre Geographe *Archevêque*, qui doit avoir été Moine de la Regle de S. Basile, & qui subsiste de la contribution volontaire de ses

Diocésains. Dès que ce Prélat est mort, les Prêtres Grecs, qui sont en grand nombre, s'assemblent & en élisent un autre, selon l'usage ancien que l'Eglise Romaine a rejeté, *s'addunano, e per uso antiquissimo (benche dannato dalla Chiesa) n'eleggano un altro.* Dans les Iles voisines, on ne trouve point d'hôpitaux, il y a seulement à Zante deux pauvres petites maisons *due picciole e povere Case*, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes; les bourgeois en prennent soin eux-mêmes, & on avoit accoutumé d'y recevoir les bâfards. Présentement cela ne se pratique plus, ce qui fait qu'on expose ces innocens à la rue, à la merci des Chiens, & des autres animaux, qui les déchirent. Il y en a qui les portent chez les Juifs, qui les reçoivent & les élèvent dans leur Loi.

Les membres des diverses sectes, qui sont dans cette Ile, vivent si bien ensemble, que les Anglois épousent des Greques, & que les Juifs portent les enfans des Chrétiens en batême: malgré les severes défenses de l'Evêque Latin. Mais l'Auteur ajoute une chose difficile à croire, c'est qu'il y a des gens qui font profession publique d'Atheïsme, *diversi Atheisti, i quali bestemiano ... professando pubblicamente la loro Setta.*

Voi-



Voilà l'état d'une Ile, qui est depuis long-temps entre les mains de la Serenissime Republique de Venize. Ceux, qui savent un peu la Carte & l'Histoire de l'Ancienne Grece, verront encore mieux combien la Morée est différente de ce qu'étoit le Peloponnese, dans un petit Livre Anglois, imprimé à Londres en 1686. & intitulé.

2. The present State of the Morea &c.  
*L'ÉTAT present DE LA MOREE, appelée autrefois Peloponnese, qui est depuis deux siècles, sous la domination du Turc, & aujourd'hui extrêmement dépeuplée. Avec une description de la Ville d'ATHENES, & des Iles de ZANTE, des STROFADES & de CERIGO; par BERNARD RANDOLPH, qui a demeuré en ces cartiers-là, depuis 1671 jusqu'en 1679. 4 pagg. 26.*

**L**A Carte de la Morée, qui est au devant de ce Livre, paroît meilleure que celle du Géographe Italien, pour ce qui regarde le dedans du païs; mais en recompense l'Italienne, qui est proprement une Carte Marine, *Disegno Idrografico*, est beaucoup plus exacte que l'Angloise, dans la situation des Golfses, des Ports de Mer, & des Iles

adjacentes. *M. Randolph* décrit en peu de mots les Villes, ou plutôt les bourgs ou les châteaux de quelque considération, qui sont encore dans cette presqu'île. Il parle entre autres des *Maniots*, qui ont été d'un si grand secours aux Venitiens, & qui ont fait parler d'eux si souvent dans les Gazettes de ces dernières années. Ce sont des descendants des Arcadiens & des Lacédémoniens, au moins ils en occupent le pais, qui porte le nom de *Zaconia* ou de *Brazzo di Maina*, & qui est montueux & plein de forêts; ce qui en rend de l'accès difficile. Aussi les *Maniots* ont-ils su conserver quelque espèce de liberté; & les Turcs ne les ont jamais osé traiter avec autant de hauteur, que les autres peuples de la Grece; se contentant d'en tirer un tribut fort léger, comme par maniere d'hommage; qu'un Bassa leur imposa, en 1667, après leur avoir pris la forteresse de *Zarnata*. Mais il ne peut pas les empêcher d'écumer les Mers Voisines, & de pirater tant sur les Turcs que sur les Chrétiens, dont ils vendent les premiers aux Maltois & aux Ligournois, & les derniers aux Mahometans. Dès que ces Corsaires, apperçoivent quelque vaisseau, qui a jetté l'ancre sur leurs côtes, ils s'habillent à la Turque,

*Œ Historique de l' Année 1688. 3 17*

que, prennent les armes, & marchent de ce côté-là. Quelques-uns d'entre eux passent devant, vêtus en Papas, & portant une bezace, où il y a du pain & du vin, tandis que les autres se cachent derriere quelque buisson. Les Papas cependant se promènent sur le bord de la Mer, montrant leurs provisions à ceux du vaisseau, & leur faisant signe de prendre terre. Mais à peine y sont-ils que les prétendus Turcs sortent de leur embuscade, & se jettent sur ces malheureux. Pour achever la comedio, les Papas font semblant d'avoir peur de leurs compagnons déguisez, & les prient humblement de moderer la rançon. On peut voir d'autres coutumes de ces peuples, dans la *Lacedemonie ancienne & nouvelle* de M. Guillet.

---

XI.

*Liures Catholiques.*

1. LES VIES DES SAINTS & DES SAINTES tirées des Peres de l'Eglise & des Auteurs Ecclesiastiques. Tome second. 4. Paris 1687. Avec approbation des Docteurs. pag. 624.

**N**Ous n'avons pas vû le premier Volume de cet Ouvrage, mais celui-ci suffit pour donner une idée au Lecteur du précédent, & des dix autres qui le doivent suivre ; parce qu'outre qu'apparemment les Saints de Janvier & des autres mois non pas été moins féconds en miracles que ceux de Février, dont les vies sont contenues dans ce second Tome, deux des Approbateurs nous assurent que *l'Auteur continuë à y donner des marques de son exactitude & de son grand discernement.*

Quoique le mois de Février n'ait que 28, ou 29 jours, il y a pourtant plus de 60 vies, dans ce volume, sans conter qu'une seule vie renferme quelquefois l'histoire de plusieurs Saints. Elles sont toutes fort édifiantes, au moins pour ceux qui se laissent plutôt gagner aux déclamations qu'aux raisons solides, qui ne sont touchés que des actions d'éclat, ou de celles qui sont racontées en stile sublime & périodique. On marque ordinairement dans le titre les Auteurs, d'où l'on a pris ce qu'on rapporte, & on cite quelquefois l'endroit à la marge. Aussi les Approbateurs disent-ils, *qu'au lieu qu'on se fait ordinairement une espece de Religion, dans la ma-*

*tière*

tière que l'Auteur traite, de tromper pieusement les autres, après qu'on s'est quelquefois abusé le premier: ibn'avance au contraire aucun fait, dont il n'ait des témoignages qu'on ne peut raisonnablement refuser; persuadé que quelques éclatantes que soient les actions des Saints, elles sont toujours moins d'impression sur le cœur des hommes, dès qu'on les peut invoquer en doute avec quelque fondement.

Il seroit à souhaiter que l'on donnât au public, non seulement les vies des Anciens qu'on a canonisés, mais encore une histoire Ecclesiastique complète, écrite d'un stile aussi pur que l'est celui de ce livre. Un semblable ouvrage seroit extrêmement utile, pourvu que l'Auteur gardât toujours le caractère d'historien, & qu'il ne donnât point dans les manières des prédicateurs, principalement des prédicateurs Catholiques. Peut-être que les actions de vertu qu'on y liroit seroient plus d'impression sur l'esprit, & porteroient plus efficacement les lecteurs à les imiter. Tel est ce que l'Auteur rapporte du solitaire Marcellin, & que Marcia Reine des Sarrazins demanda à l'Empereur Valens, pour être Evêque des Chré-

tiens de la Nation. On le mena à *Lucius* Evêque d'Alexandrie, qui étoit Arien pour le consacrer, mais Moïse ne voulut pas recevoir de lui l'imposition des mains, parce qu'il les avoit teintes dans le sang, & souillées par la mort d'un grand nombre de saints. *Lucius*, qui s'imagina que la repugnance de ce solitaire, venoit de ce qu'il le croyoit hérétique, lui répondit que, ne sachant pas qu'elle étoit sa foi, il étoit contre la justice qu'il le traitât de la sorte, avant que de le connoître. Votre foi, repliqua Moïse, se fait connoître clairement par vos actions. Tant de serviteurs de Dieu exilés, tant de Prêtres & de Diacres releguez en des pays, où Jesus-Christ n'est point connu, exposez en proie aux bêtes feroches, ou consumez par le feu, sont des preuves convaincantes de l'impieeté de votre créance : car nous savons que ces excès sont infiniment opposés à Jesus-Christ, & indignes de tous ceux qui ont de lui les vrais sentimens qu'ils doivent avoir.

On a fait un saint d'*Ethelbert*, le premier Roi de *Kent*, qui ait embrassé le Christianisme, & il le mérite assurément, quand ce ne seroit que pour la douceur avec laquelle il reçut les prédicateurs, que lui envia le Pape Gre-

goi-

goire I. Le Moine Augustin en étoit le chef, & étoit accompagné de 40 autres. Avant que d'entrer en Angleterre, il s'arrêta dans l'Ile de Tenet, qui est à l'Orient de la Province de Kent, d'où il fit dire au Roi qu'il venoit de Rome apporter une excellente nouvelle à ceux qui voudroient y ajouter foi, & qui suivroient les avis qu'il leur donneroit, puis qu'ils seroient assurez de regner éternellement avec le vrai Dieu, & d'être comblez dans le Ciel de toutes sortes de biens. A quelque temps de là le Roi alla trouver lui-même ces Missionnaires, & leur parla en ces termes. „ Voilà de belles paroles, & de grandes espérances  
„ que vous nous donnez. Mais ces choses sont nouvelles & incertaines; &  
„ par conséquent je ne puis pas embrasser une telle Religion, au préjudice de celle que nous professons depuis si long-temps. Cependant comme vous êtes venus de si loin, & selon que j'en puis juger dans le seul dessein de nous faire part de ce que vous regardez comme le meilleur & le plus avantageux, nous ne voulons pas vous faire aucun déplaisir, mais plutôt vous recevoir favorablement dans nos Etats, & vous procurer un

O s

„ éta-

„établissement pour y pouvoir vivre.  
 „ Nous ne vous empêcherons point de  
 „ prêcher la foi de vôtre Religion , &  
 „ de l'inspirer à tous ceux que vous  
 „ pourrez. Il conserva la même modé-  
 „ ration, après qu'il eut embrassé le  
 „ Christianisme , & ayant appris, dit  
 „ l'Auteur après le Venerable Bede ,  
 „ des Ministres de l'Evangile , que la  
 „ piété envers le vrai Dieu est une cho-  
 „ se toute volontaire , & que toute  
 „ l'autorité des hommes ne sauroit in-  
 „ spirer , il ne voulut point user d'em-  
 „ pire sur les esprits , ni forcer personne  
 „ à faire profession de la Religion  
 „ Chrétienne ; se contentant de témoi-  
 „ guer une plus grande bonté à ceux  
 „ qui se convertissoient.

Il y a eu un autre Moïse, sur la fin du  
 I.V. siècle , qui étoit Ethiopien , & qui  
 de Capitaine de Volcurs devint chef  
 de solitaires dans la Thebaïde. Il se mit  
 casoit dans les exercices d'une péni-  
 tence plus merveilleuse qu'imitable :  
 mais au lieu de tomber dans l'orgueil,  
 que les austérités excessives inspirent  
 d'ordinaire à ceux qui les pratiquent,  
 il conserva à toujours beaucoup d'hu-  
 milité ; dans la vue de ses débordemens  
 passez. Un des moines de Sceté , étant  
 tombé dans une faute considérable , &

tous



tous les confesseurs s'étant assembles pour en juger, Moïse y fut appelé avec les autres. Il le refusa d'abord, & n'ayant pu dans la suite se dispenser d'y aller; lorsque tout le monde l'attendoit, il se chargea d'un panier rempli de fable, & alla en cet état au lieu de l'assemblée. Tous fort surpris lui demanderent ce qu'il vouloit faire de ce panier. Je porte, leur dit ce solitaire, mes pechez derriere moi, ce qui m'empêche de les voir. Cependant on veut m'établir le juge des pechez des autres, lorsque je ne vois pas les miens propres.

2. *Instruction SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE, SUR LA RÉALITÉ du corps & du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, indépendamment de la foi de celui qui la reçoit, & SUR L'ADORATION, qui lui est due dans ce Sacrement: fondée sur le témoignage d'environ trois mille Evêques, assembles en divers conciles des quatre & cinq premiers siècles. Adressée par Messire PIERRE JEAN FRANÇOIS DE PERSIN DE MONTCAILLARD Evêque de S. PONS aux Nouveaux convertis de son Diocèse, qui ne sont pas encore pleinement persuadés de la Vérité de*

Comme la Transsubstantiation est un dogme trop difficile à digérer pour de gens, qui ne sont pas nez Catholiques, les Controversistes modernes de l'Eglise Romaine se sont avisez de dire, depuis peu, que la Transsubstantiation n'est qu'une question de l'Ecole, qu'il ne s'agit pas de savoir comment le corps & le sang de Jesus-Christ sont dans les Symboles de l'Eucharistie, mais seulement s'ils y sont réellement. Ils ont crû rendre par là cette doctrine plus supportable aux Réformez, qui ne font pas difficulté d'admettre les Lutheriens à leur communion, quoi qu'ils fassent profession de croire une présence réelle & corporelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Mais comme les Réformez répondent que les Protestans de la Confession d'Augsbourg ne tirent pas de ce dogme les mêmes conséquences que l'Eglise Romaine, puis qu'ils ne prétendent pas sacrifier leur Sauveur, & qu'ils n'adorent point le Sacrement. Les Catholiques repliquent là dessus que ces conséquences suivent naturellement du sentiment de la réalité, & que si les Peres des premiers siècles ne l'avoient pas  
crû,

crut, ils ne se seroient jamais servis du mot de sacrifice en parlant de l'Eucharistie, & n'auroient pas eu pour les symboles sacrez autant de vénération qu'ils en avoient. C'est proprement ce que M. l'Evêque de S. Pons entreprend de prouver dans cet ouvrage, divisé en trois parties.

Ayant composé cette Instruction pour les Nouveaux convertis de son Diocèse, il leur adresse une Lettre pastorale, où il leur rend raison des motifs, qui l'ont poussé à écrire. Le 1<sup>er</sup> est, „ que ce qu'il découvre tous les jours „ en quelques-uns d'entre eux ne lui „ permet pas de douter que les motifs „ de leurs conversions n'aient été purement humains, pleins d'hypocrisie „ & de dissimulation. Le 2<sup>e</sup> est le danger où ils sont de leur salut. Car assistant, dit-il, comme vous faites, à la Messe, vous y prosternant en présence du saint Sacrement, & étant même résolu de communier à la première sermone qu'on vous en fera, quoi que vous demeuriez toujours dans votre ancienne créance, vous voyez vous-mêmes que vous ajoutez à l'erreur, au schisme, & au parjure, l'impiété, le sacrilege & l'Idolâtrie. En effet, poursuit-il, si, ne reconnoissant que du pain & du vin dans le Sacrement, vous ne laissez pas de le recevoir,

*Et de lui rendre les mêmes-bonneurs qu'il vous y croyez. Jésus-Christ présent, quelque direction d'intention, qu'on vous ait enseignée de faire vers le fils de Dieu, à la droite de son Père, quelques sentimens qu'on vous ait inspiré, qu'en communiant à l'Eglise, vous n'y ferez que la Cene, comme vous la faisiez au Temple, mais avec un peu plus de cérémonies, vous profanez visiblement le plus saint de nos mysteres, & vous tombez dans une horrible dissimulation. Voilà le véritable état où se trouvent la plupart des Nouveaux-unis, de l'aveu des Docteurs les plus savans & les plus sinceres de l'Eglise Romaine. Les voilà coupables d'une dissimulation horrible, d'hypocrisie, de parjure, d'impiété, de sacrilege & d'idolâtrie. Quelle complication de crimes! Certainement, si la foiblesse naturelle, & l'impossibilité morale, ou plutôt physique, d'agir autrement n'en diminuoit pas l'horreur, leur salut seroit desespéré; mais quelle cruauté aux Catholiques de contraindre de malheureux errans à commettre tant de crimes, & de les laisser cependant dans leur erreur & dans leur schisme!*

On ne peut donc que louer les efforts que fait M. de S. Pons, pour donner à ses nouveaux Diocésains tant de preu-

preuves solides de la Religion, qu'on les a contraints d'embrasser, qu'ils la professent à l'avenir sincèrement. Il seroit à souhaiter, pour leur repos, qu'elles fussent aussi fortes & aussi claires, que le titre du Livre semble le promettre. Mais il faudra que les Convertis étudient bien long-temps, avant que de comprendre seulement le sens de la définition, que l'Auteur donne du sacrifice de l'Autel. *« C'en est autre chose que l'offrande que Jésus-Christ fait lui-même à Dieu son Père, par le ministère du Prêtre, de son corps & de son sang, réellement contenus dans le sacrement de l'Eucharistie, ainsi qu'il les offrit lui seul immolé sur la croix, en véritable sacrifice de propitiation pour les pechez des hommes. Autrefois les Réformez de France auroient chicané sur le mot de sacrifice, & montré que, selon l'usage de la Langue sainte, ce terme ne marque que les offrandes, où la victime étoit égorgée dans le Tabernacle, ou dans le Temple, au pied de l'Autel. Mais présentement, dans le déplorable état, où l'on les a réduits, ils ne demanderoient pas mieux que de trouver quelque voie honnête d'accommodement, & recevraient de bon cœur un mot, dont les Pères des premiers siècles se sont servis, pourvu*

qu'on ne l'employât point dans un autre sens. Ils se contenteroient sans doute qu'on leur expliquât nettement ce que l'on conçoit que Jésus-Christ fait, lorsqu'il s'offre à Dieu son Pere, par l'oblation de l'Eucharistie ; s'il le fait seulement ressouvenir du sacrifice qu'il lui a offert sur la croix, & le prie de pardonner aux pecheurs qui sont présents, & qui l'invoquent, en considération du sang qu'il a répandu & de la mort qu'il a soufferte. En ce cas l'Eucharistie ne seroit qu'un *sacrifice de commémoration*, comme les Peres l'ont appelé, ou pour parler plus intelligiblement en François, une *commémoration*, *représentation*, ou *application* du sacrifice de la Croix : ce qui est précisément le sentiment des Réformez, que M. de Meaux semble vouloir adopter dans son Catechisme. Que si le sacrifice de la Messe n'est pas une simple commémoration, ou application des mérites de celui de la Croix, mais un *véritable sacrifice de propitiation* ; qu'on nous dise, poursuivront-ils, comment celui de la Croix, qui est d'une valeur infinie, ne suffit pas pour le salut de ceux qui se l'appliquent par la foi, la repentance, la participation aux Sacrements &c ? A quoi sert le sacrifice de la Messe ? Et

pour-

pourquoi il est nécessaire de renouvel-  
ler tous les jours un *vrai sacrifice propi-  
riatoire*, qui est d'un mérite infini ?

M. de S. Pons auroit fait infiniment  
plus de progrès, en posant nettement  
l'état de la question, & apprenant à ses  
Catechumenes, en termes simples &  
clairs, quelle est la créance de son Egli-  
se, qu'en leur brouillant la tête de  
mille passages de Peres, qu'ils n'ont ni  
le loisir, ni les moyens de conférer, &  
qu'un peu de bon sens leur fera trouver  
hors de propos. On ne vouloit pas rece-  
voir pas à la communion ceux qui a-  
voient encensé les idoles, ou qui a-  
voient livré les Ecritures saintes aux  
Payens pour être brûlées. On faisoit  
sortir les Cathecumenes avant que de  
distribuer l'Eucharistie. On demandoit  
une grande pureté de mœurs dans les  
Prêtres. On faisoit de grandes solemni-  
tez à la dédicace des Temples, on  
consacroit les Autels & les Vases sa-  
crez, & on avoit beaucoup de respect  
pour tout ce qui servoit au culte divin.  
On n'accordoit la communion à ceux  
qu'on en avoit exclus, qu'après qu'ils  
avoient accompli les pénitences qu'on  
leur avoit imposées, si ce n'est qu'on  
les reconciliât à l'Eglise, à l'article de  
la mort, ou que les prieres des Con-  
fesseurs obtinssent leur réconciliation.  
On

On donnoit la communion aux enfans. On conservoit l'Eucharistie, pour les malades, dans des vases précieux, on l'emportoit chez soi pour la prendre dans le besoin, on la portoit dans les voyages par mer & par terre, pour servir comme de protection & de Sauvegarde contre les dangers. On alloit célébrer l'Eucharistie dans les prisons, pour consoler & fortifier les Confesseurs. Donc les premiers Chrétiens ont cru que l'Eucharistie est un sacrifice propitiatoire pour les pechez: que Jesus-Christ est corporellement présent dans les especes du pain & du vin, & ils les ont adorées conformément à leur créance. C'est à quoi se réduisent les témoignages de 3000 Evêques, & toutes les preuves de M. de S. Pons pour le sacrifice de la Messe, la Réalité, & l'adoration du S. Sacrement, qui font les trois parties de son instruction. Peut-être que les Nouveaux Convertis auront de la peine à se rendre à des préjugés aussi légers que le sont ceux de certains usages respectueux envers les choses sacrées & sur tout envers l'Eucharistie, que les Peres considéroient comme une image de Jesus-Christ accompagnée de la vertu efficace de son corps & de son sang. Mais

com-



comment les Réformez croiroient-ils, sur des signes si équivoques, qu'on adorât l'Eucharistie, dans la primitive Eglise? puis qu'encore qu'ils voient tous les jours que l'on consacre aux Saints des fêtes, des Temples, des Autels, des images, qu'on baise leurs reliques, qu'on en raconte des miracles, qu'on les expose à la vénération des peuples, qu'on les porte en procession, qu'on leur allume des cierges, qu'on se posterne devant elles, en faisant ses prières, & qu'on met à l'Inquisition ceux qui ne font pas beaucoup d'état de l'adoration de *lle S. S. imagine*: cependant, si on s'en rapporte à quelques Docteurs Catholiques François & Anglois, l'Eglise Romaine n'adore ni les saints, ni leurs images, ni leurs reliques. Elle ne les invoque même pas, selon eux, & ne les prie que d'interceder pour nous, quoi que les Auteurs Protestans aient recueilli de gros volumes de prières adressées à la Vierge & aux autres Saints, où l'on leur demande des grâces spirituelles & temporelles, aussi directement, & en termes aussi forts qu'on pourroit le faire à Dieu & à Jesus-Christ. Les Evêques de-

*a* Molinos & les Quietistes. Voi aussi la Relation de l'Inquisition de Goa, au commencement.

devroient laisser faire des Convertis aux Capitaines de Dragons, qui réussissent beaucoup mieux qu'eux à établir victorieusement les dogmes de leur Eglise. Ces Messieurs ont rendu douteuses les preuves les plus sensibles qu'on puisse avoir de la créance des Anciens. Car quand on citeroit pour la Transsubstantiation des passages des Peres aussi exprès que les canons du Concile de Latran : les Protestans auroient toujours droit de supposer que les témoins qu'on produit ne sont que des Docteurs particuliers, qui ne disent que leur propre sentiment, & non pas celui de l'Eglise Universelle : de même que les Jansenistes soutiennent, que les abus qu'ils désapprouvent, & qu'on voit pourtant pratiquer par tout, ne sont pas la doctrine de l'Eglise Catholique.

---

## XII.

SERVATII GALLÆI *Dissertationes* DE SIBYLLIS earumque Oraculis, cum figuris *Æneis*. 4. Amstelodami, apud Boom, 1688. pagg.

722.

**O**N s'arrêtera peu sur ce Livre , parce que le Continuateur de la République des Lettres a fait un extrait fort circonstancié des 26 chapitres qu'il contient , & qui sont autant de Dissertations. On dira seulement que les XII. premiers Chapitres font voir qu'il n'y a rien de certain sur le nombre, ni sur la vie des Sibilles, parce que tous les Auteurs qui en ont parlé se contredisent, & que les faits, qu'on tire des Oracles qu'on attribué à ces prophetesses prétendues, sont évidemment fabuleux. Le Ch. XIII. est une Dissertation sur les Oracles en général, tant des Juifs que des Payens. Le XIV. traite des honneurs qu'on a rendus aux Sibilles, & on examine dans les six suivans, les témoignages de Justin Martyr, de Lactance & de Constantin le Grand touchant les Sibilles; la IV Elogue de Virgile, & l'opinion, qui se répandit dans tout l'Orient, parmi les Juifs & les Payens, vers le temps de la naissance de Jesus-Christ & de la destruction de Jerusalem, d'un Roi, qui devoit sortir de la Judée, & regner sur toute la terre. Joseph & Tacite assurent que ce fut cette prédiction mal entendue qui fit prendre les armes aux Juifs, & qui fut ainsi cause de la ruine de

de leur République. Exemple funeste de la sotte crédulité des peuples , & des troubles que les faux Prophetes & les Interpretes seditieux des propheties font capables de produire! Après avoir fait plusieurs remarques sur quelques autres passages de S. Augustin, de S. Jérôme, d'Isidore de Seville, d'Apollodore & de Pausanias concernant les Sibilles, on recherche, dans le Ch. XXI, qui est l'Auteur des Oracles qu'on leur attribue. Mais il n'y a rien de certain là dessus, si ce n'est qu'ils ne peuvent avoir été supposez, qu'après l'an 138 de Jesus-Christ. Il est bien plus évident que les Sibilles ont été des phrénétiques, & des insensées, & non pas des Prophetesses, comme on le montre dans les trois Chapitres suivans. On finit ce sujet, dans le XXV, en réfutant les objections du P. Crafset.

A TOUTES ces Differtations, M. Gallé en a ajouté une autre sur l'*Hercule Magusanus*, & sur la Déesse *Nabalennia*. Comme on a rapporté ailleurs les pensées de M. Caper, touchant le premier, on sera sans doute bien aise de trouver ici les conjectures de notre Auteur sur ces deux Divinitez, qu'il prétend être d'origine Phénicienne. On demandera d'abord comment les Phéniciens ont pénétré, jusqu'à l'Ile de

*Wal-*

*Walcheren*, & à *West-Cappel*, qui est un port de la Province de Zelande, situé à l'extrémité Occidentale de cette Ile, où l'on trouva, sur la colonne du Temple de *West-Cappel*, l'inscription suivante, que Mr. Gallé, lit ainsi-

HERCULI  
MAGUSANO  
M. PRIMIIUS  
TERTIUS  
V. S. L. M.

Mr. Gallé résout la difficulté, en expliquant cette inscription. *Primius* est un nom de famille, qui est ici pour *Primus*, par une faute assez ordinaire à des ignorans comme les graveurs de pierre, qui écrivent comme ils entendent prononcer. *Hercules Magnus* est cet Hercule Phénicien ou Tyrien, que quelques Auteurs font contemporain de Moïse. C'est lui qui fut le Conducteur des Cananéens, & lors qu'ils s'en furent de la Palestine de devant la face de Josué fils de Noun. C'est encore lui, selon l'Auteur, qui planta & les fameux-

a. *Prosop. Vandalic. l. 2. c. 10.* & *Philostat. l. 2. de vita Apollon.*

fameuses colonnes de Cadix ; que l'on peignoit comme un vieux Pilote, demi-chauve & tout brûlé du soleil ; & à qui la posterité consacra un temple dans cette Ville, l'adorant comme un Dieu , & selon les rites Phéniciens. *Magusannus* vient du Caldaïque *na Guz*, qui signifie proprement *couper*, & métaphoriquement *passer* ou *traverser* un fleuve, un bras de mer : dans le même sens qu'Horace dit que le timide Nautonnier fend la Mer avec un vaisseau de Cypré :

- - Ut trabe Cypria

*Myrtoum pavidus nauta* SECAT mare

C'est pourquoi les Caldéens appelaient מִגִּזָּא *Megiza*, une barque, une obaloupe, le gué d'une rivière, & qu'on trouve dans la paraphrase Caldaïque, le participe *Megisan*, pour dire *traversant* 1 Sam. XIX:17. Esa. XVI: 2. On ne sauroit douter que l'Hercule de Cadix (ou du moins quelqu'un de ses descendans, ou quelque autre Phénicien, qui avoit le même surnom, ) ne soit allé plus loin que le détroit de Gibraltar, puis qu'on raconte de ce Héros, qu'il a parcouru toute la terre par mer ; & que Diodore Sicule lui attribue la fondation de la Ville d'Alès en

- - - Lan-  
- - - *Lacian. in Hercl. & Appian. in Ibe-  
ricis. & Lañant. l. 1. c. 3. & 4.*

Languedoc ; Ammien celle de *Monaco* en Italie ; Suidas celle de *Nismes*, *Nemausus*, à un de ses fils, qui portoit le même nom : Que Lucien assure que les Gaulois connoissoient Hercule, & l'appelloient, en leur Langue, *Ogmios*, & Tacite que les Germains racontotent qu'Hercule avoit été chez eux. Si l'on ajoute à tout cela que *West-Cappel* a été un port célèbre, situé à l'embouchure de l'*Escaut*, selon *Ortelius*, & où l'on voioit encore du temps de *Geopius Becanus* des vestiges d'une citadelle & d'un Temple dédié à Hercule ; la conjecture de M. Gallé ne manquera pas de vrai-sémbance. L'Ile de *Walcheren* pourroit bien être aussi une Colonie Phénicienne, puis qu'Ammien assure que les Gaulois Dorien aiant suivi l'Ancien Hercule s'habituerent dans des lieux proches de l'Océan. Ces Dorien ne sont pas des Grecs, mais des Phéniciens sortis de la Ville de *Dor* proche du mont *Carmel*, de laquelle il est parlé *Josué XII: 23. Juges I: 26. & 1 Chron. VII: 29*, & dans les Antiquitez de *Joséph. l. XIX: c. 6*. Les Latins donnerent à Hercule les surnoms de *Victor* & de *Portumnus*, & les Grecs celui de *Paléman*, c'est à dire de *Vainqueur*, & de *Protecteur des Ports* ; par là

même raison que les Phéniciens le nommoient *Magusanus*. On appelloit aussi Palemon, *Melicerte* ou *Melcarthe*, qui est un nom tout Phénicien, *Melec-Cartha*, Roi de Cartha, c'est à dire de *Carthage*, ou de *Cartbeia*, fameuse Ville d'Espagne, bâtie par Hercule, selon Strabon.

SI L'ILE de Walcheren a été peuplée ou conquise par des Phéniciens, on ne s'étonnera pas que la Déesse de l'Escut ait tiré son nom de *Nebalennie* de l'Hebreu *Nabal*, qui signifie *conduire & mener doucement* Gen. XXXIII: 13. Ps. XXIII: 2. & XXXI: 4. Aussi invoquoit-on cette Divinité, pour obtenir que les navires & les marchandises arrivassent à bon port, comme on le voit par une inscription du Temple de *Dombourg*, dans la même Ile.

### XIII.

1. *Histoire & APOLOGIE de la RETRAITE DES PASTEURS, à cause de la persécution DE FRANCE.* 8 A Francfort, 1687; pag. 298.

2. *SENTIMENS desintéressés SUR LA RETRAITE DES PASTEURS DE FRANCE, ou Examen d'un Livre,*



*Historique de l'Année 1688. 339*

*vre, qui a pour titre, Histoire & Apologie de la retraite des Pasteurs, à cause de la persécution &c. 12. A De-  
venter, 1688. pag. 328. & se trouve  
à la Haye chez van Bulderen.*

3. DÉFENSE DE L'APOLOGIE  
POUR LES PASTEURS DE FRAN-  
CE contre le Livre intitulé *Sentimens  
desintereſſez sur la retraite des Pa-  
stears &c.* A Francfort 1688. pagg.  
556, & se trouve à Delft chez Henri  
van Kronevelt.

**T**ROIS choses nous empêcheront  
de suivre, dans cet extrait, la  
méthode ordinaire, qu'on ob-  
serve dans cette Bibliothèque, & qui  
consiste à montrer le dessein que les  
Auteurs se proposent, & la manière  
dont ils l'exécutent; soit en les suivant  
pas à pas, & rapportant leurs princi-  
pales raisons, lors qu'elles tendent tou-  
tes à un même but, soit en donnant un  
abrégé de leurs pensées sur un certain  
sujet, lors qu'ils en traitent plusieurs  
dans un même Livre, & qu'on ne peut  
pas les épuiser tous. La 1.<sup>re</sup> de ces trois  
choses est que ces deux Auteurs ont  
fait eux-mêmes l'Analyse de leurs ou-  
vrages: l'Avocat des Pasteurs, dans les  
quatre premières pages de leur *Apolo-*

gie , dans les douze premières de *la Défense* , & dans les Tables des matières; & leur Censeur a mis au devant de ses *sentimens* un plan de ce Livre assez étendu , puis qu'il tient près d'une feuille. La II. chose est que si l'on entroit dans le détail des raisons de ces deux adversaires , on s'engageroit inévitablement dans une longueur excessive. Et la III. que si , pour éviter cette longueur , on ne s'attachoit qu'aux principaux argumens , il arriveroit peut-être que l'une des parties se plaindroit que l'on a omis quelque preuve essentielle.

Mais voici un autre inconvénient , le Lecteur pourra regarder tout cela comme des excuses , & se plaindre qu'on lui fait tort , en évitant de parler sur un sujet de morale si important , qu'est celui *de la fuite des Pasteurs en temps de persécution*. On dira qu'il n'est pas bien facile de tirer de trois Livres , où deux adversaires cherchent à s'embarasser mutuellement , la décision d'une question aussi délicate que celle-ci. Peut-être aussi que des personnes mal intentionnées prendroient nôtre silence , pour un aveu tacite de la mauvaise cause des Pasteurs , & diroient qu'on n'a pas osé produire les raisons de leur retraite;

par

parce qu'on les croyoit trop foibles. L'Auteur de cet Extrait prend trop de part en ce qui touche les Pasteurs François, pour ne pas prévenir un soupçon si injuste, & c'est principalement cette dernière considération, qui l'a déterminé à mettre ici les pensées, que la Lecture de ces trois Ouvrages lui a fait naître, & qui serviront peut-être de quelque chose pour résoudre cette question, *si les Pasteurs de France ont pu sortir du Royaume, & quitter leur troupeau, durant la dernière persécution?*

Pour bien décider cette question, il faut prendre garde qu'elle en referme deux autres, l'une de droit & l'autre de fait. La question de droit n'est pas s'il est permis de fuir la persécution tant aux Pasteurs qu'aux particuliers, lorsque leur conscience, ni la gloire de Dieu ne s'y trouvent point intéressées. C'est une vérité que les deux parties avouent, & qui n'a jamais été contestée, si ce n'est peut-être par quelque rêveur de Montaniste. Ainsi toute la dispute roule, dans la thèse, ou à l'égard du droit, *sur les occasions & les circonstances, qui rendent la fuite des Pasteurs legitime*; & il s'agit dans l'hypothèse, ou par rapport au fait, de savoir, *si les Pasteurs de France, qui se sont retirés dans les pais étrangers, durant la*

*derniere persécution, se sont trouvez dans ces occasions, ou dans ces circonstances, qui justifient la fuite.* On peut voir en quoi nos deux Auteurs different, touchant le droit, dans l'*Apologie* pagg. 273-279; dans la *Défence* p. 460-485: & dans les *Sentimens* p. 269-291. Pour ce qui regarde le fait, il est bon de remarquer que l'Auteur des *Sentimens* avouë tout ce que celui de l'*Apologie* rapporte, concernant la maniere dont les choses se sont passées. Mais il soutient que le choix qu'on donna aux Pasteurs de l'Exil, de la Messe, ou des Galeres, ne suffit pas pour les disculper entièrement. „ La persécution, „ dit-il, „ a été la plus cruelle qu'on „ ait jamais vuë, & les dernieres violences ont eu quelque chose de soudain, qui a déconcerté les plus fermes. Ils n'ont presque pas eu le temps „ d'examiner ce qu'ils avoient à faire, „ ni de penser à ce que les loix du devoir demandoient en cette occasion. „ Le danger étoit grand & pressant „ d'un côté; & il y avoit de l'autre un „ moyen très-facile de l'éviter, qui étoit „ sans doute un des pieges les plus subtils, que le Démon puisse jamais tendre. Ils y ont donné presque tous en „ même temps, d'une maniere, qui a fait

„ que

„ que chacun a pu regarder l'exem-  
 „ ple général , comme la regle de  
 „ la conduite particuliere ; & il étoit  
 „ sans doute difficile de ne se pas laisser  
 „ entraîner au torrent du mauvais  
 „ exemple. Je sens bien moi-même que  
 „ si j'avois été à leur place , j'aurois  
 „ pris apparamment le même parti.  
 Cela est cause que nôtre Censeur ne re-  
 garde la retraite des Pasteurs que com-  
 me une FOIBLESSE ; de sorte que les  
 mots de *desertion* & *d'abandon* , dont il  
 se sert quelquefois ne doivent pas être  
 pris dans un sens militaire & de ri-  
 gueur , & marquent seulement une  
 fuite , qui n'est pas tout à fait dans  
 l'ordre. Il faut aussi se souvenir que l'A-  
 pologiste des Pasteurs ne prétend point  
 qu'ils ont fait une action digne de  
 loüange , en se retirant , qu'il est bien  
 éloigné de blâmer le zele de ceux qui  
 seroient demeurez , & qu'il veut seule-  
 ment prouver que leur retraite n'est  
 point criminelle, quoi qu'il avouë qu'il  
 y est entré de l'infirmité & de la crain-  
 te. • Il ne dit pas non plus qu'ils ne  
 sont plus obligez à prendre soin de leurs  
 troupeaux, ni à retourner , au cas que  
 l'occasion s'en présente. Mais il ne croit  
 pas à propos de déterminer rien , dans  
 un Livre imprimé , sur le temps , ni sur

la maniere de ce retour. On a fait ces remarques, pour montrer que le différend de ces deux adverfaires n'est pas fi grand que l'on pourroit penser, & que leur silence fur cette matiere feroit beaucoup plus édifiant que la continuation de la difpute. Ce feroit une grande fatisfaction pour nous, fi ce confeil & ce que l'on a encore à dire contribuoiert en quelque maniere à la terminer.

I. **V O I C I** donc ce que l'on a pensé fur la queftion de Droit, ou fur le temps auquel les Pasteurs peuvent fuir.

1. *Il est permis d'éviter le danger, lorsqu'on peut le faire sans crime.*

2. *C'est un crime que de violer les engagements legitimes & neceffaires, où l'on est entré par fa vocation, soit que ces engagements aiant été marquez diftinctement, ou qu'ils foient une fuite neceffaire de la charge qu'on embrasse. Ainsi c'est un crime à un Roi de tyrannifer fes fujets, ou de les abandonner à la fureur de l'ennemi, parce qu'il a promis de les gouverner felon les loix & de les défendre au peril même de fa vie. Un Juge est auffi coupable, lorsqu'il se laiffe corrompre par des prefens: un Avocat, lors qu'il trahit fes parties &c.*

3. *Les engagements d'un Pasteur avec*  
*fon*

*Son Troupeau sont les mêmes à certains égards, comme l'instruction, le soin & la protection, que ceux d'un Pere avec ses enfans, d'un mari avec sa femme, d'un Capitaine avec ses soldats. Je dis à certains égards, afin qu'on ne me chicane pas sur ces comparaisons, qui sont tirées de l'Ecriture, & qu'on ne s'imaginer pas que je veuille attribuer d'autre autorité aux Pasteurs, que celle de la persuasion, ou tout au plus des censures Ecclésiastiques.*

*4. Ces engagements peuvent être rompus ou plutôt suspendus I. par un danger inévitable: II. par une défection volontaire, malicieuse, opiniâtre & totale du côté du troupeau: III. par impuissance, ou inhabilité du côté du Pasteur, soit qu'elle procede, de quelque scandale qu'il a donné, ou d'interdiction du supérieur Ecclésiastique, de maladie, de trouble d'esprit, de pauvreté, de vieillesse, ou de quelque autre accident, qui le mette hors d'état de service. J'ai dit I. que ces engagements peuvent être suspendus par un danger inévitable, c'est à dire qu'on peut cesser d'en exercer les fonctions, lorsque cet exercice exposeroit infailliblement à la mort, & qu'il est permis d'espérer qu'en l'évitant, sans bleffer sa conscience, on pourra servir encore l'Eglise. II. Ces liens peuvent être*

aussi rompus par la défection ou la révolte du troupeau , pourvû que cette défection soit volontaire , parce que si c'étoit une séparation forcée, il est clair que ce malheur devoit redoubler le zele & les soins d'un Pasteur , bien loin de le décourager. Il faut de plus que cette révolte soit malicieuse ; car si elle étoit volontaire, mais de bonne foi, on voit bien qu'un Pasteur seroit obligé , à faire ses efforts pour détromper les brebis séduites. Il seroit aussi dégagé, si elles persistoient *opiniâtrément* dans l'erreur , puisque S. Paul permet d'abandonner l'Hérétique , après qu'on l'a averti une fois ou deux, c'est à dire lorsqu'on a eu le temps de reconnoître qu'il est entierement incorrigible. Enfin il faut que la défection soit totale, n'étant pas juste que des brebis fideles soient privées de leur Pasteur , parce qu'elles se sont rencontrées, dans un même troupeau , avec d'autres, qui ne l'étoient pas. III. Pour ce qui regarde l'invalidité du Pasteur , il n'est pas nécessaire qu'on s'arrête à prouver qu'elle dégage, à proportion du degré où elle se trouve.

5. *A proprement parler les engagements d'un Pasteur envers son troupeau ne peuvent être rompus que par la mort, ou par les empêchemens, qui rendent un*  
*bom-*



*Bomme inutile au public, ou à ceux au service desquels il s'est consacré. A l'égard des autres obstacles, dès qu'ils sont levés, ou qu'ils deviennent surmontables, les obligations du Pasteur recommencent.*

*6. L'inévitabilité d'un danger n'est pas toujours absoluë, mais d'ordinaire relative, dépendant d'un certain amas de circonstances, qui ne nous sont pas entièrement connues, & qui ont plus ou moins de force, selon la diversité des temps, des lieux & des personnes. Je ne croi pas qu'on puisse me contester ce principe, non plus que les précédens, si l'on fait réflexion que les mêmes choses font des impressions fort différentes sur diverses personnes, à cause de la diversité de leur temperament, de leur éducation, ou de leurs lumieres. Un accident, qui tire les larmes des yeux à l'un ne touche presque pas l'autre, & l'on voit des gens hors d'eux-mêmes à la vuë d'un peril, qui n'ôte point leur calme à d'autres. Chacun sent même qu'une chose, à laquelle il a été fort sensible en certain temps, ne l'émeut que fort peu dans un autre.*

*7. Il s'ensuit de là qu'il n'y a que le sentiment intérieur de chaque Pasteur, la prudence Chrétienne, & l'amour qu'il a pour Dieu & pour son Eglise, qui puissent*

*lui faire juger si le danger, qui se présente, est inevitable, ou non, & si la retraite est lâche ou forcée. Cela est clair, puisque la possibilité, ou l'impossibilité d'éviter le peril, dépend, à notre égard, de l'idée sous laquelle nous le concevons. Ainsi l'on ne peut guere marquer de cas particuliers, auxquels la fuite soit permise, ou défendue aux Pasteurs, si ce n'est peut-être les deux suivans, qui sont encore assez généraux.*

*8. Un Pasteur peut fuir, lorsque le danger le regarde principalement & non pas le troupeau; que sa fuite peut assouvir en quelque maniere la rage des persécuteurs, & donner moyen à son Eglise de recouvrer la paix qu'elle a perdue; surtout lors qu'un autre Pasteur peut remplir sa place. Ainsi un Pere feroit prudemment de s'éloigner de sa famille, dans un temps, où il se verroit dans l'impuissance de la garentir, & où sa présence pourroit hâter leur perte commune; particulièrement s'il avoit quelque ami charitable, qui pût en prendre soin, pendant l'absence du Pere. C'est la principale raison, que S. Cyprien emploia, pour justifier sa retraite au Clergé de Rome, qui ne l'approuvoit pas, & c'est aussi le tour que prend S. Augustin, pour défendre la fuite de S. Athanase. On assure que*  
*l'An-*

L'Auteur de l'Apologie s'est trouvé dans ce cas, aiant été obligé de sortir de France, par une persécution personnelle, & dans un temps où d'autres Pasteurs pouvoient consoler l'Eglise en son absence. Cependant il n'en a rien dit dans ces deux Livres, & n'a pas jugé à propos de se détacher de la cause commune.

9. Lorsque le danger regarde tout le troupeau, que le Pasteur ne peut fuir qu'en le laissant exposé & sans défense, & qu'en demeurant, ou ne s'éloignant pas beaucoup, il pourroit le secourir, quoi qu'avec peril, il doit demeurer, ou se tenir caché, selon la conjoncture du temps, jusqu'à ce que le danger soit inévitable, ou que les liens qui l'unissent avec le troupeau soient autrement rompus.

II. Tout le monde conviendra facilement des regles, qu'on vient de poser; mais la difficulté est de les appliquer à la question présente, & de savoir si les Pasteurs réfugiés se sont rencontrés dans les occasions qui permettent la fuite? Je ne sai si l'on peut se déterminer pour l'affirmative, ou pour la négative, à moins de quelque prévention, & c'est de quoi l'on tombera d'accord, si l'on fait les réflexions suivantes.

1. La révolte, ou plutôt la chute des

*Réformez de France, n'a été ni volontaire, ni malicieuse; mais elle a été imprévue, & totale; ou comme totale.* J'avertis ici que je ne prens point le terme de *volontaire* dans un sens philosophique, ni Théologique. Je sais bien que c'est la volonté qui se détermine elle-même, lors qu'entre deux maux elle choisit celui qui paroît le moindre, & je n'ai garde d'avancer que les violences qu'on a faites aux Nouveaux convertis les justifient entièrement. Je me sers de ce mot, comme on fait ordinairement, lorsqu'on appelle involontaire tout ce à quoi l'on se détermine pour se garantir d'un peril affreux, ou pour se délivrer d'un mal present. J'ajoute que cette chute a été imprévue, pour marquer la consternation & le trouble qu'elle a du jetter dans l'esprit des Pasteurs. Enfin elle a été totale, ou comme totale, en sorte que les Pasteurs se sont vus tout à coup abandonnez de tout leur troupeau, & que le peu de gens de bien qui ont eu le courage de résister à la fureur des Dragons, avoient tant d'affaires pour eux, qu'ils étoient hors d'état de secourir leurs Ministres.

2. *Dans l'exécution d'un devoir, dont la possibilité, ou l'impossibilité, dépend du concours d'une variété presque infinie*  
de

*de circonstances, que nous ne saurions connoître parfaitement, il y a de la témérité à juger que tel ou tel particulier ne s'est point acquité de ce devoir, autant qu'il le pouvoit. Dans la spéculation tout le monde convient de cette règle, qui devroit être le principe de tous nos jugemens, mais presque personne ne la suit : de là vient qu'on tombe en tant d'erreurs, & que l'on juge si mal du prochain.*

*3. Il y a encore plus de temerité à juger de tout un corps, ou d'une société considérable, que d'un particulier; puisque l'on confond ainsi l'innocent avec le coupables. Personne n'ignore cet axiome commun, que quand deux personnes font une chose, qui paroît la même, ce n'est pourtant pas la même; & l'on ne fauroit nier que les circonstances ne changent si fort l'essence d'une action, que ce qui est un crime dans l'un est quelquefois une vertu dans l'autre.*

*4. C'est une autre espece d'imprudance peu excusable d'appliquer les fautes de toute une communauté à un particulier, puisque mille circonstances peuvent le mettre à couvert de ce reproche général. Un savant philosophie moderne a fait voir combien les jugemens, qu'on porte ordinairement de toute une nation, sont mal fondez. Cependant on ne laisse pas de*

de dire tous les jours que les Anglois sont fiers, les Hollandois lents, & les François légers; de juger des particuliers sur ce pié, & de leur imputer des vices, dont ils sont souvent fort éloignés:

5. *Pour avoir droit d'accuser un Pasteur réfugié de désertion, il faudroit pouvoir montrer clairement 1. que tout le Corps des Ministres paroît coupable, & que généralement parlant le danger, auquel ils se seroient exposez en demeurant, n'étoit pas inévitable; 2. qu'il ne l'étoit pas à l'égard du particulier qu'on accuse.*

Or cela est impossible, vû que ces preuves doivent être tirées de l'examen de diverses circonstances, dont on n'a qu'une connoissance grossière; & que personne ne peut avoir, dans le calme & la tranquillité, la même idée du peril & de la tempête, qu'en avoit celui qui en est échappé, dans le temps qu'il en étoit battu. Si à toutes les peintures affreuses qu'on a lûes, ou ouï faire, de la persécution, & à ce que l'*Apologiste* dit de l'abandon général où se trouverent alors les Ministres, on ajoute la difficulté qu'il y a de se cacher dans un Royaume aussi bien policé que la France, après les ordres sévères qu'on avoit donnez contre eux; l'impossibilité de vivre dans une retraite inconnue, ou de subsister sans argent

gent , ou de se fier à des Catholiques, dont le zele va souvent plus loin que la fureur des Payens, on sera bien plus porté à absoudre les Pasteurs refugiez , qu'à les condamner.

6. De tout ce que l'on a dit , il s'ensuit que *personne ne pouvant prouver clairement le crime de désertion contre les Pasteurs de France , on ne doit point les en accuser , ni les rendre odieux par ce soupçon ; mais qu'il faut laisser la question indécise , & les abandonner au jugement de Dieu & de leur conscience.*

7. *Malgré la chute de la plûpart des Réformez , & la retraite de leurs Ministres , les liens qui les unissoient mutuellement ne sont point rompus : de sorte que les Pasteurs refugiez sont obligez d'embrasser toutes les occasions que la Providence divine leur présentera , pour secourir leur troupeau. Cela est clair par les maximes qu'on a établies. §. I: 4, 5. & II: 1. Il en doit donc être de nos Ministres , comme d'un Pilote , qui se retire dans le premier port qu'il trouve, pendant l'orage , & remet à la mer dès que le vent a baissé, pour achever promptement sa route. C'est une semblable conduite, qui justifiera leur retraite mieux que tous les Apologistes du monde , & personne ne doutera que des gens pleins de moderation, de douceur*  
& de

& de charité, ennemis de la vaine gloire & de l'envie, des querelles & des schismes, humbles, laborieux & zèlez pour le salut des âmes: personne, dis-je, ne doutera que des Pasteurs ainsi faits n'aient toujours bien rempli tous les devoirs de leur vocation.

---

## XIV.

1. *HARMONIE & Accomplissement des Propheties, sur la durée de l'Antechrist & les souffrances de l'Eglise. Cinquième partie. Avec un journal sur l'accomplissement de ces Propheties, pour les quatre derniers mois de l'année 1687 & les deux premiers de l'année 1688. 12. se trouve à Amsterdam chez Savouret. pag. 60.*

**O**N n'a pas parlé de ce Livre dans le VIII. Tome de nôtre Bibliothèque, parce qu'on es-  
 roit d'en recouvrer quelque autre de la même sorte, & de donner au Lecteur le plaisir de les comparer: mais on remarque que Mrs. les Interpretes des Propheties attendent que l'événement ait vérifié les explications qu'ils ont données, & il semble qu'ils font fort prudemment: car il n'y a pas  
 fort



fort loin jusqu'au mois de Mai prochain.

I. ON a marqué ailleurs la méthode de l'Auteur, qui joint les anciens Prophetes avec des modernes, qu'il honore de cette qualité. Cela ne doit pas paroître surprenant à ceux qui auront lu ce qu'un celebre Théologien a dit, dans la préface de l'Accomplissement des Propheties: Je trouvois dans les PROPHETIES de Cotta-rus, de Christine & de Drabicius quelque chose de grand & de surprenant. Cotterus, qui est le premier de ces trois Prophetes, est grand & magnifique, les images de ses visions ont tant de majesté & tant de noblesse, que celles des anciens Prophetes n'en ont pas davantage. .... Les deux années de la Prophetie de Christine sont à mon sens une suite de miracles aussi grands, qu'il en soit arrivé depuis les Apôtres: & même je ne trouve rien, dans la vie des plus grands Prophetes, de plus miraculeux, que ce qui est arrivé à cette fille. Drabicius a aussi ses grandeurs; mais il a beaucoup plus d'obscuritez.

A cette conformité près, nôtre Auteur ne s'accorde pas avec l'Interprete; qu'on vient de citer, à l'égard du temps de

de la délivrance de l'Eglise. Il met bien la fin des 1260 jours, ou des trois ans & demi de l'Apocalypse, en 1684. Mais quoique cette année soit le terme de l'âge viril de l'Antechrist, il prétend que ce chef des persécuteurs aura encore une vieillesse de 30 ans assez forte & assez vigoureuse pour tourmenter cruellement les fideles, jusqu'à ce qu'après l'année 1714, où finissent les 1290 jours de Daniel, il tombe dans la décrépitude, & meure enfin, en 1759.

II. C'est ce qui paroîtra encore plus clairement, dans cette V. partie, où l'Auteur fait une histoire abrégée des sept seaux de l'Apocalypse, des quatre vengés de Jesus-Christ & des deux résurrections générales de l'Eglise.

1. Tous les interpretes conviennent que le *Chevalier*, qui sort à l'ouverture du premier seau, représente Jesus-Christ & ses Apôtres, qui vont prêcher l'Evangile aux Nations, & le Cheval blanc qui le porte, la pureté de leur doctrine.

2. Le second Chevalier figure les Empereurs de Rome Payenne, & son cheval de *couleur de feu*, purrhors les persecutions & les guerres sanglantes qu'ils causerent dans le monde; ce que S. Jean marque assez distinctement lors qu'il

## ***§ Historique de l'Année 1688. 357***

qu'il dit qu'il fut donné à celui qui montoit ce cheval d'ôter la paix de la terre &c. Apoc. V I: 4.

3. Le troisième Chevalier c'est l'Antechrist dans sa naissance & dans sa puberté, depuis l'an 424 jusqu'en 1018, ou 1159. son cheval noir marque l'opposition de sa doctrine à celle de Jesus-Christ, & le joug qu'il tient en sa main, la tyrannie qu'il a imposée aux consciences. L'Ange défend à ce Chevalier de gâter le vin & l'huile, qu'on regarde ici comme des emblemes de la prospérité temporelle; ce qui fait croire que le S Esprit a voulu marquer par là que quelques efforts que fit l'Antechrist, il ne pourroit venir à bout de troubler les Princes & les peuples dans la jouissance de leurs biens temporels, ni usurper les droits des Empereurs Romains en Occident, jusqu'après le IX ou X siecle.

4. Le quatrième Chevalier, qui se nomme *la mort*, par excellence, à cause des meurtres qu'il a causez, c'est le même Antechrist, depuis l'an 1018 ou 1159 jusqu'en 1714. Les croisades, qui ont fait tomber tant de Chrétiens entre les mains des infideles, outre un nombre beaucoup plus grand de ceux qui sont peris en chemin, de peste, de famine, ou par les bêtes feroces: les que-

querelles des investitures, qui ont été si long-temps une source féconde de guerres civiles, de meurtres, d'assassins, d'empoisonnemens &c. Les excommunications, les interdits, la tyrannie, l'ignorance, les superstitions grossières, qu'ont introduites cet ordre de gens qu'on appelle ici l'Antechrist, & les fréquentes persécutions, qu'ils ont excitées, suffisent pour justifier l'application qu'on leur fait de cette prophétie.

5. A l'ouverture du cinquième sceau, qui se devoit faire, selon l'Auteur, en 1684, les fideles considerant que les 1260 jours étoient finis, & se voyant néanmoins *sous l'autel* comme des victimes prêtes à être immolées à la fureur de l'Antechrist, s'écrient *jusques à quand, Seigneur, ne vengeras-tu point notre sang* &c. On prétend que le mot *d'ames* marque ici des personnes vivantes, parce que S. Jean parle d'elles au masculin. L'Ange répondant à leurs plaintes leur dit de se tenir en repos, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères, qui doivent souffrir la mort aussi bien qu'eux, soit accompli. L'Auteur croit qu'il le sera en 1714; parce que c'est alors que finira la dernière guerre de l'Antechrist contre les fideles, qui a commencé en 1685.

6. Le sixième seau sera ouvert en 1700 par la destruction de l'Empire d'Allemagne, & durera jusqu'à la fin du septième seau, qui donnera le coup de mort à l'Antichristianisme, en 1759. Selon cette hypothese ce seau comprend les trois plaies, dont l'Auteur a traité à la fin de la I. partie.

7. Le septième seau commence en 1714 & finit en 1759. Le silence de demi-heure qui se fait, à l'ouverture de ce seau, signifie un repos d'environ 40 ans, dont l'Eglise jouïra depuis la sixième playe de l'Antechrist jusqu'à la septième. La raison qu'on en allegue est que si mille ans sont devant Dieu, comme un jour (de douze heures) 42 ans ne doivent être que demi-heure.

III. L'OUVERTURE du sixième seau fait la seconde venue de Jesus-Christ : Apoc. XI: 18. Celle du septième commence la troisième venue du Sauveur, & la première résurrection de l'Eglise. Enfin la quatrième venue est celle du dernier jour qui sera précédée d'une seconde Apostasie. L'Auteur explique, selon ce système & par la conjoncture présente des affaires, plusieurs quatrains de Nostra damus.

A propos du silence de Demi-heure, on vient de voir une harangue, qui l'explique tout autrement.

2. JOHANNIS van der WAEYEN  
*de Semihorio silentii Oratio habita ipsis*  
*Kal. Jun. Anni MD CXXCVII,*  
*quando Rectorâ decedebat Fol. Fra-*  
*neker. ap. Gyselaar 1688. pag. 40.*

**O**N tombe bien d'accord, avec l'Auteur dont on vient de parler & la plupart des Interpretes de l'Apocalypse, que le Ciel, dans lequel ce silence se fait, représente l'Eglise : mais on croit qu'au lieu d'un état de paix & de tranquillité, ce silence figure une affliction si violente & si pleine d'horreur, qu'elle fasse perdre l'usage de la parole. *Cura leves loquuntur ingentes stupent.* On se fonde 1. sur ce que le silence est l'emblème d'un état de mépris, d'abattement & d'angoisse ; au lieu que le bonheur & la joie sont marquez d'ordinaire par des Cantiques. Esa. XXIII: 15. 2. Une demi-heure seroit un temps bien court pour figurer cette paix tant souhaitée, & dont les prophètes font des descriptions si pompeuses. 3. Ce silence semble un état de contrainte, d'où l'Eglise sortant tout à coup, après le son de la septième Trompette pousse des cris de réjouissance. Apoc. XI: 15. L'Auteur croit que l'Eglise se trouve présentement réduite

duite à ce funeste silence ; mais il ne détermine rien sur le temps de sa durée, si ce n'est qu'il sera fort court & *comme de demi-heure*. Il ajoute pourtant que si la conjecture d'*Hofman* étoit vraie, & que l'Economie du Nouveau Testament, dont le temps est souvent marqué par *un jour*, durât 24 siècles, ce silence seroit un période d'environ 50 ans.

---

X V.

Supplément du COMMENTAIRE  
PHILOSOPHIQUE sur les paroles  
de JESUS-CHRIST, contrain les  
d'entrer, où entre autres choses l'on  
acheve de ruiner la seule échappatoire,  
qui restoit aux Adversaires, en dé-  
montrant le droit égal des Hérétiques  
pour persécuter à celui des Orthodoxes.  
On parle aussi de la nature & de l'o-  
rigins des erreurs. 12. A Hambourg,  
& se trouve à Amsterdam chez  
Wolfgang. 1688. pagg. 493.

**D**Ans la préface de la I I I. partie  
de ce Commentaire, l'Auteur  
déclare qu'il ne trouve pas son  
adversaire, l'Auteur des *Droits des deux*  
*Souverains*, digne de réfutation. On voit  
Tome IX. . . . . Q . . . . . néan-

néanmoins dans le corps de ce Supplément qu'il lui avoit ensuite préparé une réponse exacte, à laquelle il renvoie l'examen entier de certaines questions. Mais malheureusement il a changé de dessein encore une fois, & il nous avertit, dans la préface de cet ouvrage, qu'il a jugé à propos de la supprimer, soit à cause de sa longueur, soit parce qu'il a trouvé un moyen sûr & infail-  
 lible de se justifier des accusations odieuses, dont certaines personnes ont noirci son sentiment: Voici comme il raisonne: *mon sentiment est le même que celui de M. Jurieu, l'Auteur du vrai système de l'Eglise; donc il est Orthodoxe.* Il suppose qu'on avouera sans peine la conséquence; & ce qui la confirme, c'est qu'on tient que l'Auteur du *vrai système de l'Eglise* & celui des *Droits des deux souverains* ne sont qu'une même personne; outre que quand cela ne seroit pas, le premier a soutenu le sentiment du second, dans les ch. 22, 23. & 24. de son ouvrage. Il ajoute que M. Jurieu l'a ensuite abandonné, comme il paroît par la page 307. *Et suiv.* de son *vrai système*, lorsque, pour justifier la séparation des Réformez d'avec l'Eglise Romaine, sans tenir de la discussion du fond, il dit: que „ quand „ même

*a. De l'Edition de 1686. A. Barthelet.*



même nous aurions tort dans tous les points, qui nous tiennent séparés de l'Eglise Romaine; nous serions obligés, par notre conscience, de nous séparer d'elle; & de persévérer dans notre séparation, jusqu'à ce que nous puissions être persuadés qu'elle a raison. Nous sommes convaincus, en notre conscience, que le pain de l'Eucharistie n'est pas le vrai corps du Seigneur; cela étant nous serions idolâtres, hérétiques & hypocrites, si nous nous réunissions avec l'Eglise Romaine, & si nous nous soumettions aux décisions de ses Conciles, sur cette matière. Ce principe est d'une évidence qui se fait voir à tous ceux qui ont quelque liberté d'esprit, qui savent ce que c'est que l'empire de la conscience, & combien on est coupable quand on lui résiste. Après cela M. Jurieu avoue qu'à la vérité un Hérétique pèche, en le séparant de la vraie Eglise qu'il croit fautive: mais il soutient que comme il pecherait encore plus en y demeurant, il est obligé de s'en séparer. La raison en est que la conscience oblige toujours en quelque état qu'elle soit à faire l'affaire, dans laquelle le serment il y a le moins de crime. Or il y a moins de crime à un Hérétique de se séparer que de demeurer dans l'Eglise.

*Je Orthodoxe.* Ceux qui auront lu le *commentaire Philosophique*, ou l'extrait qu'on en a donné dans le III. T. de cette Bibliothèque p. 333., n'auront pas de peine à remarquer que cela s'accorde assez avec les principes de notre Commentateur. La plus grande différence qu'il y ait entre ces deux Auteurs, c'est que le dernier prétend que si l'on considère bien le peu de lumière que les hommes ont, & la nécessité qui les contraind d'agir, pour se conserver la vie, & le repos, on trouvera que l'ignorance invincible s'étend bien plus loin qu'on ne pense.

Le supplément est divisé en xxxi Chapitres, où l'Auteur étend la preuve qu'il avoit alléguée contre la *contrainte*, ou la persécution; c'est qu'elle ne sauroit être commandée aux Orthodoxes; qu'elle ne le soit aussi aux Hérétiques. Il répond à toutes les objections, qu'on a pu lire dans le *Traité des Droits des deux souverains*, ou ailleurs, & fait voir que S. Augustin, le premier Apologiste de l'intolérance, n'a point allégué de raison, dont les Hérétiques ne pussent se servir, pour justifier leur conduite, en persécutant les Orthodoxes. Il seroit trop long de rapporter le détail de toutes les objections & de toutes les Réponses:

outre

outre que nôtre Commentateur, qui entend tres-bien le métier de Journaliste, nous a épargné cette peine en partie, en faisant lui-même un Abbrégé très-exact des douze premiers Chapitres, dans le XX. C'est pour-quoi on ne s'arrêtera qu'à une objection, qui paroît considérable, & qu'il entreprend de réfuter depuis le Ch. XIII. jusqu'au XX. savoir que les erreurs, en matiere de Religion, procedent d'un principe de corruption, qui gâte la volonté, & qui les rend punissables. Avant que de répondre, il explique son sentiment & le réduit à ces cinq propositions, 1. Qu'il n'y a point d'erreur en matiere de Religion, de quelque nature qu'on la suppose, qui soit un peché, lorsqu'elle est involontaire. 2. Que pour rendre involontaire une erreur, quelle qu'elle soit, la même espece d'ignorance suffit, qui rend involontaires les actions de l'homme, au sens qu'on l'explique ordinairement dans tous les Traitez de Morale. 3. Qu'il y a beaucoup de gens, qui vivent & qui meurent, après l'âge de raison, dans des erreurs de Religion fort étranges, mais involontaires, par cette espece d'ignorance, qui dis-  
cuse

pe, & que c'est alors proprement  
 qu'on erre de bonne foi. 4. Qu'il y a  
 beaucoup d'autres gens, qui vivent  
 & meurent, après cet âge, dans des  
 erreurs, qu'on ne peut appeller in-  
 volontaires qu'improprement; parce  
 qu'ils n'y demeurent que par une igror-  
 rance qu'on nomme affectée, & qui  
 procède d'un principe formelle-  
 ment mauvais. C'est là errer de  
 mauvaise foi. 5. Qu'on a bien des  
 conjectures plus ou moins probables,  
 & quelquefois presque certaines,  
 touchant ceux qui errent de cette  
 dernière façon; mais qu'il n'y a que  
 Dieu qui le sâche, & qui le puisse af-  
 firmer positivement. Sur cela il  
 faut remarquer que les Adversaires de  
 l'Auteur ne nient pas qu'il n'y ait des  
 erreurs involontaires, & que lui ne  
 prétend pas soutenir qu'elles soient  
 toutes de cette nature. Ainsi la dispu-  
 te ne roule que sur le nombre des er-  
 reurs involontaires, que nôtre Com-  
 mentateur grossit extrêmement; au  
 lieu que la plupart des Théologiens,  
 qui veulent qu'il n'y ait point de salut  
 hors de leur communion, ou de leur  
 Eglise, tiennent les erreurs des partis  
 opposez pour volontaires & criminel-  
 les, parce, disent-ils, qu'ils ne veu-  
 lent pas se servir du remede qu'on leur  
 pré-

présente pour s'en retirer. Ils apportent l'exemple d'un Ecolier, dont l'ignorance est censée volontaire, encore qu'il souhaite d'être savant ; lors que d'un côté il fait qu'il faut nécessairement étudier, pour le devenir ; & que de l'autre il ne veut pas s'appliquer à l'étude. Nôtre Auteur au contraire prétend que toutes les erreurs de bonne foi, en matiere de Religion, sont involontaires ; que ce ne sont que des imperfections physiques, & non pas morales ; que celles-là seulement sont criminelles, qui sont malicieuses, & *• dans lesquelles on est porté, où dans lesquelles on demeure, par un principe, dont on connoît le déreglement, comme sont l'amour de ses aises, l'esprit de contradiction, la jalousie, l'envie, la vanité.*

Pour prouver qu'il y a plusieurs erreurs Theologiques involontaires, & que la persuasion qu'on a qu'une Religion fausse est vraie, ne procede pas nécessairement d'un principe de corruption, l'Auteur fait les remarques suivantes. 1. Que l'ame des enfans n'adhere à la premiere Religion qu'on lui enseigne, ni entant qu'ornée de sainteté, ni entant que souillée de péché ; mais simplement entant que c'est

Q 4

un

un esprit susceptible de toutes sortes d'idées & de sentimens , & limité aux uns plutôt qu'aux autres , par son union avec la matiere. 2. Que cette facilité de l'ame , à embrasser toutes sortes d'opinions , n'est ni une bonne , ni une mauvaise qualité morale ; mais tout au plus une imperfection physique , qui naît des Loix de l'union de l'ame avec le corps. 3. Que la docilité des enfans Orthodoxes , & l'affection qu'ils conçoivent pour l'Orthodoxie , ne sont point des qualitez différentes de celles qu'ont ceux des Hétérodoxes ; puis que les mêmes enfans , qui sont zelez aujourd'hui pour la verité , le seroient autant pour l'erreur , si on les avoit élevez dans un autre genre d'opinions. 4. Qu'encore qu'il soit étrange que les enfans reçoivent les dogmes les plus importans , sur l'autorité d'une femme , d'un Maître d'Ecole , d'un Curé ou d'un Ministre de village , cela n'est pourtant pas sans raison ; étant juste qu'un enfant ait assez d'humilité , & assez de bonne opinion de ceux qui l'élevent , pour penser que leurs lumieres sont meilleures que les siennes ; qu'ils lui enseignent ce qu'ils croient conforme à la verité , & qu'il doit se conformer à leurs sentimens. Ajoutez à cela que pour s'en défer , il auroit besoin de plu-

plusieurs connoissances qu'il n'a pas, qu'on n'aquiert que successivement, & que ceux qui l'instruisent prennent soit que toutes les idées, qui se présentent à lui, servent à le confirmer dans les principes qu'on lui a donnez. 5. Que c'est au moins une perfection physique, dans les enfans d'aimer ce qu'ils ont pris pour la vérité, & de fuir ce qu'ils tiennent pour erreur, soit que leurs conducteurs les aient trompez ou non; parce que c'est toujours être dans l'ordre que d'aimer ce qu'on croit venir de Dieu. 6. Que puis que la facilité des enfans, à croire sans discernement tout ce qu'on leur dit, vrai, ou faux, est une qualité, qui n'est ni bonne ni mauvaise moralement : il s'ensuit que ce n'est pas un peché en eux de croire l'hérésie avec une persuasion forte, & qui exclut tout ombre de doute.

Ces propositions étant bien prouvées, comme l'Auteur tâche de le faire, les objections qu'on lui fait tombent d'elles-mêmes. Il n'y en a qu'une qui paroisse considérable, & étant tirée d'un passage de l'Épître aux Galates Ch. V. où S. Paul met les Hérésies entre les œuvres de la chair, qui causent la damnation des hommes. On remarque là dessus. 1. Que le terme d'hérésie, dont

Q. 5

dont l'Apôtre se sert est extrêmement équivoque, & qu'on peut soutenir probablement qu'il n'en veut qu'aux Auteurs des schismes, ou à ceux qui s'opposent à la Doctrine reçue, non par zèle de Réformation, mais pour faire secte à part; étant rare que ces gens-là agissent de bonne foi, & qu'ils ne présentent pas aux mouvemens de leur conscience, ceux de l'ambition; de la jalousie, du dépit, ou de quelque autre passion, qu'ils savent eux-mêmes être malhonnête, & qu'ils n'oseroient avouer. 2. On confirme cette explication par le célèbre passage, où S. Paul exhorte Tite d'éviter l'homme hérétique, après la première & la seconde admonition; parce qu'un tel est perverti & qu'il pèche, étant condamné par son propre jugement. L'Auteur conclut de là que le caractère des Hérésies condamnables & criminelles, selon S. Paul, est une résistance à la vérité connue, par celui-là même qui les professe, & qu'ainsi ceux qui errent de bonne foi sont déchargés de la note d'Hérésie. 3. Mais en quelque sens qu'on prenne le mot d'Hérésie, il est sur que ce n'est pas un plus grand crime que l'homicide, l'adultère, le vol & les autres péchez, dont parle l'Apôtre; d'où il s'ensuit que tout ce qui est nécessaire, pour rendre ces actions



actions criminelles, l'est aussi pour faire un crime de l'hérésie, & que ce qui disculpe à l'égard de ces actions doit disculper à l'égard des opinions erronées. Or le meurtre, l'adultère, le larcin &c. cessent d'être pechez, dès qu'ils sont involontaires, c'est à dire dès qu'on ignore que l'on tue, que l'on commet adultère, & que l'on dérobe & que cette ignorance est de bonne foi. Donc l'hérésie a le même privilège; si ce n'est qu'on allègue de bonnes raisons, qui montrent qu'elle ne l'a pas, de quoi l'Auteur défie ses adversaires.

On s'attache ensuite à prouver que l'amour de ce qui paroît vrai, sans l'être n'est point l'amour de la fausseté: parce qu'un Hérétique de bonne foi ne remarque aucune trace de mensonge dans la Religion qu'il aime, & qu'il ne l'aime que sous l'idée de véritable; qu'il ne peut aimer une fausseté qu'il ne connoît pas, & qu'ainsi c'est la vérité qu'il croit voir, dans ses opinions, laquelle il aime, & non la fausseté qui y est, mais qu'il n'y voit pas.

Depuis le Ch. XXI. jusqu'au XXVI. on répond à d'autres objections; après quoi on revient à étaler les desordres affreux, où le dogme de la *Contrainte* engage, les progrès déplorables; qu'il

a faits parmi les Chrétiens depuis Constantin. Enfin après avoir tant dit de choses en faveur de la tolérance , on conclut par une raison politique , qui tend à montrer que les Princes & les Etats Protestans pourroient justement n'en point avoir pour leurs sujets Catholiques Romains.

Les Lecteurs , qui ont de la pénétration, trouveront peut-être que l'Auteur s'attache un peu trop à prouver certains principes , qui paroissent incontestables. Tel est son grand argument , que si la persécution est commandée , elle l'est aux Hérétiques aussi bien qu'aux Orthodoxes ; parce que personne ne se croit infecté d'hérésie , & que chacun s'imagine de posséder la vraie foi. L'Auteur avouë lui-même cette longueur & s'en excuse sur la nécessité qu'il y a de mettre , dans tout leur jour , des veritez aussi importantes qu'elles sont peu connues. Le mal est que d'autres Lecteurs n'approuveront pas un certain air libre & railleur , qui regne dans tout cet Ouvrage , & qui feroit presque penser que l'Auteur ne se fait pas une affaire de conscience de persuader ce qu'il dit : mais on lui feroit tort d'avoir ce sentiment de lui , car il paroît assez qu'il agit sérieusement. Il est vrai que quand il auroit re-

tran-

tranché quelques railleries un peu trop fortes ; aussi bien que les Ch. XXVII. & XXVIII., on croit que son Livre n'en auroit pas été moins lû.

---

XVI.

EPISTOLÆ SAMARITANÆ SICHEMITARUM *ad* JOBUM LUDOLFUM S. Cæsar. Majest. & Sèreniss. Duc. Sax. Consiliarium ; cum ejusdem Latina versione & annotationibus. Accedit versio Latina persimilium Literarum à Sichemitis habita pridem ad Anglos datarum. 4 Giza. 1688. pag. 40.

**P**Armi les Lettres de quelques savans , publiées à Londres en 1682, sous le titre d'*Antiquitez de l'Eglise d'Orient*, on voit deux Lettres des Samaritains l'une de ceux de *Sichem*, aujourd'hui *Naplouse*, datée du 6 ou du 20 de Septembre, l'an 991 de l'Hegire, qui répond à peu près à l'an de Grace 1582, l'autre est des Samaritains d'Egypte, & de l'an 998 de l'Ere des Mahometans. Elles sont adressées au célèbre *Joseph Scaliger*. Mais n'étant venus en Europe qu'après sa mort, *M. de Peyresc*, entre

Q 7.

tre

tre les mains de qui elles tomberent ; les envoya au *P. Morin* Prêtre de l'Oratoire, qui , après les avoir traduites, en mit l'Original dans la Bibliothèque du Roi de France. *M. Ludolf* nous en donne maintenant trois autres, dont nous ferons premièrement l'Histoire ; après quoi nous en extrairons quelques observations curieuses.

I. LA troisième Lettre en ordre dans ce recueil est la première en date. Il y a environ six ou sept ans qu'un Savant Anglois nommé *Robert Huting-ton*, se trouvant à Sichem fit accroire aux Samaritains qu'il y avoit des gens de leur Nation en Angleterre, qui l'avoient envoyé en ce pays-là, pour obtenir d'eux un exemplaire de la Loi. On voit, dans la Lettre des *Sichemites* à Scaliger, que ce Savant leur avoit fait la même demande ; mais ils l'avoient refusé, sous prétexte qu'il ne leur étoit pas permis de donner ce Livre Sacré à un incirconcis. Ils firent d'abord la même réponse à notre Anglois qui, pour dissiper leurs soupçons, écrivit devant eux quelques lignes en caractères Samaritains, comme pour les assurer que c'étoit de leurs frères d'Angleterre qu'il l'avoit appris. Ce stratagème lui réussit, en sorte que les *Sichemites*, persuadés de sa bonne foi, lui don-

donnerent non seulement le Pentateu-  
que, mais encore deux Livres qui ne  
sont pas nommez; & qu'on peut con-  
jecturer avoir été le Livre de Josué,  
& un Livre d'hymnes & de prières.  
Ils accompagnèrent ce présent d'une  
Lettre, où après avoir expliqué leurs  
sentimens sur la Religion, ils s'enquie-  
rent de ceux de leurs prétendus freres  
Anglois, & leur demandent un exem-  
plaire de leurs Livres Sacrez. Malheu-  
reusement on n'a qu'une version Latine  
de cette Lettre, & quelque soins  
qu'ait pris *M.<sup>r</sup> Bernard* d'Oxford, il  
n'a pû recouvrer l'original, que feu  
*M. Marshall* avoit eu entre ses mains.  
*M. Ludolf*, pour éviter qu'un sembla-  
ble accident n'arrivât à celles qu'il a  
reçues depuis peu de Sichein, les don-  
ne présentement au public, avec une  
version Latine & des notes de sa façon.  
Voici comment l'Auteur les a reçues.

Un Juif Portugais d'origine, mais  
habitant du territoire d'*Hebron*, & ap-  
pellé *Jacob Levi Tomeritz*, parce que  
son Pere demouroit à *Tomer* village  
de la Galilée, non loin de *Safet* \*, & à  
trois journées de Damas, alloit de la  
Palestine à Amsterdam, demander  
quelque secours aux Juifs de cette vil-  
le, pour les pauvres de son país. *M. Ludolf*

*dolf* le rencontra, comme il passoit par Francfort, & s'informa de lui de l'état présent des Samaritains. Le *Tomerite* lui fit connoître qu'ils demeu-  
 roient toujours à Sichem, sacrifiant sur la montagne de Garizim, dans le temps des fêtes solennelles, mangeant l'agneau Pascal, avec toutes les cérémonies prescrites par la Loi, & observant plusieurs autres choses, que les Juifs ont négligées, depuis la destruction de leur Temple : Qu'au reste c'é-  
 toient des gens bienfaits, qui alloient bien vêtus, ayant assez de quoi le faire. Qu'ils écrivoient si bien que les Bachas Turcs n'avoient presque point d'autres secretaires qu'eux. Que dans l'interprétation de l'Écriture, ils convenoient en beaucoup de choses avec les *Caraites*, & ne s'accordoient pas avec eux en plusieurs autres : Qu'au reste il connoissoit fort ces Samaritains, aiant souvent négocié à *Sichem* avec eux. L'Auteur, remarquant aux discours de ce Juif qu'il étoit assez obligeant, le chargea d'une Lettre pour les *Sichemites*, écrite en Hebreu & en caracteres Samaritains. Le *Tomerite*, étant de retour en Palestine, s'acquitta fidelement de sa commission, alla lui-même à *Sichem*, rendit la Lettre de *M. Ludolf* aux Samaritains, & les porta

porta à lui répondre en deux Lettres ; qu'il remit à une personne affidée : mais qui demeura près de deux ans en chemin : de sorte que ces deux Réponses, qui sont dattées du 13 du 7<sup>me</sup> mois, l'an 6125 de la création, semblent avoir été écrites vers le mois de Mars de l'année 1686.

II. Ces deux Lettres sont presque entièrement les mêmes, non seulement dans les choses, mais aussi dans les termes, & paroissent avoir été faites à double, afin qu'elles ne se perdissent pas toutes deux. Le fond du stile, est Hebreu, mais entremêlé de quelques mots Caldéens, Syriaques & Arabes ; ce qui n'est pas étonnant, puis que la Langue vulgaire du pais est l'Arabe. Leur caractère de main n'est pas tout à fait semblable à celui de nos *Polyglottes* imprimées, comme on pourra le remarquer en comparant les inscriptions de ces deux Lettres, qu'on a fait graver d'après le manuscrit, avec les mêmes inscriptions, qui sont imprimées à la fin, en caractère Samaritain des *Polyglottes*.

1. On trouvera, dans ces trois Lettres, presque toutes les remarques qu'on a pu tirer de celles de Scaliger, si ce n'est ce que les Sichemites lui disent qu'ils n'épousent qu'une femme, au

au lieu que les Juifs en prennent plusieurs ; & qu'ils ont eu 122 Pontifes, depuis Aaron jusqu'à Eleazar, qui les gouvernoit alors. On y voit encore que leur souverain Prêtre est aussi leur Juge, dans le temporel, de même que dans le spirituel : ce qui n'est pas marqué, au moins si clairement dans les Lettres que nous donne M. Ludolf. Mais en récompense on y trouvera de quoi éclaircir bien des endroits de celles de Scaliger. Par exemple on ne fait pas trop bien ce que c'est que *le Livre des jours de la bienveillance, dans lequel il est écrit : Moi Abisa fils de Phinées &c.* soit que cette obscurité procede de la traduction du P. Morin, qui ne paroît pas fort bonne, ou que l'original ne fut pas plus clair. Mais cette difficulté s'évanouît par la lecture de la Lettre à M. Ludolf, où l'on voit que les Samaritains se vantent de posséder un exemplaire de la Loi, écrit depuis les temps de grace, ou de bienveillance ; c'est à dire durant les heureuses années, qui suivirent les Victoires de Josué. C'est au moins ce que porte la souscription : *Moi Abisa, fils de Phinées, fils d'Eleazar, fils d'Aaron Prêtre, j'ai écrit ceci, dans le vestibule du Tabernacle de la convoca-*

*tion*



tion (\* sur la montagne de Garizim.)  
 la treizième année; après l'entrée des  
 enfans d'Israël en Canaan. Cet exem-  
 plaire est paraffé, vers les extrémitéz  
 tout à l'entour, avec ces mots; *je loue*  
*le Seigneur.* Il n'y a que les Prêtres seuls,  
 qui osent touchet ce Livre.

2. M. Ludolf avoit appelé les Sa-  
 maritains: *Enfans de Schomron* dans la  
 suscription de sa Lettre, c'est à dire  
 habitans de Samarie, qui a pris son nom  
 de *Schemer*, qui vendit au Roi Hom-  
 ri la montagne, où l'on bâtit cette vil-  
 le. Mais l'on voit qu'ils ne s'accôm-  
 modent pas de cette Etymologie, puis  
 qu'ils répondent qu'ils ne savent ce que  
 c'est que *Schomron*, & que pour eux  
 ils sont *Enfans d'Israël Schamarim*, ou  
*Schomrim*, c'est à dire *observateurs* de  
 la Loi sainte, comme ils l'expliquent  
 eux-mêmes.

3. Ils ne lisent, durant le service di-  
 vin, que le Pentateuque, qui est la seu-  
 le regle de leur foi. Ils ont aussi le Li-  
 vre de Josué, une Liturgie, & des Chro-  
 niques, mais ils ne lisent point les Li-  
 vres des Prophetes.

4. Ils prononcent le nom de יהוה  
 IHVH,

\* Ces mots ne se trouvent pas dans la  
 Lettre aux Anglois, ni dans celles, qui  
 sont adressées à Scaliger. a 1 Rois. XL. 24.  
 b De שמר Schamar servir.

IHVH, comme nous ferions *Cbima*, les Anglois *Shima*, & les Allemans *Schima*: peut-être comme qui diroit le nom par excellence. \* C'est là apparemment l'origine de la calomnie, dont les Juifs ont noirci les Samaritains, les accusant d'adorer *Aschisina*, qui étoit l'Idole des habitans de *Hamath* 2 Rois XVII: 30, & d'avoir mis dans leur Pentateuque, au lieu d'*au commencement* DIEU créa: *au commencement* ASCHIMA créa. En entendant prononcer *Bara Schima*, rapidement, & comme si ce n'étoit qu'un mot, il est facile de le confondre avec *Bara Aschima*.

5. Les Samaritains different encore des Juifs, dans la prononciation de plusieurs mots, & disent, par exemple *Baraschit* & non pas *Breschit* Gen. I: 1. On remarque particulièrement cette différence en plusieurs noms propres, car ils lisent avec les Septante *Gazirim* & *Modad*, & non pas *Grizim*; *Medad*; comme les Juifs modernes. Cette variation dans les noms propres pourroit bien rendre la ponctuation des Massorethes un peu suspecte; surtout si l'on prend garde à 4. choses.

1. Qu'il n'est pas vrai-semblable que les Samaritains aient appris leur manie-

re

• *De Schem nomen.*

re de prononcer des Septante, parce qu'ils étoient dès ce temps-là aussi grands ennemis des Juifs, tels qu'étoient ces Interpretes, qu'ils le sont présentement. 2. Que les Septante vivoient dans un siècle, où il étoit beaucoup plus facile de savoir la véritable prononciation que dans celui des Massorethes, puis que la République des Hebreux étoit encore florissante, & que la mémoire de plusieurs choses, qui se sont passées avant & après la Captivité de Babylonie, étoit encore fraîche, au lieu que les Massorethes n'ont entrepris leur ouvrage, que cinq ou six-cents ans après la destruction de Jerusalem. 3. Que les Septante ont lu ברוש xup Cyrus דאפא Dapē Darius, conformément à l'Histoire Greque; au lieu qu'il est hors d'apparence qu'on ait jamais prononcé ברוש Cbresch ni דאפא Darja-vesch. 4. Que le Daguesch doux dans les Lettres que les Grammairiens appellent *Begadkephat* semble être une des inventions des mêmes Massorethes; puis qu'autrement on ne sauroit comprendre pourquoi les Septante, qui étoient aussi Juifs, dans des noms aussi communs que *Phaleg* & *Pharao*, ne lisent pas *Peleg* & *Parho*, comme les Rabbins modernes.

6. Les Juifs prennent beaucoup plus de

de liberté dans l'explication de l'Ecriture que les Samaritains, qui s'attachent plus rigoureusement à la Lettre, aussi bien que les Caraïtes. C'est ainsi que les premiers expliquent la défense de l'Exode Ch. XXXV: 3. *N'allumez point de feu dans aucune de vos demeures; (durant le Sabbat;) ne l'allumez point vous-mêmes: ce qui n'empêche pas, disent-ils, que si un autre l'allume, vous ne puissiez le laisser brûler tout le jour.* C'est à quoi ils emploient de pauvres Chrétiens. Mais les Samaritains soutiennent que cette interprétation est une corruption manifeste de la Loi, contraire à l'intention du Législateur & à la force des termes; puisque *בִּיהַר* *Bihar* signifie *faire brûler*, & qu'on est censé faire soi-même tout ce qu'on fait par un autre. Aussi demeurent-ils tout ce jour-là sans feu, & ne touchent point, la nuit, à leurs femmes. Ils en usent de même aux autres fêtes.

7. Il est étonnant que ces rigides observateurs de la Loi aient osé corrompre un passage du Deutéronome Ch. XXVII: 4. Dieu ordonne, dans ce Chapitre aux Israélites, qu'après qu'ils auroient passé le Jourdain, ils bâtiroient un autel sur la montagne de *גִּבְעָא* ou *Hebal*, pour y offrir des sa-

cri-

crifices & des holocaustes. Dans le Pentateuque Samaritain, on lit *Garizim* au lieu de *Hebal*. Il n'y a nulle apparence que ce soit ici une faute de Copiste, & il faut nécessairement qu'il y ait de la fraude de part ou d'autre. On en pourroit soupçonner les Samaritains; parce que c'est là dessus qu'ils fondent depuis long-temps le schisme qu'ils ont fait avec les Juifs. Voyez *Jean IV: 20*. Mais il y a une chose surprenante dans l'Original Hebreu, c'est que Dieu ordonne qu'on benisse le peuple de dessus la montagne de *Garizim*, <sup>a</sup> qui est tres-fertile, & arrosée de plusieurs fontaines, & qu'on prononce les maledictions de dessus celle de *Hebal*, <sup>b</sup> qui est sterile & aride. Cependant il veut qu'on lui sacrifie sur *Hebal* <sup>c</sup> plutôt que sur *Garizim*.

8. Les Samaritains n'ont proprement que cinq fêtes; savoir 1. *Pâques*, 2. *Pentecôte*. 3. *La fête des trompettes*, qu'ils appellent le septième mois, parce qu'on la célébroit le premier jour de la Lune de Septembre, qui est le commencement de l'année civile. *Levit. XXIII: 23*. 4. *Le jour de l'expiation* & 5. *La fête des Tabernacles*. Cependant ils disent ici qu'ils en ont sept; par

<sup>a</sup> *Deut. XXVII: 12*. <sup>b</sup> *Verfet 13*,  
<sup>c</sup> *Verfet 4*.

parce qu'ils content pour quatre le premier & le huitième jour des Azy-mes & de la fête des Tentes.

9. Ils diffèrent aussi des Juifs, dans la supputation de la Pentecôte, commençant à conter les cinquante jours, qui sont entre la Pâque & cette fête, depuis le lendemain du Sabbat qui suit la Pâque, ou le 14 jour de *Nisan* ; qui est la Lune de Mars : de sorte que si ce jour se rencontre un Lundi, ou le premier de la semaine, ils célèbrent la Pentecôte, six jours plus tard que les Juifs. Ils se fondent sur Levit. XXIII: 15, 16.

10. Ils se vantent d'avoir chez eux & en leur puissance, les tombeaux du Patriarche Joseph, d'Eleazar, d'Ithamar, de Phinéas & de ses enfans souverains Pontifes, de Josué, de Caleb, des Septante Anciens que Moïse choisit, avec Eldad & Medad ; & ils disent qu'ils les servent.

11. Il semble d'abord en lisant les paroles, qui font la clôture de ces Lettres : *ma confiance est en toi, Seigneur, & en Moïse fils d'Ammram ton serviteur, en la Loi sainte, en la montagne de Garizim, la maison de Dieu, & au jour de la vengeance & de la rétribution* : Il semble, dis-je, que les Samaritains invoquent Moïse. On ne peut rien conclure de

cer-

*Et Historique de l'Année 1688. 385*  
 certain, sur ce seul passage; puis qu'à  
 proprement parler on n'invoque pas la  
 Loi, ni une montagne, ni un jour. Mais  
 il est sûr au moins qu'ils croient que  
 Moïse intercede pour eux: *Que la paix*  
*du Seigneur, disent-ils, soit sur Moïse*  
*fils d'Amram; notre Propete & notre In-*  
*tercesseur, en ce monde & au jour du der-*  
*nier jugement.* Et dans la Lettre aux An-  
 glois, après avoir prié Dieu qu'il dé-  
 livre leurs freres de la main de leurs en-  
 nemis: *Fiat, ajoutent-ils, per meritum;*  
*Mosis fidelis; ainsi soit-il par le merite*  
*du fidele Moïse.* Si les Catholiques Ro-  
 mains veulent tirer de là les prieres  
 pour les morts, le culte des Reliques,  
 & l'invocation des Saints, on ne s'y  
 oppose pas.

---

## XVII.

*Abregé de l'Histoire de la maison Sere-*  
*nissime & Electorale de BRANDE-*  
*BOURG écrite par GREGOIRE*  
*LETI en Italien & traduit en Fran-*  
*çois suivant l'extrait, & par les soins*  
*de l'Auteur. Avec les portraits des*  
*Princes & Princesses, Ministres d'E-*  
*tat, Officiers, Dames, & Cours Se-*  
*renissimes de Brandebourg, Brunswic,*  
*Hesse, Meckelbourg & Nassau. A Am-*  
 Tome IX. R ster-

Amsdam 1687. in 12. pagg. 600. & se trouve chez Waasbergue.

**A**près ce que l'on a dit de l'Original Italien, il ne fera pas besoin que l'on s'étende beaucoup sur cet Abregé. On remarquera seulement en premier lieu, que l'on trouvera ici une Préface d'un caractère assez particulier, & où l'on traite un sujet, sur quoi nous avons très-peu de Livres. On y montre au long l'injustice de ceux qui ne se plaisent qu'à la satire, qui ne peuvent souffrir que l'on donne des louanges à qui que ce soit, & qui ne manquent jamais de se récrier contre la flatterie, dès qu'ils entendent dire du bien particulièrement des Princes. Le nombre de cette sorte de gens n'est pas petit, si l'on en juge par la multitude des Livres satiriques, qui se publient tout les jours, & qui se débitent parfaitement bien. Car enfin ils ne se débitent, que parmi ceux qui se plaisent à les lire, & l'on ne peut se divertir à lire toutes ces pièces, sans aimer extrêmement la satire.

En second lieu on verra dans l'Ouvrage même les Portraits des Princes de la maison de Brandebourg, qui



qui étoient en vie, lorsque l'Auteur  
fit imprimer son Histoire Italienne. Il  
a l'éloge du feu Marcgrave de Bran-  
debourg de qui l'on peut dire ce que  
Virgile a dit de Marcellus : *Hunc tan-  
tum terris ostendunt fata, neque ultra Es-  
se sinent* ; & le Panegyrique du feu  
Electeur Frederic Guillaume, qui a fini  
depuis peu une vie qui a été l'admi-  
ration de l'Europe, & qui sera en  
bénédiction parmi la posterité la plus  
éloignée. Après cela on y trouve l'é-  
tat présent des Cours dont on a lu  
les noms dans le titre, de Brande-  
bourg, de Brunswic, de Hesse, de  
Meckelbourg, & de Nassau. Ceux,  
qui ne sont pas tout à fait aveuglez  
par l'esprit de la satire, pourront re-  
connoître que l'Auteur y a donné à  
une infinité de gens des louanges qu'ils  
méritent, & ceux qui voudront s'in-  
former de l'Etat présent de ces Cours,  
y en verront une description qu'ils ne  
sauroient trouver en aucun autre Li-  
vre. Pour bien entendre l'Histoire  
d'un siècle, il est très-important de  
savoir le caractère d'esprit des Prin-  
ces & des principaux Ministres d'E-  
tat, parce que c'est de là que dépend  
le ménagement & le succès de tou-  
tes les affaires. Comme l'Allemagne  
est partagée en un grand nombre de

Principauté dont les intérêts sont souvent assez différents, pour en instruire le public il faut nécessairement en donner une description assez longue. On n'en avoit point encore fait d'exakte, & il étoit utile de la publier à part, dans une Langue un peu plus connue que l'Italienne, & dans un volume qui ne fut ni si gros, ni si cher que *l'Historia di Brandeburgo*. On n'a pas pu parler dans ce volume de *l'Histoire de Saxe*, comme on l'avoit promis dans le VIII. Tome, mais on en parlera dans le X.



# BIBLIOTHEQUE

## UNIVERSELLE

ET

## HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1688.

---

J U I N

XVIII.

*I. Istoria de' tre Regni CONGO, MATAMBA, & ANGOLA, situati nell' Etiopia Inferiore Occidentale; & delle Missioni Apostoliche, esercitatevi da Religiosi Cappuccini; Accuratamente compilata dal P. GIO. ANTONIO CAVAZZI, da Montecuccolo, sacerdote Cappuccino, il quale vi fu prefetto. E nel presente stile ridotta dal P. FOR-*

R 3

TU-

**TUNATO ALAMANDINI**, de  
*Bologna, Predicatore dell' istesso or-  
 dine.* In Bologna fol. 1687. page  
 950.

Ce Livre, qui est mainte-  
 nant assez épuisé, n'étoit  
 d'abord qu'une instru-  
 ction de quelques feuil-  
 les, que le P. *Jean An-*

*toine Cavazzi* Missionnaire Capucin,  
 présenta à son retour de Congo, à la  
 Congrégation de Rome de la pro-  
 pagation de la foi. Les membres de  
 cette assemblée trouverent cette in-  
 struction si judicieuse & si nécessaire,  
 qu'ils ordonnerent à ce Religieux de  
 recueillir tout ce qui s'étoit passé dans  
 les Missions qu'on avoit envoyées en  
 ces pays-là, & d'y ajouter les obser-  
 vations qu'il pouvoit avoir faites sur  
 la situation & le climat de Congo, de  
*Matamba & d'Angola*, comme aussi  
 sur les coutumes, les mœurs, le Gon-  
 vernement & la Religion des habitans.  
 Pour s'aquitter de cette commission, le  
 P. *Cavazzi* tira des Archives de Rome  
 & de diverses Provinces, plusieurs  
 memoires, Lettres, Brefs & autres  
 pieces authentiques, qu'il vouloit fai-  
 re entrer dans le Corps de cette *Descrip-  
 tion Historique*; mais ayant été ren-  
 voyé

**V**oyé en Afrique , pendant qu'il y travailloit , on remit ces papiers au *P. Alamandini* , qui leur a donné la forme qu'ils ont présentement.

**I.** **I**L A divisé cet Ouvrage en VII. Livres , dont le premier traite de la situation , du climat , du terroir , des plantes & des animaux de Congo , de Matamba , & d'Angola : sur quoi on ne s'arrêtera pas , parce qu'on ne sauroit donner d'idée nette de ces sortes de choses , dans un extrait , & qu'on ne les comprend jamais bien , sans cartes & sans figures. On passera donc tout d'un coup aux Mœurs & à la Religion des Negres de ces trois Royaumes , dont l'Auteur parle depuis la page 61. de ce 1. Livre.

**1.** Il seroit à souhaiter que tous ceux , qui donnent leurs voyages au public , fussent exemts de préjugés à l'égard des mœurs de leur propre païs , & qu'ils fissent attention à certains défauts universels des hommes. Ils ne nous rapporteroient pas aussi souvent qu'ils font , comme des choses extraordinaires , ce qu'ils auroient pû remarquer dans une infinité de leurs compatriotes , s'ils eussent pris garde à leur conduite d'une manière desintéressée. Le *P. Cavazzi* , par exemple , ne s'étonneroit pas autant qu'il fait , de ce que les Ne-

gres de ces trois Royaumes, ont beaucoup d'attachement pour leur païs, qu'ils le regardent comme le plus beau du monde, qu'ils ont un respect excessif pour leur Roi, qu'ils méprisent les autres Nations; car ce sont des défauts, dont les peuples les plus polis ne sont pas exemts. Il n'est pas étrange non plus que les Negres aillent presque nus, qu'ils s'exposent au soleil, & à toutes les injures de l'air, sans en être incommodés, qu'ils se passent de peu, & qu'ils négligent de travailler, pour se mettre plus à l'aise; puis qu'une infinité de pauvres gens de nôtre Europe en sont logez-là, quoique le climat les doive rendre bien plus sensibles à ces incommoditez que les Negres. On fait aussi qu'en France & en Italie, de même qu'à Congo, les bourgeois sont moins laborieux que les païsans, & que les pauvres sont importuns. Il étoit peu nécessaire que l'Auteur fit de semblables remarques.

Il semble d'abord assez surprenant que ces Negres aient attaché une idée d'infamie aux Larcins secrets, & qu'ils ne fassent point de conscience de prendre le bien du prochain, soit par violence ou autrement, pourvu que ce soit en sa présence. On peut voir ce qu'on a rap-

rapporté dans le II. T. de cette Bibliothèque pag. 372, des Nobles de Congo, que quelque disgrâce oblige de se retirer de la Cour. Notre Religieux dit ici que les Grands de ce pays-là s'imaginent que tout leur appartient, & prétendent d'avoir droit d'enlever aux habitans, sur les terres de qui ils passent, tout ce qui est à leur bienséance. Si l'on savoit nettement l'origine & les circonstances de cette coutume, on trouveroit peut-être qu'elle n'est pas fort différente de ce que pratiquent plusieurs Grands Seigneurs d'Europe, non seulement en Moscovie & en Pologne; mais même en des pays beaucoup plus civilisez.

Le P. Cavazzi s'emporte avec raison contre la dureté des Negres, qui vendent Pere, Mere, Enfans, Freres & Sœurs, souvent pour très-peu de chose. Il devoit bien, ce semble, avoir témoigné autant d'indignation, contre les Chrétiens, qui les achètent, & cela, pour les faire mourir dans le travail des mines. De là vient que les Negres ont tant d'horreur pour le Brezil, & qu'ils s'imaginent que l'on fait l'huile d'olive, de la chair des Esclaves, qu'on transporte dans le nouveau monde.

R 5

2. On

a P. 149. b P. 164.

2. On trouvera ici une Relation assez circonstanciée de la Religion des Negres, de Congo & des Royaumes voisins; & ce que l'Auteur en dit s'accorde en beaucoup de choses avec ce qu'en rapporte M. Dapper, dans sa Description de l'Afrique. Le P. Cavazzi paroît pourtant mieux instruit là dessus, que ce Géographe, & comme il dit beaucoup de choses, qu'on auroit de la peine de trouver ailleurs, on mettra ici quelques unes des principales.

On a remarqué, dans l'endroit cité de cette Bibliothèque, que depuis que les Portugais avoient trouvé moyen de faire embrasser le Christianisme au Roi de Congo & à quelques Princes voisins, la plupart des Negres de ce pais-là étoient Chrétiens, ou que du moins, ils faisoient semblant de l'être. On avouë ici de bonne foi que bon nombre de ces conversions n'ont pas été fort sinceres, & que de temps en temps les nations & les provinces entieres *volgendo le spalle à Dio, richiamano gli antichi loro Maestri, & apertamente li smentano*: en sorte même que les Princes Catholiques sont obligez de dissimuler l'infraction de leurs Edits, qui défendent l'Idolatrie. Cela de-



devoit bien apprendre aux Convertisseurs à contrainte, qu'ils se tourmentent inutilement, & qu'ils font un mal réel à leur prochain, sur l'espérance incertaine de son salut.

Pour revenir à la Religion ancienne de ces Negres, il est étonnant que les Missionnaires Catholiques aient tant d'aversion pour elle : car il semble que, selon leurs principes, ils pourroient s'en accommoder, par quelques petits changements dans le nom des objets. Les habitans de Congo ne reconnoissent qu'un Dieu souverain ; & quoi qu'ils tiennent qu'il y a d'autres Etres inférieurs, dignes des hommages, & de la vénération des hommes ; qu'ils leur consacrent des images, & les appellent du nom de la Divinité, ou du Saint qu'ils représentent ; & que les Prêtres, qui vont visiter les malades, attachent de ces images aux parois de leur chambre, pour obtenir leur guérison : il n'y a rien dans tout cela de si étrange, ni de si éloigné de la pratique des Chrétiens du P. Cavazzi, qu'on puisse le traiter d'infamissime doctrine, de *Ministerio di Satana*, de *Diabolische follie* &c.

On trouve même parmi ces Negres, des personnes si raisonnables, qu'elles s'abstiennent soigneusement d'adorer

plusieurs Dieux, n'invoquant que l'Entre Souverain, auquel ils donnent deux noms, *Deuscata*, le Dieu unique, & *Desu* le Dieu du Ciel. Il semble que ce soient les Philosophes du pays, puisque l'Auteur les appelle *professori di una specie di perfettione*.

Pour le commun des Negres de Congo, leur culte extérieur consiste en sacrifices, qu'ils accompagnent de danses & d'instrumens de musique, & qu'ils offrent réglément, à toutes les nouvelles Lunes, au temps des semences & de la recolte, & en des occasions particulieres, comme le gain d'une bataille, la consécration d'une idole, &c. Dans toutes ces solennitez, rien ne se fait sans le consentement des Prêtres, ni en leur absence.

3. Le Chef de la Religion, ou le Pontife des Negres, s'appelle *Ghitome*, ou *Ghitombe*; & il est si considéré, qu'on le regarde comme un Dieu en terre, *un Dio in terra*. On lui donne les prémices des fruits, avant que d'en faire la recolte, & on prie ordinairement, ou lui, ou quelqu'un de ses vicaires, de venir benir les grains, lors qu'on veut semer les champs. Il entretient perpetuellement chez lui un feu sacré, & en donne quelques tisons aux

*Sovi,*

**Sovi**, ou Gouverneurs de Province, lorsqu'ils prennent possession de leur Gouvernement. Le peuple ne reconnoît personne en cette qualité, qu'il n'ait fait hommage au Chitombe, & reçu la bénédiction. Le futur Sovi se présente devant la porte du Chitombe, & tout le peuple, se prosternant devant lui, le prie de recevoir leur Sovi sous sa protection. Alors le Pontife jettant de l'eau & de la poussiere sur lui, le fait coucher sur le dos, passe & repasse plusieurs fois sur lui, lui mettant les pieds dessus: & le fait jurer qu'il demeurera toujours dans la soumission & la dependance, à l'égard de son Pontife. Nôtre Moine Italien fait là dessus une réflexion digne de lui, *nel qual fatto*, dit-il, *considerai come la natura istessa dettasse, eziandio à gente barbara, il RISPETTO DOVUTO à coloro, che delle cose di Religione, qualunque ella sia, hanno la soprintendenza.* Voilà qui est capable d'apprendre à ceux qui auroient oublié le *super aspidem & basiliscum ambulabis* d'Alexandre III. quelles sont les prétentions du Pape, & que pour lui rendre le respect qu'il croit lui être dû, il ne faut rien moins que se laisser fouler aux pieds, fut-on Roi ou Empereur.

Le Chitombe a encore un privilege, qui ne ressemble pas mal à celui que les Ultramontains donnent à l'Evêque de Rome : c'est que, quelque crime qu'il ait commis, il ne peut être jugé, ni puni de personne. Lorsqu'il va faire la visite de son Diocèse, on se prépare à le recevoir par des actes de continence, les personnes mariées s'abstenant de se fréquenter, jusqu'à ce qu'il ait passé, & s'imaginant de contribuer par là à la conservation de la vie de leur souverain Père, *loro supremo Padre*. Cette vie paroît à quelques Negres de si grande conséquence, qu'ils croient que, si leur Pontife mouroit de mort naturelle, le Ciel & la terre périroient; de sorte que, pour éviter ce malheur, dès qu'on le voit grièvement malade, son successeur l'étrangle, ou l'assomme à coups de bâton.

Le second parmi les Prêtres Negres est le grand Prophete, nommé *Ngombo*, qui se vante, non seulement de prédire les choses futures, mais aussi d'être doué d'une vertu secrète & infailible, pour la guérison de toutes sortes de maladies. Il est toujours fourni de quantité de médicaments, qu'il distribue à ceux qui recourent à lui, & de la force desquels les Negres sont si per-

Si persuadez, que lorsqu'ils ne réussissent pas, ils n'imputent ce malheureux succès qu'à leur propre faute.

De tous les préjugés de ces Idolâtres, il n'y en a point qui aient des suites plus déplorables, que celui où sont la plupart d'entre eux, qu'il n'y a point de mort naturelle, & que personne ne meurt que par les sortilèges de quelqueun de ses ennemis. Cette fautive opinion est cause que la mort d'un homme entraîne d'ordinaire celle de plusieurs innocens soupçonnez. On a parlé ailleurs de des épreuves qu'ils font, pour connoître si leurs soupçons sont bien fondez. C'est pourquoi on ne s'y arrêtera pas.

Il y a un Chitombe dans le Duché de *Sundi*, qui demeure sur les montagnes de *Nganda*, & qui porte la chevelure longue, & entrelacée de plusieurs choses, qui sont l'objet de la vénération de ces Negres. Ils ont tant de respect pour lui, qu'ils ne lui parlent jamais que prosternez en terre, & qu'ils n'osent le regarder en face, si ce n'est qu'il le leur permette par une grâce spéciale. Quand il sort en public, il est précédé par des fourriers, qui portent devant lui une statue de bois, sur une espèce de bière.

II.

Il y a un autre Prêtre appelé *Ngosci*, quidoit toujours avoir onze femmes, lesquelles portent le nom d'autant d'Idoles rangées autour de son habitation. On les encense, en brûlant de la paille devant elles, & leurs adorateurs prennent soin d'en recevoir la fumée au visage, s'imaginant que plus elle va contre eux, plus ils sont agréables à la Divinité. Ceux qui veulent se venger de quelcun, dont ils croient avoir été offensés, s'adressent à ce *Ngosci*, qui leur coupe les cheveux, & les ayant noués ensemble, les jette au feu, & prononce diverses imprécations contre l'offenseur & toute sa famille.

*Npindi* est le nom d'un de leurs Prêtres, qui se fait passer pour le Maître des Elemens, & celui qui commande aux foudres & aux tempêtes. Lorsqu'il veut faire montre de son pouvoir, il élève des monceaux de terre près de sa maison, & après avoir fait les sacrifices & les conjurations accoutumées, on voit sortir du pied d'un de ces monceaux, un petit animal qui s'élève dans l'air : après quoi le ciel s'obscurcit, il tonne, il éclaire, & enfin il pleut. Il arrive quelquefois que l'exorcisme ne réussit pas, ce que nos Capucins attribuent à la volonté de Dieu, qui veut montrer en ces occasions qu'il est plus fort

**Fort** que le Diable. En verité, il y a bien plus de Manichéens qu'on ne pense ; presque tous les superstitieux le sont, & peu s'en faut qu'ils n'attribuent autant de pouvoir à l'ennemi du genre humain, qu'au Pere & au Créateur des hommes.

Quoi qu'on dise de la magie & des enchantemens des Negres, le recit même, que des Moines credules en font, montre assez que ce ne sont que des tours de passe-passe, qui n'ont aucun succès, lorsque ces prétendus Magiciens prennent mal leurs mesures. On peut joindre à ce qu'on a déjà rapporté la fourberie d'un autre Prêtre, qui prend le titre de *Mutinu à Maza*, ou de *Roi de l'eau*. Il fait accroire aux Negres qu'il tire du fond de l'eau d'excellens remedes, & des préservatifs, contre toutes sortes de maladies. Pour les en convaincre, il les fait assembler sur le bord d'un fleuve, où après avoir jetté un vase ouvert & vuide, & murmuré certaines prieres, il le retire plein de ces prétendus remedes, qu'il distribue aux spectateurs, pour s'en servir dans l'occasion.

Il y a plusieurs autres *Gangas*, ou Prêtres, qui ont chacun leur office. *Amobundu*, prend soin des grains, & empêche qu'ils ne soient endommagez, par

par une pâte, où il entre de l'argille & des plumes d'oiseau, & que l'on enterre au milieu du champ ensemencé.

*Amoloco* rend la santé à ceux à qui les fortileges l'ont ôtée : *Molonga* se mêle de prédire le succès de toutes sortes de maladies : *Nconi* & *Nzali* de les guerir : *Ngodi* de rendre l'ouïe aux sourds ; & *Nfambi* de purifier d'une espèce de Lepre fort commune parmi les Negres. *Embungula* passe pour si grand forcier, qu'on dit qu'il peut d'un coup de sifflet faire venir devant soi qui il lui plaît, s'en servir comme d'un Esclave, & le vendre même s'il veut. Mais le Ganga *Mnene* est le plus habile de tous, ayant trouvé moyen de faire accroire aux Negres, que leurs idoles mangent les gerbes de *Maiz*, ou de blé de Turquie, qu'on pend à la cime des arbres, pour les faire secher, & qu'il leur dérobe, la nuit.

Les *Nequiti* sont une secte de Negres, qui célèbrent des Mysteres en des lieux obscurs & deserts, & les tiennent cachez avec autant de soin, *che i Cattolici la materia di Confessione*. Quand quelcun veut devenir membre de leur société, ils le font passer & repasser tant de fois sur une corde enchantée, *una funicella affaturata*, que la force de l'enchantement, (ou plutôt de



de quelque odeur forte & qui entête, jointe à la lassitude, ) le fait enfin tomber par terre. Ils l'emportent en cet état dans le lieu de leur assemblée, où, après qu'il est revenu à soi, ils le font jurer de demeurer leur confrere jusqu'à la mort. Ceux qui violent ce serment, en sont punis aussitôt, & on les immole aux Dieux tutélaires de la secte. Le P. Jérôme de Montefarchio, s'étant introduit secrètement dans une de leurs assemblées eut le chagrin d'y entendre renoncer & blasphemer Jesus-Christ, & tous les mysteres de la Religion, à des Chrétiens Negres.

• Si le P. Cavazzi n'étoit pas si crédule, on pourroit admirer un artifice merveilleux, qu'il rapporte du *Ganga Matombolas*, ou du Prêtre des Ressuscitez. Un homme étant mort & enseveli, si les parens le prient de le ressusciter, il leur commande de le déterrer & de le porter dans un bois. Là en présence de ses plus confidens, il tourne plusieurs fois autour du corps, & fait diverses figures, invocations & autres cérémonies, jusqu'à ce que le mort commence à donner quelques signes de vie, en remuant, ou les pieds, ou les mains, ou la tête. Alors le Prêtre redouble ses conjurations, qu'il ne cesse point.

point jusqu'à ce que le mort se leve sur ses pieds, qu'il fasse quelques pas qu'il prononce quelques sons articulez, & qu'il reçoive de la viande dans la bouche. On ne peut pas, ce semble; souhaiter de plus grands signes de vie. C'est pourquoi le Ganga rend tout aussi-tôt le prétendu ressuscité à ses parens: mais il les charge en même temps de tant de préceptes impraticables, que, comme avant qu'ils soient bien loin, ils en ont enfreint quelcun, le cadavre mouvant tombe par terre, & ne se releve plus. L'Auteur attribué cet effet au Demon, qui anime ces corps morts quelque temps, & en donne plusieurs raisons Théologiques. Ce qu'il y a de plus considérable, c'est que le P. Cavazzi ne rapporte pas cela comme un conte, ou comme un événement fort rare, mais comme un chose certaine, arrivée de son temps, & en plusieurs lieux. *Che questi incantatori di Sotterino i Corpi è cosa indubitamente accaduta à mio tempo, in più luoghi, quando trascorsi le Provincie di Sogno, di Boenza, di Sundi & altre.*

4. <sup>a</sup> On rapporte ensuite les diverses especes de sermens, dont les Negres se servent, soit pour affirmer quelque chose, soit pour découvrir la vérité d'un

d'un fait. La plupart ressembloient assez aux *Ordalies* des anciens Allemands, qui ont été si long-temps en usage parmi les Chrétiens d'Europe, & dont on a traité amplement ailleurs. Le P. Cavazzi fait remarquer les fourberies des Prêtres, lors qu'ils veulent favoriser l'un des deux partis, ou l'accusateur, ou l'accusé. Cependant les Negres ne laissent pas d'avoir un respect & un attachement extraordinaires pour ces sortes d'épreuves, & de se moquer des sermens des Chrétiens, soutenant qu'ils sont vains & inutiles, puis qu'on ne voit jamais que le parjure soit puni sur le champ.

Un Roi de *Micocco*, voulant découvrir s'il y avoit de la solidité dans ces épreuves, feignit un jour qu'on lui avoit volé une somme considérable de certaines coquilles d'escargot, qui sont la monnoie du pays. Le soupçon tomba sur deux de ses serviteurs, qui furent d'abord saisis, & qui soutinrent constamment un examen fort rigoureux. Le Roi, qui faisoit semblant de n'en vouloir pas avoir le démenti, ordonna qu'on en vint aux épreuves accoutumées, & fit dire sous main au Prêtre, qui la devoit faire, qu'il tâchât de lui donner satisfaction. Le bruvage fut donc

donc préparé : mais en telle sorte qu'il fit sur les innocens le même effet, qu'on prétend qu'il produit sur les coupables. On condamne les accusez, on les mène au supplice ; mais le Roi, qui étoit présent, se leve tout à coup, révèle au peuple l'artifice dont il s'étoit servi, & ordonne qu'on fasse mourir le Juge, au lieu de ces innocens. Peut-être s'est-il trouvé d'autres Princes, qui ont mis en œuvre de semblables stratagemes, pour convaincre ces procédures d'injustice, mais inutilement. Le moyen d'abolir des usages religieux, quelque ridicules qu'ils soient, pendant que le peuple a des yeux pour ne point voir, & que les sages les ferment volontairement, afin de pouvoir vivre en repos.

On ne sauroit pourtant nier que cette superstition ne produise quelques bons effets, & il semble qu'il seroit assez difficile de vivre parmi une nation aussi légère & aussi perfide que les Nègres, si la créance qu'ils ont que le ciel fait une punition subite des parjures ne les retenoit dans leur devoir. Cela est cause qu'ils gardent religieusement les sermens même privez & de peu de conséquence. ; Tel est celui d'*Ongij-à Catunga*, par lequel deux personnes jurent de ne se parler jamais. S'il leur ar-  
rive

rive que , dans la véhémence de quelque passion , ils rompent cette promesse , comme malgré eux , ils n'ont point de repos que le Ganga ne les en ait absous. Si le serment n'a été prononcé qu'une fois , il suffit de voir le Prêtre , pour effacer cette violation : mais s'il a été répété , il faut bien des Mysteres , pour en être quitte. Le Ganga réduit en poudre certaines racines , qu'il met dans un creux , & prononce diverses imprécations contre celui , qui a fait le serment. Ensuite l'ayant fait coucher par terre , il lui ordonne de détester son serment , puis le faisant lever , il lui porte un verre d'eau , que le pénitent boit , & après avoir payé le Ganga de ses peines , ils'en retourne absous chez lui. Quelquefois le Ganga Ngi , nom qui marque la charge des pénitenciers Negres , frotte la Langue du parjure avec des dattes , & prononce des paroles d'un sens contraire aux imprécations du criminel. Les cérémonies de l'absolution pour les autres pechez sont à peu près les mêmes. Mais le P. Cavazzi , qui regarde , comme des hérésies abominables , les doutes des Protestans sur le pouvoir des Confesseurs Catholiques , ne laisse pas de s'étonner que les Negres aient la même opinion de leurs Gangas.

5. Outre les sermens, les Epreuves Judiciaires, & les cérémonies de la Confession & de l'absolution, il y a quantité de pratiques superstitieuses, que nôtre Missionnaire a observées, & qu'il rapporte assez exactement, autant qu'on en peut juger. Lors que les habitans de Congo sont en guerre avec quelcun de leurs voisins, pour savoir l'issuë du combat, ils mettent sur le feu un vaisseau plein d'eau & de divers ingrediens ; préparez par leurs Prêtres. Ensuite ils commencent leurs conjurations, qu'ils croient avoir la force d'attirer le Genie tutelaire de l'ennemi, & de le contraindre de se mettre dans cette eau bouillante. Lors qu'ils s'imaginent que les douleurs de cette coction ont rendu ce Genie assez souple, pour leur répondre, ils l'interrogent sur le succès de la guerre, & croient pouvoir conjecturer certainement, qui sera le victorieux, ou le vaincu, à la maniere dont cette eau bout. D'autres fois ils mettent le pot sur le feu, sans eau, & quand il est bien rouge, ils le tournent à l'envers, l'ouverture en bas, & reçoivent la chaleur du fond de ce pot étincelant, laquelle ils croient communiquer une force invincible.

Pour

Pour garder les fruits, les bleds, & les terres ensemencées, des oiseaux, des bêtes féroces & des larrons, ils y mettent de fort plaisants épouvantails, faits d'os, de plumes, de cornes, d'ongles & de poils d'animaux : & lorsque les Européens leur prennent du fruit à leur vuë, pour se moquer d'eux, & sans que le prétendu gardien leur fasse aucun mal ; les Negres disent que ce n'est qu'un larcin apparent, & non pas réel, & que les Blancs ont bien fait semblant de le prendre ; mais qu'ils ne l'ont pas emporté effectivement. *I veri scansano questa evidenza, con dire che colui non rubbò, ma finse di rubbare.* Les Portugais ne cessent d'admirer l'entêtement des Negres là dessus, mais cela ne devoit pas paroître si surprenant à des gens, qui croient qu'après qu'un Prêtre a prononcé cinq paroles sur du pain, il n'en a plus que l'apparence, & que c'est réellement un corps humain, quoique tous nos sens n'y apperçoivent jamais que du pain, & qu'il en conserve toutes les proprietéz.

Il semble que les Negres croient que quelque Divinité préside sur les fleuves : & parce que lors qu'il leur en faut passer quelcun, qui n'est pas bien guéable, ils s'arrêtent sur le bord, ils le

saluent, & lui adressent des prières; puis buvant un trait de son eau, & se frottant l'estomac d'un peu de limon, ils se jettent courageusement au milieu des flots; d'où quelquefois ils ne reviennent point, quoi qu'ils soient assez bons nageurs.

Il faudroit traduire presque tout le I. & le II. Livre de cette *Description*, si l'on vouloit rapporter tout ce qu'il y a de curieux. C'est pourquoi on se contentera de dire encore quelque chose de la sepulture & des mariages des Negres de Congo; après quoi on finira par les Loix & les Mœurs des *Jagas*.

6. <sup>a</sup> Quoi que les habitans de Congo aillent presque nus, ils enterrent néanmoins leurs morts vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête. Ceux qui n'ont pas de quoi fournir à cette dépense; vont demander sans honte des habits aux riches, qui d'ordinaire ne les refusent point; quand même le défunt auroit été leur ennemi mortel: ce qui est assez singulier, les Negres n'étant pas autrement grands donneurs.

Il est défendu, sous de grosses peines, de plaindre la mort du Roi. Il y a pourtant des Joueurs de Cornet qui avertissent, par des airs lugubres, le peuple des principales bourgades de cha-  
que



que Province, de ce décès. Ce Prince, étant Chrétien, on l'enterre à peu près à la maniere des Catholiques : mais dans les Cartiers éloignez de S. Salvador, Capitale de Congo, le Christianisme n'y étant pas encore bien établi, & le Roi, ni les Portugais, n'y ayant pas beaucoup de pouvoir, on garde encore les anciens usages. A la mort d'un grand Seigneur, les amis s'efforcent de témoigner l'affection qu'ils lui portoient, par toutes sortes de présens, où les marchandises d'Europe, qui sont les plus cheres, ne sont pas épargnées. On enterre tout cela avec lui, & de plus deux ou trois de ses concubines toutes vives, qui disputent entre elles, à qui aura cet honneur, & qui révelent souvent les mysteres amoureux, pour remporter la victoire.

Dans le Royaume de Matamba, on embaume le corps de resine, on l'ensevelit nud, dans une fosse très profonde, & on fait garder le sepulchre par des esclaves, jusqu'à ce que le cadavre soit réduit en poudre : de crainte que les habitans du pais, qui sont passionnez pour les reliques, ne déchirassent ce corps pour en emporter chez eux quelque piece ; ce qu'on a d'autant plus de sujet d'apprehender,

S 2

que

que le défunt a eu plus de réputation.

7. En signe de deuil , les parens & les esclaves se rasent la tête , se frottent le visage d'huile , de limon , & de diverses sortes de poudres , qui servent comme de colle à de petites plumes dont ils se le couvrent. A ouïr les cris & les heurlemens qu'ils poussent, on diroit que la douleur leur a fait perdre le sens : cependant l'Auteur assure qu'il ne leur a jamais vû verser une larme.

Les veuves idolâtres ont une plaisante imagination. Elles craignent que l'esprit de leur mari ne rentre dans leur corps , sur tout s'ils se sont tendrement aimez. Saisies de cette frayeur , elles n'ont point de repos , jusqu'à ce qu'un Prêtre les en ait délivrées , en les plongeant plusieurs fois dans un fleuve : après quoi elles sont en état de passer à de secondes nœces. Pour les veuves Catholiques , elles gardent la maison un an entier , & passeroient pour malhonnêtes femmes , si elles sortoient pendant tout ce temps-là. Au reste les Nègres Payens croient une autre vie plus heureuse que celle-ci , & ils en sont si persuadés que non seulement , dans la guerre & les occasions semblables , ils méprisent la mort , mais qu'il

qu'il s'en trouve même, qui se la procurent volontairement, dans l'impatience de jouir du bonheur futur.

r. Le Christianisme n'a pas pu bannir encore la Polygamie de Congo, & tous les Negres, qui sont un peu à leur aise, y ont non seulement plusieurs femmes libres; mais aussi bon nombre de concubines esclaves. Toutes les femmes, portent le nom de *Mucagi*, & ont chacune leur habitation séparée: Il y en a une appelée *Enganainene*, qui a la surintendance de la maison, & une autre nommée *Sambegilla*, qui est comme sa Lieutenant. Lors qu'une *Mucagi*, ou femme libre, est soupçonnée d'infidélité, son mari la repudie; mais ce divorce ne la deshonne point, & elle est autant en état de trouver un mari, que quand elle étoit fille, pourvu qu'elle ait encore les mêmes agrémens. Pour les concubines, on les achète assez bon marché. Les Mères les vendent encore enfans, pour un barril de vin d'Europe, ou quelque chose de semblable. Souvent même on fait accord avec des femmes grosses, qui enfantant un garçon, sont obligées de fournir à l'acheteur un autre fille à son gré. Les Chrétiens & les Chrétiennes de Congo se marient à l'épreuve, aussi bien que les *Quojas*, comme on

S 3

l'a

l'a rapporté dans le II. T. de cette Bibliothèque. p. 348.

II. LE ROYAUME de *Matamba*, dont l'Auteur décrit les habitans dans son second Livre, est si peu connu des Geographes, qu'on n'en trouve pas même le nom dans les cartes, si ce n'est que ce soit ce que les autres appellent le Royaume du *Mataman*. Il est sous le 15 degré de Latitude Méridionale, à deux cents lieues de l'Océan, & fait comme un angle entre les Royaumes de Congo & d'Angole, dont il est séparé par deux fleuves, *Icole* & *Bagamidir*, au Nord & à l'Ouëst : mais à l'Est & au Sud la Riviere de *Goanza* le divise des Provinces de *Lubolo* & de *Buttuta*. L'air y est plus temperé qu'à Congo, & le pais, étant arrosé de plusieurs fleuves, seroit assez fertile, si les habitans prenoient le soin de le cultiver.

Ce Royaume est maintenant peuplé d'une Nation, qu'on appelle les *Jaguer*, que quelques-uns disent être venus des Etats du *Monemugi*, & d'autour de la source du Zaire & du Nil ; & les autres des environs de *Serra Lio-na*. Les aventures, les Loix & les mœurs de ces peuples ont quelque chose de si surprenant, que le Lecteur ne  
sera

sera pas fâché qu'on s'étende un peu là dessus , puis qu'aussi bien on n'en trouve presque rien ailleurs , & que le P. Cavazzi assure qu'il a vu tout ce qu'il en rapporte , ou qu'il l'a appris de la bouche même des Jagues.

Le premier Prince d'entre eux , qui fit du bruit , s'appelloit *Zimbo* , & ses sujets portoient alors le nom de *Muzimbes*. Sortant de leur païs sous la conduite de ce Chef, ils inonderent comme un torrent toutes les vastes compagnes qu'arrose le Zaire , & pénétrèrent sans trouver de résistance jusqu'au milieu du Royaume de Congo ; laissant par tout des marques de leur barbarie , & faisant main basse sur tout , tant hommes qu'animaux brutes , de la chair desquels ils se nourrissoient , parce que les Negres ne savent ce que c'est que provisions & que convois. Leur nombre grossissoit avec leurs conquêtes ; les vaincus , pour sauver leur vie , s'accommodant aux manieres des vainqueurs , & les aidant à faire d'autres malheureux. La Ligue , qu'ils firent avec une peuplade de Pasteurs, appelez *Mumbis* , qui habitoient les Rives ou le Zaire reçoit la *Zambise* dans son sein , acheva de les rendre redoutables à l'Afrique. Ils entrèrent de concert dans le Royaume du Monemugi , mi-

S 4

rent.

rent tout à feu & à sang , & pouffant leur pointe vers l'Orient de l'Afrique; prirent la forteresse de *Tete*, sur les Portugais, à 40 lieuës de la mer, & l'Ile de *Quiloa*, par trahison, sur les Mahométans. Tout Anthropophages qu'ils étoient, ils firent en cet endroit un acte de justice, ayant fait passer le traître au fil de l'épée, avec trois mille Insulaires. Ces heureux succès leur enflant le cœur, & faisant trembler tous ceux qui entendoient prononcer le nom de *Muzimbi*, ils allerent attaquer l'Ile de *Mombase*, dont les habitans allies des Portugais, resolurent de se bien défendre ; mais malheureusement la tempête empêchant la flotte Chrétienne d'approcher de leurs bords, ils demeurèrent exposez à la discretion du vainqueur, qui les traita avec la cruauté ordinaire, massacrant ceux qui lui paroissoient les plus délicats à manger, & gardant les autres pour esclaves. Enfin le Roi de *Melinde*, à qui les Musimbes se préparoient d'en faire autant, les défit, & si à plein, qu'ils se virent hors d'état d'attaquer personne, & ne penserent plus qu'à leur propre conservation. Il leur paroissoit impossible de retourner dans leur patrie, tant à cause de l'éloignement, que parce qu'ils s'étoient ôtez eux-mêmes

les

les moyens de subsister dans le chemin, en désolant & consumant tout ce qu'ils avoient rencontré dans leur passage. Cela les fit résoudre à prendre leur route par la Caffrarie, parcourant cette côte, depuis Mozambique, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; puis tournant vers l'Ethiopie Occidentale, ils s'arrêterent sur les rives du Fleuve *Cunene*, qui prend sa source dans les Montagnes de la Province de *Scella* & de *Bembe*, & se jette dans la Mer Atlantique, sous le 17. degré de Latitude Australe.

Quelque temps après Zimbo mourut, & ses Lieutenans se rendirent Maîtres des troupes & des terres, qu'ils gouvernoient. L'un d'entr'eux nommé *Dongii*, ayant conquis une Province de *Matamba*, appelée *Ganguella* la grande, laissa ses Etats en mourant à *Mussassa* sa femme. Celle-ci qui avoit suivi son Mari, dans toutes ses expéditions militaires, & qui ne lui cedit guere en valeur & en ferocité, eut une fille encore plus valeureuse qu'elle, & qui fit paroître tant d'intrepidité, que sa Mere lui remit l'autorité souveraine. Cette Princesse, qu'on appelloit *Temba-n-dumba*, du nom de la femme de Zimbo, conçut le dessein de faire de nouvelles Loix,

S ;

mais

mais les plus inhumaines qui aient jamais été publiées. La 1. défend d'élever aucun enfant mâle dans l'enceinte du *Chilombo*, qui est le nom de leurs habitations, ordonne aux Peres & aux Meres de les tuer, ou de les exposer aux bêtes féroces, d'abord après leur naissance, & déclare infames & exhérede ceux qui auroient été préservez & nourris secretement par leurs meres. La 2. permet aux femmes de se choisir des maris, entre les prisonniers de guerre, par lequel choix l'Élé entrera dans tous les privileges de la République ; moyennant qu'il se soumette à toutes les Loix des *Muximbes* ou *Jagues*, & qu'il en prenne la marque, qui consiste à se faire arracher les deux dents du milieu de la machoire inferieure. La 3. ordonne que les femmes grosses, & sur le point d'accoucher, aient à sortir du *Chilombo*, pour ne pas le souiller par leur enfantement, sous peine de mort ; elle répète l'ordre de tuer les mâles, & veut qu'au cas qu'il s'en sauve quelqu'un, il n'entre point dans le *Chilombo*, qu'il n'ait les deux dents arrachées ; que si les dents de dessus lui sortent plutôt que celles de dessous, on le tue sans remission, aussi bien que les jumeaux : & ceux qui auroient quelque chose de monstrueux,



strueux, ou quelque défaut naturel ; de peur qu'étant devenus grands, ils ne causent la ruïne des *Jagues*. La 4. établit des juges & des officiers, pour faire exécuter ces Loix, punir de mort les femmes, qu'on trouveroit accoucher dans le Chilombo, contraindre les Pères & Meres, qui voudroient sauver leur enfant mâle, d'en donner un autre pour être sacrifié, & de l'élever hors du Chilombo, jusqu'à ce qu'il ait obtenu le privilege d'avoir les deux dents arrachées, & d'être admis dans la République des *Jagues* : ce que les Meres regardent comme le plus grand bonheur, qui leur puisse arriver. Cette admission se fait solennellement à un jour marqué par le Seigneur du Chilombo, & avec diverses cérémonies, que l'Auteur décrit, & dont il dit avoir été plusieurs fois témoin oculaire.

Voilà qui pourroit rendre vraisemblable ce qu'on raconte des Amazones, si l'on n'avoit de la peine à croire que de si horribles Loix aient pu monter dans l'imagination d'une femme, & qu'elles aient pû être reçues par toute une société, & une nation déjà nombreuse. Mais si l'on considère quelles gens c'étoient que *Temba-n-dumba* & les *Jagues*, la difficulté paroîtra moindre.

e. Des gens accoûtuméz à se nourrir de chair humaine, à boire le sang de leurs ennemis, dans le fort du combat, à faire la guerre principalement, pour avoir des esclaves à manger : une femme abandonnée à la luxure & à l'ambition, qui n'a pas plus d'horreur à tuer ses galants que ses ennemis, qui se songe qu'à assouvir son impudicité, & à se rendre aussi célèbre que *Zimbo*, peut bien concevoir un dessein aussi déshonoré. Pour y faire consentir ses sujets, dont la plupart n'étoient guere meilleurs qu'elle, & qui la redoutoient extrêmement, elle leur persuada que c'étoient des Loix de leurs ancêtres, qu'elle ne faisoit que renouveler, que leur inobservation étoit cause qu'ils n'étoient plus l'effroi de leurs ennemis, que de la chair & des os des petits enfants pilez dans un mortier, il se faisoit un onguent, dont ceux qui se frottoient devenoient invulnérables, ou qui du moins donnoit une force extraordinaire. Enfin pour leur montrer l'exemple, les ayant fait assembler, avant que de leur faire ces terribles propositions, elle prit son enfant, qui la venoit caresser, le mit dans un mortier, & le pila en leur présence : après quoi y ajoutant diverses sortes de poudre, elle en composa un onguent, s'en oignit le corps de-

vant

vant eux, & les assura qu'ils seroient invincibles à leurs ennemis, s'ils avoient le courage de l'imiter.

Ces cruelles Loix, & quelques autres que la pudeur ne permet pas de rapporter, ont été observées, durant plus d'un siècle, avec la dernière rigueur, & le sont même encore en plus d'un lieu. Tout ce que les Portugais ont pu faire c'est d'obtenir de *Cassange*, l'un des Princes *Jagues*, de ne punir pas sévèrement ceux qui auroient quelques restes de compassion naturelle. On fait qu'il étoit permis aux Grecs d'exposer leurs enfans, & que les Chinois noient souvent les leurs par pitié, disaient-ils, & afin qu'ils rencontrent par la metempsychose quelque demeure plus heureuse. Le P. Cavazzi assure qu'il a parlé à deux femmes *Jagues*, entre plusieurs autres, dont l'une avoit exposé cinq enfans, & l'autre sept, sans en ressentir de l'horreur.

LE RESTE de ce Livre décrit les autres superstitions, les Prêtres & les devins des *Jagues*, le Gouvernement de Congo & d'Angole, & les Rois qui y ont régné successivement. Les cinq Livres suivans contiennent l'histoire de ce qui s'est passé dans ces trois Royaumes, depuis l'an 1618, jusqu'à l'an 1670. On y verra l'histoire de la célé-

bre *Anno Zinga* Reine de Matamba, plusieurs fois Payenne & Chrétienne, mais que les Portugais, dont elle redoutoit les armes, fixerent enfin au Christianisme, & l'an 1656, qu'elle reçut le batême, & fit une protestation solennelle *de ne plus tolerer l'Idolatrie en aucun lieu de son Royaume.* Les Missionnaires, impatiens de voir exécuter ce projet, lui firent faire aussi-tôt les Loix suivantes; par lesquelles: 1. Le culte & les sacrifices des Idoles furent interdits à toutes sortes de personnes, sous peine de mort, contre ceux même qui persisteroient dans leurs anciennes erreurs. 2. Il fut fait défense aux femmes enceintes de sortir du Chilombo, & d'exposer leurs enfans. 3. On commit des personnes, qui dénonceroient les accouchées, afin que leurs enfans fussent portez aux Prêtres Chrétiens, & batizez; pour les adultes, on remit à la prudence des Catechistes de marquer le temps de leur batême. 4. On défendit de manger de la chair humaine, non pas même de celle des prisonniers de guerre. 5. On ordonna de brûler tous les instrumens de l'Idolatrie, ou de les remettre aux Prêtres Chrétiens, & défense fut faite de participer aux sacrifices des autres, & de

& de sacrifier soi-même. 6. Les preuves & les sermens ordinaires furent déclarés de nulle valeur, & on décerna de grieves peines contre ceux qui les pratiqueroient. 7. Les complices & généralement tous ceux qui ne révéleroient pas les infracteurs de ces Loix seroient traités comme eux.

On n'osa pas étendre cet Edit aux Polygames, de peur de trouver trop de résistance ; mais pour porter les nouveaux convertis à se contenter d'une compagne , par l'exemple de leur Reine, le P. Gaette Capucin, lui persuada, à l'âge de 74 ans, d'épouser publiquement un jeune homme bien fait, & l'un de ses Neophites, nommé *Don Salvatore* ; ce qu'elle fit, le 5 de Février 1687.

L'année suivante, Zinga fit la guerre au Roi d'*Aincca*, l'un de ses voisins, & le vainquit. Ensuite continuant dans son zèle pour la Religion Chrétienne, elle bâtit plusieurs Eglises & une nouvelle Ville, à qui elle donna le nom de *S. Marie de Matamba*. Les Missionnaires, qui connoissoient le foible de cette Princesse, *notabilmente vana*, avoient soin de lui représenter qu'il y alloit de sa gloire à tenir la main à l'observation de ses Loix. D'ailleurs la plupart de ses sujets re-

gar-

gardoient comme une infamie de n'être pas de la Religion du Prince, *si suditi stimano che ci vada della loro riputazione, se non convengono in materia di Religione col Principe Supremo.* Tout cela fut cause que le plus grand nombre des Jagues ne fit pas beaucoup de difficulté d'embrasser le Christianisme. On ne trouva de la résistance que de la part des Gangas ou des Prêtres, & des Singuilli, qui sont les Médecins & les Devins du pays. Pour lever cet obstacle, la Reine envoya, en 1662, l'Auteur de cette Histoire, *che possedeva competentemente il linguaggio*, muni d'un Edit, où elle ordonnoit à ses vassaux de suivre la Religion Catholique, de contraindre ses sujets de recevoir & d'écouter le Millionaire, de lui obéir, & de lui prêter main forte, pour abbatre les idoles, brûler tous les instruments de la superstition, bâtir des Eglises en leur place, ériger des croix &c.

Pour exécuter cet ordre, le P. Cavazzi parcourut, avec des gens dont la Reine le fit accompagner, toutes les Iles du fleuve Coanza. Les Gangas & les Singuilli fuyoient devant lui comme les Réformez de France de devant les Dragons. On démolit des temples, on

On renversa des autels , on déposa des Officiers, parce qu'ils étoient négligens dans la perquisition des Idolatres , & on condamna aux mines de l'Amerique plusieurs Singuilli, aussi bien que les familles, où l'on les avoit appellez pour prendre de leurs remedes.

Ces Edits rigoureux & *troppo violenti* produisirent pour quelque temps l'effet qu'on en attendoit. On vénéra les Saints au lieu des Jagues décedez : on vit par tout des croix, des chappelllets, & des *agnus Dei*; au lieu des *Fattuchieri* ordinaires; enfin le *Tambo* & les autres sacrifices de chair humaine furent abolis, & la Reine défendit absolument qu'on immolât des Esclaves à ses Manes. Là dessus *Zinga Mona* son beaufrere lui représenta qu'elle ne devoit pas abolir une coûtume, par laquelle tous ses sujets souhaitoient, à à l'envi l'un de l'autre, de lui témoigner leur affection, & de lui sacrifier leur vie : à quoi la Reine répondit *qu'au cas que ses Vassaux s'opiniâtassent à retenir l'usage du Tambo, elle ordonnoit qu'on le commençât par le sacrifice des Principaux, & qu'on l'immolât lui tout le premier.*

Mais la zelée *Zinga* mourut enfin, âgée de 81 an, le 17 Decembre. 1663.

Le

Le Lendemain on proclama Reine la Princesse *Barbara*, sa sœur, qui avoit appris le Christianisme chez les Portugais, mais qui n'avoit pas la fermeté de *Zinga*. La Religion Catholique eut beaucoup de peine à se soutenir pendant les deux années du regne de *Barbara*, & à elle n'eut pas plutôt fermé les yeux, que *Zinga Mona* son mari rétablit le culte & les coutumes des *Jagues*, avec autant & plus de facilité qu'on n'en avoit eu à les abolir.

2. IL MORO TRASPORTATO *nel inclita Città di Venetia, ovvero curioso racconto de' Costumi, riti & Religione de' Popoli dell' Africa, America, Asia & Europa. Ravisati dal Molto Reverendo Padre DIONIGIO CARLI da Piacenza, Predicatore Cappuccino, e Missionario Apostolico in quelle parti. Diviso in doi Libri.* 4. In Bassano 1687. pagg. 434.

**I**L ne faut pas s'attendre de trouver ici des descriptions aussi exactes que celles du *P. Cavazzi*. Quand les relations du *P. Carli* seroient autant serrées, qu'elles sont chargées d'inutilitez, il ne seroit pas possible que dans un voyage de 4 ou 5 ans, depuis le 25  
de



de Novembre 1666. jusqu'au 25. de Janvier 1671, un homme pût s'informer à fonds des coutumes, des rites, & de la Religion, des Brasiliens, des Jagues, des Negres d'Angole, de Bamba, de Pemba, des coutumes des Espagnols & des Portugais. Nôtre Capucin a été parmi toutes ces Nations, durant ce temps-là, comme il le raconte dans son I. Livre. Dans le II. on voit que depuis le 12 Novembre 1678, jusqu'à la fin de l'année 1685, il a parcouru les Iles de Malte, de Candie, de Cypre, l'Asie Mineure, la Palestine, la Syrie, la Mesopotamie, la Perse, l'Armenie & la Grece. On peut bien juger par là que le P. Carli n'a eu guere loisir de séjourner dans les lieux où il a passé, ni de s'enquerir de l'état du pais, & des mœurs des habitans. Ainsi l'on ne doit pas chercher dans cet Ouvrage tout ce que le titre promet ; mais en récompense on y trouvera bien des choses, qui n'y sont point marquées, & à quoi le Lecteur judicieux ne se seroit pas attendu, si ce n'étoit le Livre d'un Moine Italien. De cet ordre sont l'histoire scandaleuse de la fondation de Nôtre Dame de Monferrat, telle que M. Drelincourt la rapporte, dans sa réponse au Land-  
graye

grave Ernest, des descriptions de processions & de dévotions au rosaire, & à S. Jaques de Compostelle; les Traditions fabuleuses de la Palestine, où l'on montre encore, sur la montagne de Tabor, l'endroit où Jesus-Christ fut transfiguré, & où il dit à ses Disciples *nemini dixeritis visitantem*. La montagne des huit beatitudes, & autres lieux que l'Évangile ne désigne point: La croix de *Cavaracca*, dans le Royaume de Murcie, que deux Anges apportèrent du Ciel, par la voute d'une Eglise; Enfin le miracle continuel du sang de S. Janvier, Evêque de Benevent & Patron du Royaume de Naples. On conserve les reliques de ce Saint, dans la cathédrale de Naples, la tête en un lieu & le sang en un autre, dans deux petites phioles, posées l'une sur l'autre comme celles d'un sablier. Ce sang est très-dur, cependant toutes les fois, qu'on l'expose vis à vis de cette tête, il se met à bouillir, & se liquéfie, de sorte qu'en tournant ces ampoules sens dessus dessous, on y voit nager des brins de pailles, qu'on ramassa, à ce qu'on dit, en recueillant le sang, & qu'on mit, sans y prendre garde, dans les ampoules. On fait ce

mira-

miracle aussi souvent qu'on veut, pour-  
vû qu'il n'y ait point d'hérétiques  
dans l'Eglise : car au lieu que les pro-  
diges sont pour les incrédules, il ne  
s'en fait chez les Catholiques, que pour  
ceux qui croient déjà. „ Un jour, dit  
„ nôtre Auteur, que cette tête & ce  
„ sang sacrez étoient exposez sur l'Au-  
„ tel, on fut tout étonné de voir que  
„ le sang ne devenoit point liquide. Le  
„ peuple trembloit déjà à la vuë de ce  
„ funeste présage : lors qu'un Prêtre,  
„ par une inspiration divine, comme il  
„ le faut croire, *inspirato da Dio, come*  
„ *dobbiamo credere*, dit aux assistans,  
„ Messieurs, il faut qu'il y ait parmi  
„ vous quelque Hérétique incrédule :  
„ mais qui qu'il soit, qu'il s'en aille à  
„ tous les ..... & ne vienne pas se  
„ moquer ici des Saints. *Signori, in que-  
sta chiesa, tra di voi, vi sarà qualche he-  
retico ; che non crede, o pero chi è, and-  
di alla mal' hora, & non presuma di  
burlarsi de' Santi.* Après cette béné-  
diction, la plupart du monde étant sor-  
ti de l'Eglise, principalement les E-  
trangers, le sang se prit aussi-tôt à  
bouillir & à se liquéfier, au grand  
contentement de ceux qui étoient de-  
meurez. Les Prêtres de cette Eglise  
assurèrent encore l'Auteur qu'une au-  
trefois ce sang refusa de se dissoudre,  
à cau-

à cause d'un Hérétique, qui étoit présent, *per la presenza d'un perfido Heretico*, & qu'ayant ensuite abjuré ses erreurs, il ne fit plus difficulté de se liquer devant lui.

---

## XIX.

*Dissertationes Physicae de IGNE, Auctore PAULO CASATO Placentino Societatis Jesu. In quibus non tantum plura ad ignis naturam spectantia Physicè explicantur; sed etiam scilicet totius Physicæ fundamenta traduntur. Juxta exemplar Venetianum. 4 Francof. & Lipsiæ. 1688. pagg. 420.*

**Q**Uoi qu'on ne puisse pas dire, comme ont fait les Imprimeurs d'Allemagne, dans le titre de cet Ouvrage, qu'on y donne les fondemens solides de toute la Physique, on peut néanmoins assurer le Lecteur qu'il y trouvera moins de prévention & plus de liberté d'esprit, qu'il n'en auroit attendu d'un Jésuite d'Italie. Il y verra beaucoup de lecture, quantité d'experiences, & plusieurs choses assez bien pensées.

Les XIII. Dissertations, que renfer-

ferme cet ouvrage , ne sont pas des pieces séparées , & qui n'aient que peu ou point de rapport l'une avec l'autre, ce sont des Discours suivis , qui font un Systeme assez complet sur la nature du feu , & où l'Auteur introduit parlans trois Nobles Venitiens de ses amis , dont-il *a voulu*, dit-il , *consacrer les noms à la posterité*, autant qu'il lui *a été possible*.

I. On ne s'arrêtera pas sur la premiere Dissertation, où l'on traite *de l'excellence du feu*, à l'occasion d'une sécheresse extrême, arrivée à Venize. On compare là dessus le feu & l'eau, les effets, la force & l'utilité de l'un & de l'autre, & l'on enseigne en passant un moyen, pour faire savoir distinctement tout ce que l'on veut à une personne absente; pourvû que la distance ne soit pas si grande qu'elle ne puisse discerner clairement les divers mouvement d'un flambeau, dont on se sert pour marquer les Lettres.

II. L'Auteur traite ensuite de *la nature du feu*, dont il fait plusieurs divisions, & tâche de justifier les quatre élemens d'Aristote, *a* entendant par là des corpuscules ignées, aëriens, liquides, & terrestres ou froids, du mélange desquels les corps mixtes sont composez.

III. EN cherchant le lieu du feu qu'on appelle *elementaire*, <sup>a</sup> on examine la question si le feu est pesant ou léger, & on traite de la pesanteur & de la légèreté en général. On soutient qu'aucun corps n'est pesant, ni léger qu'en comparaison d'un autre. Ainsi une pierre est pesante dans l'air & dans l'eau, légère dans le Mercure & dans les métaux dissous : mais à proprement parler elle n'est ni l'un ni l'autre sur la terre, dans le lieu qu'elle y occupe ordinairement. C'est pourquoi c'est, selon l'Auteur, une supposition peu nécessaire, d'admettre dans les corps un certain degré de pesanteur, qui les fasse tendre en bas, afin que se pressant l'un l'autre, ils ne laissent aucun vuide : comme si sans cela, on ne pouvoit concevoir que tout est plein, que tous les corps se touchent, & qu'ils se chassent mutuellement en changeant de lieu ! La pesanteur de l'air & les expériences de la machine du Vuide, donnent occasion à nos Dialogistes de faire une courte digression <sup>b</sup> sur la force élastique de cet Element : après quoi ils reviennent au feu. Deux d'entre eux soutiennent que le feu ou les corpuscules ignées, sont pesans, à proportion du degré de pesanteur de la matière combu-

busti-

bustible, dont ils sont composez, & le prouvent par plusieurs expériences. Si l'on prend deux dragmes de la meilleure chaux vive, qu'on la laisse sur le feu dans un creuset, l'espace de deux ou trois heures, & qu'on la pese ensuite toute rouge, on en trouvera le poids augmenté de 29 grains. M. Boyle, que l'Auteur cite souvent avec les éloges qui lui sont dûs, rapporte qu'une lame de cuivre, de deux dragmes 25 grains de pesanteur, a aquis sur le feu, dans le même temps, 32 grains de plus; & une lame d'argent d'une dragme, près de huit grains. Ceux qui voudront savoir le détail de ces expériences peuvent recourir à un Livre de ce célèbre Philosophe, intitulé *de flamma ponderabilitate*; où ils en trouveront beaucoup d'autres.

On oppose à cela une expérience de Borelli, rapportée dans le I I. T. de cette Bibliothèque p. 285; sur quoi l'Auteur montre qu'elle ne fait rien au sujet dont il s'agit, & ne prouve point que les corps embrasés ne sont pas plus pesants, qu'ils l'étoient étant froids, mais seulement que l'air raréfié pese moins que celui qui est plus dense.

On dit encore que toutes les expériences du Philosophe Anglois ne

*Tome IX.* T *pro-*

prouvent pas que le feu soit pesant, parce que cette augmentation de poids, dans le cuivre & dans l'argent, peut venir d'une fuye souphrée, qui entre dans les pores de ces métaux, après que le feu les a ouverts. On fait 3 réponses à cela. La 1<sup>re</sup> est que les raclures des métaux augmentent encore plus au feu, que les mêmes métaux entiers. Une once de limures de cuivre, dans un creuset bien bouché, acquiert en trois heures sur le fourneau 49 grains de pesanteur : un once d'étain d'Angleterre, en deux heures, une dragme : quatre dragmes de limures d'acier, une dragme, six grains & un quart, dans le même temps. 2. On répond que la fuye elle-même est pleine de corpuscules ignées, & qu'on peut s'en convaincre, par cette expérience : qu'on prenne de l'eau dans laquelle on ait fait dissoudre de la fuye, & qu'on fasse cuire cette eau, jusqu'à ce qu'elle rougisse comme du sang ; qu'on l'expose ensuite au grand froid, dans un vaisseau de terre, il s'en formera une glace blanche, qui étant rompue, on trouvera au milieu une huile de couleur de sang, extrêmement chaude & fort bonne contre la gale, la gratelle & autres maladies de la peau. 3. Pour se convaincre pleinement que la pesanteur, que les métaux acquièrent

au



au feu , ne procede pas de la fuye , on a fait encore cette experience. On a mis deux onces d'étain dans un creuset , qu'on a couvert d'un autre creuset , & enduit la jointure de terre grasse avec toute l'exactitude des Artistes. Ensuite aiant laissé ces deux creusets sur le fourneau l'espace d'une heure & demi , on les a ouverts , & trouvé que l'étain s'étoit séparé en deux parties, dont l'une savoir la moindre , étoit une chaux très-blanche , & l'autre consistoit dans une masse d'un jaune d'or , mais tant soit peu plus enfoncé ; lesquelles jointes ensemble pesoient deux onces & six grains. L'exactitude qu'on avoit apportée à fermer ces creusets , & les couleurs du résultat de l'étain , fort éloignées de la noirceur de la fuye , semblent prouver assez fortement que le poids de six grains , que l'étain avoit aquis au feu dans une heure & demi , ne pouvoit venir que de son union avec des corpuscules ignées.

Après toutes ces experiences & plusieurs autres , que le P. *Casati* rapporte , pour la pesanteur du feu , il soutient non seulement que le feu élémentaire est pesant ; mais encore qu'il l'est plus que les trois autres élemens d'Aristote , & qu'ainsi son siege doit être au centre de la terre.

Ses raisons se réduisent à ceci 1. Que les lieux qu'occupent l'air, l'eau & la terre nous sont connus, aussi bien que l'usage principal pour lequel ils y sont placez. 2. Qu'il est absurde de placer un élément aussi actif & aussi utile que le feu, entre la Lune & la plus haute region de l'air, où il n'est bon à rien. 3. Que la chaleur du feu est absolument nécessaire à la génération des animaux, des plantes, des métaux, &c. 4. Que les corpuscules ignées ont plus de force condensez & ramassez en un lieu, que lors qu'ils sont extrêmement épars & rarefiez. 5. Qu'ainsi l'Auteur de la Nature auroit agi avec moins de simplicité & de sagesse, en dispersant le feu dans les vastes espaces sublunaires, qu'il n'a fait en le ramassant au centre du monde. 6. Que comme la plupart des corps se forment dans le sein de la terre du mélange des élemens, il est ridicule de faire descendre le feu de la plus haute region de l'air jusques dans le fond des mines, pour entrer dans la composition des métaux, des minéraux, &c. puis qu'on peut lui trouver un lieu plus proche & plus propre à cet effet. 7. Que les Théologiens Scholastiques de l'Eglise Romaine reçoivent bien un feu central, puis qu'ils mettent l'enfer au milieu de nôtre globe; mais qu'il est plus digne

digne de la bonté de Dieu, de penser que l'usage naturel de ce feu est de fomentier par la chaleur la fécondité de la terre, que des'imaginer que Dieu ne l'a destiné qu'au supplice des méchans. 8. Que l'opinion de ceux, qui attribuent toute cette fécondité aux rayons du Soleil & aux influences des Planètes, ne semble pas soutenable ; puisque tant s'en faut que la chaleur même du Soleil puisse pénétrer jusqu'au fond des mines, qu'on ne sauroit, au fort de l'été, creuser six pieds en terre, qu'on ne la sente froide au toucher. 9. Que tous ceux qui ont fait des relations des mines confirment ce qu'on vient d'avancer. Ainsi *Jean Baptiste Morin* assure qu'étant descendu dans une mine d'or de Hongrie, au mois de Juillet, il trouva la terre froide jusqu'à la profondeur de 480 pieds, que pénétrant plus avant, il sentit le froid diminuer & se changer en chaleur, qui est si violente au fond de la mine, que ceux qui y travaillent ne peuvent le faire que nus. Un autre Auteur, ajoute, „ qu'il y a „ en Hongrie, à une lieue de *Schemnitz*, une mine d'argent d'environ „ 1500 coudées de profondeur, où é-

T 3

„ Relat. de Locis subterr. p. 131. ad-  
„ jecta Anatomiz Mundi sublunaris. b Joh.  
„ Beguin. Tyrocin. Chimici. lib. 2. c. 14.

„ tant descendu , en été , il apprit des  
 „ travailleurs , qu'il y trouva mids , à  
 „ cause de la chaleur excessive , qu'il  
 „ sortoit souvent du fond de la terre  
 „ des exhalaisons qui éteignoient leurs  
 „ Lampes , & qui mettoient en danger  
 „ de mort ceux qui n'étoient pas assez  
 „ prompts à se retirer. Qu'à quelque  
 „ temps de là on voyoit , aux parois de  
 „ la mine , ces vapeurs condensées en  
 „ petits monceaux , qui ressembloient  
 „ à de l'huile coagulée. 10. A tout ce-  
 la on ajoute que sans la supposition du  
 feu central, on a bien de la peine à com-  
 prendre comment la mer reçoit sans  
 cesse de nouvelles eaux sans se rem-  
 plir , ni comment les fontaines & les  
 fleuves coulent perpétuellement sans se  
 tarir ; au lieu que la difficulté dispa-  
 roît , dèsqu'on pense que la terre est  
 toute percée de veines & de conduits,  
 & que le feu central faisant bouillir  
 l'eau de la mer dans ses abîmes , la ré-  
 duit en vapeurs , dont les supérieures  
 sont poussées continuellement & con-  
 traintes à s'élever par les inférieures ,  
 jusqu'à ce que le froid les condense  
 de nouveau , vers la surface de la terre ,  
 & que la pente des montagnes leur per-  
 mette de descendre.

.. Ce que l'Auteur a avancé jusqu'ici  
 paroît assez probable , mais on peut

.. voir dans la suite de l'ouvrage si lui

**L**ui faire une objection , qui semble d'abord devoir éteindre son feu central. C'est qu'afin que ce feu puisse communiquer sa chaleur à toutes les parties de la terre , il faut qu'il soit extrêmement vaste : or tout le monde sait l'activité de cet élément , aussi bien que l'impetuosité avec laquelle il consume & dissipe tout ce qu'on lui oppose ; & l'on n'ignore pas non plus que le feu ne sauroit subsister sans nourriture. De là on conclut que depuis la création du monde , ou ce feu seroit déjà éteint faute d'aliment , ou auroit déjà consumé la terre , ou devroit la consumer un jour. Or de ces trois suppositions , la première est contre l'hypothèse , la seconde est fautive , & la troisième est contraire à la Théologie , qui nous apprend que les impies seront tourmentez éternellement dans un feu également ardent & ténébreux. Donc il n'y a point de feu central , tel que le P. Casati le suppose , ou du moins on ne peut pas dire que ce soit celui de l'enfer.

L'Auteur croit se tirer de toutes ces difficultez , en supposant que le feu central est un grand étang de caustiques très-acres , qui , par leur configuration , n'étant pas propres à s'embarasser l'un dans l'autre , prennent la forme de li-  
queurs. Il prétend expliquer par là

toutes les propriétés , qu'il a attribuées à son feu central. Car 1. ce feu doit être obscur & sans clarté ; parce que pour former la lumière , il faut un mouvement de vibration très-pront , que ce feu n'a pas. 2. Il doit être néanmoins excessivement chaud ; parce que la chaleur consiste dans le mouvement des corpuscules ignées les uns auprès des autres , qui n'est point empêché dans cet étang , ni par le mélange de corpuscules d'autre nature , ni par la dissipation de ses parties , ce qui doit rendre le feu central incomparablement plus chaud que tous les autres. 3. Ce feu n'a pas besoin de nourriture , non plus que l'huile de soufre , les eaux fortes , & les corpuscules ignées , qui sont dans les pierres à fusil : parce qu'il est dans son lieu naturel , d'où il n'est point contraint de sortir par aucune force étrangère. La cause de l'erreur est que le vulgaire n'appelle proprement feu , que l'évasion & la dissipation de quelques corpuscules ignées , qui étant chassés d'un corps communiquent leur mouvement à la matière combustible qu'ils rencontrent , soit en séparant ses parties , soit en excitant d'autres corpuscules ignées qu'ils y trouvent. Il est clair que ces corpuscules étant ainsi dissipés , le feu doit s'éteindre , dès que

que la matiere qui les lie & les unit vient à manquer : de même qu'un fleuve tariroit , si sa source cessoit de lui fournir de l'eau. Mais le feu central est comme un lac qui seroit à couvert des impressions de l'air & du soleil , & dont les parties ne se dissipant point , n'auroit pas besoin qu'il en vint de nouvelles , pour réparer la perte des premières. On peut voir dans l'Emery la composition d'un Phosphore , qui est une liqueur , qui éclaire comme le feu & brule la matiere combustible sur quoi on la jette. Ces sortes de feux n'ont pas besoin de nourriture. Néanmoins ce qu'on a rapporté des vapeurs , qui s'élèvent du fond des mines ; ce qu'on fait des Vulcans , & des autres exhalaisons ignées , ou chaudes , pourroit faire croire qu'il se fait quelque dissipation de ce feu central , qui est remplacé par les parties de la surface intérieure de la terre que cet élément consomme. C'est sur quoi l'Auteur ne détermine rien , & qu'on n'entreprendra pas aussi de décider.

IV. L. P. Casati soutient que le feu central n'a pas été inconnu aux Philosophes de l'Antiquité , & particulièrement aux Pythagoriciens , qui disoient que le feu étoit au milieu du

T 5

mon-

monde & qu'il servoit comme de foyer à l'Univers. Il prétend de concilier par là la contradiction apparente des Poëtes, qui prenoient tantôt *Vesta* pour le feu, tantôt pour la terre, en joignant ces deux idées, & entendant par *Vesta* la terre remplie d'un feu perpétuel. Ceux qui prennent quelque intérêt à la réputation d'Aristote, & qui ne laissent pas d'aimer les nouvelles découvertes, verront avec plaisir les efforts qu'on fait ici \* pour donner un sens raisonnable à ce que ce Philosophe dit sur la matiere & la forme, la génération & la corruption. On tâche de montrer que les Péripateticiens n'entendent ni la doctrine, ni les Ecrits, que leur Maître n'a point prétendu que *le feu fit une nouvelle substance des corps sur lesquels il agit*, & qu'il a crû au contraire qu'il n'arrivoit du changement que dans leurs accidens, & leurs qualitez, ou pour parler d'une manière plus intelligible, dans leur mouvement, leur figure extérieure & la configuration intérieure de leurs parties. On définit la *combustion*, *b* l'état, où se trouve un corps composé de corpuscules de différente nature, dont l'union étant rompue par la chaleur, l'humidité où les particules liquides se rare-  
fient



fient, & s'exhalent jusqu'à ce qu'il n'y reste que des parties peu propres au mouvement, qui font la chaux, la cendre ou le charbon.

V. A P R E S avoir montré dans la 1<sup>re</sup> Dissertation que *le feu ne produit point de nouvelle substance*, on traite dans celle-ci de la *Chaleur*. Comme c'est elle, qui résout les corps en parties insensibles, on trouvera ici traitées les questions fameuses de la divisibilité de la matiere, de la solidité, de la fluidité, & de la rarefaction. Sur la première, l'Auteur dit qu'encore qu'il ne voulût pas admettre les atomes, ou les corpuscules indivisibles d'Epicure; il n'oseroit pourtant nier que la nature n'ait de certaines bornes, ou qu'il n'y ait des degrez de petitesse, au de là desquels les corps ne sauroient parvenir; sans cesser d'être substances. Cela s'appelle avouer honêtement, qu'on n'en fait rien. Aussi ne sauroit-on comprendre ni l'indivisibilité des atomes, ni la divisibilité de la matiere à l'infini, & quelque parti que l'on prenne, on se jette dans des difficultez insolubles. Cela n'empêche pas que le P. Cassini ne nous dise qu'il y a des millions de parties dans des corps, qu'on nous paroissent insensibles: les microscopes ne lui permettant pas d'en douter.

Pour ce qui est de la solidité & de la fluidité, l'Auteur dit que les corps sont fluides, lors qu'ils sont composez de particules, qui ont toutes à peu près la même figure, parce qu'alors elles ne peuvent pas s'embarasser mutuellement, si ce n'est qu'elles fussent crochuës: mais ils sont solides, si leurs particules se rencontrent de figure differente, & s'embarassent tellement l'une dans l'autre, qu'il soit difficile de les separer. On conçoit aisément que ce mélange de particules semblables ou dissemblables, rondes, ovales, coniques, crochues, &c. pouvant être comme infini, cause une variété presque infinie de corps plus ou moins fluides ou solides. Il faut avouer que l'hypothese de *Democrite*, ou de *Gassendi* si l'on veut, explique parfaitement la solidité & la fluidité des corps: mais la difficulté consiste à concevoir la solidité & l'indivisibilité des premiers corps seuls, ou qu'il y ait, pour parler avec l'Auteur, des substances de differente espece, qui ne puissent pas être divisées à l'infini par la nature; dont les forces sont finies, quoi qu'elles soient toujours divisibles par rapport à la puissance de Dieu. On peut voir là dessus le Chap. IX. du V. L. Livre de la Recherche de la vérité.

• Les particules , dont les corps sont formez , ne s'unissent jamais si bien , qu'ils n'y reste de petits vuides , ou pores , qui donnent passage à l'*Ether* , ou à une matiere liquide , qui y entre & en sort , à peu près avec la même facilité que l'eau s'insinué dans les pores d'une éponge , ou qu'elle s'en écoule. Cela supposé , on dit que la chaleur n'est autre chose que l'entrée des corpuscales ignées dans les pores des autres corps , & qu'elle est d'autant plus violente , que ces corpuscules sont en plus grand nombre & plus agitez. On fait voir ensuite <sup>b</sup> que cette hypothese est conforme à la doctrine d'Aristote sur les accidens , malgré les prétentions des Peripatéticiens modernes.

On montre encore que ces Philosophes ne donnent point d'idée claire de la *rarefaction* , lorsqu'ils la définissent l'*extension* ou *dilation d'un corps* , puis que c'est dire la même chose en autres termes. • Toute extension n'est pas rarefaction. Les liqueurs qui entrent dans les corps les étendent & les font enfler , & l'on ne dit pourtant pas qu'ils se rarefient. Ainsi la rarefaction se fait seulement lorsqu'il entre plus d'*Ether* , ou d'air subtil , dans les corps , qu'il n'y en avoit auparavant. Lors , par

T 7

exem-

a P. 116. b P. 117-125. c P. 116.

exemple, que l'eau se réduit en vapeurs, par la force du feu, il y arrive trois choses. La 1. est l'entrée des corpuscules ignées dans les pores de l'eau. La 2. est la séparation des particules de l'eau causée par l'agitation intérieure des corpuscules ignées. La 3. est l'entrée de l'Ether que les particules aqueuses font sortir de l'air, en le comprimant, lorsqu'elles s'éloignent les unes des autres, lequel Ether prenant la place, que ces particules laissent vuides par leur dilatation, se confond si bien avec l'eau, qu'il semble qu'elle remplit seule toute l'étendue qui est au dessous de sa surface : ce qui est cause qu'on dit qu'elle se rarefie. Quelquefois même les corpuscules ignées semblent produire seuls la rarefaction. Si l'on réduit de l'albâtre en une poudre impalpable, & qu'on la mette dans un vaisseau de fer ou de cuivre, sur un feu modéré, qu'on augmente peu à peu, on la verra devenir fluide, & couler comme une liqueur, lors qu'on penchera le vaisseau. Cependant on n'y trouvera rien d'humide ; de sorte qu'on ne sauroit attribuer cette fluidité, qu'au mouvement des corpuscules ignées, qui s'y sont insinués.

La tiédeur succede à la chaleur ;  
lors-

lorsque les corpuscules ignées s'exhalent, ou se meuvent plus lentement, & le corps devient froid, lorsque le mouvement de ces corpuscules cesse. Cependant on ne peut pas tout à fait dire, selon le P. *Casati*, que le froid ne soit autre chose que la privation de la chaleur, ou la cessation du mouvement des corpuscules ignées : parce que le froid se fait souvent par un mouvement fort subit, & qu'il est accompagné d'un sentiment très-vif, comme dans ceux qui manient de la glace, & dans les fiévreux. On rapporte là dessus une expérience curieuse de *Glauber*, qui dit qu'on tire de l'argent & du cristal une huile verte, qui étant desséchée se pétrifie, & que si, après avoir laissé refroidir cette matière pierreuse, dans le matras, on y jette quelques gouttes d'esprit de vin, ou d'esprit de sel ammoniac, le verre devient tout à coup si froid, qu'on ne sauroit le tenir aux mains. Or ce froid subit ne pouvant pas procéder d'une dissipation soudaine des corpuscules ignées, qui s'étoient déjà exhalés, on conclut de cette expérience & de beaucoup d'autres semblables, qu'il y a des corpuscules *frigorigènes*, aussi bien que des ignées, & que le froid & le chaud, procedent d'ordinaire de leur expulsion mutuelle.

• On explique les effets de ces corpuscules oppoſez, ou les ſentimens de chaleur & de froideur de cette maniere. On conçoit que les nerfs, les muſcles & les fibres, qui aboutiſſent à la peau, par une infinité de petits filamens, la rendent veluë à peu près comme les étoffes de ſoie; que les corpuscules ignées, ſoit qu'ils viennent de dehors, ou qu'ils ſe répandent des parties intérieures de l'animal vers les extérieures, s'inſinuent entre les extrémités de ces filamens, & les meuvent à peu près comme le vent fait les bleds. Ce mouvement eſt la cauſe de la chaleur qui eſt douce & agréable, lors qu'il eſt modéré; & douloureuse, à proportion de ſa véhémence. Pour les particules frigoriſiques, non ſeulement elles arrêtent l'agitation des ignées, & les repouſſent au dedans du corps; mais de plus, comme elles ont une vertu élaſtique, elles ſe replient autour des filamens de la peau, les ſerrent & les tiraillent; ce qui cauſe ce ſentiment viſ & piquant, qu'on appelle froid.

V I. On traite enſuite *des choſes chaudes virtuellement*, & après avoir encore expliqué la nature des accidens, pour ſatisfaire les Peripatéticiens, on dit que les corps calorifiques, ou chauds en

en puissance , sont ceux qui ne produisent la chaleur , que lorsque quelque cause a mis en mouvement les corpuscules ignées , que la nature a renfermez dans leur sein. On ne prétend néanmoins pas que toutes les choses qui s'échauffent étant émuës , soit chaudes virtuellement , cette chaleur pouvant proceder des corpuscules ignées d'un autre corps qui y sont entrez. Il est même assez difficile de juger si certains corps sont calorifiques , ou frigorigiques ; un même corps pouvant produire le froid & le chaud , selon la différente disposition du sujet sur lequel il agit.

VII. Il s'ensuit clairement , de la doctrine de l'Auteur , que les corpuscules ignées , qui s'exhalent d'un mixte , y étoient renfermez , & que le mouvement survenu à ce mixte ne fait que les pousser de hors. C'est pourquoi *l'exarSION se fait* , lorsque ces corpuscules aquierent un degré de mouvement , qui les rend capables de rompre les liens qui les retenoient , de pénétrer dans toutes les parties du mixte , & de les separer les unes des autres. Mais si l'on trouvoit moyen de boucher les pores d'un corps , en sorte que les particules ignées n'y pussent entrer , il deviendrait incombustible. Si l'on frotte du papier blanc trois fois avec de  
a. p. 146. bon

bon vinaigre, dans lequel on ait délayé des blancs d'œufs, & remué du mercure, & qu'on le laisse secher à chaque fois qu'on l'aura oint, on peut y écrire dessus, sans craindre que le feu le consume. C'est à cette obstruction des pores, qu'on attribué la force qu'ont certains corps, dont on fait ici l'énumération, de résister au feu.

L'exarſion procede de deux causes ; l'une extérieure & sensible, comme lors qu'on remué violemment un corps, ou qu'on y met le feu ; l'autre est intérieure & insensible, & paroît pour ainsi dire *spontanée*. Celle-ci est proprement ce qu'on appelle *fermentation*, qui n'est pas toujours causée par des acides, & qui, prise en général, n'est autre chose, que le mouvement intérieur des particules hétérogénées, dont le corps fermentant est composé, lesquelles s'agitant mutuellement se brisent, se mêlent ensemble, & s'éloignant les unes des autres, font enfler ce corps, & lui font remplir un plus grand espace. Lorsque ce mouvement est modéré, enſorte qu'il ne fait que consumer les humeurs superflues, & subtiliser les parties terrestres & grossières du mixte, cette fermentation nous le rend utile, comme il arrive au pain, qu'on fait lever avant que de le

cui-

P. 195-203.



cuire, & au suc de raisins, qu'on laisse fermenter dans la cuve, avant que de le boire. Mais si ce mouvement est trop prompt, ou dure trop long-temps, les sels, les souchres & les autres esprits du mixte s'évaporent, & il n'y reste presque que des acides & des corpuscules grossiers, qui nous le rendent nuisible, comme dans le vin poussé; le vinaigre & le pain trop levé. Il arrive aussi quelquefois que les esprits aiant été mis en mouvement, & ne trouvant pas assez de passages pour sortir, cet obstacle augmente leur agitation, & les repousse en dedans; de sorte qu'appliquant toute leur force vers les parties intérieures du mixte, qu'ils choquent & pénètrent de tous côtez, ils les brisent, consomment leur humidité, & changent les plus solides en autres esprits, qui s'unissant ensemble s'ouvrent enfin un passage, & prennent la forme de flamme. C'est ce qui arrive au foin, qu'on amoncele dans un lieu fermé, avant qu'il soit sec.

VIII. Cette expérience donne occasion à l'Auteur de faire un dénombrement des corps qui prennent feu d'eux-mêmes par la fermentation, & de traiter ensuite *de la fumée & de la flamme.* On entend par fumée en général toutes les exhalaisons.

com-

combustibles qui s'élèvent d'un corps, & en ce sens elle est composée de corpuscules fort différens, par rapport à la nature du mixte d'où elle s'exhale. Pour ne s'arrêter qu'à celle du bois de la tourbe &c. On voit d'abord qu'il faut qu'il y ait quantité de sels, non seulement, parce qu'elle fait cuire les yeux; mais aussi parce qu'elle préserve de corruption les chairs qu'on y fait secher. La fuye, qui s'attache aux cheminées, sont les parties terrestres & huileuses de la fumée; il y a aussi des corpuscules de souphre, comme on le connoît souvent à l'odeur du bois, de la tourbe & de la fumée: enfin il y a des sucs, qui lient les diverses parties de la fumée & de la flamme, & la rendent liquide. Lorsque ces particules sulphurées s'exhalent peu à peu du mixte, mêlées parmi quantité d'autres aqueuses, terrestres, salées & huileuses, ce n'est encore que de la fumée. Lorsque ces particules sulphurées s'attachent en plus grand nombre aux parois extérieures du mixte, il devient un charbon ardent. Enfin lorsque ces mêmes particules de souphre, ont acquis assez de force, pour rompre les obstacles qui les tenoient séparées, elles se réunissent, & entraînant avec elles les aqueuses, les terrestres &c. changent la fumée en flamme.

L'Au-

L'Auteur recherche ensuite la raison pourquoi l'odeur des parfums qu'on brûle est plus agréable de loin, que de près; & pourquoi ceux qu'on met sur des cendres chaudes rendent plus d'exhalaisons douces, que ceux qu'on jette sur des charbons ardens? C'est que quand on est fort proche d'un aromate qui brûle, les corpuscules odoriférans, qui en sortent en foule, choquent trop violemment les nerfs de l'odorat; au lieu que quand on en est un peu loin, ces corpuscules aiant eu le temps de se dilater, ils ne les frappent que peu à peu & successivement; ce qui fortifie les nerfs au lieu de les blesser. On peut ajoûter, à l'égard des cendres chaudes, que les particules ignées, qui en sortent pour entrer dans l'aromate, n'étant pas en grande quantité, ne mettent en mouvement que les corpuscules les plus subtils qui forment l'odeur; au lieu que les charbons ardens troublent bientôt toute la disposition intérieure de l'aromate, & en détachent les particules terrestres, aussi bien que les odoriférantes. On parle ensuite des effets de diverses sortes de fumées & de charbons; des lampes Sepulchrales, & que quelques savans du dernier siècle ont voulu faire.

faire passer pour perpetuelles & inextinguibles ; mais qu'on traite ici de fa-  
 iculeuses, quoi qu'on propose deux ou  
 trois moyens, par lesquels on pourroit  
 peut-être faire quelque chose de sem-  
 blable.

**IX.** *La maniere ordinaire dont le feu  
 s'éteint* n'a pas besoin d'explication,  
 puisque tout le monde fait que les cor-  
 puscules ignées étant extrêmement a-  
 gitez se séparent & se confondent avec  
 ceux de l'air, lorsqu'ils ne rencontrent  
 plus de matiere combustible, dans la-  
 quelle ils se puissent réunir, ou que les  
 pores du corps enflammé se bouchent,  
 ou qu'ils ne peuvent trouver d'entrée  
 au travers des conduits du corps auquel  
 ils s'attachent. Mais il n'est pas aussi fa-  
 cile de dire pour quoi une chandele & de  
 la meche, qu'on enferme allumées dans  
 le recipient de la machine du vuide, y  
 brûlent cinq ou six minutes, & s'étei-  
 gnent aussi-tôt qu'on en pompe l'air.  
 L'Auteur croit que l'air extrêmement  
 rarefié étant hors de son état naturel,  
 aussi bien que lors qu'il est fort conden-  
 sé, tâche de s'y remettre, & attire par  
 cet effort les corpuscules ignées. Il sem-  
 ble que, sans recourir à l'attraction,  
 on pourroit dire que les particules, qui  
 sortent du lumignon & de la meche,  
 n'étant plus retenues par l'air extérieur,  
 se

se répandent dans toute la capacité du recipient , d'où s'ensuit l'extinction du feu. Aussi voit-on qu'en été, que l'air est extrêmement rarefié , le feu brule moins & s'éteint plus facilement, qu'en hyver , lorsque l'air est plus dense. On peut lire sur la fin de cette dissertation , la maniere de faire des flambeaux & des dards enflammez , que le vent ni la pluye ne puissent éteindre.

X. *QUELQUE* agissant que soit le feu , il ne consume presque jamais si absolument un corps solide qu'il n'en reste de la chaux, ou *des cendres*. On appelle *chaux* ce qui résulte de la *consommation* des pierres , & des autres corps qui leur sont analogiques , comme le corail , les coquilles , les métaux & les minéraux. Les cendres se font des animaux & des plantes.

Mais il y a des corps qui au lieu de se calciner ou de se réduire en cendres, se liquéfient au feu comme la matiere du verre ; ou se durcissent comme l'argille. A l'égard du verre , on dit que dans le sable , qui entre en sa composition , outre les particules terrestres qui sont friables , il y a aussi des sels ; puis que les grains de sable paroissent transparents au microscope , & que la terre est opaque. Or les sels sont capables de li-  
que-

quefaction, & à ceux du sable, ou en joint encore de nitre; de sorte que tous ces sels ensemble étant agitez par le feu; & surpassant en nombre les particules terrestres, les brisent & les entraînent avec eux: ce qui rend cette matiere liquide, laquelle se durcit à mesure que la chaleur se dissipe, & que le mouvement cesse. La terre grasse, qui se durcit au feu, n'a pas à beaucoup près tant de sels, que la matiere des verres; & n'est pas non plus si pesante. Cependant il arrive quelquefois, principalement lors qu'on chauffe le four avec du bois de chêne, qui est plein de sels, que l'argille se fond comme le verre, & prend une autre forme que celle que le potier lui avoit donnée.

L'Auteur montre ensuite qu'il y a des sels dans toutes sortes de cendres, & qu'ils sont cause qu'elles rendent fécondes les terres avec quoi on les mêle; ce qu'il confirme par plusieurs expériences. Il rapporte entre autres celle-ci, c'est que des Jardiniers, pour connoître le moment de la conjonction de la Lune avec le Soleil, mettent des cendres dans une phiole pleine d'eau; en sorte que l'eau surnage sensiblement. Dès qu'ils voient de petites bouteilles s'élever du fond de l'eau vers la superficie, ils s'imaginent que la Lune se fait

fait nouvelle en cet instant. L'Auteur attribué cet effet à des influences de la Lune, qui font fermenter les sels qui sont dans les cendres de cette phiole, & prend occasion de là de conjecturer que le flux & le reflux de la mer pourroit proceder de semblables influences, qui font fermenter les sels & les autres corps hétérogenes, qui sont au fond de la mer.

XI. A P R E S tout cela on traite des *eaux fortes*, qu'on pourroit appeller des eaux ignées, ou un feu liquide, qui est plus efficace en certaines rencontres que le feu ordinaire, puisqu'il dissout des métaux, dont le feu commun ne peut séparer les parties. On fait comprendre la maniere d'agir des eaux fortes, par l'exemple des infusions & des décoctions. L'eau commune prend la teinture des choses qu'on y fait infuser ou bouillir, en détachant peu à peu leurs parties les plus subtiles, & brisant les plus grossieres, ou par le moyen de ses sels, ou par les corpuscules ignées qui y sont entrez. Au reste quoique les eaux fortes produisent des effets fort différents, selon la différente disposition des corps, sur lesquels ils agissent, que l'eau regale, par exemple, qui dissout l'or ne puisse rien

sur l'argent &c. il y a pourtant certains rapports généraux, entre elles & avec l'eau commune. 1. Comme l'eau ne peut dissoudre qu'une certaine quantité de sel, & que quand les pores en sont pleins, le sel qu'on y jette ne se fond plus: de même une once d'eau forte, par exemple, après avoir dissous une once de mercure, ne peut agir sur une plus grande quantité. 2. L'eau salée communique son sel aux corps qu'on y met tremper; parce que les sels sont actifs d'eux-mêmes, & se meuvent toujours, jusqu'à ce qu'ils soient retenus par des particules terrestres & autres corps hétérogènes; dans lesquels ils s'embarassent: l'eau forte impregnée de mercure, s'insinue dans les pores de l'or & du cuivre qu'on y jette, sans le secours même du feu, en sorte que cet or, ou ce cuivre, paroissent tout pleins d'argent vif, dedans & dehors. 3. L'eau forte, aussi bien que l'eau commune, agit insensiblement sur les corps qu'elle dissout. C'est pourquoi l'Auteur attribué cette dissolution aux sels & aux souphres, qui y sont mêlez; mais en plus grande quantité dans les eaux fortes, dont l'effet est aussi plus prompt.

Ce n'est pas l'un des phénomènes les moins surprenans de la chymie que ce-  
 lui



*lui de l'or fulminant.* C'est de l'or  
dissous & précipité par l'huile de tar-  
tre ; dont on met un morceau, de la  
grosseur d'une lentille, dans une cueuil-  
ler de tesson, que l'on chauffe à la  
flamme d'une chandele ; & cette ma-  
tière prenant feu fait un bruit sembla-  
ble à celui du tonnerre, ou du canon,  
après la cueiller & tombe en bas  
sel de tartre & des autres sels, qui sont  
dans l'eau regale. La raison en est que  
le sel de tartre, broyé avec la moitié  
plus de souphre, & le triple de nitre,  
produit le même effet que l'or fulmi-  
nant. Ensuite il explique ce phéno-  
mène de cette manière. Le Tartre te-  
nant de la nature des pierres, son sel a  
la force de presser, & tenir serrez les  
autres sels, avec quoi on le mêle. Le  
nitre & le sel ammoniac, dont l'eau  
regale est principalement composée,  
se dilatent facilement, comme la pou-  
dre à canon en fait foi. Ainsi lorsque  
les corpuscules ignées entrent en foule,  
par les pores de la cueiller, dans la  
matière de l'or fulminant, les particu-  
les de l'or, du nitre & du sel ammoniac  
ne pouvant pas s'échapper peu à peu,  
parce qu'elles sont retenues par le sel

de tartre; & se trouvant sans cesse pressées par celles du feu, rompent enfin leurs liens tout à coup, & causent ce bruit terrible.

XII. On définit la lumière, en tant qu'elle est une qualité du corps la mineux, une substance, qui fait partie de la matière primitive, que Dieu créa pour se communiquer les rayons, comme elle fait lorsque les obstacles sont levez. Cette communication, qu'on appelle illustration ou lueur, *illustratio*, *fulgor*, se fait par un mouvement très prompt, qui differe de celui de la chaleur, en ce que celui de la lumière est un mouvement de *diastole* & de *systole*, c'est à dire de *dilatation* & de *contraction*; ce qu'on peut remarquer assez distinctement dans une chandele allumée, où il n'y a que la flamme qui luit, quoi que les corpuscules ignées, qui en sortent de tous côtez ne luisent point, & ne laissent pas d'échauffer, & même de brûler. Or la flamme n'est autre chose qu'un fleuve, pour ainsi dire, de corpuscules ignées, qui entraînent avec eux la matière qu'ils ont dissoute, & qui s'ouvrant un passage au travers de l'air le compriment, comme ils en sont

com-

Comprimez de toutes parts. Tant qu'ils demeurent unis, & que cette tension & contraction réciproque des idurent, ces corpuscules sont lumineux, mais ils cessent de l'être, dès qu'ils sont dissipés, n'ayant plus la force de pousser des colonnes d'air jusques à nos yeux. C'est par une raison semblable, que la lumière, aussi bien que le son, devient moins forte; à proportion qu'on s'en éloigne; les cercles d'air, qui entourent la flamme, ou le corps frappé, étant d'autant plus petits & plus faciles à émouvoir qu'ils en sont plus près; au lieu qu'ils deviennent plus grands à mesure qu'ils s'en éloignent: de sorte que le mouvement imprimé à l'air, qui entoure le corps lumineux, ou le resonnant, se perd peu à peu à force de se communiquer. On explique la réflexion & la réfraction, en supposant que les corpuscules de l'Ether, qui sont les véhicules de la lumière, ou le milieu que les corps lumineux émeuvent pour se faire sentir, que ces corpuscules, dis-je, sont ronds, mais égaux de compression & de ressort.

XIII. On se propose, dans la dernière dissertation de traiter non de toutes les couleurs; mais seulement de celles que le feu fait prendre à de certains corps. Il a fallu néanmoins, pour se faire

faire entendre, poser des principes généraux, & définir la couleur, par rapport à l'objet, l'impression de l'Ether poussé par les corps lumineux, sur cet objet, laquelle nous paroît différente, selon la diverse disposition de la surface où elle est reçue, & du milieu par où elle est réfléchie vers nous. On ajoute qu'il y a dans tous les corps des particules de la lumière primitive, jointe à des esprits, des sels, ou des souphres; que les globules de l'Ether, tombant sur ces particules lumineuses, elles les repoussent par leur mouvement de tension, & que ces globules, étant pressés de tous côtez par d'autres, se réfléchissent autour du corps coloré. Il y a donc un double mouvement dans les globules de l'Ether, qui viennent du corps coloré jusqu'à nous; l'un est un mouvement de progression, tant qu'ils sont réfléchis par les particules lumineuses de ce corps; & l'autre un mouvement circulaire, qui les fait tourner autour de leur centre.

Après avoir montré que les différentes couleurs dépendent de la conformation différente de la surface des corps, & de la manière, dont elle réfléchit l'Ether vers nos yeux, l'Auteur répond à la question proposée, *pourquoi le feu fait changer de couleur à certains*

**ains corps qu'on lui présente.** Il dit que cela vient de l'agitation des corpuscules ignées, qui changent la conformation de la surface du corps coloré, soit en dissipant les parties extérieures les plus subtiles, soit en amenant quelques-unes des intérieures vers la superficie.

S'il y avoit de bons sommaires à la tête de chaque Dissertation, ou une Table des matieres, qui montrât l'ordre auquel elles sont traitées, on se seroit contenté de faire l'extrait de l'une des plus curieuses, mais cela n'étant pas on espere que le Lecteur ne nous saura pas mauvais gré d'avoir suppléé à ce défaut par une analyse de tout l'Ouvrage, & qu'elle pourra servir à mieux comprendre, ou à retenir plus exactement, les pensées du P. Casati.

2. JOH. JACOBI HEINRICI Ph.  
& M. D. *Argentinosfis Epistola ad Illust. Vir. Robert. Boyle de variis Aeris rarefactionem mensurandi modis noviter repertis.* 4. Argentorapi 1688. pagg. 26.

**P**our faire comprendre les difficultés, que l'Auteur propose à M. Boyle sur la rarefaction de l'air, il faudroit traduire cette dissertation toute

entiere, & faire graver les figures qu'on y a ajoutées. Il suffira donc de dire que M. Henri, après avoir examiné les experiences du P. Mersenne, de M. Boyle, de l'Academie *del cimento* & de Borelli, soutient qu'on ne sauroit s'assurer que la rarefaction de l'air soit aussi grande qu'on le conclut de là, ni mesurer exactement de combien de degrez il se dilate; parce qu'on ne peut pas démontrer que la petite portion d'air grossier, qu'on laisse entrer par le robinet de la machine du vuide, dans son globe & dans son tuyau, après qu'on en a pompé l'air plusieurs fois, remplisse toute cette capacité, qui peut-être aussi remplie par la matiere subtile.

## XX.

*Liures de Medecine.*

1. DELLE ACQUE MINERALI  
del Regno d'Ungheria Relatione del  
Marchese MARCO DELLA FRAT-  
TA MONTALBANO. 4. In Ve-  
netia 1687. pagg. 33.

**O**utre les blez, les vins & les autres choses necessaires à la vie, que la Hongrie produit abondamment, plusieurs Auteurs ont fait

*Et Historique de l'Année 1688.* 467  
fait la description de ces Mines; & le  
Marquis della Fratta Montalbano, à  
qui le public est déjà redevable de deux  
Livres Italiens, sur la *pratique* & la  
*Cryptologie des Mineraux*, nous donne  
présentement une Relation des eaux  
Minerales de ce Royaume.

Il y a plusieurs sources d'eau chaude  
autour de Bude, dont les Turcs a-  
voient fait des bains pour servir à leurs  
ablutions fréquentes, & où il naît des  
poissons, qui meurent subitement, si-  
on les met dans de l'eau froide.

- Il sort du mont *Carpatho*, d'où la  
*Vistule* prend sa source, un autre fleu-  
ve moins considérable par sa grosseur,  
mais dont les eaux ont des propriétés  
fort singulières. Elles tuent les animaux  
qui en boivent, changent en 24 heures  
un fer de cheval en cuivre, & pétrif-  
ient tout ce qui y tombe. Les Italiens  
kappellent il *Zepusio*, & les Hongrois  
en tirent le Vitriol & le Cuivre. Il y a  
une autre fontaine, non loin de ces  
montagnes, tout contre le château de  
*Zauschempach*, qui se congèle, près de  
sa source, s'endureit & se pétrifie en-  
fin; & cette vertu pétrifiante agit si  
violamment sur les corps, qu'on y jette,  
que le bois s'y change en pierre, en très-  
peu de temps. La fontaine *Zampilla-*  
*no*, tire son origine de la même mon-  
tagne.

V 5

tagne que la précédente ; & une partie de ses eaux s'amoneçant peu à peu se petrifie aussi , mais en telle sorte que la pluye les dissout facilement. L'autre partie ayant plus d'impetuosité prend aussi plus de consistance , & se change en une matiere semblable à du Tuf , ou à la pierre ponce.

La plupart de ces eaux sont medicinales , ou servent à d'autres usages ; mais il y en a aussi de venimeuses , comme celles du *Zepusio* , & une autre fontaine de la Comté de *Saro* , qui tue ceux qui en boivent. Dans la Comté de *Zoli* , il y a une fente en terre , qui exhale des vapeurs mortelles. Les païsans d'alentour , en ont souvent fait l'experience , en tenant un chien ou un chat attachez au bout d'un bâton , qui mouroient incontinent. C'est pourquoy on tient ce lieu fermé , en sorte qu'aucun animal n'en peut approcher.

Du terroir de *Nafol* sort une fontaine d'eau verte , qui laisse dans les endroits les plus creux de son lit , une matiere terrestre de la même couleur , qu'on appelle *Chrysocolle* , ou vert de gris , & dont les peintres se servent.



2. RAYMUNDI VIEUSSENS Doctoris Medici Mompelienfis *Traſſatus Duo. Primus de Remotis & proximis MEXI PRINCIPIIIS, in ordine ad Corpus humanum ſpectatis. Secundus DE NATURA Differentiis, ſubjectis, conditionibus & cauſis FERMENTATIONIS, in quo præcipua, quæ in ipſa fermentatione obſervantur, Phænomena explicantur.*  
4. Lugdunæ, ap. Jo. Certe. 1688. pagg. 360.

**P**endant quinze années, que l'Auteur a eu ſoin de l'hôpital de Montpellier, il a eu la commodité d'ouvrir plus de 40 corps humains, & de ſ'appliquer avec toutes les précautions de ſon art, à rechercher les cauſes & les effets des Maladies. Il a fait part au public depuis peu de quelques-unes de ſes découvertes, dans ſa *Neurographie*, & il lui prépare deux autres ouvrages de très-longue haleine. L'un eſt un ſyſtème d'Anatomie, où  
 le corps  
 & tou-  
 néant  
 un Re-  
 d'Ana-  
 la natu-  
 re,

re, les différences, les causes, les signes, & les effets de toutes les maladies intérieures. Mais comme ce qu'il avancera, dans ces deux ouvrages, sera presque tout fondé sur les principes de la Chymie, & sur les Loix de la fermentation, il a résolu de les expliquer dans ces deux Traitez, & de les mettre au jour devant les autres, pour pressentir le jugement que le public fera de sa méthode.

Le premier Traité concerne les principes éloignez & prochains du mixte, par rapport au corps humain. On explique, dans les six premiers Chapitres, selon le système de Descartes, la nature des Elemens, qui sont les principes éloignez des mixtes, la forme essentielle des corps, & la nature du mixte en général, que l'on considère en soi-même, & par rapport à l'atouchement. Mais avant que d'examiner les principes prochains du mixte & les effets qu'ils produisent dans le sang, qui est la source de la vie, l'Auteur a cru devoir faire une courte description du corps humain, de ses parties intégrantes & de leurs différentes qualitez, afin qu'on pût mieux comprendre, comment & à quel usage ces principes prochains entrent dans la composition du corps. Cette description s'étend jusqu'au

qu'au Ch. XVII. Comme ce n'est pas ici une matiere à pouvoir être abrégée on se contentera d'en extraire les principales remarques ;

I. L' HUMIDE radical est, selon l'Auteur, *une substance fluide & grasse, composée de particules insensibles, branchues, & qui se meuvent en tournoyant* : ce qui les rend chaudes, & fait qu'elles tiennent de la nature du souphre. Cette substance remplit & humecte les pores mediocres des parties dures & molles du corps, depuis le premier moment de leur formation ; & comme elle est destinée à les nourrir & à les faire croître, elle est continuellement réparée par des portions de sang, qui prennent la forme de ces particules insensibles. Cette même substance est encore *la chaleur naturelle*, entant que ces particules, par leur mouvement circulaire, échauffent, fortifient & rendent propres aux actions de la vie, les parties du corps dont elles remplissent les pores. Les particules les plus subtiles & volatiles de cette substance fluide sont ce qu'on appelle les *esprits*, auxquels on donne le nom d'*animaux*, quand on les considère comme la cause prochaine des actions de l'animal, de *vitaux*, entant qu'ils produisent les mouvemens du cœur & des poulmons,

qui sont les principes de la vie ; & enfin de *naturels*, entant qu'ils concourent à la nutrition & aux autres fonctions naturelles.

• Pour comprendre comment cette substance fluide se forme, il faut penser qu'il y a dans le corps une infinité de pores de diverse grandeur : mais qu'on peut néanmoins réduire à trois sortes ; les *grands*, destinez à transmettre le sang des artères dans les veines ; les *mediocres* par où le sang ne peut passer, mais qui donnent passage à une matiere plus deliée ; ce qui est cause que les parties les plus liquides & les plus subtiles du sang, se séparent des plus terrestres & des plus grossieres, & forment cette *substance fluide*, que l'Auteur appelle *un phlegme très-épuré & impregné de sa terre, de son sel & de son soufre*. Enfin il y a de très-petits pores, qui servent à la transpiration insensible.

• IL FAUT entendre ce que M. Vieussens veut dire, il faut sauter • au Chapitre XVII. & suivans, où il explique les *Principes prochains* du mixte, qui sont, selon lui, la *terre*, le *phlegme*, le *sel* & le *soufre*. Il les appelle *Principes ou corps simples*, parce qu'il les suppose composez de parties homogenes en les considérant en eux-mêmes ; & *Principes prochains*, parce qu'ils sont

• P. 170. for-

formez des élemens, & qu'ils entrent immédiatement dans la composition du mixte.

Toute l'industrie des hommes ne sauroit trouver de ces corps *simples* dans la nature, de sorte que ceux que nous prenons pour tels, ne le sont que par rapport aux sens. Ainsi on appelle *terre simple*, *phlegme simple* &c. les corps où nos sens grossiers n'apperçoivent que de la terre, du phlegme &c. au lieu qu'on nomme *terre sulphurée*, *phlegme acre* &c. les corps où nos sens, outre la terre & le phlegme, distinguent encore un soufre, & un sel acre, qui domine sur les autres principes avec quoi cette terre & ce phlegme sont mêlez.

1. *La terre est un corps simple sensible, dur & friable, composé de particules insensibles médiocrement rigides, obtuses, de figure irrégulière, & qui étant unies ensemble entrent dans la composition du mixte.* La terre la plus simple, par rapport au sens, est celle que les Chimistes tirent de l'eau de pluie, & de plusieurs autres mixtes. Pour la terre composée, il y en a de plusieurs sortes, de *phlegmatique*, comme celle qu'on extrait de l'eau de fontaine; d'*acre* comme la terre d'absinthe; d'*acide*, comme la terre de Vitriol; de *salée*, comme la terre du sel marin; de *sulphurée*, com-

comme la terre des vipères. La raison en est que le feu ne peut jamais si bien séparer les Principes du mixte, qu'il ne reste parmi la terre, ou autre Principe séparé, plusieurs particules de celui qui dominoit dans le mixte. Outre cela on peut considérer utilement la terre, ou comme fixe, ou comme volatile; car il y en a, dont les parties sont si grossières & si bien unies, que ni le mouvement journalier de la terre, ni les rayons du soleil, ni les fermentations souterraines, ni le feu ordinaire ne les séparent que fort difficilement, telle est le *caput mortuum*, ou la terre damnée des Chimistes. Mais il y en a que ces agens élèvent facilement en l'air. Aussi l'air est-il tout plein de cette terre volatile; comme on le voit par celle que les Chimistes tirent de la neige, de la grêle & de la pluie.

2. Le Phlegme est un corps simple, sensible, liquide, & composé de particules insensibles, folies, flexibles & onduyantes, qui étant unies ensemble entrent dans la composition du mixte. Tout phlegme est volatile & insipide; mais il y en a de simple par rapport au sens, comme la rosée de Mai, & de composé; qui est ou terrestre, ou acré, ou acide, ou sale, ou sulfuré.

Le

Le phlegme, selon l'Auteur, se forme de cette manière. La matière subtile pénétrant continuellement les pores tortus & ondez de la terre, & les parties les plus grossières de cette matière, aiant plus de mouvement que les autres, se meuvent aussi plus directement, qu'elles; de sorte que les parties les plus subtiles sont contraintes de se détourner vers les côtez de ces pores tortus, & ondez, dont la concavité est toute unie. Ces parties subtiles détachées des grossières perdant peu à peu leur mouvement, s'entassent les unes sur les autres, & deviennent enfin des corpuscules *insensibles, polis, flexibles, & ondoyans*, selon la configuration des pores, où ils ont été formez.

3. Le sel *est un corps simple, sensible & dur, composé de particules insensibles, longues, droites, & aiguës, qui étant unies ensemble entrent dans la composition du mixte.* Il y a de deux sortes de sels simples; le sel *acre*, dont les particules ont la surface inégale & raboteuse, comme le sel d'absinthé, & celui qu'on tire de l'eau des bains de *Baleruc*. Le sel *acre* composé est ou *acre-terrestre*, ou *acre-phlegmatique*, ou *acre-acide*, ou *acre-sulphuré*, ou *fixe*, ou *volatile*. Toute l'Atmosphère est pleine de ce dernier  
sel

sel acre, comme on le reconnoît par l'air qu'on respire, & les fievres épidémiques qu'il cause, en dissolvant trop le sang; au lieu que le sel acide le coagule. De là vient que le serain est si dangereux en certains endroits, où les vapeurs du soir sont chargées de sel acre, ou de sel acide, qui dissout, ou coagule excessivement le sang. Le sel est aussi la principale ou plutôt l'unique cause de la saveur, qu'on trouve dans les corps, si l'on excepte les corps gras, à qui le souphre en donne une désagréable; parce que les particules longues, droites, rigides & aiguës des sels, étant séparées l'une de l'autre par la salive, piquent les organes du goût, plus ou moins sensiblement, selon leur quantité.

• Les *sels acides* different des acres en ce que la surface des particules de ceux-là est égale & unie. Il y a des sels composez de ces deux sortes de particules qu'on appelle *acre-acides*, lorsque l'acre domine; tel est le *sel gemme* qu'on tire d'une montagne de Catalogne pres de Cardone: ou *acide-acres* comme le sel fixe de tartre, où l'acide est le plus fort. Il y a encore des *sels acides terrestres*, des *phlegmatiques*, des *sulphureux*, des *fixes* & des *volatiles*.

• On



• On appelle en médecine le *sel commun*, *sel neutre*, ou *salsum* ; parce que les sels acres & les sels acides, dont il est composé, s'y trouvant en égale quantité, forment une troisième sensation différente de l'acrimonie & de l'acidité ; & qu'on appelle *salûre* : tel est le *sel marin* que l'Auteur croit n'être autre chose, qu'un *sel gemme*, qui est dans les pores de la terre extérieure, & que l'eau entraîne dans la mer.

• Les Chimistes appellent *alkali* tous les sels acres, & même tous les corps qui ont plusieurs pores, & qui fermentent lors qu'on y mêle un esprit acide : mais l'Auteur n'approuve pas cette dénomination, parce qu'elle est obscure & équivoque ; prétendant qu'on doit laisser le nom d'*alkali* au sel acre qu'on tire de la plante *Kali*.

4. Le *souphre* <sup>a</sup> est un corps simple & liquide, composé de particules insensibles, polies, flexibles & branchuës, qui étant unies ensemble entrent dans la composition du mixte. Telle est, par rapport au sens, l'huile d'amandes douces, extraite sans feu. Pour le souphre composé, il y en a de liquide, de mou & de dur, de terrestre comme le souphre commun, de phlegmatique comme l'huile de lavande, d'acre, d'acide, de

de salé, de fixe & de volatile. L'Auteur suppose que le souphre se forme de la matiere subtile, qui s'introduit dans les pores flexibles & branchus de la terre, de même que le phlegme. Au reste les particules du souphre, étant polies & souples, ne peuvent frapper les nerfs de la Langue que legerement; d'ailleurs étant embarassées l'une dans l'autre par leurs rameaux, elles ne peuvent pas être facilement dissoutes par la salive, ni s'unir étroitement avec elle: c'est pourquoi elles ne causent qu'une saveur fade & insipide. Mais aussi cette flexibilité & cette ramosité des particules sulphurées les rendent propres à s'introduire dans les pores des corps, à s'y attacher, & à servir ainsi à leur accroissement.

III. P O U R suivre plutôt le dessein de l'Auteur que sa méthode, il faut revenir au Ch. VIII, où l'Auteur explique la nature du sang, ses propriétés & ses parties integrantes. Il le définit *un corps liquide, gras, & rouge qui est formé dans le cœur, & qui conserve la vie, en donnant la chaleur, l'humidité, la nourriture & le mouvement aux autres parties du corps.*

Les parties ou les *molecules* du sang sont ou terrestres, ou phlegmatiques, ou

salé

*salées ou sulphurées.* On ne sauroit nier que ces quatre principes n'entrent dans la composition du sang, puis qu'on le voit par les excréments; qu'il se décharge de la terre vers la surface extérieure des pieds; de son phlegme par la membrane pituitaire, de son sel par l'urine, & de son soufre par les *glandes acineuses* du foie. Il y a même des *acides* fortes de sels, des acres, des acides, comme on le prouve par diverses expériences. On divise ensuite ces molécules en subtiles, médiocres & grossières, par rapport aux trois élémens de Descartes, avec quoi on les compare.

On fait, dans le Ch. IX. une exacte description du cœur & de ses deux ventricules, qu'on représente en I X. *taille-douce*. On montre que le cœur est un vrai muscle; & l'on remarque en passant que le ventricule droit vit encore quelque temps, après que les autres parties sont mortes.

Dans le Ch. X. on explique la nature & les causes du ressort des corps durs, longs & flexibles; & des spiraux, pour en faire application au mouvement de tension & de contraction des muscles; & des fibres spirales du cœur.

Dans

Dans le XI. on traite du mouvement du cœur & de ses ventricules. Sur la fin on explique un phénomène, qui a fort exercé les Philosophes anatomistes, c'est de savoir pourquoi, dans les apoplectiques, & dans les animaux, auxquels on a coupé les nerfs de la huitième paire; & les deux nerfs intercostaux vers leur entrée dans la cavité de la poitrine; le cœur se meut encore quelques heures après, & quelquefois même des jours entiers, & avec des contractions réglées. Pour résoudre cette difficulté, on suppose ce qu'on a prouvé auparavant, savoir. 1. Que les contractions du cœur sont produites par la force élastique, par le mouvement de la substance fluide, & par l'impulsion des esprits animaux, comme par trois causes qui concourent ensemble à un seul effet. 2. Que les dilatations du cœur procedent d'une force élastique qu'il a contraire à la première, & de l'impulsion du sang, qui entre dans les ventricules & dans les grands pores. Après cela on dit que le cœur peut continuer à se resserrer par sa première force élastique, sans le secours des esprits animaux, ayant été dilaté par l'impulsion du sang & par la seconde force élastique, qui augmentent le

mou-

mouvement circulaire de la substance fluïde. 3. Mais ces contractions & dilatations reciproques ne sauroient durer long-temps, dans les apoplectiques, & dans les animaux, dont on a parlé; parce que les mêmes nerfs, qui portent les esprits animaux du cerveau au cœur, les meinent aussi au pōumon; de sorte que cette communication étant rompuë, le cœur perd peu à peu ses forces, & ne repousse plus que lentement le sang hors de ses ventricules: d'autre côté la tiffure du pōumon se relâche & s'étend, sa substance se remplit de sang; ce qui comprime tellement ses vésicules & ses conduits, que le poux s'altère d'abord, & que la respiration se perd bien-tôt entierement. De là vient que les Apoplectiques, & les animaux auxquels on a coupé ces nerfs, sont suffoquez en peu de temps, & qu'on trouve toujours quelque espece d'inflammation dans leur pōumon.

• Le Ch. XII. explique la structure & la distribution des artères, le XIII. celles des veines; & le XIV. la circulation du sang, où l'on marque les principaux changemens qui lui arrivent, & les divers effets qu'il produit, selon la differente configuration des

par-

parties, par où il passe. Le sang du ventricule droit & de l'artere *bronchiale*, se répandant dans une infinité de petits tuyaux du p<sup>ou</sup>mon, se mêle avec des particules d'air, qui le subtilisent, & y laisse plusieurs petites parties de son phlegme le plus pur, dont les unes servent à l'entretien de la substance fluide de ce viscere, & les autres forment la *lymphe*, qui passe ensuite des vaisseaux Lymphatiques, dans les veines, pour délayer le sang & moderer sa fermentation.

Le sang du ventricule gauche arrose le cœur & les autres parties dures & molles du corps. Passant par le cerveau il se décharge d'une partie de son phlegme le plus pur, mêlé d'autres particules tres-subtiles, qui servent à la nourriture du cerveau même, de la moëlle spinale, & des nerfs, & forment ainsi le *suc nerveux* & l'*esprit animal*. Dans la membrane pituitaire, il laisse des parties plus grossieres de sa terre, de son phlegme, de son sel & de son soufre, qui font cette humeur pituiteuse, dont on se purge par le nez & par les crachats. Il donne aux glandes, qui sont vers les oreilles & la racine de la Langue, un phlegme gluant, qui fait la salive, & qui, se mêlant aux alimens, contribue à leur

co-

**Section.** Dans l'estomac, il se décharge de deux sucsphegmaticques, dont le plus grossier, qui est en quelque maniere visqueux & analogique à la salive, s'attachant à la tunique velue de ce viscere, rend sa surface intérieure polie, & sert de moindre ferment à l'estomac. Mais le plus subtil, qui n'est autre chose que la substance fluide, & les esprits animaux de ce viscere en font le principal ferment, lequel s'insinue dans les viandes qu'il y trouve, comme une vapeur très-subtile, & par la force de ses sels les brise, & les résout en une matiere semblable à de la bouillie, dont la partie la plus grossiere fait les excremens, & l'autre le chyle. Le sang laisse dans les intestins deux suc comme les précédens, pour achever la digestion. Dans le foie, il se décharge d'une partie de sa lymphe & de son soufre grossier. Dans la ratte, il laisse aussi de la lymphe, qui est portée par les vaisseaux lymphatiques, qui en sortent, dans le reservoir de *Pequet*. De plus la configuration de ce viscere, approchant de celle d'un filet, fait qu'il sert de couloir au sang, afin qu'il fermente plus aisément. Le sang donne au *Pancreas* un phlegme subtil, qui forme deux liqueurs, dont l'une est une lymphe, & l'autre le suc

pancréatique, qui délaye la bile grossière, & adoucit celle qui est trop acre. Dans les reins, il se décharge de quantité de phlegme grossier mêlé d'excremens des autres principes; ce qui forme l'urine.

Dans le Ch. XV. l'Auteur traite de la fermentation du sang, qui est la source de la chaleur, & qu'il définit un mouvement qui survient, sans aucune cause sensible, aux parties hétérogènes & insensibles du sang, & qui les dilate. Il montre ensuite que cette fermentation ne peut procéder que du choc des sels acres & des sels acides, qui sont dans les molécules médiocres du sang.

On recherche dans le Ch. XVI. quel est le premier & le principal lieu où le sang fermente. On montre que c'est le cœur: 1. parce qu'il ne sauroit fermenter également, ni dans les artères, ni dans les veines, ni dans le pòumon: 2. parce que la conformation des ventricules du cœur; qui ressemblent à des sacs, est très-propre à recevoir une liqueur qui fermente: 3. parce que les parois de ces ventricules, étant fort épaisses & couvertes d'une membrane extérieure très-dure, semblent faites exprès, pour résister à l'effort de la fermentation.



Il s'ensuit aussi de là que c'est dans le cœur que le sang se forme. La circulation n'étant pas capable de changer le chyle en sang, mais seulement de déléguer, de subtiliser & de perfectionner ce dernier, en le coulant au travers de diverses parties poreuses, spongieuses &c. où il se décharge de ses superfluités ; il est clair qu'il n'y a que la fermentation, plusieurs fois répétée, qui puisse produire le sang proprement dit & par conséquent qu'il ne se faisoit dans le cœur. *selon l'opinion de*

*M. Boerhaave* encore à manquer les effets que les principes prochains du mixte produisent dans le sang, selon le système de *M. Vieussens*. La terre sert 1. à temperer la trop grande liquidité du sang & son mouvement excessif, 2. à prendre ainsi la circulation & la fermentation modérées, 3. à le faire insipide, 4. & poreux ; 5. & à lui donner de la consistance. Elle se mêle dans le sang par l'air qu'on respire, & par les alimens. *selon l'opinion de*

*M. Boerhaave* Le plegme 1. donne la liquidité au sang, 2. contribue à la fermentation en dissolvant les fels qui la causent, 3. néanmoins il en modere l'ardeur, & tant un principe froid. 4. La flexibilité de ses particules, lui donnant moyen

de s'introduire dans les autres principes, il modère l'acrimonie & l'acidité des sels, soit en émoussant leurs pointes, ou en les enveloppant. 3. Par la même raison étant insipide, il est aussi cause en partie de l'insipidité du sang.

Le sel *ars* contribue à rendre le sang liquide, en pénétrant & brisant les autres principes dont il est composé. 2. Il le rend poreux à cause de la surface inégale & de la figure irrégulière de ses particules. 3. Il le rend chaud, parce que ces particules poreuses admettent quantité de matière subtile & ronde, qui leur imprime un mouvement circulaire, lequel ils communiquent au sang. 4. Enfin la rencontre des sels *ars* avec les sels acides produit la fermentation de ce qu'on a marqué ci-dessus & que l'Auteur explique ici plus au long.

Comme la fermentation est plus ou moins véhémente, selon la quantité des sels & de la matière subtile, qui concourt à leur mouvement, on dit qu'il a lieu que la fermentation modérée conserve la vie, la violente produit les fièvres. Celle-ci se fait lorsque la terre, le phlegme, & le soufre, destinez à empêcher l'exaltation des sels, ne sont pas en assez grande quan-

tité, pour contrebalancer le mouvement des sels, & tempérer leurs qualitez acres & acides. De cette exaltation procède la fièvre ; qui est *continue*, lorsque les sels acres & les acides s'exaltent dans les grands vaisseaux ; par où le sang circule incessamment, ce qui cause une chaleur continue. Mais la fièvre est *intermittente*, lorsque ces sels s'exaltent dans quelques-uns des vaisseaux capillaires, ou dans les pores des viscères du bas ventre ; & que le sang, venant à passer dans ces conduits, les entraîne avec lui dans les ventricules.

On conçoit bien que, selon cette hypothèse, la fièvre doit plus ou moins durer, & revenir plus ou moins souvent, selon la quantité des vaisseaux & des pores, où ces sels exaltés sejourneront ; & selon que le sang y passe plus ou moins souvent : mais on ne comprend pas encore les raisons du froid qui précède l'accès, & du chaud qui l'accompagne. Voici ce que l'Auteur dit là dessus. La fièvre procède, ou des sels acides seuls, ou des sels acres seuls, ou de tous les deux. Lorsque l'exaltation des sels acides est l'unique cause de la fièvre ; ces sels, qui sont des particules rigides, grossières, longues, aiguës & polies, entrant dans les ven-

tricules du cœur, pénètrent le sang de tous côtez, en font sortir presque toute la matiere du second élément, qui le rend liquide, & le sang s'épaississant ainsi peu à peu, la circulation se fait plus lentement: d'où s'ensuit le froid & le tremblement de tout le corps, durant un temps. Mais ensuite les sels acres, que les acides ont chassés, se trouvant dégagés par là se réunissent peu à peu, & se joignant à la matiere subtile qu'ils rencontrent, dissolvent le sang, & lui donnent un mouvement d'autant plus grand que la coagulation a été forte. Au contraire lorsque la fièvre procede des sels acres, qui par leur surface inégale laissent plusieurs pores entre eux, ces sels, étant longs, réides & pointus, pénètrent & divisent bien le sang, & le font ainsi fermenter; mais ils ne le coagulent pas, parce que la matiere du premier & du second élément, qui traverse les pores de ces particules, conserve & augmente même la liquidité du sang. Ainsi l'accès de ces sortes de fièvres commence par la chaleur, qui s'accroît, à proportion du mouvement, & qui cesse, lorsque ces sels sont suffisamment purifiés, brisés & réduits à leur quantité ordinaire. Enfin la fièvre procédant quel-

quefois du mélange des sels acres & des acides exaltez, leur différente combinaison, quantité, opposition &c. peut servir à rendre raison des différents symptômes de la fièvre.

On a fait assez comprendre, en parlant des sels acres, l'usage des sels acides, qui est de coaguler & d'empêcher la trop grande dissipation du sang; il faut voir présentement ce que sont les sels neutres. Etant composez des acres & des acides, ils ont les qualitez de tous les deux. Ils brisent & subtilisent les autres principes, & contribuent ainsi à la liquidité du sang, & par accident à sa circulation, à sa fermentation & à sa chaleur.

Le souphre étant un corps liquide contribue aussi à la liquidité du sang, & par accident à sa circulation & à sa fermentation. Mais il est la principale cause de sa chaleur; parce que ses particules branchuës s'embarassant l'une dans l'autre, & ne permettant pas à la matiere subtile ni à la ronde de se mouvoir directement, cette matiere imprime aux particules sulphurées le mouvement circulaire, qu'elle est contrainte de prendre dans leurs pores.

V. Dans le second Traité on ex-

plique, en six Chapitres, 1. la nature de la fermentation en général : 2. ses différentes espèces : 3. les sujets, qui sont capables de fermenter plus ou moins : 4. les conditions générales & particulières, qui sont nécessaires pour produire la fermentation : 5. les causes de la fermentation, savoir l'efficiente, qui est la matière subtile ; la formelle, qui consiste dans le mouvement, qui survient aux particules insensibles & hétérogènes du corps fermentant ; l'occasionnelle, qui est le concours de ces particules émuës par la matière subtile ; la *dispositive*, qui n'est autre chose que la configuration des pores de ces particules, qui leur permet de s'embarasser les unes dans les autres, & la finale, qui est le changement qui arrive au corps fermentant. 6. On explique enfin les principaux phénomènes de la fermentation, & pourquoi quelques corps se dissolvent par la fermentation, d'autres se coagulent, & d'autres se précipitent ? Pourquoi les uns paroissent froids au toucher, & les autres chauds ? &c.

3. FEBRIS CHINA CHINÆ expugnata : seu illustrium aliquot virorum opuscula, quæ veram tradant methodum febres Chinâ Chinæ curan-

di.

*dr. Collegii, (argumenta, utraque ob-  
servaciones addidit Medicus, Ferra-  
riensis. 4. Ferraria 1687. pagg.  
220.*

**L**es Traitez contenus dans ce Re-  
cueuil sont, I. La description du  
Remede Anglois, par M. de Blegny,  
avec des observations de M. Dacquins,  
premier Medecin du Roi, sur la ma-  
niere de s'en servir. II. Une description  
historique de *Papium* du même de  
Blegny. III. Un Traité de M. de Mon-  
ginet, touchant la guerison des fievres  
par le *Quinquina*. IV. *Hippocrate de  
l'usage du Quinquina*, où Raimond Re-  
staurant, Medecin de Montpellier,  
montre comment la vraie préparation  
du *Quinquina* s'accorde avec les re-  
gles d'Hippocrate pour la guerison  
des fievres. V. Des observations d'un  
Medecin de Lion, qui est apparem-  
ment feu M. Spon, sur les fievres & les  
febrifuges. A tout cela un Medecin  
de Ferrare, qui ne se nomme pas, a  
ajouté plusieurs remarques, qui éclair-  
cissent ou confirment divers endroits  
de ces ouvrages.

Il seroit inutile de s'arrêter long-  
temps sur des Traitez écrits en Fran-  
çois, & qui ont tous paru depuis quel-  
ques années. Il suffira de faire en peu  
X 5 de

de mots l'histoire du Quinquina & de Remède Anglois.

Le *Quinquina* est une écorce febrifuge, que les P. P. Jésuites apportèrent en Europe, l'an 1650. Ils publièrent, en même temps un petit Ecrit, pour en apprendre l'usage; ordonnant de faire infuser deux dragmes de *Quinquina* en poudre, dans un verre de vin d'Espagne, durant 24 heures, & de faire prendre ensuite cette poudre & ce vin, à ceux que étoient atteints de quelque fièvre intermittente que ce fut. On n'en donnoit qu'une prise, au commencement de l'accès, à ceux qui n'avoient qu'une simple fièvre tierce ou quarte: mais on en faisoit prendre deux pour la fièvre double tierce, ou double quarte. Cela guérissoit inmanquablement des sortes de fièvres, pour quelque temps; mais comme elles revenoient presque toujours, ce remède tomba si fort dans le mépris, qu'on n'en entendoit plus parler.

Mais douze ou quinze ans après, le Médecin Talbot, qui n'étoit alors que simple Apoticaire, vint de Londres à Paris, & le bruit s'étant répandu qu'il guérissoit inmanquablement les fièvres intermittentes, on l'appella pour traiter M. Le Dauphin. Les succès qu'avoit Talbot portèrent plusieurs Médecins,



ens, & particulièrement M. M. Monnier & de Blegny à tâcher de découvrir son remède, sur quoi ils donnerent leurs conjectures au public, en des dissertations, qui sont insérées dans ce Recueil.

Enfin le Roi acheta le secret de Talbot, qu'on n'appelloit plus que le *Remède Anglois*, & le donna à M. Dacquin son premier Medecin, pour en faire part au public; celui-ci le communiqua au S. de Blegny, qui étoit alors Auteur du Journal de Medecine & Directeur de l'Academie des nouvelles découvertes. On vit par là que cette recepte tant vantée ne consistoit qu'en quelques préparations de Quinquina.

Tous les Medecins, dont on a les ouvrages dans ce Recueil, conviennent que le Quinquina est un excellent remède contre les fièvres intermittentes; que pour prévenir les rechûtes, il en faut continuer l'usage, 12 ou 15 jours durant; & qu'on peut le prendre en infusion, en substance, ou en teinture, seul ou mêlé avec d'autres febrifuges. Ils ajoutent que l'usage de cette écorce, continué ainsi pendant quelque temps, fait qu'elle communique sa vertu à tout le corps, en tempérant l'aigreur excessive du levain

de l'estomac, qui est la principale cause des fièvres. Ils remarquent aussi qu'on ne doit pas épuiser le malade par de fréquentes saignées, ni par de violens purgatifs, devant ni après l'usage du Quinquina, parce que ces sortes de remèdes troublent l'économie de la Nature, & que le Quinquina ne guérit qu'en la remettant dans le calme, & en adoucissant les humeurs.

Ce sont là les principes généraux dont tous ces Auteurs conviennent, mais ils diffèrent assez dans l'application qu'ils en font. Il y en a qui le servent aussi du Quinquina dans les fièvres continuës, qui ont des redoublemens : d'autres qui le croient propre pour toutes sortes de fièvres, & même pour la diarrhée, le flux hépatique & l'hydropisie. Ils ne s'accordent pas non plus à l'égard du temps, où l'on doit prendre ce remède. Les uns ordonnent le Quinquina au commencement des fièvres, & les autres après quelques accès ; quelques-uns veulent qu'on le prenne au commencement de l'accès, & quelques autres dans l'intervalle, qui est depuis le déclin d'un accès jusqu'au commencement de l'autre.

XXI

*Les OEUVRES Posthumes de M.  
CLAUDE. 8. Tome II. pag. 188.  
Tome III. pag. 601. A Amsterdam  
chez P. Savouret 1688.*

**D**Ans ces deux volumes, feu  
M. Claude explique un des  
Lieux communs les plus amples  
de la Théologie, c'est celui de JESUS-  
CHRIST. Il y traite en IV. Livres.  
I. Des desseins de Dieu dans l'envoi de  
son fils. II. Des dispositions où étoient  
les hommes avant la venue de Jesus-  
Christ, des Oracles qui l'ont prédite,  
des Types qui l'ont figurée, de l'Al-  
liance legale, des cérémonies & de  
l'esprit de servitude, qui l'ont fait sou-  
haiter. III. De la personne & des deux  
natures de Jesus-Christ. IV. De ses  
charges : de l'office de Mediateur, de  
la Prophetie, du Sacerdoce, du Sacri-  
fice & de la Royauté de Jesus-Christ.  
V. De ses deux Etats, l'abaissement &  
l'exaltation. De la conception & de la  
naissance du Sauveur, de son Bâteme,  
de son Ministère & de sa mort, de sa  
résurrection & de son ascension, du  
jugement dernier, de la résurrection  
des

des corps, des peines des méchans & de la vie éternelle.

Il seroit à souhaiter qu'on eût beaucoup de Livres de Théologie Positive, aussi nets & aussi intelligibles que celui-ci, & qui eussent des Auteurs aussi estimez que M. Claude. Le peuple avec le temps apprendroit la Religion à fonds, & il ne seroit plus si facile de lui faire prendre une Question de l'Ecole pour une doctrine fondamentale. On trouvera dans cet Ouvrage la même droiture d'esprit, que l'Auteur a fait paroître dans les autres. Pour en convaincre le Lecteur, on n'a qu'à lui mettre devant les yeux les regles que M. Claude donne sur l'usage des Types. 1. Il ne faut pas chercher des Types, ou des figures, en toutes choses; & il vaut mieux les chercher dans les choses grandes, générales, & importantes que dans les basses, les particulières & celles qui sont de peu de conséquence. 2. Quand on examine un Type, il ne faut pas se charger d'une importune énumération de quantité de rapports, qui le plus souvent sont violens & contraints. Il faut donc se contenter d'en choisir quelques-uns des plus sensibles & des plus naturels, qui suffiront pour marquer la conformité de l'original avec la figure. 3. Il faut,

au-

autant qu'on peut, se renfermer dans les types, que l'Ecriture Sainte a marquez, ou au moins dans ceux qui sont communément reconnus pour tels dans l'Eglise, sans en aller chercher de nouveaux par une curiosité inutile. 4. On peut, ou passer du Type à la chose représentée, ou de la chose représentée au Type. L'une & l'autre de ces deux voies est bonne; mais la première est incomparablement plus naturelle que la seconde. Il vaut mieux en traitant des afflictions de David, les rapporter aux afflictions de Jesus-Christ, que si en parlant de Jesus-Christ, on mettoit en avant celles de David, ou de quelque autre qui les eût figurées. 5. En expliquant les Types, dont les Auteurs du Nouveau Testament se servent, il faut les établir, autant qu'il se peut: c'est à dire faire voir que ce sont en effet des Types dans l'intention de la sagesse divine, afin de justifier la solidité du raisonnement des Evangelistes, ou des Apôtres, qui les ont proposez. 6. Il faut remarquer que les perfections du Type se trouvent en un plus haut degré dans l'original, & que les imperfections ne s'y rencontrent pas.

XXII.

1. GULIELMI SALDENI *Ultrajectini* de LIBRIS, *varioque eorum usu & abusu Libri Duo, cum Indicibus necessariis* 8. Amstelod. ap. Boom. 1688. pagg. 1320.

**S** Il y a des plagiaires, qui s'attribuent les Ouvrages des autres, soit en les traduisant en une autre Langue, ou en publiant les mêmes choses, mais dans un autre ordre & sous un autre nom, on peut assurer le public que M. Salden, n'est pas de ce nombre. Il n'attribuë point les Ouvrages à la fertilité de son imagination, & ne nous laisse point douter que ce ne soient des fruits de sa lecture; car presque à chaque période il cite les Auteurs, d'où il a pris ce qu'il dit. On y voit des passages de l'Ecriture, des Peres, des Docteurs Scholastiques, des Canonistes, des Théologiens Catholiques & des Protestans, des Jurisconsultes, des Medecins, des Philosophes, des Historiens & des Poëtes anciens & modernes, des Humanistes, des Critiques &c. Comme au cas que les citations soient aussi fideles qu'elles paroissent

sont exactes, cet Ouvrage peut-être fort utile pour trouver des passages ou des autoritez, dont on a quelquefois besoin, ou en indiquera brièvement le sujet.

I. Il est divisé en deux Parties, dont la premiere traite en neuf Chapitres de *ceux qui aiment les Livres*. 1. On commence par rapporter les noms de quelques personnes qui ont beaucoup écrit; ou qui se sont rendus célèbres par leurs Ouvrages; & l'on passe ensuite à décrire la maniere dont étoient faits les Livres des Anciens, la matiere & la forme de leurs volumes; après quoi on montre que le beau sexe n'est pas destitué de personnes savautes; & qu'une étude bien réglée ne sauroit être nuisible aux femmes. 2. *La multitude des Livres* est le sujet du second Chapitre. On y parle des Bibliothèques; qui ont fait le plus de bruit, & de l'invention de l'Imprimerie. On y examine si cette quantité prodigieuse d'Ecrits & la grande Lecture gâtent le bon sens. 3. On donne des regles, pour s'empêcher de tomber dans le nombre des méchans Auteurs, en marquant I. qu'on ne doit pas écrire à la hâte. II. Qu'il faut proposer des maximes générales & en laisser faire l'application au Lecteur: ce qui est l'origine des Apologues

gues & des fables. III. Que le style doit être modeste, doux & modéré, sur quoi on desapprouve fort la chaleur de la plupart des Controversistes, & la fausse délicatesse de quelques Théologiens, qui font des erreurs capitales de tout, & qui dès qu'ils voient broncher quelqu'un, ou s'éloigner de leur sentiment, tâchent de le faire regarder comme un ennemi de la vérité, du bien de l'Etat & du salut des âmes. IV. On montre que l'ordre est l'ame des livres, & que ceux qui n'ont point de méthode n'ont que des idées confuses de ce qu'ils avancent.

Dans le Ch. 4. on examine en quoi consiste la *solidité* d'un Ecrit. Dans le 5. quelle en doit être la *clarté*. Dans le 6. On fait voir combien la *brieveté* est agréable, & la différence qu'il y a entre les *plagiaires*, les *centons*, & ceux qui font un usage judicieux de leur érudition. On traite dans le 7 de la Lecture en général, & l'on prouve que bien loin qu'elle nuise à un Théologien, il ne sauroit entendre à fonds les Auteurs sacrés ni les Ecclesiastiques, s'il n'a une grande connoissance des Ecrivains profanes. Le 8. Ch. parle du choix des Livres, & de la manière de

lire



**Et Historique de l'Année 1688. 599**

lire avec fruit ; & le 9 de plusieurs Bibliothécaires célèbres, & de divers Princes, qui ont favorisé les sciences.

**II.** La seconde partie traite en cinq Chapitres. 1. De la haine qu'on a pour les Livres & de ses principales causes, la paresse, l'avarice ; 2. l'amour de la nouveauté, qui fait qu'on estime peu les travaux des Anciens. 3. L'orgueil & la sotte vanité des Savans, qui se méprisent l'un l'autre. 4. L'envie mutuelle qu'ils se portent. 5. Enfin on tâche de trouver des moyens de mettre les Auteurs à couvert de l'envie ou de la haine, qu'on pourroit concevoir contre leurs Ouvrages, & l'on parle de la différence destinée des Livres. On a deux autres Traitez de nôtre Auteur, *Otiologia & Concinator Sacer.*

**2.** *Griekse, Latijnsche, en Neêrduitsche VERMAKELYKHEDEN DER TAALKUNDE. Les Delices de la connoissance des Langues Greque, Latine, & Elamane, contenant diverses Remarques sur des matieres sacrées & Profanes. Par PIERRE RABUS. A Rotterdam chez B. Bos. 1688. pagg. 454.*

**V**Oici un autre Auteur, qui a voulu mettre à profit les Lieux Communs : mais qui le fait avec beaucoup plus de liberté que M. *Salden* ; car il ne s'arrête pas à un seul sujet, & les 27 Chapitres de son Livre sont autant de matières différentes, dont la plupart n'ont point de rapport l'une à l'autre. Cependant il est si bon Poëte qu'il en a fait la Table en vers. On trouvera encore ici plusieurs traductions, ou imitations, en vers Flamands, de divers endroits des Poëtes Anciens, & même des quelques modernes comme *Heinsius*, *Barclay*, & entre autres les vers de *Fouquet* dans la prison à la Sainte Vierge, qui commencent : *Siderea Regina Plaga* &c. M. *Rabus* a voulu montrer, par toutes ces traductions, & par quelques autres, dont il a déjà fait part au public, comme celle d'*Herodien* & des Colloques d'*Erasme*, que la Langue Flamande est assez féconde d'elle-même, pour exprimer heureusement tout les beautés des autres Langues. C'est ce qui le fait mettre en colère contre ceux qui mêlent des termes étrangers dans leurs discours & dans leurs écrits, comme on le verra par une satire qu'il a composée sur l'abâ-

tar-

*Et Historique de l'Année 1688. 501*  
*ardissement de la langue Flamande. On*  
*ne manque point de raisons pour com-*  
*battre cet abus. 1. Les mots bâtarde,*  
*comme on les appelle, n'ayant aucune*  
*analogie, avec les vrais mots de la*  
*Langue font un effet fort ridicule dans*  
*le discours. 2. Ils font oublier la force*  
*des termes & des phrases purement*  
*Flamandes. 3. Ils rendent la Langue*  
*obscur & équivoque, parce que ceux*  
*qui empruntent ces mots étrangers ne*  
*les entendent souvent qu'à demi, & les*  
*estropient autant dans le sens que dans*  
*la prononciation. On n'a pas besoin de*  
*recourir à la Langue Angloise, pour*  
*en trouver des exemples, la conversa-*  
*tion des Flamans & les Ecrits de*  
*quelques-uns de leurs Auteurs en four-*  
*nissent assez. 4. Le mépris du langage*  
*inspire peu à peu le mépris des mœurs*  
*du pais. C'est ce qui a fait dire à Bar-*  
*leus, dans une de ses harangues :*  
*Nous sommes Hollandois, & nous imi-*  
*tons les habits & les modes des François.*  
*Nous sommes nez dans le fond du Nord,*  
*& l'Arabie a peine à nous fournir des*  
*parfums. Nos festins surpassent le Luxe*  
*de ceux des Sybarites. Nous sommes des*  
*Protées à la cour, des Harpies dans le*  
*Palais, & des Gaudiers dans le commer-*  
*ce. On voit bien que ce sont là des fi-*  
*gures*

gures de Rhétorique, qu'il ne faut pas prendre à la Lettre. Cependant il n'est que trop vrai que le changement de Langue & de mœurs exposa un Etat à de grandes révolutions. On l'a vu dans la République Romaine, qui commença à tomber en décadence, lorsque les riches bourgeois de Rome s'ont ôtérent de la Langue Greque & donnèrent dans le luxe des Asiatiques. Cette superbe ville devint d'abord l'esclave des Empereurs, & ensuite la proie des Barbares. Il est fort vraisemblable que durant l'intervalle de ces deux périodes, depuis *Jules-César*, jusqu'à *Augustule*, on se moqua plus d'une fois des censeurs & des Satyriques, qui disoient avec *Juvenal*.

- - - *Non possum ferre, Quirites,  
Græcam urbem, quamvis quæta pot-  
tis facis Achææ?*

*Jam pridem Syrus in Tiberim de-  
fluxit Orontes,*

*Et linguam & mores, & cum tibici-  
ne chordas*

*Obliquas, nec non gentilia tyroanas  
secum*

*I'exit, & ad circum jussas prostare  
puellas.*

Les Romains, pour empêcher la corruption de leur Langue, avoient établi des Ecoles, où l'on expliquoit

Vir.

Virgile, Horace & les autres Auteurs du siècle d'Auguste. Cette précaution ne fit, ce semble, que suspendre leur ruine, parce, sans doute, qu'on n'avoit pas autant de soin de conserver la pureté des mœurs que celle du langage. Mais on a bien plus à craindre pour les lieux, où les Etrangers abordent de toutes parts, & où l'on semble faire gloire de s'accommoder de leur langue & de leurs manières.

### XXIII

Korte Verklaringe van den H. WAT-  
TERDOOP, *Courte Explication du*  
*S. Batême. Avec quelques remar-*  
*ques sur le Batême des petits Enfans.*  
A Utrecht chez R. van Zyll. 1688.  
pagg. 106.

**C**omme on a parlé de l'Origine  
& des différentes sortes de Ba-  
tême, & des cérémonies de ce-  
lui des Profelytes, dans le volume  
précédent, on ne s'arrêtera pas au-  
tant qu'on auroit fait sur cette mati-  
ère : outre qu'on aura peut-être occa-  
sion d'en traiter encore, s'il est vrai  
qu'un des plus savans Mennonites de  
ces

ces Provinces prépare une réponse à l'Auteur. Il suffira donc de marquer en général la méthode & le dessein de cet Ouvrage.

I. M. *Verrin*, Ministre des Rémontrances à Utrecht, \* après avoir montré que le Sacrement du Batême a été pris des Juifs, aussi bien que celui de l'Eucharistie, entreprend de prouver que dans cette cérémonie sacrée ce n'est pas l'eau qui est le *signe*, mais *l'action de laver*, & que la *chose signifiée* n'est proprement ni le sang de Jésus-Christ, ni le S. Esprit; mais *la nouvelle naissance*. On fait que les Prosélytes, après leur Batême; étoient considérés, comme des personnes, nées de nouveau, jusque-là que les liens de parenté & d'alliance étoient rompus par cette action. Plutarque dans ses Questions Romaines rapporte une coutume des Grecs, qui représentoient aussi une espèce de nouvelle naissance, par une ablution. Si des gens, qu'on avoit cru morts pendant leur absence, revenoient dans leur pays, ou si d'autres, après avoir été si malades, qu'on avoit desespéré de leur vie, & commencé à faire les apprêts de leurs funérailles, reprenoient leurs forces & leur première santé, ils étoient

toient regardez comme impurs & exclus de la société civile , jusqu'à ce qu'on les eût lavez , comme on fait les enfans qui viennent au monde.

• Il ne faut pas s'imaginer que par cette hypothese , que la nouvelle naissance est la principale signification du Batême , on donne un sens trop resserré à cette ceremonie , parce que la nouvelle naissance comprend elle-même tout ce que ce Sacrement peut signifier. Il est clair que l'idée de nouvelle créature , d'enfant de Dieu , & de membre de son Eglise emporte de nôtre côté , la repentance , la foi , la sainteté , & le renoncement de l'amour propre ; & du côté de Dieu la rémission des pechez , les dons du S. Esprit , & la résurrection.

II. *Après ces considerations générales M. Verrin vient au Batême des petits enfans.* Il explique les differens sentimens des Chrétiens sur la necessité , cite les passages & les exemples du Nouveau Testament , qu'on apporte pour la décision de cette controverse , & montre que la coutume qu'avoient les Juifs de baptizer les enfans donne une grande force aux argumens qu'on tire de l'Ecriture contre les Mennonites. Il renvoie ensuite à *Vossius* , qui a prou-

*Tome IX.*

*Y*

*vé*

*a P. 28-47. b P. 48-79.*

ré-incontestablement, dans son Livre du Batême, qu'on batizoit les enfans dans l'Eglise primitive. Il examine les témoignage de *Tertullien*, de *Gregoire de Nazianze*, de *Walafride Strabon* & de *Louis Vivès*, qu'on allègue au contraire, & les principales raisons des *Anabaptistes*. 1. Ils disent qu'il n'y a point de commandement formel de batizer les enfans : à quoi l'on répond qu'il suffit de l'ordre général d'initier, par le Batême, dans la Religion Chrétienne ; parce que comme les Juifs administroient ce sacrement aux enfans des Profelytes, si Jesus-Christ eût voulu qu'on ne batizât que les personnes âgées & capables de rendre raison de leur foi, il l'auroit marqué expressément. 2. Ils ajoutent qu'il ne paroît par aucun exemple que les Apôtres aient batizé des Enfans. C'est que les Historiens ne s'amusent pas à rapporter des coutumes, que tout le monde fait & pratique, ou qui sont des suites nécessaires d'une certaine institution. Ainsi, quoi qu'il ne soit dit nulle part que les femmes doivent communier, ni qu'elles aient communiqué, on ne laisse pas de leur distribuer l'Eucharistie, parce qu'il est évident que l'ordre d'annoncer la mort du Seigneur les regarde aussi bien que les hommes.



Cependant l'on n'est pas si destitué de preuves positives & claires, que les Adversaires le prétendent. Le célèbre passage de 1. Cor. VII: 14. en fournit une, que l'Auteur met dans tout son jour. S. Paul y dit qu'un mari infidele est *santifié* par une femme fidele, & que les enfans des Chrétiens sont *saints*. Or on voit par le vers. 16, que la sainteté marque un état de salut & de grace. On le voit aussi parce que les Ecrivains sacrez donnent cette qualité à tous ceux qui avoient fait profession de l'Evangile par le Batême; & qu'en quelque sens qu'on prenne les termes de saint & de sainteté, ils renferment toujours un droit à la communion divine. Que si les enfans des Chrétiens ont ce droit, on ne doit pas les priver d'un Sacrement, qui en est le signe.

3. Mais disent les Mennonites; c'est une vaine cérémonie que de baptiser des enfans, qui n'ayant pas l'usage de la raison ne sauroient avoir celui de la foi, ni se repentir, ni ratifier les promesses, qu'on leur fait faire, & dont le batême est le signe. On répond bien des choses à cela. 1. Que la circoncision étoit un sceau de l'Alliance Legale, & un engagement solennel à l'observation de la Loi de Moïse. Rom. IV: 11. Gal. V: 3.

& que néanmoins Dieu avoit ordonné de l'administrer aux enfans dès l'âge de huit jours. II. Que la *foi*, que les Apôtres demandoient des adultes même, avant que de les batizer, n'étoit qu'une créance générale que Jesus-Christ étoit le Messie, & que Dieu l'avoit envoyé au monde pour le salut des hommes. Qu'ainsi le Batême n'étoit qu'une marque extérieure de la disposition où l'on étoit de croire en lui, & de recevoir sa Doctrine. Aussi voit-on par tous les exemples des personnes batizées; dont l'Ecriture parle, qu'il se passa trop peu de temps entre leur première instruction & leur Batême, pour avoir pu acquérir une connoissance particulière de tous les points du Christianisme. III. Que la repentance, que les premiers Disciples de Jesus-Christ exigeoient de ceux qu'ils introduisoient dans l'Eglise par le Batême, n'étoit qu'un renoncement général à leurs erreurs & à leurs vices; & une protestation sincere d'obéir aux Loix de l'Evangile. Que cette disposition étoit absolument nécessaire à leur égard, leurs fausses opinions & leurs pechez étant des obstacles à leur *incorporation* dans le Royaume du Messie. Mais que cela n'empêche pas que Dieu n'y puisse &

n'y veuille même admettre des personnes, qui n'ont pas besoin de repentance. Ainsi ce n'est que par accident; que cette vertu est attachée au Batême, & si elle étoit la signification propre & directe de ce Sacrement, Jesus-Christ ne se seroit pas fait batizer, puis qu'il ne pouvoit se faire passer pour pecheur, sans deshonorer son Ministère. Il falloit donc que cette cérémonie fût considérée comme le signe d'une nouvelle naissance, & que Jesus-Christ, en le recevant, voulût apprendre au peuple à ne plus le regarder comme un simple membre de l'Eglise & de la République Judaïque, tel qu'il étoit par sa naissance de Marie, mais comme le chef d'un nouveau Royaume, & d'une nouvelle Loi.

4. Le dernier refuge des Mennonites est que comme tout doit tendre à l'édification, on doit plutôt batizer les adultes que les enfans. Mais I. admettre ce prétexte, c'est ouvrir une source inépuisable de changemens dans la Religion, de schismes & de querelles dans l'Eglise. II. La principale fin du Batême n'est pas d'exciter une dévotion passagere; mais d'être un signe de nôtre incorporation dans la société Chrétienne, & du droit que nous avons aux biens que Jesus-

Christ lui a mérité : autrement il faudroit réitérer ce Sacrement, comme on fait tout les autres secours de la pieté, la priere, la communion &c. I I L. Si le Batême des adultes paroît plus édifiant que celui des enfans, c'est qu'il est plus rare & plus pompeux. S'il étoit commun & celui des enfans peu ordinaire, le dernier produiroit le même effet sur les assistans, que fait maintenant le premier. Chaque chose a son bon & son mauvais côté. On fait combien de gens diffèrent leur Batême, dans le troisième, quatrième & cinquième siècle, pour mener une vie moins réglée, s'imaginant que cette ablution effaçoit tous les pechez. On fait au contraire que ce n'est pas sans fruit que les Pères & les Mères craignans Dieu font ressouvenir leurs enfans des engagements où ils sont entrez par le Batême, & qu'ils se sentent portez à les bien élever, lors qu'ils pensent aux promesses publiques qu'ils ont faites, dans cette cérémonie.

XXIV.

**HISTOIRE DU DIVORCE**  
**DE HENRY VIII Roi d'An-**  
**gleterre & de Catherine d'Arragon.**  
*Avec la Défense de Sanderus : la*  
*Réfutation des deux premiers Livres*  
*de l'Histoire de la Réformation de*  
*M. Burnet : & les preuves, par JOA-*  
**CHIM LE GRAND. Tome I. 12.**  
A Paris 1688. pagg. 378.

**N**ous n'avons vû encore que la  
premiere partie de cet ouvrage,  
qu'on a achevé d'imprimer le 5 de ce mois. On ne fait si l'on  
doit juger des deux autres parties par  
celle-ci, qui ne paroît d'abord qu'un  
Abregé des deux premiers Livres de  
l'Histoire de la Réformation de  
M. Burnet, quoique l'Auteur promette  
de les réfuter dans les volumes suivans.

I. Il semble que M. Le Grand ait  
prévu qu'on auroit cette idée de son  
Ouvrage. C'est pourquoi il a mis, au  
devant de cette Histoire, un *Discours*  
*préliminaire* où il tâche, sans le dire,  
de détourner les Lecteurs de cette pen-  
sée. Il raconte d'abord une conver-

Y 4

sation

sation qu'il eut avec M. Burnet, dans la Bibliothèque du Roi, en présence de M. *Thevenot* & de M. *Auzout*. Les Dialogistes introduisent souvent deux personnes, dont l'une interroge & l'autre enseigne : mais aussi l'un est le maître & l'autre le disciple, ou du moins ils font toujours celui qui enseigne plus savant que celui qui propose ses difficultez. On trouvera tout le contraire, dans le recit de cette conversation. M. Burnet qui est, selon l'Auteur, *d'un esprit vif, pénétrant, laborieux, infatigable, tres-capable de défendre la réformation qui a des manieres de parler toujours libres, hardies, pleines de feu, & qui parla en cette occasion avec une éloquence, qui charma ceux qui l'écoutoient* : ce M. Burnet pourtant laisse les points principaux indécis, ou tombe d'accord de presque tout ce qu'on lui oppose. Mais M. Le Grand qui *propose ses difficultez d'une manière fort simple, & plutôt comme des doutes que comme de véritables objections, fait voir, cite, attaque & laisse enfin M. Burnet plus qu'ébranlé.*

On ne doit pas s'étonner que dès que M. Le Grand commence à écrire, il terrasse avec tant de facilité un homme du savoir & de la réputation de M. Burnet : car quoique *jamais per-*  
*son-*

sonne n'ait écrit avec plus d'adresse, ni  
su mieux enchaîner un événement à l'au-  
tre : cependant selon l'Auteur il n'a  
jamais étudié l'histoire d'Angleterre,  
lui qui a fouillé presque toutes les Bi-  
bliothèques considérables de ce Royau-  
me, pour tirer des Registres, & des  
Actes, authentiques des Dépêches,  
des Memoires & des autres Manuscrits  
de ce temps-là, dequoi composer son  
histoire ; qui a fait imprimer un vo-  
lume *in-folio* de ces sortes de pieces,  
pour justifier ce qu'il y avance ; & à  
qui toute la nation & le Parlement  
même ont rendu des témoignages pu-  
blics, de l'estime qu'ils faisoient de  
son Ouvrage. La raison que M. Le  
Grand allegue de l'ignorance de son  
adversaire dans l'Histoire d'Angleter-  
re, c'est qu'il n'a pas relevé les fautes,  
que M. Varillas a commises sur diverses  
choses qui concernent ce Royaume,  
dans son premier Livre de l'Histoire des  
Heresies ; n'ayant dessein que de critiquer  
le Neuvième, qui a rapport à la Réforma-  
tion, comme il paroît par le titre, *Cri-  
tique du neuvième Livre de l'Histoire de  
M. Varillas, où il parle des révolutions &c.*

Messieurs Burnet & Varillas étant  
des Historiens si factifs, dans la pen-  
sée de M. Le Grand, il ne faut pas  
s'étonner s'il les menace qu'il ne s'é-

leve un troisième , qui pourroit leur faire perdre une partie de cette haute réputation , qu'ils ont acquise. Et ce qui confirme ses espérances , c'est qu'on voit que ces deux Auteurs se négligent extrêmement , & que leurs derniers Ouvrages valent encore moins que les premiers. A l'égard de M. Varillas , comme on n'a jamais cru qu'un Historien si partial pût écrire d'une manière raisonnable , on ne s'est pas donné la peine de comparer ensemble ses Ouvrages , & ainsi l'on ne sauroit dire si sa Réponse à la Critique de son Adversaire vaut encore moins que ses histoires. Mais pour le *Voyage d'Italie* de M. Burnet , on prendra la liberté d'avertir le public qu'il faut que M. Le Grand , qui cite ce Livre pour persuader ce qu'il avance , en ait jugé sur la Version Française , quoi que M. Burnet ait déclaré *qu'on n'y a que trop souvent mal entendu sa pensée.*

Touchant les memoires dont l'Auteur s'est servi , il ne dit rien qu'il ne l'ait tiré des Lettres , ou des dépêches & instructions des Rois François I. & Henri VIII , des Cardinaux Wolsey , de Grandmont , des Evêques d'Auxerre , de Mâcon , de Tarbes &c. où l'on voit que M. Le Grand fait deux personnes du

Car-

*a Defens. de la Crit. p. 71. voyez aussi Bibliot. T. VII. p. 181.*



Cardinal de Grandmont & de l'Evêque de Tarbes, quoi qu'ils n'en aient jamais été qu'une. Pour les Lettres, dépêches &c. de Henri VIII. & du Cardinal Volfey, un grand nombre étant en Anglois, comme on peut le voir par le Recueil de M. Burnet, elles n'ont peut-être pas été de grand usage à notre Auteur: car on est fort tenté de croire qu'il n'entend pas cette Langue; tant à cause du jugement qu'il fait du *Voyage d'Italie*, que parce que M. Burnet montre dans la Lettre qui suit cet extrait, que M. Le Grand n'a pas pris la peine de jeter les yeux sur le Recueil des pieces, qui est joint à l'édition Angloise de l'Histoire de la Réformation d'Angleterre.

II. Le Divorce de Henri VIII. est une Histoire trop connue, pour en faire d'extrait. On fera seulement ici quelques remarques, qui acheveront de desabuser ceux qui auroient pu s'imaginer que le Livre de M. Le Grand n'est qu'un Abregé d'une partie de celui de M. Burnet. En effet la méthode & le dessein de ces deux ouvrages sont extrêmement differens, aussi bien que les memoires, sur lesquels on les a composez. M. Burnet n'a eu pour but, en écrivant l'Histoire de Henri VIII; que de représenter comment les dé-

marches de ce Prince, dont il n'entreprend point de justifier la conduite irrégulière, ont aplani le chemin à la Réformation qu'on fit sous son successeur. M. Le Grand met Henri par tout dans le tort, comme s'il n'avoit jamais rien fait de bon. 2. M. Burnet donne des loüanges à tous ceux qu'il croit les mériter, quelque ennemis qu'ils aient été de la réformation, comme à Fisher, <sup>a</sup> à Morus <sup>b</sup> & au Cardinal Pool. <sup>c</sup> Il ne dissimule pas non plus les défauts de ceux qui ont le plus contribué à la réformation, comme Cromwel, <sup>d</sup> Cranmer, <sup>e</sup> le Duc de Sommerfet : <sup>f</sup> parce qu'il a remarqué, par une infinité d'exemples de l'Histoire Sainte & Ecclésiastique, que Dieu ne se sert pas d'instrumens parfaits pour l'exécution de ses desseins. M. Le Grand semble avoir eu des vuës fort opposées. Tous ceux qui ont contribué à l'avancement de la Réformation sont fort maltraitez dans son histoire, où l'on leur donne le titre honorable de *faux prophètes* ; mais particulièrement Anne de Bolen, <sup>g</sup> Cranmer <sup>i</sup> que l'on

nom-

<sup>a</sup> *Hist. de la Réform.* T. I. p. 821. <sup>b</sup> P. 824-827. <sup>c</sup> 357-365. <sup>d</sup> T. II. p. 708-712. <sup>e</sup> T. I. p. 661. <sup>f</sup> T. II. p. 274. <sup>g</sup> P. 19, 38, 169. de l'édition d'Amsterdam <sup>h</sup> P. 287. <sup>i</sup> P. 238, <sup>j</sup> P. 249-259; 286-288.

nomme le faux Prelat, & Cromwel que l'on traite d'homme aussi ignorant qu'il y en ait jamais eu. Ce Ministre, à qui l'on ne voulut jamais permettre de se justifier, fut condamné, sous prétexte d'avoir outrepassé les ordres de son Maître, en donnant des passeports pour la sortie de l'argent monnoyé, des grains &c. mais l'hérésie fut l'accusation capitale dont on le chargea. Cependant l'Auteur assure qu'on lui fit son procès. PARTICULIEREMENT sur plusieurs Lettres qu'on trouva parmi ses papiers, par lesquelles on reconnût qu'il entretenoit de grandes intelligences avec les Princes d'Allemagne, à l'insû du Roi.

Comme cette Histoire n'est qu'un tissu des Lettres Originales de divers Ambassadeurs, & que chaque Politique a ses vuës particulières sur une affaire qu'il ne pénètre pas bien, il ne faut pas s'étonner que M. Le Grand représente fort diversement les desseins & les inclinations de ceux qui ont eu le plus de part dans cette négociation. Il dit que François I. se rebuta enfin des caprices de Henri VIII. & qu'il donna les mains à la sentence définitive, qui le condamnoit à reprendre sa femme, sous peine d'excommunication. Il remarque

Y 7 néan-

néanmoins qu'après cette sentence *a* François I. prenoit toute la part imaginable aux affaires de Henri VIII. Que *b* François I. ne voulut point écouter une proposition de Clement VII, que ce Pape ne lui eût promis auparavant de faire pour le Roi d'Angleterre tout ce qui étoit dans l'étendue de sa puissance, que le Pape en fit quelque difficulté, & qu'enfin il le promit. Mais toutes ces nouvelles promesses ne firent pas oublier au S. Pere celles qu'il avoit faites, dès le commencement du procès, au Général des Cordeliers Agent de l'Empereur. *c* Clement même avoit qu'il lui avoit promis qu'il ne prononceroit jamais sur le divorce . . . & qu'il ne feroit rien dans cette affaire, sans en donner avis à Charles-Quint. Si l'Eglise Romaine est excessivement attachée à ses décisions, la Cour de Rome en récompense l'est bien peu à ses promesses. Il faut pourtant avouer, que la complaisance de cette Eglise va quelquefois bien loin. *d* Dans ces siècles, dit nôtre Auteur parlant du sixième & de ceux qui l'ont suivi jusqu'au dixième, la Discipline touchant les mariages n'étoit pas aussi severe qu'elle a été depuis. Les Rois quittoient leurs femmes

## *§ Historique de l'Année 1688. § 19*

mes assez aisément, & ne cherchoient pas même de prétexte. On voulut dans la suite qu'ils en eussent un, & il leur fut facile d'en trouver; parce qu'on ne pouvoit se marier avec sa parente jusqu'au septième degré; de sorte que les Princes, qui ne pouvoient pas s'allier indifféremment avec toutes sortes de personnes, se trouvant tous unis par le sang, & venant à se dégoûter de leur mariage, prouvoient la parenté, quittoient leur femme, & en prenoient une autre. Ainsi on a vu des Princes avoir deux ou trois femmes vivantes, & des Princesses deux ou trois maris. Cela s'est pratiqué dans le dixième, onzième, douzième & treizième siècles, & c'est dans ces temps ténébreux & pleins d'ignorance, que s'est élevée cette foule de Canonistes & de Théologiens Scholastiques.

2. Traduction d'une Lettre Angloise de Mr. BURNET à Mr. THEVENOT contenant une courte Critique de l'Histoire du Divorce de Henri VIII, écrite par Mr. LE GRAND.

**P**ermettez-moi, Monsieur, qu'au lieu de vous donner d'abord toutes les marques du respect qui vous est dû, je commence par vous assurer que je suis si persuadé de votre probité & de votre  
fin.

sincérité, que malgré la diversité de créance qui est entre nous, j'ose néanmoins m'en remettre à votre jugement, dans le procès qui semble être entre *M. Le Grand* & moi, sur une chose qui a beaucoup de rapport à la Religion. Les opinions & les conséquences spéculatives, que l'on tire des matieres de fait, paroissent bien différentes, selon les différentes idées qu'on a des choses; mais les faits en eux-mêmes n'ont qu'une face, & se présentent de la même maniere à tous ceux qui cherchent la vérité. Ainsi comme notre dispute ne roule que sur des faits, je croi ne rien risquer en vous prenant pour arbitre.

DURANT mon dernier séjour à Paris, ayant l'honneur de vous voir plusieurs fois, j'eus le temps de remarquer avec combien de justice vous faisiez le sujet de l'estime & de l'admiration de tout le monde. J'en fus convaincu plus particulièrement par les civilitez, dont vous me comblâtes, & par la peine que vous prîtes de me faire entrer en conférence avec *M. Le Grand*, devant *M. Auzout* & devant vous. J'en fis d'autant moins de difficulté que je crus ne devoir rien attendre que d'honnête d'un homme, qui demeueroit dans la maison d'une personne non moins confidé-

fidérable par sa haute vertu, que par les grandes charges qu'il a remplies; qui frequentoit le savant *M. Bulteau*; qui voyoit souvent le célèbre *M. Baluze*, dont la sincerité est égale au profond savoir, chose assez rare dans nôtre siècle: enfin d'un ami de *M. Thevenot*. Tout cela me faisoit regarder *M. Le Grand*, comme ayant toutes les qualitez, que l'on pourroit souhaiter dans un adversaire.

Ce seroit vous causer trop d'ennui que de vous faire ressouvenir de toutes les pauvretez, qu'on avança en vôtre presence, & dont vous fûtes tous deux si chagrins, que vous avoüates ingenuement que vous en aviez honte. Vous fîtes cet aveu, non seulement à moi, après que *M. Le Grand* fut sorti, mais aussi à plusieurs autres, & vous partîtes fort satisfaits de ce qu'encore que ce qu'il avoit proposé ne méritât pas qu'on en parlât, néanmoins tout tel qu'il étoit j'y avois pleinement répondu. *M. Auxout* souhaita même que je n'en fisse point de bruit; en quoi je n'eus pas de peine d'avoir de la complaisance pour lui: car à dire le vrai je ne trouvai pas que mon adversaire fut un sujet de triomphe, ni qui valût la peine qu'on se vantât de l'avoir vaincu. Aussi dans ce que j'ai jugé à propos

pos d'insérer de notre conversation, parmi les remarques que j'ai faites, sur quelques endroits de l'histoire de M. Varillas, j'ai menagé M. Le Grand avec toute la circonspection qu'il pouvoit attendre de moi. Que si dans la suite je lui porte des coups plus sensibles, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même.

J<sup>e</sup> souffre facilement toutes les réflexions qu'il fait sur *mon ignorance & mon peu de capacité* & particulièrement ce qu'il dit que *je n'ai jamais étudié l'Histoire & les Loix d'Angleterre*. C'est ainsi qu'il s'exprime, après m'avoir donné de grandes & loüanges, & que je n'ai pas méritées. Aussi semble-t-il m'en avoir cru indigne, puis qu'il change aussi-tôt de stile. On ne surprend pas les gens par un artifice si grossier & si ordinaire, qu'est celui de louer ceux qu'on a dessein de perdre de réputation, & l'on ne fait point passer des injures atroces à la faveur de quelques éloges généraux. Il faut que je me contente de la petite mesure de connoissance & de capacité qui me reviennent à juste titre, sur tout présentement que j'ai à faire à un homme d'un talent aussi médiocre, que M. Le Grand le paroît par cet Ouvrage.

Ja



JE souhaiterois seulement que ceux, qui veulent être informez au vrai du célèbre point d'Histoire, qui fait le sujet de nôtre dispute, se donnassent la peine de lire l'Ouvrage de Sanders & le mien, & ensuite l'Histoire de M. Le Grand. Je m'assure qu'ils en concluroient qu'il y a quelque faute dans la page du Titre, où l'on promet *la Défense de Sanders & la réfutation des deux premiers Livres de mon Histoire.* Le fond de son Ouvrage s'accorde partout avec le mien, si ce n'est en quelques endroits, où l'Auteur met en œuvre *ce grand art* que je lui cede de bon cœur. En tout le reste il convient si parfaitement avec moi, que je suis tenté de croire qu'il n'a pris la plume que pour exécuter les offres, qu'il me fit en vôtre présence de me fournir quantité de memoires, pour la confirmation de ce que j'ai avancé sur ce sujet. Je n'ai lu encore que la premiere partie de son Livre, & je ne saurois m'imaginer comment il pourra justifier *Sanders*, après l'avoir abandonné dans tout le cours de l'Histoire. Il l'abandonne dans toute l'Histoire d'*Anna Bolen* & dans toutes ses suites; quoi que ce soit le principal chef d'accusation de Sanders, & ce qu'il presse le plus, comme étant une nullité dans le

Ti-

Titre de la Reine *Elizabeth*, & par conséquent une semence de rebellion. Il avouë aussi la Bulle Decretale, & n'insiste point sur la conduite du Chevalier *Thomas Morus*. En un mot, si l'on examine les 80 fautes, dont j'ai accusé Sanders dans mes *Additions*, on trouvera que M. Le Grand en avouë plus de 70, & confirme ce que j'avance d'opposé. C'est ce qui paroîtra clairement, si son Oüvrage mérite jamais une Critique plus étendue.

Je ne dis rien de son stile, parce que les Lecteurs les moins attentifs remarqueront sans peine que c'est plutôt celui d'un Avocat, qui plaide une cause, que celui d'une personne desintéressée, qui rapporte simplement des faits. Cependant, disputer âprement & dire des injures à ses adversaires, sont de fautes impardonnables à un Historien. D'ailleurs il y a quelque chose de si sacré dans les cendres même des Rois, qu'on n'en doit jamais parler qu'avec quelque circonspection, & que quand on est obligé de blâmer ce qu'ils ont fait, il faut chercher des termes plus doux que ceux de *mensonge* & *d'imposture*. Ajoutez encore que le point principal, & sur lequel toute cette question roule, étant si la cause du Roi ne devoit pas être plutôt jugée

en Angleterre , & par son Clergé, qu'à Rome & dans le Consistoire ? ce n'est pas agir trop conformément aux Principes de l'Eglise Gallicane, que de prendre le parti du Pape en cette occasion. Il y a de quois s'étonner que dans un temps , où l'on a si peu d'égard à *Versailles* pour les foudres du *Vatican*, & où l'on remet en usage la méthode des siècles passés , d'interjetter appel du Pape au Concile général ; que dans un temps , dis-je , comme celui-ci, on ne traite pas cette matiere d'un air un peu plus honnête & plus desintéressé. Peut-être est-ce un des artifices de cette sorte de gens, que M. Talon a décrits plus librement que je n'ai dessein de faire , qui font des portraits hideux des actions de Henri VII I, pour obscurcir la gloire de celles de Louis le Grand. Peut-être que nôtre Auteur n'est ni assez grand Politique , ni assez avant dans les affaires , pour avoir des vues si éloignées , & que cet Ouvrage étant son premier essai , il n'y a pas apporté toute l'application nécessaire ; croiant , cette peine inutile, lorsqu'on a affaire avec un homme *qui ne donne pas de meilleures preuves de sa capacité*, que moi. Je m'arreterai à six de ses principales erreurs : ce qui est bien peu, par rapport au grand nombre de celles qu'il

qu'il a commises, & que je démontrerois facilement, si je pouvois m'étendre d'avantage, en un écrit, qui doit être inséré dans la *Bibliothèque Universelle*.

I. Il revoque & en doute le contenu de la Bulle Decretale, que le Cardinal *Campese* apporta, sur ce fondement, que n'ayant été montrée qu'au Roi & au Cardinal *Wolsey*, personne ne peut dire ce que c'étoit, & que si c'eût été une sentence décisive sur cette matière, la commission des Legats auroit été finie, & le Roi auroit contracté là dessus un second mariage, comme fit autrefois Louis XII, sans attendre d'autres procédures.

Si M. Le Grand s'étoit donné la peine de lire cette Bulle, que j'ai donnée au public, & il auroit pu s'épargner celle de faire des remarques si inutiles. On dressa la Bulle en Angleterre, & on l'envoya à Rome, où quoi qu'on y changeât quelques clauses, il paroît néanmoins par toutes les Lettres, que l'on s'écrivoit mutuellement de Rome & d'Angleterre, que la Bulle qu'on donna à *Campese* étoit au fond la même. A la vérité cette Bulle déclaroit les prétentions du Roi justes, donnoit pouvoir aux Legats d'en exami-

miner la vérité, & de prononcer sur les preuves qu'on leur apporteroit. Mais quoique cette Bulle portât une sentence définitive du Pape, comme il supposoit la validité des prétensions du Roi, il laissoit encore bien des choses à faire aux Legats. Il falloit qu'ils s'informassent, 1. Si le Roi n'avoit pas souhaité ce mariage lui-même ? 2. S'il n'y avoit point de danger d'allumer la guerre entre l'Angleterre & l'Espagne, quand la dispense fut donnée ? 3. Si cette Dispense avoit été annullée par la protestation que le Roi fit contre ce mariage, étant devenu majeur ? 4. Si quelqu'un des Princes, en faveur desquels la dispense avoit été accordée, étoit mort avant que le mariage fût consommé.

On voit bien que cette Bulle, pour la dissolution du mariage de Henri & de Catherine, n'ayant été accordée que dans la supposition que tous les faits en question étoient comme le Roi le soutenoit, elle étoit nulle, au cas qu'il ne pût le prouver : ce qui fait évanouir tous les raisonnemens de l'Auteur.

Mais il faut que j'avoue que M. Le Grand a raison, en ce qu'il dit de *Rodolphe*, que j'avois cru *bâtard* du Cardinal Campege. Il prouve par *Sigonius*,  
qui

qui a écrit la vie de ce Cardinal, que c'étoit son fils légitime. Sigonius est un si bon Auteur, que j'aquiesce à son autorité ; mais si M. Le Grand eût jeté les yeux sur l'Édition Angloise, il auroit vu que ce n'est pas *sans fondement*, ni pour *noircir la réputation* de Campege, que j'ai nommé ce Rodolphe *bâtard*, puis-que je cite un Discours où il est appelé ainsi, & qui a été composé par le Chevalier *Guillaume Thomas*, Secrétaire du Conseil privé ; sous le titre de *Pèlerin Anglois*. J'ai eu le malheur de n'avoir pas vu cette vie de Sigonius ; ainsi ce n'est tout au plus qu'une faute d'omission, que l'Auteur voudroit faire passer pour une invention malicieuse. Je fais cet aveu de mon erreur, d'autant plus librement qu'il est le seul de tous ceux dont il m'accuse qui soit bien fondé.

II. M. Le Grand s'efforce de détruire l'autorité de la Décision de la Sorbonne en faveur de Henri. Mais cette Décision ayant été imprimée l'année suivante, & reconnue pour véritable, puis-que personne en ce temps-là ne l'accusa de supposition ; on ne sauroit l'en soupçonner présentement. Ni le Cardinal *Pool*, qui étoit à Paris, lorsqu'elle fut faite, ni aucun autre Ecrivain

vain de la communion Romaine n'a accusé le Roi d'imposture sur ce sujet. Ajoutez à cela que l'Evêque de Tarbes, ayant continué à solliciter pour Henri en Cour de Rome, après qu'il eût été fait Cardinal, & que ce Prince eût avoué publiquement devant les Legats la part que ce Prélat avoit dans les scrupules, qu'il avoit conçus sur son mariage; il a donné une confirmation incontestable de ce fait, quoi que nôtre Auteur en dise. Il en est de même de la Sorbonne; car ne s'étant jamais inscrite en faux contre cette décision, on ne sauroit douter qu'elle ne l'ait faite. Ainsi tout ce que M. Le Grand avance ne peut prouver autre chose, sinon qu'il y eut de grandes contestations là dessus, & que *Beda* étoit un vrai séditieux. Il est bon de remarquer que les Ecclesiastiques de France étoient fort mal satisfaits de la conduite de François I, qui avoit vendu leurs Libertez par le *Concordat*; ce qui devoit être fort sensible à l'Université de Paris, & la remplir de mécontents. Cela ne contribua peut-être pas peu à faire trouver mauvaise à plusieurs d'entre eux la cause de Henri, dont on savoit bien que François soutenoit ardemment les intérêts. Après tout l'Au-

teur avoué qu'on trouva dans le scrutin ; 3 voix pour le Divorce, 42 contre, & 5 qui opinoient que l'affaire fut renvoyée au Pape. Cela suffit pour justifier la décision imprimée, qui dit seulement que le plus grand nombre des Docteurs a été pour le Divorce, & a déclaré ce mariage illegitime. On peut aussi expliquer par là les paroles de la Lettre du premier Président : que *cette déclaration nuirait plus au Roi, qu'elle n'avancerait ses affaires* : tous les corps des autres Universitez ayant jugé en sa faveur, au lieu que le sentiment de la Sorbonne ne le favorisoit qu'à la pluralité des voix.

III. L'AUTEUR, qui fait semblant de donner au public un extrait des raisons que les partisans de Henri alleguoient contre son mariage, a oublié la principale, & celle sur quoi toutes les décisions de l'Eglise Romaine sont appuyées : savoir que *l'Ecriture expliquée par la Tradition est la regle selon laquelle on doit définir les controverses*. Ils alleguoient une suite perpétuelle de Conciles Provinciaux & Généraux, de Papes & des principaux Peres Grecs & Latins, particulièrement les quatre Peres les plus célèbres de l'Eglise d'Occident, au lieu que les

Im-



Impériaux n'avoient ni Père ni Doyen pour eux. Cependant l'Auteur ne dit autre chose, sinon que les Anglois citoient des Canons de quelques Conciles Provinciaux sur l'incontinence, avec des passages de Tertullien, de S. Basile, & de S. Jérôme sur la virginité, & contre les secondes nocces. Je suis sûr que le Lecteur remarquera qu'il manque ici quelque chose de plus essentiel à un honnête homme qu'un grands fonds de *capacité*. Les Canons des Conciles, & les passages des Pères, qu'ils citoient, parlent expressement des degrez de mariage défendus dans le Levitique. Il nomme trois Papes dont on allegua les Lettres: mais il passe sous silence le principal, par rapport à l'Angleterre, c'est *Gregoire le Grand*. Les Saxons s'étant convertis pendant qu'il tenoit le siege, ce Pape donna ordre exprès au Moine Augustin d'annuller tous les mariages, qu'ils auroient contractez avec les femmes de leurs freres. L'Angleterre s'étant soumise à cette Loi, en embrassant le Christianisme, ceux qui défendoient le Roi le regardoient comme le principal fondement de leur cause; de sorte que si M. Le Grand vouloit s'aquerir la réputation d'Historien sincere, il devoit en faire mention: Il ne devoit pas aussi

ne rien dire de tout ce qu'on allegua contre le pouvoir que les Papes s'attribuent de dispenser des Loix Ecclesiastiques & même des divines : ni oublier cette autre grande raison du Roi que, suivant les Canons du Concile de Nicée, le jugement de cette affaire appartenoit de droit à l'Eglise Anglicane & non pas au Pape. Si l'Auteur est un vrai membre de l'Eglise Gallicane, il doit tomber d'accord de ces maximes, & s'il vouloit qu'on le crût Historien Fidele, il ne devoit pas les passer sous silence. Mais s'il ne rapporte pas toutes les raisons du Roi, il en ajoute beaucoup de nouvelles au plaidoyé de la Reine, dont ses Avocats ne s'étoient pas avisez, & qu'on ne trouve en aucun Livre de ce temps-là. Elles se réduisent toutes à prouver qu'on n'a pas toujours observé, dans les mariages, les regles touchant les degrez de consanguinité, avec la même exactitude. Mais l'Eglise se gouverne par regles, & non par exemples.

Pour la Loi du Deuteronomie, qui donne droit à un homme d'épouser sa belle-sœur, lorsque son frere est mort sans enfans, on l'a toujours considérée, dans l'Eglise Chrétienne, comme une exception à la regle générale, & sou-

& soutenu que n'ayant été faite qu'en faveur des Juifs, & par rapport à leur droit de succession, elle avoit été anéantie avec leur République : au lieu que les Loix du Levitique, sur cette matière, devoient être regardées comme des Loix Morales & reçues universellement. En un mot si l'on prend la peine de comparer les Livres, qui ont été faits là dessus avec les extraits que M. Le Grand & moi en avons donnez, on s'appercevra bien-tôt qu'il n'écrit pas avec une sincérité, qui aille jusqu'au scrupule. Pour moi je ne lui envie point l'opinion qu'il a de sa capacité, tant qu'on avouera que je l'emporte en sincérité & en désintéressement.

IV. NOTRE Auteur dit que le Parlement abolit le serment, que les Evêques prêtoient au Pape, dans le temps de leur consécration, & qu'on en dressa un autre qu'ils devoient faire au Roi. Cela ne s'appelle pas entendre à fond les Loix & l'Histoire d'Angleterre. Voici comme la chose se passa. On lut dans cette assemblée les deux sermens, que les Evêques prêtoient, l'un au Pape & l'autre au Roi ; & comme on trouva qu'ils étoient contradictoires, étant tous deux des sermens d'hommage,

Z 3

qu'on

qu'on ne peut prêter qu'à un seul Souverain : on ne fit qu'abolir celui qu'on faisoit au Pape, & laisser en vigueur celui qu'on prêtoit au Roi. J'ai donné un exemple incontestable de ce serment fait au Roi par les Evêques, dans les siècles passés, qu'on peut voir dans un Acte, qui est à la tête du recueil des pièces justificatives de mon Histoire. Si M. Le Grand n'en avoit que la Traduction Française, où ces pièces ne sont pas, il pouvoit consulter, chez M. Bulteau, l'Edition Angloise, où elles sont toutes. Il auroit vû, dans l'Acte que je cite, le Cardinal Adrien renoncer non seulement à toutes les clauses de ses Bulles, qui pouvoient être contraires aux prérogatives du Roi, ou aux Loix d'Angleterre ; mais encore prêter le serment de fidélité au Roi, dans les mêmes termes que nos Rois ont continué depuis de recevoir cet hommage de leurs Evêques. Le serment pour le Pape, qui est une nouveauté inconnue avant le xii. siècle, contient d'ailleurs tant de clauses amples & indéterminées, qu'il semble qu'on ne peut presque pas l'accorder, ni avec la doctrine de l'Eglise Gallicane, ni avec la soumission que des Prélats doivent à leur Prince légitime, puisqu'il est clair, que c'est un serment d'hommage

mage à une puissance étrangère:  
- V. M. Le Grand a fait tous ses efforts, pour faire regarder Cranmer, comme le plus méchant homme du monde. Il m'accuse de le faire passer pour Gentil-homme: mais je n'en ai rien dit, quoi que je fusse bien qu'il le fut, ne croyant pas cette qualité assez considérable, pour entrer dans les éloges que l'on doit à la mémoire de ce grand homme. Il ne sauroit croire que Cranmer fût en Allemagne, lorsque Warham mourut, ni qu'il ait été nommé en son absence, à l'Archevêché de Cantorberi, ni qu'il ait demeuré sept semaines après avoir reçu les nouvelles de sa nomination, puis qu'il alla au mariage du Roi avec Anne Bolen. Il ne peut trouver bon que je dise que cette affaire alla lentement, puis qu'il ne se passa que trois mois entre Septembre & Janvier, que ce Prélat fut préconisé à Rome. Il ne sauroit non plus se persuader que le Synode Provincial de Cantorberi ait prononcé sur le mariage du Roi. Voilà tant de preuves que Varillas lui-même n'en sauroit faire d'avantage. Dans le procès criminel de Cranmer, qui est imprimé, on voit qu'il prend ses juges à témoin de

Z 4

la repugnance, qu'il avoit témoignée à accepter le premier siege d'Angleterre, & qu'il n'étoit retourné d'Allemagne, que sept semaines après que le Roi lui eut fait savoir ses intentions. Les Evêques, qui étoient les Juges, & qui avoient été témoins oculaires de sa conduite dans cette rencontre, ne répondirent rien là dessus, comme ne pouvant contester ce qu'il disoit. Il se passa douze semaines, depuis le 23 d'Avril que Warham mourut, jusqu'au 24 de Novembre qu'on célébra le mariage du Roi: de sorte que quand le Courier auroit demeuré 15 jours en chemin; Cranmer peut avoir différé son départ de sept semaines, & avoir eu néanmoins assez de temps, pour se trouver aux nocces du Roi. Notre Auteur, pour changer cinq mois en trois, exclut Septembre & Janvier de son conte, par cette seule raison qu'il a trouvé à propos de les retrancher. Pour le jugement du Synode de Cantorberi, la sentence du divorce portée en termes exprès, que les deux Synodes Provinciaux d'Angleterre avoient décidé la cause du Roi.

M. Le Grand fait sur tout un crime à Cranmer du serment d'obéissance qu'il fit au Pape, lorsqu'il fut consacré, & de la protestation qu'il  
fit.

fit, pour donner diverses restrictions à ce serment. Mais il rapporte tout ce qu'il en dit sur l'autorité de quelques Ecrivains passionnez, & contre la foi des Actes publics. La protestation de l'Archevêque fut lue deux fois devant l'Autel, pendant qu'on le consacroit, & il est clair qu'il n'eut aucun dessein de se servir d'équivoques, puisqu'il fit tout en public, & que les Evêques faisoient ordinairement des protestations, par lesquelles ils renonçoient à toutes les clauses de leurs Bulles, qui étoient contraires aux prérogatives du Roi. Il semble que les Canonistes, accoutumés à cette duplicité, eurent assez de force sur l'esprit de Cranmer, pour le porter à prêter ce serment, & à le restreindre par une protestation publique faite en même temps: de sorte que s'il y a du mal en cela, c'est plutôt un manque de jugement, dans ce Prelat, qu'un défaut de sincérité.

VI. L'AUTEUR dit que le Roi pardonna à *Morus* & à *Fisher* l'affaire de la fille de *Kent*; & qu'il reconnoisse que le premier la traite de *Forêt Noire* dans une de ses Lettres, il ne semble pourtant pas avoir vu une longue Lettre de *Morus*, que j'ai publiée dans le recueil des pieces justificatives de mon I. I. Volume, & où il parle

des révélations prétendues de cette Religieuse, comme d'une des plus horribles impostures, qui aient jamais été. Pour Fisher, quoique l'Auteur en dise, il fut condamné pour avoir favorisé cette imposture. A cela M. Le Grand ajoute que le Chancelier, ayant demandé à Fisher & à Morus ce qu'ils pensoient des statuts faits dans le dernier Parlement, ils ne voulurent point répondre; qu'ils dirent seulement qu'étant retranchés de la Société civile, ils ne songeoient qu'à méditer la passion du Sauveur, & que cette réponse leur coûta la vie. Voilà une corruption de l'Histoire, que je m'abstiendrai d'appeler du nom qu'elle mérite, & qui est d'autant plus odieuse qu'en décrivant les choses comme elles se sont passées, & selon les Actes publics, il auroit pu les représenter d'une manière assez favorable à la cause qu'il soutient. Ces deux grands hommes furent condamnés d'abord en vertu de la Loi *Præmanire*, qui emporte perte de biens & prison perpétuelle, pour avoir refusé de prêter le serment touchant la succession, à cause du mariage du Roi, en suite d'un acte du Parlement. Après cela on les poursuivit, parce qu'ils combattoient la *suprématie* du Roi, ou sa qualité de Souverain Chef de l'Eglise Anglicane.



Il y a un incident dans le procès de Morus, qui suffiroit peut-être aujourd'hui pour faire condamner un homme, comme coupable de haute trahison. C'est qu'il dit que, comme le Parlement pouvoit faire un Roi, il pouvoit aussi le déposer.

- Puis que je me suis renfermé dans ces six chefs, je ne passerai pas plus avant: mais l'abondance de la matière fait que j'ai de la peine à m'en tenir là. Je ne saurois assez m'étonner que l'Auteur ait oublié tant de choses importantes, dans son Histoire, & qu'il auroit pu trouver dans la recueuil des Lettres, imprimé chez Camuzat, que je n'avois pas vues, & qu'il m'a fait l'honneur de me donner. Il ne dit rien de ce que le Pape proposoit au Cardinal de Tournon que, pour le servir, il seroit contraint de garder quelques façons de faire, afin de ne se montrer trop partial pour le Roi d'Angleterre; en y ayant duquel il avoit résolu de faire tout ce qu'il seroit en sa puissance, pour l'honneur de vous dit ce Prélat, écrivant au Roi de France. Et un peu après, je pense être tout assuré que notre Duc de Pezou nous enverra touchant la requête que vous lui avez faite, en faveur de votre fils, le duc de France. Dans la Lettre du 17.

Z. 6

d'Août.

d'Août 1533. Le même Cardinal écrit au Roi François I. que .*la plus grande partie des Cardinaux, qui étoient de la faction Imperiale, se desespéroient contre le Pape, s'il n'eût fait ce qu'il avoit fait, & que pour peu de semblant que le Roi d'Angleterre fit de réparer les attentats, & que sa Sainteté pût avoir contentement avec son honneur d'agir pour lui, il le feroit d'aussi bon cœur qu'il fût possible. S. peut être, ajoute ce Ministre, que quand vous serez ensemble (il parle de l'entremise qui se devoit faire à Marseille) il s'y trouvera des expédients. Il paroît par une autre Lettre de François I. dit à l'Ambassadeur d'Angleterre que le Pape même avoit confessé que la cause du Roi Henri VIII. étoit juste, & qu'il ne tenoit qu'à une procuration. C'est que ce Prince ayant été cité de comparoître à Rome en personne, ou par Procureur, il n'en tint point de conte. Que si l'on envoya Gernia au delà des monts en qualité d'Excusateur, on voit par ces *Mélanges* que ce ne fut pas au nom du Roi, mais de la part de la Nation, qu'il alla faire ces sortes d'excuses.*

Ce refus d'Henri, étant regardé comme un effet du mépris qu'il avoit pour le siége de Rome, le Pape promit d'accorder le divorce, si ce Prince

*• Fol. 9. • Fol. 19. • Fol. 177. •*      vou-

vouloit bien comparoitre dans cette ville en personne, ou par Procureur, en conséquence de l'assignation qu'il lui avoit fait donner, & reconnoître par là son autorité. François I. approuva la conduite que le Roi tint en cette rencontre, & bien loin de trouver à redire à son mariage, il ordonna à son Ambassadeur d'être parrein en son nom de l'enfant qui en naistroit au cas que ce fût un fils. L'Ambassadeur de France à Rome écrit vers ce temps-là, plusieurs Lettres à la Cour de son Maître, où il marque que le Pape feroit tres-volentiers tout ce qu'on demandoit pour le Roi d'Angleterre, & même plus s'il osoit & pouvoit, mais que les gens de l'Empereur pressoient si fort cette affaire, que la moitié du temps, contre Dieu & contre raison, & contre l'opinion d'une partie des Cardinaux Imperialistes, sa Sainteté étoit contrainte de faire au plaisir de M. Desmo. . . . Nous y avons besoin de vous pour le rembarrer, poursuit-il écrivant au Cardinal de Grandmond. Il n'y a homme qui lui ose parler droit. Il est vrai que cet Ambassadeur, qui étoit l'Evêque d'Auxerre, dit aussi en parlant du Pape, qu'il le voit si pressé de l'Empereur, de ses gens, & de la plus grande partie des Cardinaux, qu'il ne croit

Z 7

par.

par qu'il fasse rien de bon, si ce n'est en dissimulant. Mais c'est que ces adroits politiques savent si bien changer leur rôle, selon les occurrences, qu'on ne peut presque faire aucun fonds sur leurs Lettres. Le même jour qu'il écrivit ce qu'on vient de citer au Legat du Pape, il marqua dans une autre Lettre au Grand Maître : « Que le Pape lui avoit dit que depuis quatre ans, l'affaire du Roi Henri VIII. étoit par ses mains & qu'il n'y avoit encore rien touché; que s'il pouvoit ce qu'il vouloit, il voudroit ce que nous voulons, & il m'a dit cela de sorte, ajoute ce Ministre, que s'il ne me trompe fort, il le pensoit, ainsi qu'il le disoit. Toutes ces Lettres sont dattées du 7 de Février 1532 : mais dans une autre du 13 de Juillet suivant, il assure que le Pape lui avoit dit qu'il étoit résolu de remettre l'affaire à un bon temps, & qu'il voyoit clairement ce que la Sainteté entendoit par un bon temps : à quoi il ajoute que si la matière eut été jugée selon les vœux des Cardinaux & les poursuites des gens de l'Empereur, à la vérité les anciens & les Savans eussent jugé pour le Roi d'Angleterre: mais qu'il y en avoit peu en cette Compagnie, & que le nombre des autres étoit si grand, qu'à la pluralité des voix les Anglois auroient perdu tout à plat.

M. le Grand parle d'une manière délicate de cette circonstance, qu'il arriva un Courrier d'Angleterre à Rome, un jour ou deux après que la sentence fut donnée, & il passe sous silence la précipitation avec laquelle on la prononça, comme s'il n'en savoit rien. Néanmoins on trouve dans ces *Mélanges* une lettre de *Pompono Trivulce* frere du Cardinal *Trivulce*, dattée de Lion le 16. d'Avril, où il marque que M. de *Paris* passant par là à son retour de Rome lui avoit dit que la sentence, définitive, que la Pape avoit donnée contre le Roi d'Angleterre, avoit été bien précipitée; qu'il n'avoit pas tenu au Pape qu'on n'eût temporisé; que s'ils eussent voulu attendre six jours à la prononcer, ce Prince se seroit remis à l'obéissance du S. Siège; mais que la presse des Imperiaux & du Consistoire étoit si grande, qu'ils ne voulurent jamais attendre; que la jour d'après vint la résolution d'Angleterre que dessus; en sorte que non seulement le Consistoire, mais aussi les Imperiaux étoient marris de n'avoir pas attendu. Tous ces passages montrent clairement que la Cour de Rome ne s'est gouvernée dans cette affaire que par des vues & des maximes de politique. C'est pourquoi, selon les principes de l'Eglise Gallicane, que M. Talon a soutenus avec tant

A. Feb. 177. de

de zele, dans une occasion beaucoup moins importante, le Roi d'Angleterre eut raison de n'avoir point d'égard aux jugemens ni aux foudres de cette Cour.

Si je suis extrêmement obligé à M. Le Grand de m'avoir fait présent d'un si bon Livre; qui me fournit tant de preuves des points les plus importants de mon Histoire, je ne suis pas moins fâché de ce qu'il a eu si peu de considération pour lui même, que de les supprimer, & de ce qu'il m'a forcé; pour ainsi dire, de me servir du bien qu'il m'a fait à son desavantage. Mais c'est en ces rencontres qu'on doit dire *magis amica veritas*. Et quoique M. Le Grand s'imagine que je suis jaloux de mes productions, si les intérêts de la Religion ne s'y trouvoient pas mêlez, j'aurois pu facilement abandonner les miens. Mais je ne veux pas présentement pousser cette censure plus loin. Je ne sais pas même si j'écrirai plus sur ce sujet, ne pouvant me déterminer à rien là dessus, que je n'aie vû les trois autres parties de cet Ouvrage, & l'effet qu'il produira sur les esprits. Je finis en vous priant de me pardonner la liberté que je prens de vous adresser cette Lettre, & de le faire d'une manière si publique. C'est que j'ai crû qu'on ne pouvoit pas écrire autrement la censure d'un Livre

im.

*Et Historique de l'Année. 1688. 245*  
imprimé. Je suis &c. A la Haye le 20.  
de Juin.

XXV.

*Livres de Jurisprudence.*

1. CORN. van ECK J&Ei & Antec.  
- cassaris, *Vindicia Juris Academici* :  
Decreto & Auctoritate Senatûs A-  
cademici Franequerana scripta & vul-  
- gata, contra Viri Ampliss. D. ULR.  
- CI HUBERI J&Ei & suprema Fri-  
- siorum Guzia Exsenatoris Enarratio-  
- nem Authentica. Habita &c. Cod.  
- Ne filius pro patre &c. conveniatur.  
- 8. Franequer. ap. Gyselaar. 1688.  
- pagg. 129.
2. P. F. Jurisconsulti ad Viri Ampliss.  
UER. HUBERUM &c. *Epistola*  
*de Lite Corollarii, quam movit Vir.*  
Cl. CORN. van ECK &c. cum re-  
- sponsione ad illam. 4. Franck. ap. A-  
- marna. 1688. pag. 24.
3. CORN. van ECK J&Ei & Antec.  
pro Senatu, pro se ac suis Juris Acade-  
- mici vindiciis *Strictura breves ad Epi-*  
*stolam & Responsonem Vir. Ampliss.*  
D. ULR. HUBERI &c. *de Lite Co-*  
*rollarii, quam ipse, more solito, mo-*  
*vet.* 8. ibid, pagg. 40.

On

**O**N tomberoit dans une longueur ennuyeuse, si l'on s'amusoit à rapporter l'origine, le progrès & tous les incidens de cette Dispute, où il n'y a guere que les personnes intéressées qui prennent part. C'est pourquoi laissant là les faits & les personalities, on ne s'arrêtera qu'à la question principale.

I. Il s'agit du sens & de la vérité de ce Corollaire, que M. Huber, ou un de ses Disciples, avoit mis après des Theses de droit: *Studentes habent electionem utrum coram Rectore suo, an Magistrate conveniri velint.* Les Etudiants peuvent choisir d'être tirés en justice, ou devant leur Recteur, ou devant le Magistrat ordinaire. M. Huber soutient que cette proposition ne renferme point d'autre sens que celui-ci: savoir qu'un Écolier, étant une personne privilégiée, lors qu'il est cité devant le juge du lieu pour une affaire civile, il est à son choix ou de ne point comparoître, en vertu de son privilège, qui l'exempte de la jurisdiction de ce Tribunal; ou de comparoître & de renoncer pour ce coup à son exemption. Il peut aussi s'obliger par avance à reconnoître le Magistrat ordinaire, pour telle ou telle chose qu'il contracte. Mais l'Élection de for n'a pas lieu dans  
les



les causes criminelles. C'est pourquoi l'Auteur nie que le Corollaire regarde ce cas, & beaucoup moins cette question particulière; si une personne qui vient étudier dans une Académie a le choix de se faire immatriculer, & de se soumettre à la juridiction du Recteur, ou de ne pas le faire, & de demeurer dépendant du juge du lieu.

2. Pour prouver que les Ecoliers ont ce droit d'élection, M. Huber suppose que le privilege de ne pas comparoître devant le juge du lieu, & d'en appeller au Recteur, est une grace à laquelle ils peuvent renoncer en certains cas, s'ils croient que cette renonciation leur est avantageuse. Il se fonde sur une constitution authentique de Frideric Barberousse. *Si quelcun intente un procès à des Etudiants sur quelque affaire, qu'il leur donne auparavant le choix de comparoître devant leur Maître, coram Domino, vel Magistratu suo : ou devant l'Evêque de la Ville, auxquels nous avons accordé cette juridiction. Que celui qui tâchera de les tirer devant un autre tribunal soit débonné, encore que sa cause soit juste.* Il cite une Loi de Justinien, \* pour montrer que les Clercs peuvent se soumettre

aux  
\* L. 51. de Episc. & Cler. §. Si quis in conscribendo.

aux Juges séculiers, & qu'après avoir renoncé à leur for privilégié, en une certaine occasion, il ne leur est pas permis d'y recourir. Il en est de même des soldats en garnison, qui peuvent se laisser citer devant le juge du lieu, ou appeler au Conseil de guerre. Il y a aussi de certaines villes, dont les bourgeois ont droit de porter leur affaire en première instance devant les Parlemens & les Cours souveraines; mais ils peuvent aussi, s'ils le trouvent bon, comparoître devant des juges inférieurs.

II. A L'EGARD du sens du Còrolaire, qui est le 1<sup>er</sup> point, *M. van Eck* soutient qu'il est conçu en des termes si généraux, que personne ne s'avisera jamais d'y sousentendre les restrictions, que *M. Huber* y a faites depuis; sur tout vû que *conveniri* signifie être tiré en justice, tant pour des matieres civiles que pour des criminelles, comme on le prouve par plusieurs passages.

2. Mais on s'attache principalement à faire voir que la constitution de *Friederic* ne donne point droit aux Etudiens de choisir entre leur Recteur & le juge du lieu, dans les causes civiles, puis qu'elle ne parle ni de l'un, ni de l'autre, mais seulement de leur *Maître*  
& de

& de l'Evêque de la Ville, l'un desquels ils pouvoient choisir, puis qu'ils étoient tous deux leurs Juges Compétens, *quibus banc jurisdictionem dedimus*. On cite plusieurs autoritez, pour montrer que cette explication est fondée sur la coutume du siècle de cet Empereur. On appelloit alors les Jurisconsultes & particulièrement les Professeurs en droit *Domini*. Or les Etudians étant la plupart ou des mineurs, ou des étrangers, que l'on considère dans le droit *tanquam personas miserabiles*, comme des personnes, pour qui l'on doit avoir de grands égards, on crût leur devoir donner des juges favorables, & l'on choisit pour cet effet leurs Professeurs, ou leurs Maîtres. Mais parce que l'animosité, l'envie & les autres passions peuvent souvent semer de la division entre le Maître, & le Disciple, on permit aussi aux Ecoliers d'avoir recours à l'Evêque; les Etudians étant regardez comme une espèce de *Clercs*, ainsi qu'on les appelle encore en Angleterre, & n'étant pas moins dignes de compassion que les pupiles, les mineurs, les étrangers, les prisonniers, & semblables personnes, dont les Evêques étoient les protecteurs déclarez; & qui pouvoient appeller au Tribunal Ecclesiastique.

De-

Depuis, le nombre de ceux qui s'attachoient à l'étude croissant tous les jours, il se forma diverses Academies, auxquelles les Princes & les Papes donnerent de grands privileges. On établit des Juges dont les Ecoliers dépendroient immédiatement, & on leur ôta la liberté de s'en élire un. On les exempta aussi de la juridiction des Seigneurs des lieux, en sorte qu'il n'est plus permis à un Etudiant de se soumettre au jugement des Magistrats des villes, si ce n'est qu'il n'y eût personne autre pour leur rendre justice.

La maxime, que tous les privilegiez peuvent renoncer à leurs exemptions, n'est pas généralement vraie, selon *M. van Eck*. Ils ne le peuvent pas, lorsque le privilege a été accordé, non à leur personne particulière, mais au corps, dont ils sont les membres; parce que leur renonciation préjudicieroit aux droits de tout le corps, ou du supérieur de ce corps. C'est par cette raison que les Clercs n'ont pas la liberté de se soumettre au tribunal seculier, selon la constitution d'Innocent III. cap. *Si Diligenti* 12. De plus les mineurs ne peuvent pas renoncer à leurs privileges, & la plupart des Ecoliers le sont. Enfin l'exemple des Soldats,

que

que M. Huber allegue fait contre lui, si l'on en croit son adversaire. Il ne leur est pas permis de décliner la juridiction du Conseil de guerre, ni dans les causes militaires, ni dans les criminelles, ni à l'armée, *in castris*. Or les Academies sont à l'égard des Etudiants ce que sont le camp & l'armée aux soldats; & si les derniers ne peuvent élire d'autres juges, lors qu'ils sont en campagne, parce ce choix, ou cet appel les détourneroit des fonctions militaires: il n'est pas moins évident que les Ecoliers, dans les Universitez, ne doivent dépendre que du Senat Academique, parce que d'avoir à faire à un autre tribunal mettroit trop d'obstacle à leurs etudes.

4. ULR. HUBERI *Supr. Sc. De fœderibus, Testamentis, Liberationibus, Satisfactionibus, Acceptilatione, Jure crediti divini, Aequitate, Dispensatione & Redemptione, Dissertationes Theologicae VII; quibus earum rerum juridica popularis significatio, quæ fuit olim, quatenus Sacri Scriptores de illis egerunt, explicatur; cum variis utilium rerum observationibus. Accedit de Prætorio, quod Paulus commemorat Phil. 1: 13. Liber singularis. Francker: 1688. pag. 276.*

1. **A**vant que les Disputes de Franeker, sur la maniere de prouver la Divinité de l'Ecriture, commençassent, M. Huber avoit promis de donner cet Ouvrage au public. Il nous apprend dans la Préface ce qui lui a fait surseoir cette contestation, c'est que les deux Auteurs, dont on a parlé dans le T. VII. de cette *Bibliothèque*, pag. 499-503. & M. Oldenburg Ministre d'Emden ont réfuté ses Adversaires solidement, clairement, fortement, brièvement &c. Il donne de grandes louanges à ces Ecrivains : particulièrement à M. Cocq, mais sans alleguer un seul de leurs Argumens. Il n'approuve pas qu'on ait fait des extraits si courts de ces deux Livrets, de quoi néanmoins il ne devoit pas s'étonner, puisque lui-même, qui est si fort dans leurs intérêts, n'a pu y trouver une bonne raison. Il dit encore qu'on a fait savoir au public *quasi ex mandato*, comme par ordre, que les amis de Mrs. les Professeurs de Franeker croyoient qu'ils se tiendroient dans le silence & qu'ils feroient bien. Mais ceux qui lisent nôtre *Bibliothèque* savent bien qu'on n'a jamais cru avoir besoin d'autre ordre, pour porter les Chrétiens à l'amour de la paix, que de celui du Sauveur du

monde & de ses Apôtres, non plus que M. Huber n'a pas besoin qu'on l'incite à chercher querelle aux gens. Il nous reproche d'écrire comme si Mrs. de Franeker nous avoient commis la défense de leur cause. Mais pour le persuader au public il devoit avoir rapporté quelques-unes de ses raisons convaincantes, que nous avons dissimulées. Au lieu de cela il renvoie à une Dissertation de M. *Loidecker*, qu'on n'a pu encore trouver, & qu'on l'ait cherchée avec soin, & qu'on ait pris la peine de feuilleter son gros Ouvrage, que l'on verra dans la Table de ce volume.

Sur la fin de cette préface, l'Auteur se défend contre M. *van Eck*, qui l'avoit repris d'avoir avancé que Justinien étoit *Nepos*, *petit-fils*, ou plutôt *fils* du frère de l'Empereur Justin I, au lieu qu'il étoit *fils de sa sœur*. Il cite *Procopé*, qui dit que Justinien étoit *Adelphideus* neveu de l'Empereur; c'est à dire *fils de son frère* ou *de sa sœur*. Mais il veut que la chose étant incertaine *Adelphideus* signifie plutôt le *fils de son frère*. M. *van Eck*, ne voulant pas faire un Livre pour si peu de chose, nous a envoyé deux passages de deux Auteurs contemporains, qui détruisent cette conjecture. L'un est de *Jornan-*

4. Empereur Justinien son Neveu PAR SA  
 sœur; il mourut le 14 de la fon-  
 dation de la ville Royale; l'Empereur Ju-  
 stin nomma pour son successeur Justinien,  
 qui d'ora son verrou PAR SA sœur le pre-  
 mier jour d'Avril; il mourut quan-  
 t'après avoir régné six ans et 14 mois.

Lib. I. Les sept Differtations de cet  
Quatrième sont extraordinairement fabuleuses.  
On n'y trouvera point de vérités pas d'héré-  
tiques; car M. Huber, comme il le té-  
moigne lui-même, est du nombre de  
ceux qui pensent que des choses commu-  
nes d'une même nature, ou d'un même  
genre. On explique dans la 1. la nature  
des Testaments, des alliances & des  
contrats. Dans la 2. on s'attache à pro-  
ver que le don des Eclésiastes que le Père a  
fait à son fils n'est pas un Testament,  
mais un contrat, que le Testament de  
Jesus-Christ est proposé comme clos  
sous la Loi, & comme ouvert sous l'E-  
vangile; ou ensuit que *magistris mor-  
tificationis & passionis carnis*. Dans la  
3. on soutient que le Vieux & le Nou-  
veau Testament ne font qu'un seul con-

Lib. de Regier. Gattolone circ  
fiam.



fidèle sous divers égards, & que les Alliances que Dieu a traitées avec Noë, Abraham & Moïse ne sont point des Testamens: d'où l'on conclut que la terre de Canaan n'a été donnée aux Israélites ni par Testament ni par Cession, mais par hypothèque, c'est à dire en style ordinaire comme un gage des promesses faites à Abraham.

On explique, dans la 4, la manière d'ouvrir les Testamens, & on en fait application à celui de Jésus-Christ. On passe dans la 5, & la 6, à la matière des *Dissidences*, pour prouver contre *Cotterius*, que celle des fideles sous la Loi étoit absolue, quoi que l'expiation des péchez ne fût pas encore faite. Dans la 7, on traite de la *Satisfaction*, contre les Sociniens, & l'on répond entre autres à leur grand argument favori, comment la Remission des péchez peut être appelée gratuite, si Jésus-Christ a pleinement satisfait pour nous. On fait voir d'abord que ceux qui ont recours à l'acceptation ne se tirent pas de cette difficulté, puisque la remission, selon leur hypothèse, ne seroit gratuite qu'en partie. C'est pourquoi on dit qu'il ne faut pas chercher la grace, dans le paiement, qui est plein & entier, à cause de la digni-

te infinie de la personne qui l'a fait ; mais dans le *Conseil de paix* : c'est à dire dans cette résolution miséricordieuse , qu'ont prise le Pere , le Fils , & le S. Esprit , de sauver l'homme criminel , sans qu'il y contribuât rien de sa part ; si ce n'est son consentement , ou le recours à cette grace , & au moyen de salut , qu'ils lui feroient proposer.

Pour ce qui regarde la Dissertation sur le *Prétoire* , on renvoie à en parler , jusqu'à ce qu'on ait vû la Réponse de M. Perizonius , contre qui l'Auteur écrit.

On s'étonnera peut-être que nous ayons mis cet Ouvrage parmi les Livres en droit ; mais c'est qu'encore que M. Huber fasse , par un pur effet de son zele , l'office de Catechiste à Francker , & qu'il ait déjà composé plusieurs Livres sur des matieres de Théologie , il avouë néanmoins qu'il n'est pas versé dans cette science : *Ab Rev. viris adversantibus nihil a quibus accepi , quam quod me Theologia negant esse peritum ; nec enim unquam id prae me tuli*.

G. V. M. Defensio Dissertationis de O-  
RIGINE JURIS NATURALIS ;  
opposita Simonis Henr. Musaei D. &  
in Academiâ Kilon. Prof. Vindictis  
Juris Nat. Paradisei contra prædi-  
ctam

*Et Historique de l'Année 1688. 557*

*Sam. Dissertationes nuper editae. 8.  
Ultrajecti ap. Ribbium. pagg. 312.*

**S**I toutes les matieres de droit étoient semblables à celle-ci, on en parleroit plus souvent dans cette Bibliothèque; mais ceux qui trouvent mauvais qu'on ne fasse point d'extraits des Livres de Jurisprudence, qui ne contiennent que des citations, devroient penser que les Avocats eux-mêmes s'ennuyent de les lire, & que cette lecture ne les fatigue pas moins, qu'elle des Scholastiques fait les Théologiens.

M. van der Meulen tâche, dans cet ouvrage, de justifier un Corollaire qu'il avoit ajouté à ses Theses inaugurales, & qu'on a voulu faire passer pour Religien; c'est que *les premiers hommes étant innocens n'avoient point de Loi naturelle*. Il définit la *Loi naturelle* la droite raison, qui commande ce qui est bon & juste, & qui défend le contraire: d'où il conclut, que nos premiers parens, dans l'état d'intégrité, n'avoient point de Loi naturelle, n'ayant point d'idée du mal. 2. Qu'ainsi le Droit naturel ne tire pas son Origine de l'état d'innocence, où le péché, qui n'étoit point ne pouvoit pas être dé-  
A 3. dé-  
a. Vide Dialog. Ul. Huber. de Ratione Juris discendi & docendi sub finem. 6 P. 46.

défendu. 3. Que le Droit Naturel & la  
raison ne sont pas unis inséparable-  
ment; mais que quoi que la raison pui-  
se être conçue sans le Droit naturel,  
celui-ci ne sauroit subsister sans la ra-  
ison. Il examine ensuite des passages de  
Terstebien, de S. Athanasie & de S. Je-  
sôme, qu'on objecte contre son senti-  
ment. Il rend raison pourquoi on ap-  
pelle les loix naturelles, notions com-  
munes & universelles: c'est que les hommes  
étant présentement pecheurs, & ayant  
le connoissement du bien & du mal, la  
seule comparaison de ces différents ob-  
jets leur fait voir quel est celui qu'il  
faut suivre, & celui qu'il faut éviter.  
Il ajoute à cela les arguments, qu'il a  
proposés dans ses Theses, les  
quels il défend contre les objections de  
son adversaire, & montre la différence  
de l'opinion qu'il soutient d'avec celle  
de Pelage sur cette matière.

JOH. B. A. UNELI Palatinus S. S.  
in Theologiae & Juris Doctor  
Didacticae & elencticae per spi-  
ritum sanctum



reurs, & d'heresies. Mais comme ces Docteurs obscurs sont encore suivis de la plupart de ceux qui étudient, on est contraint de s'accommoder à leur jargon, si l'on veut en être entendu; Ainsi tout ce que l'Auteur a pu faire, c'est de n'employer ces termes qu'historiquement, & autant qu'ils sont nécessaires à l'intelligence de leurs opinions les plus communes.

Pour la Méthode d'enseigner, celle que M. Braun observe est fort claire. Ses périodes sont courtes & nettes, les matières suivies, les questions détachées l'une de l'autre, & il a retranché les disputes superflues autant qu'il a pu. Au regard des controverses, il n'est pas du nombre de ceux qui cherchent à les augmenter. C'est pourquoi en le traitant, il marque toujours celles qui lui semblent essentielles, & les distingue d'avec celles, qui ne lui paroissent pas de cette importance. Il n'a pas chargé son Lieu Commun de Prolégomènes inutiles, il n'y en a qu'un chapitre, où il traite en peu de mots de la Théologie, de la Religion, & de l'usage de la raison dans les matières de la foi. Il montre que la raison qu'il admet n'est que la droite raison, accompagnée de perceptions claires & distinctes, qui excluent l'opinion, le doute & les

& les préjugez. 2. Que cette raison n'est que l'instrument de nos connoissances Théologiques, au lieu que l'Ecriture en est la regle. 3. Qu'ainsi nous croyons les choses révélées sur l'autorité de Dieu, & nous entendons ce qu'il nous révèle par le raisonnement qu'il nous donne. Que sans cela les Auteurs Sacrez ne nous recommanderoient pas d'éprouver toutes choses, ni d'étudier les Ecritures.

Il est contradictoire de parler que de la servante de la Reine; sont deux sentences différentes l'une de l'autre.

F F N.

AN

1688

# INDEX

## DES

## MATIÈRES

l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.

à son l'apostrophe & c.



# Index des Matières.

Amobundu, Prêtre de l'Église de Buenos Ayres.  
 Anabaptistes, réfutation de leur doctrine.  
 Anaclet, 16. Clément, 16.  
 Anciens, quel fondement peut servir sur  
 de leur témoignage. Selon les principes de  
 l'Egl. Rom. 331, 332  
 Anges, peut-être que l'Univers a été  
 produit en partie par eux.  
 Anglois, le remède Anglois, ce que  
 c'est.  
 Anicet, Pape, quand il vécut.  
 Animaux beaucoup plus parfaits que les  
 hommes.  
 Animaux, ce qu'il faut en considérer dans  
 leurs corps.  
 Antichrist, son règne pendant de 3 1/2  
 siècles.  
 Apollinates, Pape d'Apollon.  
 Apostasie première & seconde.  
 Apparence, son origine & son déclin.  
 Arabes, quelle est leur Poésie.  
 Arbres, remarques curieuses touchant  
 leur croissance.  
 Archontes d'Athènes, qu'il y en avoit  
 de plusieurs sortes.  
 Artiste, reproche fait aux Orthodoxes, leur  
 petit nombre.  
 Arméniens, réfutation de leur doctrine.  
 au 12 siècle.  
 Ar-

# Indice des Matières.

Arnaud de Bresse.....	39
Arnold Abbé de Cîteaux, ses cruautés.....	45
Amulphes Evêque d'Orléans son sentiment touchant les Rapes.....	9
Alloptes ça que c'est.....	76

## B.

<b>B</b> abylone en Assyrie, qu'elle n'étoit pas la siege de l'Empire des Parthes, du temps des Apôtres.....	151
Babylone en Egypte, que c'est de là d'où S. Pierre a écrit sa 1. Ep.....	151
Baleroc, bains près de Montpellier.....	415
Barbara, Princesse Russe.....	416
Baronius méthode de cet Auteur.....	133
Batême, Traité du Batême..... 303. que c'est le signe & la chose signifiée dans ce Sacrement..... 304. Batême des enfans prouvé..... 305. & suiv.	
Beguins, que l'auteur c'étoit.....	47
Bellenus surnom d'Apollon & Aquilée.....	57
Benoît IX. Pape.....	118
Beziérs, saccagement cruel de cette ville.....	46
Bruys, l'usage du septième muscle qu'ils ont aux yeux..... 72. leur prunelle..... 74. leurs dents..... 293	
Bonaventure, Docteur Seraphique.....	43
Boniface VIII. obtient de Phocas le titre d'Evêque Ecumenique.....	6
Bouquet, moyen facile de s'en instruire..... 20. 280. & suiv.	

## Indice des Matières.

Boudoise (*Adrien*) ses sentimens touchant les Prêtres. 215, 217

Bradwardin (*Thomas*) Docteur profond.

474

Burset (*Gilbert*) sa squalité, selon

M. Le Grand. 522, comparaison de

son Histoire & de celle de cet Auteur

519. sa Critique de l'Histoire du Pi-

varce. 519. & suiv.

21

G.

8

Caillé, Description de son germe. 294,

diverses observations sur les feues

de Caffé. 295, s'il est meilleur plus

21 ou moins rôti. 296

Caméleon, comment il a les yeux faits.

73

Canaan, donné aux Israélites par hypo-

thèque, selon M. Huber. 352

Cerdon aux, leur vanité. 19

- - Qu'il y en a peu de Sages. 592

Caraites conviennent en beaucoup de ch-

ses avec les Samaritains. 376, 382

Carthaginois, leur Poësie & leur Lan-

gue. 257. & suiv.

Causées finales de Dieu dans la produ-

ction de l'Univers, ce qu'on en doit

en penser, selon M. Bayle. 64. & suiv.

82

Cendres & leurs selx. 456

Cerdon Héretique, quand il a vécu. 167

100

Aa 7

Ch

## Indice des Matières

**Chaleur** expliquée. 415  
**Chaleur** naturelle. 469  
**Chambre** allée de, pour y aller & venir  
 dans la machine du vuide. 454  
**Charles-magne** & c. 17  
**Cher**, comment ils ont la prunelle faite. 74  
**Chèvre**, leur formation d'un d'eux. 307  
**Chevaux**, l'usage d'un septième muscle  
 qu'ils ont aux yeux. 72. leur prunelle  
 74. leurs dents. 293  
**Chitombe**, pontife des Negres. 396, 397.  
**Christianisme**, des Missionnaires. 451  
**Clement VII.** caractère de ce Pape. 518.  
 Bulle qu'il donna à Cambray. 526.  
 ses dissimulations. 539. & suiv. qu'il  
 condamna & excommunia la Doctrine  
 de Henri VIII. Michel. 543.  
**Clergé** extrêmement corrompu pendant  
 quelques siècles. 543 & suiv.  
**Clergé** d'Occident & d'Orient. 2. 111. 112.  
**Cœur** & ses ventricules leur description.  
 47 & suiv. **Apocryphes** 112.  
**Colonies Romaines**, leur magistrature. 57.  
**Concile** de Constantinople condamne la  
 simonie. 112. 113. 114. 115. 116. 117.  
**Concile** de Latran, Canon contre les  
 droits des Princes établi dans le 3. & 4.  
**Conciles** de ce nom. 112. 113. 114. 115. 116.  
**Concile** de Francfort. 112. 113. 114. 115. 116. 117.

## **Table des Matières.**

**Concile de Nicée** établit la culte des saints.  
7. Est rejeté en Occident, Ibid.

**Concorde**, adorée à Padoue. 58, 58, 59

**Concordial de Padoue**, ce qu'elle étoit. 56

**Concubines** achetées des femmes grasses.

413

**Confirmation**, son Origine. 413

**Congo**, conversion de ses habitants au Christianisme & leur inconstance. 394. 393.

leur ancienne Religion. 395. leur culte  
extérieur. 396

**Conscience**, son pouvoir, selon M. de  
rien. 396

**Constantin**, rétablit quelques Temples.  
Patens après avoir embrassé le Christianisme. 398

**Convertis**, nouveaux convertis de France,  
leur état malheureux, selon M. de  
S. Pont. 325

**Couleur**, ses causes. 401, pourquoi le  
feu fait changer de couleur à certains  
corps. 401

**Cränmer** défendu. 435

**Ctesiphonte** siège de l'Empire des Parthes.  
435

**Cymbale** quel instrument c'est. 435

**D.**

**D.**

**D.**

**D.**

**D.**

**D.**

# Indice des Matieres.

<b>Dents</b> , leur structure. 292; nombre leurs pores. 293. veines des dents. <i>ibid.</i> Que les dents machelières ne tombent pas toujours. <i>ibid.</i>	
<b>Deposito Episcoporum</b> , quand l'Au- teur de ce Livre a vécu. 149, 162, 172	
<b>Descartes</b> , réfutation de sa pensée tou- chant les fins de Dieu dans la produ- ction du monde. 66. & suiv.	
<b>Desi &amp; Deulcata</b> , noms de Dieu chez les Negres. 396	
<b>Deuil des Negres.</b> 412	
<b>Dieu Souverain &amp; Dieux inferieurs ad- mirez par les Negres.</b> 395	
<b>Diptyques</b> , leur antiquité. 145. & suiv.	
<b>Disputes</b> , d'où elles viennent, & les ma- lours qu'elles causent. 96. & suiv. 498	
<b>Divorce de Henri VIII. &amp; de Catherine d'Arragon</b> , Histoire nouvelle sur ce sujet, la méthode & son caractère, 411, & suiv.	
<b>Dodwel (Henry)</b> ses Dissertations sur S. Cyprien, & S. Irénée. 178	
<b>S. Dominique</b> , de quelle manière il trai- toit les Vaudois. 40	
<b>Domitille</b> , sa fable. 168	
<b>Doriens</b> , nation des Gaules descendue d'Hercule. 337	
<b>Douceur recommandée aux Théologiens.</b> 498	
<b>Dragons de feu.</b> 12, 13	
<b>Is (Jean)</b> docteur subtil. 43	
	De

# Indice des Matieres

Durand de S. Rocien. *Deſcur. 44*  
de ſolu. 44

E.

**E** Aux fortes, leur maniere d'agir. 467.  
& ſuiv.

Ecriture, que les Samaritains l'expli-  
quent plus littéralement que les Juifs.

Edification, ſi ſous pretexte d'édification  
on peut changer des coutumes établies. 382

Eglise, en quel état elle devoit être ſous  
l'Antechriſt. 24. ſon infaillibilité pré-  
tendue impoſſible à reconnaître. 107.  
& ſuiv.

Embungula grand ſorcier. 402

Engainene, femme principale chez les  
Negres. 413

Enterremens des Negres. 414

Epicuriens, réfutation de leur ſentiment  
touchant l'usage des membres. 86

Epître de S. Paul aux Corinthiens C. III,  
17. expliquée. 293. & ſuiv.

Erreurs en matiere de Religion quelles ſont  
condamnables. 365. & ſuiv. qu'elles  
ſont la plu-part involontaires. 367  
& ſuiv.

Eſclaves, cruauté de ceux qui les vendent  
& qui les achètent. 393

Eſclaves Romains, que leurs noms étoient  
chan-

# Indice des Matieres.

changer en surnoms lors qu'on leur donnoit la liberte.	56
Esprits animaux & vitaux, en quoi ils different.	469
Ethelbert Roi de Kent, son sentiment sur la Religion nouvelle.	322
Ethiopiens, quelle est leur Poësie.	234
Etudiants, s'ils ont droit de choisir, entre le Juge ordinaire & leur Recteur, dans les causes civiles.	547. & suiv.
L'Evangile éternel, titre d'un livre fantastique.	42
Evêques, catalogues, qu'on en tenoit.	146. & suiv. 160, 172
Evêques, leur établissement selon Pearson. 153. selon M. Dodart.	158
Eunuques pour le Roiaume du Ciel, & ceux qu'il faut entendre par là.	165
Eusebe, quelques-unes de ses bontés	160. examen de sa Chronologie.
Eutyché Patriarche d'Alexandrie, sa Chronologie.	165, 175
Marion, ses causes.	449
Quelques-uns de ses bontés.	160. examen de sa Chronologie.
Quelques-uns de ses bontés.	160. examen de sa Chronologie.
Abien instituteur des Notaires.	147
Fautes de Copistes dans les Psalmes.	269. & suiv.
Fermentation expliquée.	450, 482, 488
Fauk, Dissertations sur le fen.	430. qu'il est pesant.
432. & suiv.	



## Indice des Matières.

- Feu élémentaire** qu'il est au centre de la terre. 436. & suiv. Que ce feu central est le même que celui de l'enfer. *Ibid.* Sa nature 439. que c'est la Vol. des Anciens. 443  
**Fieure**, continue & intermittente, ses causes 483. sa guérison par le Quinquina.  
**Fisher**, Evêque de Rochester, causes de sa condamnation. 337  
**Flux & reflux de la Mer**, hypothèse pour l'expliquer. 115  
**Foi**, quelle foi les Apôtres demandoient des Adultes qu'ils baptisoient. 108  
**François**, que la Langue Française ne souffre pas des vers métriques. 222 & suiv.  
**François. I.** Variations de M. Le Grand au sujet de ce Prince 517, son vrai caractère. 539. & suiv.  
**Frideric Guillaume** Electeur de Brandebourg, son éloge. 387  
**Froid**, d'où il procède. 447, 448  
**Flamand**, langue Flamande, satire sur son abâtardissement. 114  
**Fleuves**, comment les Nègres les passent. 499  
**Fusillade** des corps, ses causes. 444  
**Fuite**, quand elle est permise aux Pasteurs. 340. & suiv.  
**Furée**, sa nature. 245, comment elle se change en Flamme. *ibid.* Gau-

# Indice des Matieres

## G.

- G**autier, Evêque de Poitiers premier  
quodlibetaire. 43
- Genie de l'ennemi conjuré par les Negres. 408
- Genre humain, de quelle sorte on le doit  
considerer. 87
- Germes de diverses plantes, leur descrip-  
tion d'après le microscope. 297. &  
Ibid.
- Gilles Romain, Docteur très-fondé. 44
- Grècs mieux instruits des affaires de l'E-  
glise Romaine que les Latins. 164
- Gregoire le Grand, mariages qu'il fit  
dissoudre. 531
- Gregoire IV. quel sentiment on avoit  
en France de ses excommunications. 8
- Gregoire VII estime l'Antechrist. 21
- Grenouilles, comment elles ont les yeux  
faits. 79

## H.

- H**Adrien Pape, soutenant les images. 8
- Halys, nom d'Esclave. 56
- Harvey, ce qui lui a donné occasion de dé-  
couvrir la circulation. 87
- Hazard, ce que c'est que l'on nomme ainsi. 76
- He-

# Indice des Matieres.

- Hebreux, s'ils ont eu beaucoup de soin de  
leurs anciens livres. 276. leurs études  
depuis la captivité. 281
- Hebreux, remarques sur leur Musique.  
256. 288
- Hebreux, que leur Poësie étoit rimée.  
230. & suiv. 235. & suiv. ses regles,  
237. d'où vient qu'en ne les avoit point  
découvertes. 236
- Hebreu, qu'il ne souffre pas les transpo-  
sitions. 224. ni les vers métriques.  
ibid.
- Hegesippe faux, par qui composé. 237
- Henri VIII raisons pour son Divorce avec  
Catherine dissimulées par M. le Grand  
530. son mariage avec Anne Boleyn ap-  
prouvé par François I. 244
- Herbert (Theodore) son sentiment tou-  
chant la Poësie des Hebreux. 264
- Hercule Phénicien, que lui, ou ses descen-  
dants ont été dans les Gaules. 334. &  
suiv.
- Hérésie, & Hérétique, ce que c'est. 369.  
& suiv.)
- Hérétiques quand ils commencerent à pa-  
roître. 4. & suiv.
- Hérétiques, pourquoi il ne se fait point  
de miracles en leur présence. 429
- Hierarchie, son histoire, selon M. Dod-  
wel. 158
- Homme, son excellence par dessus les Etres  
corporels. 79. & suiv.

# Indice des Matieres.

<b>Humide radical, ce que c'est.</b>	469
<b>Hua, ou ce pair écrit.</b>	124
<b>Hygin Pape, quand il a vécu.</b>	166
.....	
.....	
.....	
.....	
.....	
<b>J. Anvier, miracle de son sang.</b>	428
<b>J. Jagues, leur origine. 414. leur con-</b>	
<b>-quête. 414. leurs loix cruelles. 418.</b>	
<b>leur conversion au Christianisme. 422.</b>	
<b>leur Apostasie.</b>	426
<b>Jehova, comment les Samaritains le pro-</b>	
<b>-noncent.</b>	380
<b>le passage celebre de ce Perem-</b>	
<b>-ptant à Episcopat expliqué.</b>	156
<b>JESUS-CHRIST, Traité de M. Clau-</b>	
<b>-de par son Neveu, sa personne &amp;c.</b>	
<b>1493. pourquoi il se fit baptizer.</b>	509
<b>Jesus-Christ, ses quatre venées.</b>	359
<b>Images, leur origine selon Baronius. 132.</b>	
<b>leur culte rejeté par les Arméniens &amp;</b>	
<b>des Allemands au 12. siècle. 28. con-</b>	
<b>-damnées par un Concile de Constanti-</b>	
<b>-nople. 7. rétablies par le 2. de Nicée.</b>	
<b>ibid.</b>	
<b>Immaculé III, sa sainteté.</b>	38
<b>Indecence, si les bonnettes dans cet état a-</b>	
<b>-ccusent des vices naturelles.</b>	557
<b>Inquisition, son établissement.</b>	41
<b>Instrumens de Musique des Hebreux.</b>	259.
	288
	<b>Job,</b>

# Lectice des Magieres

Job, s'il n'a marqué aucun impie

Joseph, son ignorance dans la langue  
Hebraïque.

Juel (Jean) Evêque de Salisbury  
Jugement, voir défauts.

Jane, Martyr ainsi nommé

Le Grand Joach. son espérance.

**L** Dans les inscriptions signifie quel-  
quefois Libertus. § 2. & suiv.

Lampes sépulchrales, s'il y en a eu d'in-  
extinguibles.

Langue, soit qu'on doit prendre de celle  
vercelle de son pays. § 02. que la cor-  
ruption de la langue entraîne celle des  
mœurs. ibid. § 03.

Latcin, comment regardé à Combr.

Latins, qu'on emploie d'ordr. non en  
un autre sens que nous n'employons en  
François ceux qui ont font de l'ordre

Le Grand Joach. son espérance.

comparaison de son Histoire & de celle  
de M. Burnet, § 15. § 16. ses variétés  
§ 17. ses fautes dans l'Histoire du Di-  
corce. § 26. & suiv.

Lettres supposées du troisième chel.

Livres, Traité des Livres, de leur usage  
& de l'abus qu'on en fait.

Loi Mosaique, que les Samaritains,  
l'ob-



# Indice des Matieres.

- Matamba**, situation de ce Royaume. 414  
 mœurs de ses habitans ibid. & suiv.  
 voir. Jagues, Temba-n-dumba. Zin-  
 ga. I
- Matombolas**, Prêtre des Ressuscitez. 403
- Méditerranée**, combien elle peut jeter  
 de vapeurs dans un jour d'Été. 195 &  
 suiv. combien elle reçoit d'eau. 108
- Melicerte** surnom d'Hercule. 338
- Membres**, comment on doit juger de leurs  
 usages. 90
- Mennonites**, leurs objections contre le ba-  
 ptême des enfans résolues. 506. & suiv.
- Messe**, son sacrifice, selon M. de S.  
 Pons. 327
- Micocco**, artiste d'un Roi de ce Pais,  
 pour découvrir la malice de ses Prêtres. 405
- Milleans**, pendant lesquels le Démon  
 étoit lié. 3. 13. 15. 20
- Minéraux**, Eaux minérales de Hongrie.  
 & leurs proprietéz. 465. & suiv.
- Ministres d'Etat**, combien il importe de  
 connoître le caractère de leur esprit. 387
- Mneme**, Prêtre d'Isis. 402
- Moines mendiants**. leur origine & leurs  
 entreprises. 41. qu'on les a vus  
 en France. Université de Paris. 42
- Moines**, combien ils étoient estimés men-  
 teurs. 31. & suiv.

## Indice des Matieres.

<i>Moïse, si les Samaritains l'invoquent.</i>	384, 385
<i>Moïse Ethiopien, sa humilité.</i>	322
<i>Moïse Sarrafin, sa réponse à Lucius.</i>	319
<i>Monde entier, qu'il y a de l'apparence qu'il n'a pas été fait uniquement par l'homme.</i>	78
<i>Montan Hérétique quand il a vécu.</i>	167
<i>Morée, description de cette presqu'île.</i>	312. & suiv. 315
<i>Morus (Thomas) pourquoi il fut décapité. 537. son opinion sur l'autorité des Parlemens.</i>	539
<i>Mots dérivez signifient autre chose que ceux d'où ils viennent.</i>	120
<i>Mouches, comment elles ont les yeux faits.</i>	71
<i>Mutina à Maza, Prêtres des eaux chez les Negres.</i>	401
<i>Muximbes, peuple d'Afrique, leurs vissières.</i>	415

### N.

<i>Nature, droit de la Nature, son ori- gine.</i>	557
<i>Nefles, conformation de leurs pores.</i>	294
<i>Negres de Congo, diverses de leurs cou- tumes. 392. &amp; suiv.</i>	
<i>Nehalennie, Déesse de l'Escaut.</i>	338
<i>No-</i>	No-



# Indice des Matieres.

Nequites, <i>señe d'Idolâtres Negres.</i>	402,
	403
Neurographie de M. Vieussens.	467
Nganda, Pontife Nègre.	395
Ngombo, grand Prophete des Negres.	398
Ngosci Prêtre Nègre, ses onze femmes.	400
Nismes en Languedoc, son Fondateur.	337
Noms, prénoms, & surnoms des Ro-	
maines, comment on les dispoit.	53. &
suiv.	
Npindi, Prêtre Nègre.	499

## Q.

<b>Q</b> Mir pour O'v.	207
Qeuil, construction admirable de cette	
partie.	69
Ogmios, l'Hercule Gaulois.	337
Oiseaux volans dans des brossailles, mem-	
brane qu'ils ont aux yeux.	70
Opinions speculatives, comment on les doit	
soutenir.	103
Opium, description historique de l'Opium.	489
Or fulminant.	459
Orientaux, s'ils étoient riches.	421

## P.

<b>P</b> Alæmon, surnom d'Hercule.	337
Papes, sentimens qu'on avoit en France.	

# Indice des Matieres.

<i>des mauvais Papes.</i>	
Parfums, pourquoi leur odeur est plu agréable de loin que de près.	453
Paris, Université de cette ville a une qui- relle avec les Moines mendiants.	42
Parme (Jean) Moine fanatique.	42
Pasteurs de France, s'ils ont pu quitter leurs troupeaux.	340. & suiv.
S. Paul le temps de son Martyre.	130.
quand il a écrit ses Epîtres à Timothée & à Tite.	154
Pearson (Jean) ses ouvrages. 128. occa- sions qui l'ont engagé à étudier la Chronologie des premiers Papes.	169
Pseaume C Len rime avec des notes.	284
Pentecôte, que les Juifs & les Samari- tains supposent différemment cette fête.	384
Pères, qu'il y'en a eu peu dans les pre- miers siècles qui pussent défendre la Re- ligion Chrétienne. 5. voir Anciens.	
Persecution, caractere de la fausse Reli- gion, selon un S. Solitaire. 320. quand c'est qu'il est permis de la fuir.	340. & suiv.
Pesanteur, s'il est necessaire d'en admet- tre dans les corps.	432
Phéniciens, leur Poësie.	252
Phlegme, sa définition, ses especes.	472.
comment il se forme.	473
Phocas, portrait de cet Empereur.	6
Phosphores, foux liquides.	442
	Pie

# Indice des Matieres:

Pie Pape, quand il a vécu.	166
S. Pierre, denier de S. Pierre envoie d'Angleterre à Rome. 26. le temps de son Martyre. 130. 152. s'il a été à Ro- me.	150
Pilate, remarques sur ses actes.	136
Plantes, méthode pour apprendre à les connoître. 181. leurs espèces.	182
Plaute vers. & uniques de cet Auteurs.	254
Pluys, comment les Prêtres Negres la font venir.	400
Poësie rimée, commune à diverses nations.	231
Poësies, sans rimes.	267
Poissons, leur humeur cristalline plus con- vexe.	73
Polygamie, permise par les Papes, sous divers prétextes.	519
Pontifical Romain, incertitude de sa Chronologie.	162
Poros du corps, leur division.	470
Portugais le même qu'Hercule.	337
Prêtres, le mépris où ils étoient en Gas- cogne du temps des Kandois. 37. con- cubent avec des filles, sans violer la chas- teté. 48. description de leurs mœurs par M. Bourdais.	214
Principes populi, ce que ces mots veulent dire.	117
Principes prochains & éloignés du Mixta 468. leurs effets dans le sang. 483, & suiv.	

# Indice des Matières.

<b>Principes Sacerdotum</b> , qui l'on appelloit ainsi.	118
<b>Prochains</b> comment on doit juger de ses défauts.	323
<b>Prodiges</b> arrivez le 11. siècle.	12. 16
<b>Productions accidentelles.</b>	84
<b>Prophètes modernes</b> , jugement de M. Jurieu & d'un Anonyme sur eux.	355
<b>Prophéties mal entendues</b> , 14, 16. mal qu'elles peuvent produire.	333

Q.

**Q**uinquina, histoire de ce febrifuge. 489. & suiv.

## R.

<b>R</b> abins, leurs vers.	228
<b>Raison</b> , son usage dans la Théologie.	563
<b>Raresfaction</b> , ses causes. 445, si on peut mesurer celle de l'air.	464
<b>Realité du corps &amp; du sang de J. C. dans l'Eucharistie.</b>	327
<b>Refrains</b> en usage chez les Hebreux.	241
<b>Refugiez, Pasteurs-Refugiez</b> , si l'on peut juger de leur conduite.	353
<b>Religion naturelle.</b> 96. ses principes.	99
<b>Religion révélée</b> , sa nécessité. 102. Ses dehors.	ibid.
<b>Reliques fausses.</b> 17. & suiv.	
<b>Reliques à la mode</b> chez les Negres.	411
<b>Remède Anglois.</b>	491
	Réd.

## Indice des Mat ieres.

<i>Répentance , si elle est inséparable du ba-</i> <i>tême.</i>	508.
<i>Resurrection artificielle , pratiquée par</i> <i>des Negres.</i>	403
<i>Résurrection , deux Résurrections.</i>	319
<i>Rhythmus , ce que ce mot veut dire en</i> <i>Latin.</i>	265
<i>Rodolphe , s'il étoit bâtard du Cardi-</i> <i>nal Campegge.</i>	327.
<i>Romains , par quels noms il distinguoient</i> <i>les filles d'une même maison.</i>	57
<i>Rome , son état dans le 12 Siecle. 26-</i> <i>difficultez qu'il y a dans la Chronologie</i> <i>de ses Evêques 144. &amp; suiv. 176. son</i> <i>inconstance dans les promesses 518. son</i> <i>relâchement dans la Discipline.</i>	519
<i>Ruffi (Pierre) extravagant d'une espece</i> <i>particuliere.</i>	48

### S.

<b>S</b> <i>Abbath , son observation rigoureuse</i> <i>chez les Samaritains</i>	382
<i>Sacrifice de l'Eucharistie , idée qu'en</i> <i>avoit P. Lombard.</i>	295
<i>Saints , comment on écrit leur vie. 318</i> <i>comment on devoit l'écrire.</i>	319
<i>Salvien passages de cet Auteur corrompus</i> <i>&amp; corrigez.</i>	208
<i>Samaritains diverses de leurs Lettres &amp;</i> <i>de leurs sentimens. 373. &amp; suiv. leur</i> <i>langue &amp; leurs caracteres. 377. d'où ils</i>	

# Indice des Matieres:

Meritoit leur nom.	379.	nombre & au-
torité de leurs Pontifes.	378.	leurs Li-
vres Canoniques.	379.	leur prononciation
préférable en plusieurs choses à celle des		
Juifs.	380.	s'ils ont falsifié la Pentateu-
que.	382.	leurs fêtes.
383.		s'ils invo-
quent Moïse.		384.
Sarabim, d'où ils ont tiré leur nom.	121.	
Sarg, sa définition	476.	ses parties.
477.		
son usage & ses opérations	479.	480.
sa fermentation	482.	
Septicifère, inévitable dans l'Eglise Ro-		
main.		110
Scheiner a montré le premier que les objets		
se peignent sur la Retine.		87
Schima, nom de Dion, Calvaire des		
Juifs à cette occasion.		380
Scot voyez Duns.		
Seaux de l'Apocalypse expliquez.	355	& suiv.
Sel, principe prochain du mixte.	473.	
Sel trouvé dans les dents d'un chéop		
		193.
Serment des Evêques d'Angleterre.	333	
Sermons des Negres.	404.	& suiv. comment
l'on s'en purge.		407
Serviteur de Dieu, ce que ce mot signi-		
fie dans l'Ecriture.		213
Sibe pour sibi.		61.
Sibylles, Dissertation sur ces Prophetes-		
ses.		333
Son mot des Valentiniens.		169.
Si-		

## Indice des Matieres.

<i>Silencé de l' Apocal. expliqué.</i>	319, 360
<i>Simplex ne signifie pas toujours la même chose que simple en François.</i>	319
<i>Sistre quel instrument c'étoit.</i>	289
<i>Solidité des corps expliquée.</i>	444
<i>Sorbonne, si elle décida sur le divorce en faveur de Henri VIII.</i>	528
<i>Sovi, Gouverneurs de Congo, leur dépen- dence du Pontife Negre.</i>	397
<i>Souphre, sa définition &amp; ses especes.</i>	475
<i>Stenuchus (Augustin) son sentiment tou- chant la Poésie des Hebreux.</i>	264
<i>Suppositions de l'Eglise Romaine.</i>	11
<i>Suyr, huile de Suyr.</i>	434
<i>Sylvestre II. Magicien.</i>	15

## T.

<b>T</b> <i>Ambo, Sacrifice d'esclaves à la mort des Rois.</i>	425
<i>Taupes, comment elles ont les yeux faits.</i>	725
<i>Temba-n-dumba, fondatrice d'une espece d'Amazones.</i>	417
<i>Terra, pair.</i>	119
<i>Terre, que tout ce quelle renferme dans son sein n'est pas directement pour l'hom- me.</i>	84
<i>Terre, principe prochain du mixte.</i>	471
<i>Tertullien, examen d'un passage de cet Auteur touchant les sentiments de Ti- bere concernant Jesus-Christ.</i>	138
<i>Testa-</i>	

## Indice des Matieres.

*Testaments*, qu'il n'y en a qu'un dans la Religion, selon M. Huber. 555

*Théophile* qui a écrit à *Autolyque* n'est pas le 6 Evêque d'Antioche. 146

*Thomas d'Aquin*. 44

*Thoulouse*, registre de l'*Inquisition* établie en cette ville. 46. sa conduite. Ibid.

*Tibere*, s'il a voulu bâtir des Temples à *Jesus-Christ*. 138. & suiv.

*Tite-Live*, que l'*Inscription* qui est à *Padoue* n'est pas celle de son tombeau. 50 & suiv. 60.

*Tradition*, la difficulté qu'il y a à découvrir si elle est véritable. 108

*Transsubstantiation*, son établissement & par qui elle a été combattue. 10. état présent de ce dogme. 324

*Types*, quel usage on en doit faire, selon *M. Claude*, 494

### W.

**V**alentin Hérétique, quand il a vécu. 167. 170

*Valois* (Henri de) fautes qu'il a commises dans la *Version* d'*Eusebe*. 145. & suiv. 149

*Vapeurs*, combien il en peut monter de la Méditerranée dans un jour d'Eté. 195 & suiv.

*Varillas*, jugement que fait *M. Le Grand* de cet Historien. 513. 514

*Vaudois*, diverses choses concernant leur histoire.



# Indice des Matieres.

*histoire.* 30. & suiv.  
Verité, qu'il vaut mieux la reconnoître  
de soi-même qu'attendre que d'autres  
la prouvent. 62  
Verre, sa composition expliquée. 455  
Vers à soie, leur formation & leur accroisse-  
ment dans leurs oeufs, 301. & suiv.  
en quel temps ils sortent de la coque,  
306. suc avec quoi ils la rongent, ibid.  
307. pourquoi ils ne peuvent éclorre  
qu'après un certain temps. 308 & suiv.  
Vers metriques qu'on n'en peut pas faire  
en toutes langues. 222  
Vers Puniques en rime. 253  
Vision, qu'elle se fait dans la Retine. 87  
Version de la Bible, regle que l'on y doit  
observer. 112. 125  
Versions trop literales, inintelligibles  
sans les Originaux. 122  
Veuves Negres comment purifiées. 412  
Virginité qu'on ne l'estimoit point dans les  
premiers siecles, & que personne ne  
s'y engageoit par des vœux. 168  
Vilgard Grammairien de Ravenne. 14  
Voyageurs, quel devroit être le caractère  
de leur esprit. 391  
*ὁπρῶς*, commis. 115

W.

**W** Aldo (Pierre) *son bistoire.* 33.

## Үснх

# Indice des Matieres.

Y.

**Y** Eux voians dans la tenebres. 94

Z.

**Z** Ampillano fontaine minerale de Hongrie. 465

Zante, habitans de cette île, 313. 314  
état présent. 314

Zauschempach, qualitez d'une fontaine près de ce Chateau. 465.

Zepusio, qualitez de ce fleuve. 464, 466

Zimbo, premier Prince des Fagues. 415

Zinga (Anne) de Reine Matamba, sa vic. 422

Zoli, Comté de Hongrie, proprieté de son terroir. 466

F I N.